



Gilbert Faccarello

Travail, valeur et prix : une critique de la théorie de la valeur

Anthropos, 1983



Table des matières

1. La formation de la problématique ricardienne 1
 2. Les fondements du lien entre le travail et la valeur 17
 3. Ricardo, Malthus et Sraffa 37
 4. Travail, valeur et prix : l'émergence d'un problème 63
 5. Marx et la scission de l'analyse 85
 6. Les deux conceptions du problème de la transformation 107
 7. Les rectifications apportées au schéma marxien 131
 8. Travail, valeur et prix : la rupture d'un lien 155
 9. Le problème de l'origine du profit 175
 10. La rationalisation contemporaine : autour de Sraffa 195
 11. Le rejet de la théorie de la valeur 223
 12. La recherche de passerelles entre valeurs et prix 263
 13. L'argument de la répartition 295
 14. L'argument de la méthode 331
 15. Valeur, monnaie, capital : un chemin de croix hégélien 361
 16. Ce baroque chant de sirènes 393
- Du gris sur du gris 419
- Références bibliographiques 423

Sisyphe

Vous concevez, lecteur, jusqu'où je pourrais pousser cette conversation sur un sujet dont on a tant parlé, tant écrit [...]. Si vous me savez peu de gré de ce que je vous dis, sachez-m'en beaucoup de ce que je ne vous dis pas.

DENIS DIDEROT, *Jacques le fataliste et son maître*

L'ÉTUDE QUI SUIT TROUVE SON ORIGINE dans le tourbillon des polémiques qui a pris corps, au cours de ces deux dernières décennies, autour de la « théorie du capital ». Ce qu'il est convenu d'appeler le conflit des deux Cambridge semble, certes, n'avoir été qu'une résurgence des guerres microcholines. Mais le cortège d'ouvrages, d'articles, de colloques et de pamphlets que ce type de situation comporte habituellement, en remettant en cause les certitudes anciennes, forme le prélude à d'autres interrogations. Les débats autour de la théorie néoclassique sont bien connus, même si les jugements sur leur portée effective divergent encore¹. Nous n'entendons pas y revenir. Le problème sur lequel nous voudrions nous pencher se situe légèrement en marge de ce thème dominant, bien que n'étant pas (tout au contraire) passé inaperçu : il s'agit de la renaissance et de l'affirmation d'une certaine économie politique classique sous l'impulsion décisive de l'œuvre de Piero Sraffa.

Il nous semble que cette remise à l'honneur d'une problématique ancienne comporte d'importantes ambiguïtés aux conséquences non négligeables. Elle repose sur une équivalence, toujours postulée, entre la théorie sraffaïenne des

¹ Des convergences existent cependant : cf. F. Fisher (1969), F. H. Hahn (1975), G. Faccarello et Ph. de Lavergne (1977).

prix de production et « la » théorie classique toute entière, c'est-à-dire sur une assimilation en un corpus unique et hypothétique des démarches d'auteurs les plus divers, au premier rang desquels figurent Ricardo et Marx.

Par la double réduction des auteurs classiques à un fondement commun, et de ce fondement à la théorie des prix de production, une nouvelle jeunesse est donnée aux vieilles controverses autour de la théorie de la « valeur travail » et de son lien avec la détermination des rapports d'échange, i.e. les prix. Les écrits de Ricardo et de Marx sont de nouveau examinés dans cette optique. On affirme alors que la théorie de la valeur ne joue aucun rôle fondamental chez Ricardo où elle n'apparaît que fort tardivement et en fonction d'un objectif très limité – comme opérateur pour l'agrégation de masses de biens hétérogènes. On se penche une nouvelle fois sur les débats autour du problème de la transformation des valeurs en prix de production chez Marx ; au fil des contributions, la notion de valeur travail apparaît de plus en plus inutile au regard de la détermination des prix et son rôle est fortement contesté au niveau de la théorie de la répartition des revenus. En bref, tous les concepts et les phénomènes qui étaient traditionnellement regroupés sous le vocable de « théorie de la valeur travail » sont dispersés et leur appellation, qui demeure, ressemble fort pour finir à l'une de ces fameuses « boîtes vides » qu'affectionne particulièrement l'histoire de notre discipline. La théorie de la valeur se trouve ainsi remise en cause par la théorie des prix, mais de manière indirecte, sans qu'une raison véritablement satisfaisante nous soit fournie, ou des causes de son échec, ou, de la part des auteurs qui tentent malgré tout de s'y rattacher, de son bien-fondé. Un examen approfondi des liens que l'on a pu établir entre le travail, la valeur et les prix s'impose donc.

2. Cet examen doit partir d'une nouvelle lecture des textes. Car une autre cause d'insatisfaction réside dans la manière habituelle par laquelle ceux-ci sont présentés. La problématique de Ricardo, d'une part, nous apparaît sans cesse déformée par les points de vue marxiste, néoclassique ou sraffaïen, si bien qu'à lire de nombreuses analyses, il semblerait que cet auteur n'ait jamais possédé de vision propre et qu'il se soit trouvé condamné, selon les cas, à avoir

« entrevu » la théorie de la plus-value, « anticipé » le raisonnement à la marge ou « pressenti » le système-étalon. Si la théorie de Marx subit en général un meilleur sort, elle n'est la plupart du temps que restituée sous simple forme de paraphrase, et tout se passe comme si le projecteur braqué sur le problème de la transformation masquait les difficultés, à notre avis essentielles, du début de l'analyse. Dans un cas comme dans l'autre, la question est identique : elle est celle de l'élucidation des concepts fondamentaux chaque fois mis en œuvre. Faute de la poser explicitement, les mêmes problèmes se présentent toujours dans les mêmes termes et risquent fort de ne jamais recevoir de solution.

Avant que de décréter l'aspect tardif ou non de la « valeur travail » chez Ricardo, peut-être vaudrait-il mieux voir tout d'abord ce que ce concept recouvre et la signification des termes utilisés (« travail dépensé », « difficulté de production »). Avant que de tenter de résoudre le problème de la transformation chez Marx, peut-être serait-il souhaitable de définir avec précision ce qui doit être transformé, c'est-à-dire la « valeur », d'indiquer comment le « travail » se trouve à son origine et ce qu'est ce processus fondamental d'« abstraction » qui lui est associé. Si une telle recherche n'est pas entreprise, nous restons à jamais condamnés à conserver notre peau de Sisyphé moderne et à toujours tenter de relier la valeur et les prix en ayant perdu le (ou les) sens de ces mots. Dans ce domaine, un examen approfondi s'impose également : il ne faut pas s'imaginer Sisyphé heureux.

3. Nous nous proposons donc, à la lumière des débats contemporains, de reprendre ce thème des liens entre le travail, la valeur et les prix. Notre démarche sera à la fois historique et analytique :

1. nous devons exprimer un jugement sur la possibilité de l'établissement d'un tel lien et sur l'intérêt théorique d'une telle opération. Les débats récents nous permettent de le formuler grâce aux résultats auxquels ils ont permis d'aboutir dans le domaine de la théorie des prix de production ;

2. cette formulation ne saurait se passer des moments principaux de l'histoire de ce thème². L'ignorance de la chronologie et de la teneur des controverses n'est jamais favorable à l'analyse car celle-ci peut non seulement s'évertuer longtemps à retrouver des résultats qui ont déjà été établis, mais aussi négliger les termes mêmes dans lesquels le problème en question fut tour à tour posé et perdre ainsi de vue l'enjeu du débat ;
3. l'analyse menée doit enfin respecter le cadre conceptuel dans lequel les problèmes abordés ont été développés : la théorie des prix naturels³. La critique ne doit pas être fondée sur des hypothèses concurrentes, formulées d'un point de vue extérieur : si la problématique classique doit être contestée, cela ne se pourra qu'en fonction de la démonstration de l'incapacité dans laquelle elle se trouve de résoudre par elle-même les difficultés issues de ses propres postulats.

Il apparaît alors en fin de course pourquoi les discussions autour des liens « travail/valeur/prix » et de la catégorie « valeur-travail » se sont immédiatement engagées dans une impasse et comment la longue controverse ne fait que traduire l'existence d'autres problèmes qu'il s'agit de mettre au jour. On nous pardonnera ici une longue citation : elle exprime parfaitement notre opinion et notre démarche.

Accepter, comme thème de discussion, une catégorie que l'on croit fautive expose à un risque : celui d'entretenir, par l'attention qu'on lui prête, quelque illusion sur sa réalité. Pour mieux cerner un obstacle imprécis, on soulignera des contours dont on voulait seulement montrer l'inconsistance ; car, en s'attaquant à une théorie mal fondée, la critique commence par lui rendre une façon d'hommage. Le fantôme, imprudemment évoqué dans l'espoir de le conjurer définitivement, n'aura disparu que pour surgir de nouveau, et moins loin qu'on

² Cette histoire n'est prise en compte que dans la mesure où elle permet de mettre au jour les résultats que nous jugeons importants. Nous ne prétendons pas ici à l'exhaustivité. Sur les détails des controverses, on pourra se reporter à Bortkiewicz (1906b), Besnier (1976) et Dostaler (1978).

³ Nous avons proposé ailleurs une définition de la problématique des prix naturels (Faccarello 1981).

ne s'imagine du lieu où il était apparu en premier. Peut-être serait-il plus sage de laisser les théories désuètes tomber dans l'oubli, et de ne pas réveiller les morts. Mais, d'un autre côté, et comme dit le vieil Arkel, l'histoire ne produit pas d'événements inutiles. Si, pendant tant d'années, de grands esprits ont été comme fascinés par un problème qui nous semble aujourd'hui irréel, c'est sans doute que, sous une fausse apparence, ils percevaient confusément que des phénomènes, arbitrairement groupés et mal analysés, étaient cependant dignes d'intérêt. Comment pourrait-on les atteindre, pour en proposer une interprétation différente, sans consentir d'abord à refaire pas à pas un itinéraire qui, même s'il ne conduisait nulle part, incitera à chercher une autre route, et peut-être aidera à la tracer ? (Lévi- Strauss 1962 : 25-26)⁴

⁴ La présente étude est la version remaniée d'une thèse soutenue en 1979 à l'Université de Paris-X Nanterre. Nous tenons ici à remercier tous ceux qui, lors de la rédaction ou dans des discussions ultérieures, ne nous ont marchandé ni leur aide ni leurs conseils : G. Abraham-Frois, C. Benetti, C. Colliot-Thélène, H. Denis, Ph. de Lavergne, Ph. Mongin, B. de Negroni et A. Rebeyrol.

Pour éviter la multiplication des notes de bas de page, nous avons inséré les références dans le corps du texte. La date qui y figure renvoie au classement de la bibliographie et représente en général la date de l'édition originale ou, pour les manuscrits, la période de rédaction. Les références des pages se rapportent en revanche à l'édition utilisée, également indiquée dans la bibliographie. Enfin, les abréviations 'n.s.', 'f.' et 's.d.' utilisées dans le texte et dans la bibliographie signifient respectivement « c'est nous qui soulignons », « en français dans le texte » et « sans date de publication ».

qui reconnaissent l'importance de l'économie politique, l'admiration si justement due à l'ouvrage profond de cet auteur célèbre. (1821 : 10)

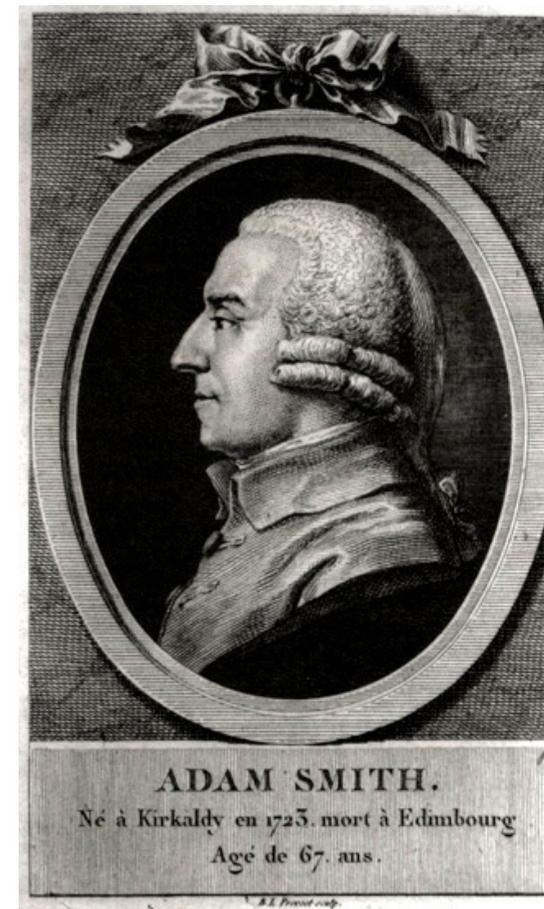
UN

La formation de la problématique ricardienne

LA *Recherche sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations* atteint, en 1799, sa dixième édition : l'ouvrage d'Adam Smith semble véritablement avoir été une référence immédiate pour toute élaboration⁵. « L'étendue des connaissances » de l'auteur « fournira, je crois, la meilleure solution de chaque question liée à l'histoire du commerce et au système de l'économie politique », déclare en 1782 W. Pitt. La théorie de Ricardo se situe donc naturellement par rapport à cet horizon théorique. Elle en corrige les principes qui vont à l'encontre de ses propres idées, d'abord implicitement, puis de manière explicite :

... en combattant des opinions reçues, j'ai cru devoir plus particulièrement examiner certains passages des ouvrages d'Adam Smith qui ne s'accordent pas avec ma manière de voir ; j'espère néanmoins qu'on ne me soupçonnera pas pour cela de ne point partager avec tous ceux

⁵ Le cas de la Grande-Bretagne n'est pas isolé. Une étude reste à faire pour la France. Mais on sait néanmoins (Perrot 1980, note 4 : 385) que « les *Recherches* [...] ont été publiées en français à La Haye en 1778-79, à Yverdon en 1781, à Londres et Paris en 1786, de nouveau en 1788. On dénombre d'autres éditions en 1789, 1790-91, 1791-92 (deux éditions la même année), en l'an III, en l'an IX, l'an X, 1806. Puis les éditions cessent jusqu'en 1822. Plusieurs revues ont publié des fragments, en particulier le *Journal de l'agriculture, du commerce et des arts*. Parmi les compte-rendus célèbres, il faut signaler celui des physiocrates publié dans les *Nouvelles éphémérides du citoyen* en février 1788 ».



Adam SMITH, gravure par B. L. PROVOST pour l'édition française de la *Richesse des nation* par Germain GARNIER, Paris, 1802.

Mais le pouvoir attractif de la *Richesse* reste puissant. P. Sraffa a bien montré la similitude qui existe dans l'ordre de l'exposé de la matière par Smith et celui de Ricardo (P. Sraffa, 1951, tableaux : 80-81) pour ce qui

concerne les deux premiers groupes de chapitres des *Principes* sur, respectivement, l'« économie politique » et l'« impôt » :

... pour ce qui est des deux premières parties, l'ordre des chapitres suit de près l'ordre dans lequel sont traités les mêmes thèmes dans la *Richesse des Nations*, ainsi qu'il ressort de la comparaison des têtes de chapitres [...]. La seule différence concerne la rente, dont la place est dictée à Ricardo par la nécessité de se 'débarrasser de la rente' (selon ses propres termes) afin de simplifier la question de la répartition entre capitaliste et travailleur. En conséquence, et à la différence d'Adam Smith, il traite de la rente immédiatement après la valeur et avant les salaires et les profits. Le parallèle s'applique également à l'impôt. (Sraffa, 1951 : 79)

2. Il ne saurait être question, cependant, de nous étendre ici sur les difficultés d'interprétation auxquelles se prête l'ouvrage d'Adam Smith. Pour notre sujet, il suffira de préciser deux caractéristiques essentielles : la théorie « additive » de la valeur, et la mesure de cette valeur par la quantité de travail qu'elle est en mesure de « commander ». C'est par la critique de ces deux points que Ricardo fonde sa propre conception.

En peu de mots, la valeur de toute marchandise est formée de l'addition des différents revenus des agents qui ont permis à la marchandise de voir le jour. Dans le cas le plus général, ces revenus sont les salaires, les profits et les rentes, respectivement liés au travail effectué pendant la période de production, au capital engagé pour cette production et au prix payé pour l'utilisation de la terre ou de ressources naturelles après l'appropriation privée de celles-ci. « Dans toute société, le prix de chaque marchandise se résout définitivement en quelqu'une de ces trois parties ou en toutes les trois, et dans les sociétés civilisées, ces parties entrent toutes trois, plus ou moins, dans le prix de la plupart des marchandises comme parties constituantes de ce prix » (A. Smith, 1776 : 75). « Salaire, profit et rente sont les trois sources primitives de tout revenu, aussi bien que de toute valeur échangeable » (ibid. : 77). Ces trois composantes possèdent chacune un taux naturel, normal, indépendant de toute action accidentelle et momentanée due au jeu de l'offre et de la demande. Leur détermination fait problème chez Smith ; quant à leur nature,

elle demeure inexpliquée même si l'auteur parle par ailleurs du profit et de la rente comme d'autant de « déduction (s) que souffre le produit du travail » (ibid. : 89). Le prix naturel d'une marchandise, par opposition à son prix de marché est donc obtenu par l'addition des différents types de revenu calculés à leur taux naturel. « Lorsque le prix d'une marchandise n'est ni plus ni moins ce qu'il faut pour payer, suivant leurs *taux naturels*, et le fermage de la terre, et les salaires du travail, et les profits du capital employé à produire cette denrée, la préparer et la conduire au marché, alors cette marchandise est vendue à ce qu'on peut appeler son *prix naturel* » (ibid. : 79).

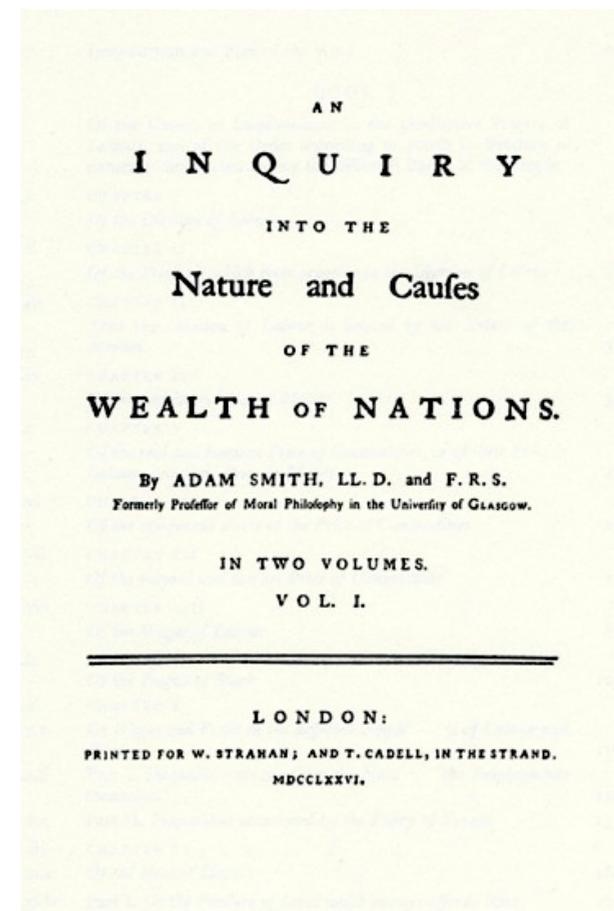
Une conséquence de cette approche de la valeur par un procédé d'addition est que celle-ci variera si l'un quelconque des composants varie, et dans le même sens que lui, sans que les autres composants en soient modifiés dans la mesure où ils semblent déterminés indépendamment les uns des autres. Le problème qui fera l'objet de discussions animées entre Ricardo et ses contradicteurs est celui de la hausse des salaires nominaux et de ses effets : suivant la théorie de Smith, cette hausse devrait entraîner une augmentation du prix de toutes les marchandises.

Une distinction ultérieure opérée par Smith est celle qu'il établit entre le prix nominal et le prix réel. Le prix nominal d'une marchandise est son prix en termes de monnaie, alors que le prix réel est ce même prix en termes de « travail » : « le *travail* est [...] la mesure réelle de la *valeur échangeable* de toute marchandise » affirme Smith après son analyse de la division du travail ; « le *prix réel* de chaque chose, ce que chaque chose coûte réellement à celui qui veut se la procurer, c'est le travail et la peine qu'il doit s'imposer pour l'obtenir » (ibid. : 61). L'ambiguïté même de cette formulation – le « travail » est-il une simple mesure de la valeur, ou bien en est-il aussi l'origine ? (cf. 1776 : 62) – est levée par son contexte : c'est l'option « mesure » qu'il faut retenir, et cette théorie de la mesure est celle du « travail commandé » : « la *valeur* d'une denrée quelconque [...] est égale à la quantité de *travail* que cette denrée la met en état d'acheter ou de commander » (ibid. : 61) ; « la valeur réelle de toutes les différentes parties constituantes du prix se mesure

par la quantité de travail que chacune d'elles peut acheter ou commander. Le travail mesure la valeur, non seulement de cette partie du prix qui se résout en *travail*, mais encore de celle qui se résout en *rente*, et de celle qui se résout en *profit* » (ibid. : 75). On remarquera le fait très significatif qui consiste à placer sur un même plan, celui des revenus, le « travail » d'une part, la « rente » et le « profit » d'autre part : le travail commandé constitue bien une mesure, le « travail » ne pouvant être saisi en dehors de la catégorie de « salaire » (ci-après, chapitre 4).

Il n'en reste pas moins que cette formulation ambiguë a induit quelques confusions, dont celle de Ricardo lui-même. Mais une erreur d'interprétation est souvent due à la lecture d'une œuvre antérieure à travers les verres déformants d'une théorie nouvelle. Dans ce cas, ces « erreurs » sont l'indice d'un heurt de problématiques : le même symptôme apparaîtra lors de la lecture des « Classiques » par Marx. Par conséquent, c'est par ce biais qu'il s'avère utile d'aborder l'opposition de Ricardo à Smith.

3. S'il est un point sur lequel Ricardo est d'accord avec Smith, c'est sans conteste celui de la nature tout à fait spécifique des profits qui ne peuvent en aucun cas, lit-on dans la *Richesse des Nations* (ibid. : 73), être confondus avec une rémunération d'un type particulier de travail : ils apparaissent ordinairement comme rapportés à l'ensemble du capital engagé, et non à « la quantité et la nature [du] prétendu travail d'inspection et de direction ». Le taux de profit est dès lors l'indicateur de rentabilité et de croissance potentielle d'une économie. Les principes généraux attendant à ces profits ont été rappelés très clairement par Torrens dans sa critique des *Principes* de Ricardo (Torrens 1818 : 204) : le prix d'une marchandise doit être tel que le producteur reçoive davantage que les sommes qu'il a dépensées dans la production (sans profit, l'activité cesserait) ; en absence de monopoles ou de tout obstacle à la concurrence, « le taux de profit dans les différentes branches d'activité tend constamment à l'égalité » (ibid.) ; autrement dit, le profit est essentiel à la bonne marche de l'économie, et il existe une tendance à l'égalisation des différents taux réalisés dans les diverses activités.



Page de titre de la *Richesse des nations*, première édition, Londres, 1776.

Ces principes sont très généraux. A partir de leur énoncé, leur compréhension diffère : de quel prix s'agit-il, de quel type de concurrence parle-t-on ? Ces questions, et les réponses qu'on leur apporte, vont dessiner assez nettement deux types de problématiques.

En ce qui concerne le premier point, c'est-à-dire l'existence de profits positifs, Ricardo lie étroitement profits et accumulation du capital, donc croissance et développement.

Il ne saurait y avoir d'accumulation sans motif [...]. Il est aussi impossible au fermier et au manufacturier de vivre sans profits qu'à l'ouvrier d'exister sans salaire. Le motif qui les porte à accumuler diminuera à chaque diminution des profits, et il cessera entièrement quand ils seront tellement minimes qu'ils ne leur offriront plus un dédommagement suffisant de leur peine, et du risque qu'ils courent nécessairement en employant leur capital d'une manière productive. (Ricardo 1821 : 92)

Le second point, l'uniformité du taux de profit, est expliqué par la concurrence des capitaux, qui fait que ces derniers sont répartis parmi les différentes branches en fonction des besoins de la société. Ce principe, « plus puissant qu'on ne le suppose en général » (ibid. : 64), induit une égalité, ou, à défaut, une structure fixe et reconnue, dans les taux de profit de l'économie (ibid. : 63-64).

4. La recherche des facteurs qui déterminent le taux de profit et son évolution permet donc à Ricardo de lier son étude de la répartition des revenus à l'analyse de l'influence de l'accumulation sur cette répartition. La thèse qu'il tente constamment de faire prévaloir s'énonce en trois temps :

1. l'évolution du taux de profit général dépend du taux de salaire : il existe une relation inverse entre ces deux variables de la répartition ;
2. le taux de salaire, c'est-à-dire la valeur des biens de consommation ouvrière pour une période donnée, et pour un individu-type, dépend de l'état de la productivité dans l'agriculture car le degré de fertilité du sol possède une action décisive sur la valeur des biens composant le salaire réel ;
3. à mesure que s'accroissent la population et l'accumulation du capital, la mise en culture de terres de moins en moins fertiles détermine simultanément :
 - (a) une hausse de la valeur des biens de subsistance ;
 - (b) une apparition progressive et un accroissement des rentes foncières sur les différents types de terres, excepté sur la terre marginale, c'est-à-dire celle qui, dans chaque cas, est de moins bonne qualité ;

- (c) une baisse du taux général de profit induite par la hausse des salaires.

En définitive, dans les conditions données, hausse des salaires, fortes rentes et taux de profit peu élevé vont de pair et ne peuvent en outre qu'être préjudiciables à l'accumulation, bien qu'induits par elle⁶. Par conséquent, on ne peut que rechercher et mettre en œuvre tout ce qui est susceptible d'abaisser la valeur des biens de consommation ouvrière, donc de diminuer les rentes par l'abandon des terres marginales et rehausser ainsi le taux de profit. D'où l'idée théorique qui consiste à considérer la classe des propriétaires fonciers comme une classe « parasite » vivant de revenus de transfert, et l'idée pratique, qui en découle, de neutraliser son poids par les mécanismes mêmes qui le lui ont conféré : empêcher l'extension de la culture aux terres de moins bonne qualité, ou même dégager les capitaux qui sont actuellement employés sur ce type de terres. L'abrogation des célèbres lois sur le blé aurait cet effet car la possibilité de se procurer à l'étranger les biens de subsistance à meilleur marché provoquerait un relèvement du taux général de profit par la baisse du taux de salaire monétaire, et une meilleure allocation des capitaux s'effectuerait au sein de l'économie en raison de la disparition d'emplois « spéculatifs » dans l'agriculture⁷.

⁶ Ce point est important aux yeux de Ricardo, qui se défend de l'accusation de représenter le propriétaire foncier sous des traits volontairement sombres. Quelques « Notes sur Malthus » abordent le sujet. « La question est de déterminer les étapes successives qui aboutissent à la rente. En premier lieu, ils [les salaires] augmentent les profits lorsqu'ils baissent. – Des profits élevés conduisent à de nouvelles accumulations – et celles-ci à un accroissement de la demande de travail, à une augmentation de la population – à la culture de terres plus pauvres et finalement à l'accroissement de la rente. Malthus est d'avis de sauter les étapes intermédiaires et conduit son lecteur à conclure que chaque baisse des salaires, et les effets de toute amélioration des terres, sont immédiatement transférés aux rentes. En l'occurrence, je présente le propriétaire foncier sous un jour plus favorable que lui » (note 76, dans Ricardo 1951-55, II : 138-139 ; cf. aussi les notes 72, 94 et 131). Le propriétaire foncier « ne peut pas contrôler » le processus, il n'en est que « l'instrument passif ».

⁷ Sur la position de Ricardo concernant les lois sur le blé, cf. l'étude de Hollander (1977a et 1979).

Comment Ricardo entend-il justifier son point de vue ? Comment celui-ci le conduit-il à adopter une théorie de la valeur uniquement fondée sur le concept de « difficulté de production », lié à la quantité de « travail dépensé » ? L'examen de la correspondance avec Malthus avant la publication de l'*Essai sur les profits* (février 1815) nous l'apprend.

5. Il est un point curieux qui peut fournir une bonne base de départ à notre examen : l'importance que Ricardo attache au principe de la détermination de la rente pour sa théorie du profit. Aussi bien dans l'*Essai* de 1815 que dans les trois éditions des *Principes* (1817, 1819, 1821), reconnaît-il sa dette sur ce point envers Malthus à qui il reproche cependant de ne pas tirer toutes les conséquences des principes qu'il a contribué à établir. Mais un fait frappe alors : l'étude de Malthus, à laquelle Ricardo se réfère, la *Recherche sur la Nature et l'évolution de la rente*, paraît le 3 février 1815 ; la théorie de la répartition de Ricardo, contenue dans l'*Essai sur les profits*, est publiée quelques jours plus tard seulement (24 février 1815). Bien que Malthus et Ricardo se soient rencontrés fréquemment et aient été en correspondance depuis deux ans environ sur le sujet des profits, l'étude des lettres qui nous sont parvenues ne laissent planer aucun doute : les principales propositions de Ricardo sur la répartition des revenus sont antérieures à son adoption du principe de la rente foncière, et « c'est la publication par Ricardo de sa théorie du profit, plutôt que sa découverte, qui a suivi le pamphlet de Malthus » (Sraffa, dans Ricardo 1951-55, IV : 7).

Bien que Ricardo débute son Introduction par la proposition selon laquelle il est nécessaire, pour traiter des profits, de prendre en compte les principes de la rente, le fait demeure : pendant les deux années qui ont précédé il avait élaboré, dans sa correspondance, sa théorie du profit sans jamais juger nécessaire, de manière explicite, de mentionner la rente. De plus, la théorie du profit exposée dans le pamphlet ajoute peu de choses au contenu de ses lettres de 1813 et 1814, avant que son attention n'ait été attirée par le lien entre la rente et le profit. (ibid. : 7-8)

Selon l'expression de S. N. Patten, reprise par Sraffa, la théorie de la rente apparaît chez Ricardo non pas comme le fondement de son système mais comme une « meilleure preuve » d'une théorie déjà développée.

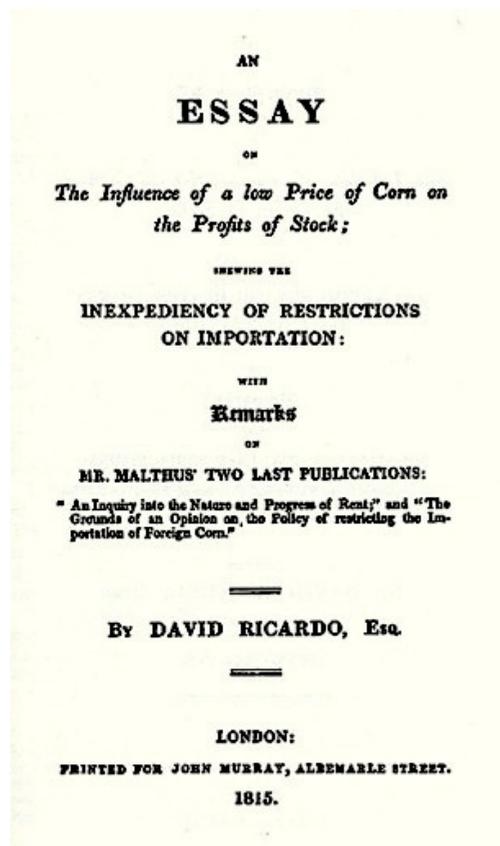
Le fait est d'autant plus surprenant si l'on prend en compte l'insistance avec laquelle Ricardo souligne à partir de 1815 la nécessité, pour l'élaboration d'une théorie correcte de la répartition, de bien comprendre les principes qui gouvernent la formation de la rente foncière. Tout laisse donc supposer que la substitution des fondements de la démonstration n'a en aucun cas pu constituer une « meilleure » preuve, mais une « preuve » tout court : faute d'un changement rapide des fondations, l'édifice tout entier se serait écroulé. La théorie de la rente est donc venue au bon moment pour remplacer les bases théoriques défailtantes. En quoi donc cette substitution a-t-elle été essentielle, et qu'est-ce qui faisait défaut dans l'ancienne construction ?

La réponse à cette question exige que l'on précise la thèse que Ricardo entendait prouver ainsi que les outils théoriques dont il disposait pour mener à bien sa démonstration.

6. L'idée générale est simple, nous la connaissons déjà. Elle figure dès le début de l'échange de vues de Ricardo sur ce sujet, dans deux lettres souvent citées. Dans la première, adressée à Malthus, l'auteur prend en compte l'effet des guerres sur la répartition et affirme que le taux de profit n'a pu être maintenu malgré l'accroissement du capital que grâce à de grandes améliorations intervenues dans l'agriculture, « par des facilités nouvelles dans la production des aliments » (17 août 1813, dans Ricardo 1951-55, VI : 95).

Quelques temps après, il expose les termes du débat dans une lettre à Hutches Trower (8 mars 1814, ibid. : 103-104). Le point de départ, reconnaît-il, est le même pour Malthus et pour lui :

L'intérêt ne peut augmenter que lorsque les moyens d'employer le capital se trouvent dans une plus grande proportion qu'auparavant par rapport au capital lui-même, et il baisse lorsque le capital se trouve dans une plus grande proportion par rapport à l'arène (selon l'expression de M. Malthus) de son emploi. (ibid. : 103)

Page de titre de l'*Essai sur les profits*, Londres, 1815.

En d'autres termes, les taux de profit et d'intérêt dépendent d'une part du montant de capital (en termes monétaires) immobilisé dans la production et, d'autre part, du capital réel (main-d'œuvre et moyens de production) mis en œuvre par les sommes engagées, capital réel qui peut également être appréhendé par les masses de marchandises qu'il permet de produire. Ces deux éléments sont également appelés par Malthus « offre et demande de

capital », au grand dam de Ricardo⁸.

La question de vocabulaire n'est évidemment pas innocente, et c'est sur le problème qu'elle recouvre que débute la controverse. En bref, Ricardo ne pense pas que l'on puisse produire trop ou trop peu de marchandises, sinon par accident : les fluctuations des prix de marché ne peuvent jouer durablement sur les profits. Si le capital est rare par rapport aux moyens de l'utiliser (expression peu adéquate à la problématique ricardienne et qui sera vite abandonnée), c'est-à-dire si des marchandises existent qui pourraient être produites (ou produites en plus grande quantité) car potentiellement négociables, la seule manière de l'augmenter est de rendre moins chers les éléments dont il se compose, c'est-à-dire principalement les aliments qui forment le salaire réel. Les sommes ainsi libérées pourront accroître le capital réel, à capital nominal inchangé et, toutes choses égales par ailleurs, de par l'amélioration des conditions de production dans l'agriculture, les profits s'en trouveront du même coup relevés.

Je soutiens que l'arène pour l'emploi d'un nouveau capital ne peut pas croître, dans aucun pays, dans la même ou dans une plus grande proportion que le capital lui-même, – à moins que du capital soit retiré de l'agriculture – à moins qu'il n'y ait des améliorations dans les techniques agricoles – ou que de nouvelles facilités ne soient offertes pour l'introduction des aliments en provenance des pays étrangers, – qu'en somme ce sont les profits du fermier qui règlent les profits de toutes

⁸ « En bref », écrit Malthus (6 juillet 1814, dans Ricardo 1951-55, VI : 111-112), « tout dépend selon moi de l'état du capital comparé à la demande de capital. C'est là le premier moteur, et c'est cela qui détermine les profits que rapporte un capital investi dans l'agriculture, que la terre soit naturellement riche ou pauvre, très ou peu travaillée. La demande de capital dépend, non pas de l'abondance du produit *actuel*, mais de la demande des produits futurs du capital, soit du pouvoir de produire, au moyen du capital, quelque chose qui sera davantage demandé que le produit réellement employé ». À ce type de formulation, repris par Malthus dans ses *Principes*, Ricardo objecte (« Notes sur Malthus », dans Ricardo 1951-55, II : 331) :

a/ que « l'incitation à accroître le capital ne provient pas de la demande de ses produits car celle-ci ne fait jamais défaut »,

b/ et que « ce que M. Malthus appelle une demande de capital, je l'appelle profits élevés – le capital n'est pas acheté et vendu, il est emprunté à intérêt, et un intérêt élevé est donné lorsque les profits sont hauts. Le langage de M. Malthus m'apparaît en la matière *nouveau et inusité*. »

les autres activités, – et comme les profits du fermier doivent nécessairement décroître à chaque augmentation du capital employé dans l'agriculture, si l'on suppose que des améliorations dans les techniques agricoles ne se produisent pas au même moment, tous les autres profits doivent diminuer et le taux de l'intérêt doit décroître en conséquence. (ibid. : 103-104)

7. Ainsi, il suffit à Ricardo d'avancer le principe de la productivité décroissante en agriculture à mesure de l'extension des cultures, pour soutenir que la difficulté croissante d'obtention des « aliments » induit une baisse des profits en général par le biais de la chute des profits du fermier :

... ce sont les profits du fermier qui règlent les profits de toutes les autres activités. (ibid. : 104)

Prenons bien garde, cependant, au type de raisonnement avancé : il est mené en termes monétaires, et l'accent est tout autant placé sur la hausse des salaires monétaires que sur la baisse des profits du fermier. A salaires réels inchangés une difficulté accrue dans la production des biens de consommation ouvrière (supposés être d'origine agricole) provoque une augmentation de leur prix, une hausse générale des salaires et une baisse des profits du fermier.

Le capitaliste qui doit trouver nécessaire d'employer cent journées de travail au lieu de cinquante afin de produire une certaine quantité de blé, ne peut pas conserver la même part pour lui-même à moins que les travailleurs qui sont employés pour cent journées ne se contentent pour leur subsistance de la même quantité de blé que les travailleurs employés pour cinquante journées obtenaient auparavant [i.e. à moins d'une baisse des salaires réels]. Si vous supposez que le prix du blé double, le capital qui doit être employé, estimé en monnaie, doublera à peu près également – ou bien pour le moins sera grandement accru ; et si son revenu monétaire doit s'accroître du fait de la vente du blé qui lui reste après avoir supporté les charges de production, comment est-il possible de concevoir que son taux de profit n'en sera pas diminué ? (lettre à Malthus, 25 juillet 1814, dans Ricardo 1951-55, VI : 114-115)

Le même mécanisme jouera pour les autres activités. La hausse du taux de salaire monétaire induira une baisse des profits et de leur taux. Ce n'est donc pas à proprement parler la baisse des profits du fermier qui induit la

péréquation, mais la hausse des salaires : le contexte de ces affirmations laisse rarement subsister une ambiguïté sur ce point. Au demeurant, Ricardo fait lui-même le lien entre ses deux formulations.

C'est par la hausse du prix du blé que tous les autres profits sont alignés sur les profits agricoles

écrit-il à Malthus le 17 mars 1815 (ibid. : 194).

8. A cette manière d'exposer le principe général de la décroissance du taux de profit, Malthus répond ironiquement (5 août 1814, ibid. : 117) : « si le prix nominal du blé double, et si le prix nominal du capital employé ne double pas tout à fait comme vous semblez l'admettre, je dirais alors, au lieu de 'comment est-il possible de concevoir que le taux de profit ne soit pas diminué' : comment est-il possible de concevoir qu'il n'en soit pas accru ? » L'objection de Malthus est fondée, et traduit bien l'existence de questions importantes en suspens, commandant toute conclusion sur l'évolution du taux de profit agricole lui-même :

1. Pourquoi le taux de profit du fermier baisse-t-il ? Le capital avancé doit être plus important pour le même produit, mais le prix de ce produit augmente. De plus, la qualité des terres n'est pas uniforme.
2. Pourquoi le taux de profit des autres activités baisse-t-il ? Les salaires monétaires sont en hausse mais, selon la théorie additive de la valeur que Ricardo admet à l'époque (« les prix de toutes les marchandises doivent augmenter si le prix du blé s'accroît », lettre du 25 juillet 1814, ibid. : 114), les prix des marchandises autres qu'agricoles doivent également s'accroître : le taux de profit n'a alors aucune raison de diminuer.
3. Enfin, ne peut-on pas tenir le même raisonnement pour les produits agricoles ? Leur prix augmente du fait d'une difficulté accrue de production, certes, car les masses de salaires et de profits versés aux taux initiaux sont proportionnellement plus fortes. Mais ces prix ne doivent-ils pas également augmenter, comme ceux des produits des autres activités, de nouveau en fonction de la hausse des salaires monétaires ?

L'évolution à la baisse du taux de profit de ce secteur fait alors sérieusement problème.

En somme, un argument prouvant, malgré une hausse des prix, un accroissement plus considérable, en proportion, des coûts de production, et ceci dans toutes les activités, fait entièrement défaut. La difficulté est pour une grande part issue, nous pouvons le constater, de l'acceptation de la théorie additive de Smith. « Ainsi, la validité de la théorie des profits de Ricardo s'est trouvé dépendre, dans une large mesure, de son habileté à prouver que les prix n'augmentaient pas nécessairement lorsque les salaires s'accroissaient » (Hollander 1910 : 83).

Le projet ricardien gît bien ici même : fournir une théorie de la valeur indépendante de la répartition, d'où l'on puisse déduire celle-ci. La démarche smithienne doit donc être inversée, le rejet de la théorie additive s'accompagnant, pour les mêmes raisons, de l'abandon de la mesure de la valeur par le « travail commandé ». Sous l'effet des objections de Malthus est ainsi précisée une problématique fondée sur le concept de surplus et une théorie des rapports d'échange reposant sur les quantités comparées de « travail dépensé ». La conscience de ce fait ne viendra cependant que progressivement aux protagonistes, par le biais du heurt de leurs démarches respectives.

DEUX

Les fondements du lien entre le travail et la valeur

LA CRITIQUE FORMULÉE à l'encontre de la théorie d'Adam Smith est implicite dès la première proposition des *Principes* (Ricardo 1821) contenue dans l'intitulé de la première section du chapitre « De la valeur » : « la valeur d'une marchandise, ou la quantité de toute autre marchandise contre laquelle elle s'échange, dépend de la quantité relative de travail nécessaire pour la produire et non de la rémunération plus ou moins forte payée pour ce travail ».

Cette critique devient ensuite plus explicite. Si Ricardo admet avec Smith que « le travail a été le premier prix, la monnaie avec laquelle tout a été payé », il relève cependant l'ambiguïté des propos de Smith concernant la définition de la valeur : celle-ci est-elle réglée par la quantité de travail incorporé dans une marchandise ou bien les marchandises ont-elles plus ou moins de valeur selon qu'on peut les échanger contre plus ou moins d'une certaine mesure ?

Tantôt il dit que c'est la valeur du blé [qui forme l'unité de mesure], et tantôt il assure que c'est celle du travail ; non pas du travail dépensé dans la production d'une chose, mais de celui que cette chose peut acheter ; – comme si c'était là deux expressions équivalentes, et comme si parce que le travail d'un homme est devenu deux fois plus productif, et qu'il peut créer une quantité double d'un objet quelconque, il s'ensuivait qu'il doit obtenir en échange une double rétribution. (Ricardo

1821 : 15-16)

La prise en compte de la remarque concernant la productivité du travail va nous permettre de préciser ses vues et de démêler les thèmes qui s'enchevêtrent dans ce passage. Nous choisirons pour cela un exemple très simple formulé en termes réels, du type de ceux pris par Smith et Ricardo dans leurs propres raisonnements. On supposera les rendements constants à l'échelle, et on négligera l'usure des moyens de production utilisés.



David RICARDO, par Vincenzo BONELLI, 1822.

2. Considérons l'état « primitif » et « rude » des sociétés, dans lequel, en absence de toute accumulation de capital et d'appropriation des terres, tout le produit du travail appartient au travailleur. Supposons qu'un homme chasse trois daims en neuf heures de travail, et que cette durée forme une journée de travail. L'expression de la valeur d'un daim en termes de travail incorporé est simple : elle est de trois heures de travail, soit un tiers de la journée de travail. L'évaluation en termes de travail commandé est tout aussi immédiate : puisque tout le produit appartient au travailleur le travail commandé par trois daims est d'une journée de travail ; le travail commandé par un daim

est donc égal à un tiers de journée de travail, soit à trois heures. Dans cet état de la société, les deux évaluations coïncident donc.

Transportons-nous à présent dans l'état « avancé » où le propriétaire du capital prélève un profit pour l'utilisation des instruments de chasse qu'il avance au travailleur, et le propriétaire foncier fait de même et prélève une rente pour le droit de chasse sur ses terres. Avec les mêmes données qu'auparavant, supposons que le produit quotidien, trois daims, soit réparti entre salaire, profit et rente à raison d'un daim chacun. L'évaluation de la valeur d'un daim par le travail incorporé ne change pas. Par contre, l'expression de la valeur par le travail commandé est différente elle est à présent d'une journée de travail pour un daim. Les deux évaluations ne coïncident donc plus.

Cette divergence des expressions de valeur ne serait sans doute pas d'une grande importance si, lorsque la productivité du travail change, les évaluations variaient dans une même direction et suivant une même proportion. Peu importe en effet la grandeur absolue si, aux fins d'une mesure, les variations des rapports d'échange entre marchandises, selon l'un ou l'autre mode d'évaluation, se révèlent être les mêmes. Or, selon Ricardo, il n'en est rien. Le sens et l'amplitude de la variation divergent.

Supposons que, dans notre exemple, la productivité du travail double. Le travailleur chasse à présent six daims en une journée. Le travail « incorporé » dans un daim est maintenant de trois demi-heures de travail, soit encore un sixième de journée de travail. La valeur exprimée en travail incorporé baisse donc de la moitié. L'expression de la valeur d'un daim en termes de travail commandé, par contre, ne varie pas, et n'a aucune raison de se modifier, dans notre exemple, tant que le taux de salaire (un daim par jour) reste le même. Si ce taux change, si par exemple il passe d'un à deux daims par jour, en d'autres termes s'il double avec la productivité du travail, alors l'expression de la valeur d'un daim par le travail commandé diminuera de moitié. Mais, comme le fait très justement remarquer Ricardo, il n'y a aucune raison de supposer que le salaire varie dans le même sens et suivant une même proportion que

la productivité du travail.

3. Les axes principaux de la position de Ricardo peuvent à présent être dégagés.

La position de Ricardo vis-à-vis de Smith se voudrait tout d'abord un appel implicite à la cohérence du propos : Smith abandonnerait en cours de route ses propres principes de départ. « C'est ainsi qu'Adam Smith, après avoir, avec beaucoup de sagacité, démontré combien une mesure variable, telle que l'or et l'argent, était insuffisante pour servir à déterminer le prix variable des autres objets, a lui-même adopté une mesure tout aussi variable, en choisissant pour cela le blé ou le travail » (Ricardo 1821 : 16). Ce point de vue, cependant, est plus symptomatique de la théorie de Ricardo elle-même et de la démarche de l'auteur : les incohérences de Smith n'existent que par rapport aux propositions des *Principes*, et non à celles de la *Richesse des nations*. L'argument selon lequel la « valeur du travail » ne serait pas invariable n'est justifié que par la problématique de Ricardo pour qui le critère d'invariabilité est en premier lieu une « difficulté de production » inchangée. Du point de vue de la théorie d'Adam Smith, il est évident que la « valeur du travail » est nécessairement invariable en termes de travail commandé, et égale à l'unité. L'ambiguïté ne peut surgir que si l'on évalue toutes les marchandises en travail commandé à l'exception de la valeur du salaire réel, ce qui effectivement constituerait une incohérence.

Ricardo reproche également à Smith d'avoir changé de mesure des valeurs en passant de l'analyse de l'état « primitif et rude » à celle de l'état « avancé » des sociétés (ibid. : 15). La raison de cette critique réside sans doute dans l'ambiguïté que revêt parfois le terme de travail commandé (Torrens, 1821 : 37), celui-ci étant susceptible de désigner deux choses différentes : du travail passé incorporé dans la marchandise contre laquelle une chose s'échange, ou bien du travail présent, c'est-à-dire le travail direct qu'elle permet d'acquérir par elle-même ou par l'intermédiaire de la monnaie. Les deux types d'évaluation, on l'a vu, ne donnent pas des résultats identiques : le premier est toujours inférieur au second dès que le produit du travail n'appartient plus

tout entier au travailleur. Smith aurait donc abandonné la première définition et adopté la seconde en quittant le premier stade des sociétés pour le second. Dans l'état avancé, il « fait toujours référence à la seconde signification qui, remarquons-le, est différente de la signification qu'il attribue au travail commandé lorsqu'il parle de l'économie pré-capitaliste. Le travail incorporé dans la marchandise lui apparaît donc toujours comme inférieure au travail commandé par la marchandise et, puisqu'il n'arrive pas à expliquer le second par le premier, il doit abandonner le concept de travail incorporé comme catégorie explicative de la valeur d'échange. C'est pourquoi la position de Ricardo peut être interprétée comme une exigence de cohérence ; si l'on entend *toujours* par travail commandé par une certaine marchandise le travail incorporé dans les marchandises avec lesquelles elle s'échange [. . .], alors la situation ne change pas lors du passage d'une économie à l'autre » (Napoleoni 1973 : 99 ; cf. aussi Meek 1956 : 60-68). On peut cependant soutenir plus légitimement l'interprétation suivant laquelle Ricardo, comme Marx plus tard, a vu un changement de position là où l'auteur de la *Richesse des nations* constatait simplement l'égalité de l'évaluation par le travail commandé avec la quantité de « travail dépensé » en absence d'accumulation du capital et d'appropriation des terres, c'est-à-dire de profits et de rentes : ce qui reste parfaitement logique et cohérent avec la théorie additive de la valeur, surtout si l'on se souvient de l'assimilation que Smith opère parfois entre les mots « travail » et « salaires ».

Nous pouvons aussi remarquer que Ricardo n'affirme pas, comme il eût pu le faire, et comme on le lui a fait dire, que la théorie du travail commandé doit être rejetée en vertu d'une circularité dans le raisonnement. En d'autres termes, il ne critique pas explicitement Smith d'un point de vue qui prendrait en compte l'origine de la valeur et ainsi l'explication des prix, et ne fait pas valoir l'argument selon lequel la détermination des quantités de travail commandé par les marchandises suppose la connaissance préalable des prix et de la répartition. Son point de vue est donc autre.

C'est sur le critère concernant le caractère « variable » ou « invariable »

de la mesure des valeurs qu'il rejette la mesure par le travail commandé et adopte le travail incorporé : le problème est de fournir une « mesure exacte pour les *fluctuations* des objets », une « mesure fixe qui indique exactement la *variation* des prix des autres objets ».

La raison de cette exigence réside dans le but même que s'est fixé Ricardo : déterminer les lois qui règlent la répartition du revenu national entre salaires, profits et rentes. Dans cette recherche, une première constatation le frappe, et ceci bien avant la prise en compte des « effets curieux » induits par une modification de la répartition sur les valeurs relatives, dus à la présence d'un taux uniforme des profits : la détermination des lois de la répartition peut être faussée si l'unité de mesure choisie provoque une variation de ce qui doit être réparti lorsque varie la répartition. Dans l'exemple précédent, après que se soit réalisée la hausse de productivité de travail, la masse réelle à répartir est de six daims. Si le taux de salaire reste le même, c'est-à-dire demeure égal à un daim, cette masse, évaluée en termes de travail commandé, est de six journées de travail ; mais lorsque le taux de salaire double, l'évaluation de la masse à répartir passe à trois journées de travail, et subit donc une diminution de moitié. La dépendance de la valeur par rapport à la répartition conduit donc à placer une sorte d'écran entre l'observateur et le phénomène analysé.

4. C'est la même objection que formule Ricardo dans son dernier écrit, « Valeur absolue et valeur d'échange », mais cette fois contre Malthus. Ce dernier proposait comme mesure invariable une quantité de marchandise produite par un homme seul en une journée de travail sans l'aide d'aucune avance en capital, ce qui équivalait à renouer avec la mesure par le travail commandé et à postuler le caractère invariable de la « valeur du travail » : « l'objection que j'adresse à la mesure de M. Malthus », écrit Ricardo,

... est qu'elle présuppose que le travail lui-même est invariable, que la population soit en surnombre ou au contraire insuffisante, qu'il y ait une offre abondante de travail ou au contraire une grande demande, elle présuppose que le travail a toujours la même valeur. Or, s'il est vrai que le travail peut conserver et conserve effectivement une même valeur, quelle que soit son abondance ou son insuffisance, comparée

aux crevettes et autres marchandises n'exigeant que du travail [effectué pendant un jour] pour leur production, il n'en reste pas moins que, comparée au blé, à l'étoffe, au mobilier, au vin, et à mille autres choses encore, sa valeur subit des variations prodigieuses. Comme je l'ai déjà fait remarquer, nous serons toujours obligés de dire que c'est la valeur de ces mille autres choses qui a varié, que la cause de cette variation soit due à l'insuffisance de l'offre de travail sur le marché ou au contraire à l'excès des marchandises dont la production serait facilitée par des améliorations techniques. Pour ma part, j'avoue préférer une mesure qui, bien que manifestement imparfaite, est susceptible cependant d'indiquer, lorsque le travail en valeur se modifie par rapport aux marchandises, si c'est la valeur du travail qui a changé ou bien si c'est celle des marchandises qui a augmenté ou diminué. (Ricardo 1823a : 237)

Nous avons là également une seconde exigence à laquelle doit satisfaire la mesure de la valeur : invariante par rapport à la répartition, il faut qu'elle le soit également par rapport à la production. En effet, la première exigence est insuffisante eu égard au projet de Ricardo, et elle n'implique pas non plus en elle-même l'adoption de la mesure par le travail dépensé. A défaut de ne pouvoir prendre comme unité le taux de salaire, le prix d'une marchandise quelconque ne ferait-il pas tout aussi bien l'affaire ? Mais l'auteur se heurte ici à un problème déjà ancien qu'il avait abordé dans ses premiers écrits sur la monnaie : un rapport d'échange exprimé en une unité donnée peut très bien varier sans que l'on sache précisément à quoi est due la modification, si c'est à l'unité de mesure, à l'objet mesuré ou aux deux simultanément. Lors de l'analyse de la répartition, le même problème se pose : un agrégat quelconque, le produit net à répartir entre les classes notamment, est susceptible de varier sous la seule influence de l'unité de mesure retenue. D'où la nécessité de neutraliser également les modifications qui peuvent être dues à cette dernière⁹.

⁹ Une autre manière d'aborder ces problèmes eût été de se pencher sur les préoccupations monétaires de Ricardo, à partir des années 1809-10, en liaison avec l'analyse des poussées inflationnistes. Car l'analyse de l'inflation exige, selon Ricardo, que l'on trouve une unité invariable des valeurs afin de pouvoir attester et prendre en compte la variation de la valeur de la monnaie, dès lors que l'on rejette les indices de prix comme non signi-

En définitive, cette double exigence concernant l'unité de mesure de la valeur a été une constante dans l'œuvre de Ricardo. Le choix des conditions auxquelles elle devait satisfaire a pu varier (Sraffa 1951 : section V), mais non sa finalité, même si l'analyse se complique peu à peu par la prise en compte d'autres « effets curieux » concernant la variation des prix. C'est pourquoi, fondamentalement, le rejet de la théorie du travail commandé et l'établissement d'un lien beaucoup plus strict entre travail, valeur (« intrinsèque ») et prix (« valeur d'échange ») doivent être replacés dans cette optique. Venant préciser son ancienne notion de « difficulté de production », la doublant même (car l'adoption du terme « travail dépensé » n'a pas éclipsé, loin de là, l'ancienne appellation), la mesure par le travail incorporé répond aux nécessités de la théorie de la répartition. C'est donc sur celle-ci qu'il faut revenir à présent.

5. Les propositions de Ricardo sur la répartition des revenus, toutes axées autour de l'évolution du taux de profit, rencontraient, on l'a vu, de sérieux obstacles en la théorie additive de la valeur d'Adam Smith. Une partie de la difficulté a déjà été cernée : pour que le taux de profit diminue dans les activités autres qu'agricoles, il faut, lorsque le salaire monétaire augmente, que les prix n'augmentent pas ou alors en proportion bien moindre afin que les avances totales prennent le dessus dans cette évolution et que le taux de profit baisse quand même. En ce qui concerne l'agriculture, une difficulté supplémentaire surgissait : les prix des produits agricoles augmentent de toute manière, c'est même là l'hypothèse de départ, sous l'influence de difficultés accrues de production.

6. La nature du mal spécifie le remède : ces difficultés sont levées par l'abandon pur et simple de la théorie additive de la valeur de Smith.

La solution radicale qui consiste dans les conditions données à empêcher

ficatifs (cf. Boffito 1973). C'est à la même époque, comme le souligne Hollander (1979 : 109-111), que Ricardo accepte les critiques que Bentham adresse à Smith en matière d'analyse du niveau général des prix : critiques qui sont potentiellement en désaccord avec la théorie additive de la valeur développée dans *La Richesse des Nations*.



David RICARDO en 1821, par Thomas PHILLIPS.

la variation des prix des marchandises autres que le « blé » a donc été retenue, correspondant en cela à l'accent que Ricardo a toujours placé sur les « difficultés de production » et leur rôle dans la formation de la valeur. Afin d'établir plus rigoureusement ses propositions concernant la répartition, Ricardo n'a qu'à accentuer ce thème afin qu'il devienne exclusif : la nouvelle théorie s'appuie uniquement, cette fois, sur le concept de « difficulté de production ». « La valeur d'échange de toutes les marchandises », écrit-il dans l'*Essai* de 1815, « s'accroît avec l'augmentation des difficultés de production. Si donc de nouvelles difficultés surviennent dans la production du blé, plus de travail y étant nécessaire, alors qu'il ne faut pas plus de travail pour produire de l'or, de l'argent, des habits, de la toile, etc., la valeur d'échange du blé s'accroîtra nécessairement comparée à celle des autres choses », et inversement lorsque les difficultés de production diminuent (Ricardo 1815 : 19).

Par cet accent placé sur ces seules difficultés de production, associées au travail nécessaire¹⁰, dans la détermination des rapports d'échange, la valeur devient un fait préexistant à la répartition. D'une conception « additive », nous passons à une théorie que l'on pourrait qualifier de « déductive », où ce qui doit être partagé est fixé d'avance. La valeur préexiste à la répartition, et les différents éléments de celle-ci constituent autant de « déductions » sur celle-là.

Cette théorie procure le grand avantage de réduire une partie des difficultés rencontrées dans l'établissement de la preuve de la baisse du taux général de profit sous l'effet de la hausse des salaires. Les prix des marchandises autres qu'agricoles ne peuvent pas varier dans la mesure où les difficultés de leur production ne se modifient pas. Les coûts s'accroissent alors sans que le produit en valeur n'augmente : le taux de profit diminue. Le prix du « blé » ne règle plus le prix de toutes les autres marchandises, mais le profit de toutes

¹⁰ La difficulté de production connote chez Ricardo l'idée d'une productivité physique totale. Dans une lettre à Malthus (7 octobre 1815, dans Ricardo 1951-55, VI : 292), il définit la « facilité de production » comme « l'habileté, la mécanisation et le travail, joints à la fertilité naturelle de la terre ». La fertilité est traduite par la rente foncière, les autres éléments s'exprimant comme une série de quantités datées de travail investies.

les autres activités.

On a pensé que le prix du blé règle le prix de toutes les autres choses. Cela m'apparaît être une erreur [...]. Je pense que les marchandises ne peuvent pas s'accroître ou diminuer [en valeur] alors que la monnaie et les marchandises demeurent dans les mêmes proportions, ou plutôt alors que le coût de production des deux, estimé en blé, reste le même. (Ricardo 1815 : 21, note)

7. Il reste néanmoins une difficulté : que se passe-t-il dans l'agriculture ? Le prix des produits agricoles augmente en effet en même temps que s'accroissent leurs « difficultés de production » : l'évolution du taux de profit dans cette activité n'est-elle pas alors indéterminée ? Absolument pas, répond Ricardo, et ceci à cause de la formation et de l'accroissement des rentes foncières. Le principe qui gouverne les rentes nous assure que le taux de profit du fermier diminue également, avant même celui des autres activités. Voici donc la raison de l'insistance avec laquelle Ricardo mentionne la rente et ses principes comme préalables nécessaires à toute théorie correcte de la répartition.

Si, du fait de restrictions à l'importation, ou si, à mesure que s'accroît la population et que le capital s'accumule, l'on est contraint de recourir pour la culture à des terres de moins en moins fertiles, c'est-à-dire sur lesquelles on retire, toutes choses égales par ailleurs, un produit moindre à capital égal engagé, les revenus des fermiers pourraient être très différents suivant les terres et le capital investi. Mais dans ce cas, il existerait dans l'agriculture plusieurs taux de profit, contrairement à ce qu'affirme le principe de l'uniformité de ce taux. Si donc le taux de profit est unique dans l'agriculture, ce taux doit nécessairement être égal à celui qui s'établit sur la terre la moins fertile. Sur les autres types de terres, les propriétaires fonciers réclament chaque fois la différence qui existe entre les revenus nets tirés des terres et les profits du fermier calculés sur le capital avancé au taux en vigueur sur la terre marginale (cette dernière ne payant pas de rente). A mesure de l'extension des cultures aux terres de catégories inférieures, ces nouvelles terres qui deviennent tour à tour marginales induisent un taux de profit sans cesse inférieur qui, en s'imposant aux capitaux investis sur les autres terres plus fertiles, provoque

chaque fois un accroissement des rentes.

Ainsi se dessine, parallèlement à l'opposition entre salaires et profits, celle, plus fondamentale car sous-tendant en quelque sorte la première, entre rentes et profits. « La rente est donc dans tous les cas une fraction des profits précédemment obtenus dans la culture. Ce n'est jamais une nouvelle création de revenu, mais toujours une partie d'un revenu déjà créé » (Ricardo 1815 : 18). « Le blé ne renchérit pas parce que l'on paie une rente ; mais c'est au contraire parce que le blé est cher que l'on paie une rente » (Ricardo 1821 : 51)¹¹. Ricardo voit ainsi confirmé son rejet de la théorie additive.

Adam Smith a donc tort quand il suppose que le principe qui dans l'origine a réglé la valeur échangeable des denrées, c'est-à-dire la quantité comparative de travail nécessaire à leur production, peut être, en quoi que ce soit, modifié par l'appropriation des terrains et le paiement d'une rente. (ibid. : 54)

De ce point de vue, il n'est pas faux d'affirmer (Hollander 1910 : 77) que la signification de l'*Essai* de 1815 est « de marquer la transformation de Ricardo de disciple d'Adam Smith qu'il était en auteur d'un système indépendant », passage induit par sa théorie de la répartition. De ce point de vue également, « le premier chapitre des *Principes*, 'De la valeur', devait moins être un exposé indépendant du concept qu'une garantie théorique pour certaines propositions pratiques avancées et défendues jusque là par Ricardo » (ibid. : 82). A mesure que se développent les controverses avec ses opposants, ce dernier prend toujours plus conscience de cet état de fait ; « peut-être entendez-vous nier », écrit-il à Malthus en 1818, « que la facilité de production abaissera le prix naturel et que la difficulté l'accroîtra ? [...]. En vérité, si cette doctrine fondamentale qui est la mienne s'avérait être fausse, j'admets que ma théorie tout entière tomberait avec elle » (30 janvier 1818, dans Ricardo 1951-55, VII : 250-251).

8. De la correspondance échangée avec Malthus ressort un fait surprenant qui

¹¹ La nature de la rente préoccupe Ricardo. Il y revient souvent pour préciser que, si elle n'est pas une création de richesse, elle constitue néanmoins une création de valeur (cf. par exemple 1821 : 323-324).

mérite d'être souligné : Ricardo ne semble avoir eu que très progressivement conscience de ce que sa problématique allait radicalement à l'encontre de celle de ses principaux opposants. Un indice traduisant cet état d'esprit a déjà été rencontré : le premier conflit explicite avec la théorie additive de Smith est relégué, comme une chose anecdotique, dans une note de bas de page de l'*Essai sur les profits* alors que toute la démonstration du pamphlet repose sur le rejet du cadre conceptuel antérieur. Ceci démontre une fois de plus le caractère subordonné de la théorie de la valeur. En outre, bien faire ressortir la prise de conscience graduelle opérée par Ricardo ne nous permet pas seulement de mieux situer la problématique de l'auteur : nous serons ensuite à même d'avancer une hypothèse qui nous semble avoir été négligée jusqu'ici, sur la prétendue évolution de Ricardo de l'*Essai* aux *Principes*, liée à une adoption « tardive » d'une théorie de la valeur.

A partir de 1813 (la première lettre sur le sujet qui nous soit parvenue est datée du 10 août), Ricardo s'oppose à Malthus sur la question des profits et de l'incidence sur ces derniers d'un prix élevé du « blé », en liaison avec le problème des droits sur l'importation de cette denrée. Sur le problème de fond qui les agite, la position de Malthus est très nette : les lois sur le blé ne doivent pas être abrogées. Les arguments qu'il entend fournir à l'appui de sa thèse reposent sur un raisonnement en termes d'offre et de demande s'opposant ainsi nettement à la problématique en termes de prix naturels.

9. La controverse semble tout d'abord tourner autour de la loi des débouchés. Pour Ricardo, la demande de marchandises de la part de la société dépend des mêmes circonstances et des mêmes facteurs que ceux qui agissent sur la production. Le revenu et la production vont de pair, tout ce qui diminue cette dernière amoindrit également le premier (lettre à Malthus, 26 juin 1814, dans Ricardo 1951-55, VI : 108). La réponse de Malthus ne se fait pas attendre (6 juillet 1814, ibid. : 109-112) et contient tous les éléments de sa problématique : aussi nous devons nous de la citer en ce qu'elle a de plus caractéristique. De son étude, il résultera que le désaccord entre les deux auteurs est plus profond qu'il n'y paraît de prime abord.



Le volume IV de l'édition SRAFFA des *Œuvres* de RICARDO contient notamment l'*Essai sur les profits* et 'Valeur absolue et valeur d'échange' (ici une réédition de 1966).

« Vous faites remarquer que dans le cas [de restriction sur l'importation du blé], il y aurait une production moindre et une demande moins importante avec le *même* capital ; mais il y aurait à coup sûr *beaucoup moins de capital*. Il y aurait une faible quantité et de blé et des autres marchandises, et toute accumulation monétaire commanderait moins de travail et moins de produit. La question semble alors être la suivante : qui, de la production ou de la demande, décroîtrait le plus rapidement ? et, à mon avis, la cherté

du travail aurait plus d'effet sur la diminution du capital que sur celle du revenu » (Malthus *ibid.* : 110). « Je ne peux en aucun cas être d'accord avec vous pour penser que tout ce qui diminue le produit tend à diminuer le pouvoir de payer les marchandises demandées » (*ibid.* : 110-111). Jusqu'ici, les remarques portent sur la loi des débouchés, avec une indication cependant : le renchérissement du blé aurait pour effet une baisse du capital réel et créerait ainsi un déséquilibre de l'offre de marchandises par rapport à une demande maintenue.

Malthus poursuit en soulignant que le taux de profit dépend de l'état de l'offre et de la demande, et réaffirme par là que, dans toutes ces questions traitées,

... le grand élément de la demande effective [...] doit toujours posséder une grande influence. Je pense que vous le négligez beaucoup trop. (*ibid.* : 112)

Le « taux de production, ou, pour s'exprimer plus précisément, la proportion de la production par rapport à la consommation nécessaire à cette production, semble être déterminé par la quantité de capital accumulé comparé à la demande pour les produits du capital, et non par les simples difficultés et dépenses pour se procurer du blé ».

Ayant déjà traité des effets d'une restriction à l'importation de blé, l'auteur en arrive enfin au second cas de figure envisagé par Ricardo : celui d'un accroissement de la difficulté de production des aliments.

S'il est nécessaire d'employer cent journées de travail au lieu de cinquante afin de produire une certaine quantité de blé, il ne semble exister aucune raison pour que la personne qui possède une accumulation suffisante pour faire les avances nécessaires retire une moindre rémunération de son capital. Les effets d'une grande difficulté à se procurer du blé seraient selon moi une diminution du capital, une diminution du produit, et une baisse des salaires réels du travail, ou leur prix en blé ; mais non une diminution des profits ; bien que des profits peu élevés puissent indubitablement accompagner une grande difficulté à se procurer du blé si au même moment [...] il y avait une grande abondance de capital. En bref, tout dépend selon moi de l'état du capital comparé à la demande de capital. (*ibid.* : 111)

L'effet prévu par Ricardo est donc considéré comme exceptionnel, et relégué au cas où il existerait une pléthore de capitaux en concurrence entre eux, cherchant de rares domaines de mise en valeur et se contentant d'un taux de profit moindre.

10. Cette lettre précise les deux manières suivant lesquelles l'offre et la demande jouent sur le taux de profit. Il peut s'agir en effet de l'offre et de la demande de marchandises, ou bien de capital.

Le jeu de l'offre et de la demande de marchandises demeure quasiment implicite ici. Il est aussi le plus commun, celui dont les effets sont analysés de manière assez semblable, en apparence, par les différents auteurs. Une variation de la demande, ou son déplacement d'une branche vers une autre, plus rapide que la réponse de l'offre, induit des variations de prix qui provoquent à leur tour des changements dans les taux de profit. Ce sont ces derniers qui, par la migration des capitaux, rétablissent une uniformité des taux de profit par des variations induites de l'offre.

L'action de l'offre et de la demande de capitaux est plus complexe, et autour de son analyse se concentrent les désaccords. Contrairement au cas précédent qui ne prenait en compte que les perturbations induites par la demande, toutes choses égales par ailleurs (dont les conditions de l'offre, du moins dans un premier temps), ce sont ici les changements survenus dans les conditions de l'offre, à demande initiale inchangée, qui sont examinés. Deux cas bien distincts se présentent alors : l'enchérissement du blé sous l'effet des restrictions à l'importation, et son enchérissement par accroissement de la difficulté de production (le second pouvant être une conséquence du premier). Si, pour Ricardo, ces deux situations possèdent des effets identiques (baisse du taux de profit à salaire réel inchangé), il n'en va pas de même pour Malthus :

1. Les restrictions à l'importation induisent une hausse initiale du prix des aliments qui touche tous les secteurs, et les déséquilibres engendrés sont résorbés par le jeu d'un ajustement par les prix. L'augmentation du prix du blé provoque une hausse des salaires nominaux, les capitaux avancés

dans la production se trouvent brusquement réduits en termes réels. L'offre de marchandises diminue donc face à une demande inchangée ou qui diminue moins rapidement, induisant, suivant la théorie de l'offre et de la demande acceptée par Malthus, un accroissement des prix des biens. C'est cette hausse des prix qui maintient les profits à leur taux antérieur, et même aura tendance à les augmenter¹².

2. Un accroissement de la difficulté de production des denrées, quant à elle, ne touche qu'un secteur (l'agriculture), les déséquilibres étant initialement résorbés par un ajustement par les quantités. En effet, la difficulté accrue de production dans l'agriculture ne modifie pas les prix dans un premier temps, l'offre et la demande de produits agricoles n'ayant pas changé. C'est le taux de profit du fermier qui se trouve affecté : ce dernier retire donc de la production une partie de son capital, provoquant une baisse de l'offre. Mais deux phénomènes compensateurs se produisent alors. L'offre de travail, d'une part, devient trop abondante par rapport à la demande, et l'équilibre n'est rétabli que par une baisse des salaires réels. Cette baisse du salaire réel, d'autre part, a pour effet de réduire la demande de produits agricoles, et donc de tempérer la hausse des prix des denrées due à une raréfaction de l'offre. Un nouvel équilibre est alors censé s'établir, à salaire réel inférieur par rapport à la situation initiale, mais à salaire nominal identique, tel que le taux de profit initial n'en soit finalement pas affecté, ni dans l'agriculture, ni dans les autres branches (qui, elles aussi, se retrouvent avec des masses salariales inchangées, toutes choses égales par ailleurs).

11. D'autres cas de figures sont possibles. Mais il n'en reste pas moins que les positions théoriques des deux auteurs, que nous avons tenté de tracer à

¹² « Si le capitaliste, dans la manufacture de coton ou de laine, est obligé de payer davantage le travail qu'il emploie, du fait d'une restriction à l'importation, il ne sera pas capable de mettre en œuvre la même quantité de biens avec son capital ; les biens verront en conséquence leur prix s'élever, et les profits, du fait de la rareté générale du capital, en seront accrus » (Malthus, lettre à Ricardo, 5 août 1814, dans Ricardo 1951-55, VI : 117).

grands traits, sont, on le voit, très tranchées et à l'opposé l'une de l'autre. Le différend tourne apparemment autour de l'offre et de la demande, mais uniquement sous l'angle de la loi des débouchés. C'est du moins l'impression que l'on retire de la lecture de la correspondance de ces années là et des indications explicites qu'elle contient : ce ne serait là qu'un sujet de discorde sur un fond théorique commun. Le reste ne serait affaire que d'opinion personnelle plus ou moins motivée. Le lecteur, cependant, ne peut s'empêcher de penser qu'il assiste à un dialogue de sourds : chaque auteur reprend les conclusions de l'autre pour s'étonner que son correspondant ait pu y parvenir alors que lui, en bonne logique, parvient à une opinion toute opposée, et ceci au fil des lettres, sans que rien ne semble jamais rapprocher les deux théoriciens. Il paraît véritablement impossible à chacun d'entre eux de suivre correctement le raisonnement de l'autre.

La situation ne s'éclaircit pas après la publication de l'*Essai*. Du côté de Ricardo, par exemple : « les critiques contenues dans l'*Essai sur les profits* trouvent un fondement dans le fait que les hypothèses de Ricardo divergent profondément de celles de Malthus, mais l'on doit admettre qu'aucune objection de type formel ne peut être adressée à l'encontre de l'exposé de Malthus. Tous les arguments contenus dans la correspondance de cette époque avec Malthus révèlent également une limite identique, si bien qu'une situation analogue à celle d'avant la publication de l'*Essai sur les profits* se présente à nouveau : des différences croissantes entre les deux théories se manifestent ; Malthus, et surtout Ricardo, ne possèdent pas cependant des arguments suffisants à invalider la théorie opposée. Ricardo ne peut qu'acquiescer à la thèse selon laquelle la demande effective règle le prix de marché des marchandises ; il accepte par conséquent la conclusion suivant laquelle, la valeur de la production étant donnée, des variations de la demande effective des marchandises produites comportent des variations des prix de ces marchandises et du taux de profit ; et il doit se limiter à nier le caractère durable de cette influence de la demande » (De Vecchi 1976 : 84). C'est effectivement ce qu'il fait lorsque Malthus lui objecte (lettre du 9 octobre 1814, dans Ricardo 1951-55, VI : 141)

qu'en « établissant la cause de profits élevés vous me semblez considérer trop exclusivement la dépense de production, sans prêter suffisamment attention au prix du produit, et sous-estimer grandement la capacité des désirs et des goûts des gens à affecter les prix et par conséquent les moyens d'employer le capital de manière profitable » ; il répond qu'il ne pense pas avoir sous-estimé ces facteurs mais que, selon lui, « ils sont fréquemment à l'origine de profits importants sur des marchandises particulières, pour de courtes périodes » (Ricardo, 23 octobre 1814, *ibid.* : 147).

12. La raison de la divergence insurmontable est le heurt des problématiques implicites des deux auteurs. Et le fait que le fossé soit allé en se creusant à partir d'une divergence d'opinion apparemment mineure prouve bien que Ricardo et Malthus en furent de plus en plus conscients.

L'évolution est enfin décisive. Le 24 janvier 1817, Ricardo écrit encore : « Il m'apparaît qu'une cause importante de notre différend sur les sujets que nous avons si souvent discutés réside en ceci : vous avez toujours à l'esprit les effets immédiats et temporaires de changements particuliers, – alors que j'écarte tout à fait ces effets immédiats et temporaires et que je fixe toute mon attention sur l'état de choses permanent qui en résultera » (*ibid.*, VII : 120). L'affaire n'est encore qu'une question d'opinion (« peut-être estimez-vous trop ces effets temporaires alors que je suis trop disposé à les sous-évaluer ») ; mais en 1818 apparaît enfin la raison profonde du différend :

j'avoue que je suis stupéfait de constater que vous pensez [...] que le *prix naturel* est déterminé par l'offre et la demande, tout comme le *prix de marché*. (30 janvier 1818, *ibid.* : 250)

Ricardo a maintenant parfaitement conscience de s'opposer aux auteurs qui prétendent nier deux distinctions essentielles à ses yeux : celle qui existe entre prix naturel et prix de marché, et celle, sur laquelle il tend de plus en plus à insister, entre la valeur relative d'une marchandise (le rapport d'échange de cette marchandise avec une quelconque autre marchandise) et sa valeur absolue (la valeur de la marchandise exprimée en termes de l'étalon invariable des valeurs). Si donc le vocabulaire utilisé paraissait être le même et renvoyer

à un tronc commun de principe théoriques, la réalité était toute autre :

Peut-être entendez-vous nier par là que la facilité de production abaissera le prix naturel et que la difficulté l'accroîtra? [...] Je dois trop aimer ma doctrine pour rester ainsi aveugle à son caractère absurde. Je connais la solide disposition de chaque homme à se tromper lui-même dans son empressement à prouver sa théorie préférée ; pourtant, je ne peux m'empêcher de considérer cette question comme une vérité qui comporte une démonstration et je suis ébahi que l'on puisse en douter. En vérité, si cette doctrine fondamentale qui est la mienne s'avérait fausse, j'admets que ma théorie tout entière tomberait avec elle. (Ricardo, *ibid.* : 250-251)

L'intérêt de tous ces passages n'est pas seulement de mettre l'accent sur le thème récurrent du rôle de l'offre et de la demande dans la détermination de la valeur ou dans l'égalisation des taux de profit, sur lequel les problématiques se séparent. De façon plus immédiate, en soulignant la longue période d'incompréhension théorique réciproque entre Ricardo et Malthus pendant la période d'explicitation de ces problématiques, nous serons à même de réfuter l'interprétation proposée par Sraffa de l'évolution de Ricardo de l'*Essai* aux *Principes*. Il ne s'agit pas simplement ici d'éclaircir un point d'histoire. Cette interprétation conditionne doublement la compréhension des liens qui peuvent exister entre travail, valeur et prix : chez Ricardo tout d'abord, chez les sraffaïens ensuite.

TROIS

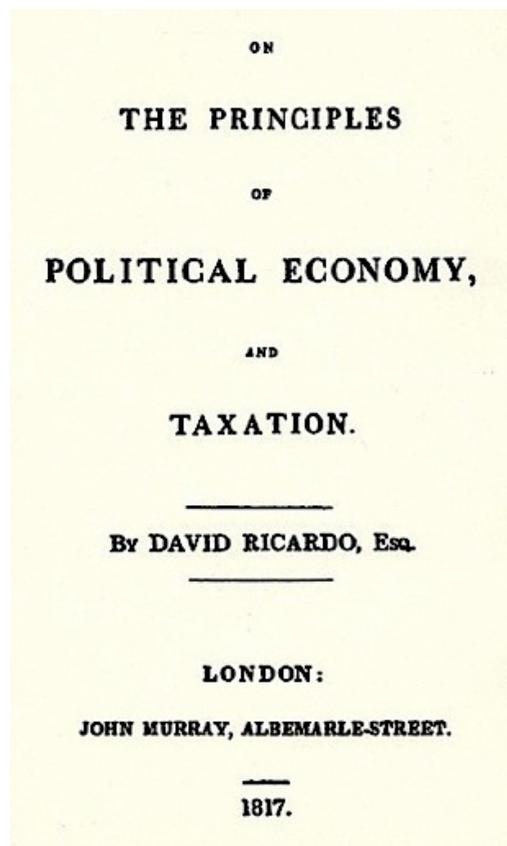
Ricardo, Malthus et Sraffa

C'EST DANS LES *Principes d'économie politique* que le « travail dépensé » est relié de manière très explicite aux « difficultés de production » et constitue le fondement de la valeur. Deux ans séparent la formulation de l'*Essai*, un pamphlet, de la première édition des *Principes*, ouvrages beaucoup plus ambitieux qui se proposait, à la demande expresse de James Mill, de développer précisément l'écrit de 1815.

Compte tenu de cette indication, la question posée par la nouvelle formulation est la suivante : y a-t-il eu évolution réelle de Ricardo entre 1815 et 1817? La théorie de la valeur travail joue-t-elle un rôle spécifique et fondamentalement différent de celui des « difficultés de production » auparavant? Autrement dit, les *Principes* marquent-ils une rupture avec le soubassement théorique antérieur, tout comme en son temps l'avait opéré l'*Essai*?

Parallèlement à ces questions en surgissent d'autres qui concernent les nouvelles difficultés rencontrées par Ricardo dans l'établissement de sa théorie des prix, difficultés que l'on peut résumer par un conflit entre deux principes essentiels : la théorie de la valeur, d'une part, l'uniformité du taux de profit, de l'autre.

2. Dans l'introduction à son édition des *Œuvres* et de la *Correspondance* de D. Ricardo, Sraffa fournit une interprétation du passage de l'*Essai* aux *Principes*, aujourd'hui très répandue, qui nous semble fort contestable. La



Page de titre de la première édition des *Principes d'économie politique* de RICARDO, Londres, 1817.

critique de cette position va nous permettre de préciser certains points de l'analyse de la répartition, de mettre l'accent sur les problèmes liés à la prise en compte des interdépendances sectorielles et de définir, en quelque sorte en négatif, l'idée que les sraffaïens se font d'une théorie de la valeur et de ses fonctions.

Selon cette interprétation, la transformation de l'*Essai* de 1815 résulte de la tentative effectuée par Ricardo de substituer à une balle que Malthus aurait jugé truquée une autre, irréprochable sur ce point. Les preuves apportées à

l'appui de cette thèse reposent essentiellement sur un tableau isolé du texte qu'il illustre, et sur des écrits égarés dont nul ne connaît la teneur¹³. Aussi l'explication de Sraffa est-elle aujourd'hui très en vogue et acceptée avec ferveur par les milieux « néo-ricardiens »¹⁴.

Cette interprétation prend appui sur un passage d'une lettre de Ricardo à Trower, déjà citée : « ... ce sont les profits du fermier qui commandent les profits de toutes les autres activités » (8 mars 1814, dans Ricardo 1951-55, VI : 104) ; cette expression prouverait le développement par Ricardo d'une théorie « sectorielle », « agricole » du taux de profit, formalisée depuis dans un modèle « blé-blé ». Ce ne serait qu'ensuite, pour répondre aux critiques formulées par Malthus (« ... les profits du fermier ne commandent pas plus les profits des autres activités que les profits des autres activités ne commandent les profits du fermier ») que l'auteur de l'*Essai* aurait été contraint d'adopter une théorie plus « globale » des profits, au niveau de l'ensemble des secteurs, nécessitant alors l'intervention d'une théorie de la valeur travail.

Sraffa précise bien que Ricardo « n'a jamais explicité le fondement rationnel du principe selon lequel les profits de l'agriculture jouent un rôle déterminant ». Selon lui, cependant, « ce fondement est que dans l'agriculture, la même marchandise, c'est-à-dire le blé, constitue aussi bien le capital (conçu comme l'ensemble des moyens de subsistance des travailleurs) que le produit ; il s'ensuit qu'on peut déterminer directement le profit par la différence entre le produit total et le capital avancé (tout comme le taux de ce profit par rapport au capital) : la comparaison porte sur des quantités de blé

¹³ « Bien qu'aucun des écrits ou des lettres qu'on ait conservés de Ricardo ne comporte cette argumentation, il doit l'avoir formulée soit dans ses 'Notes sur les profits du capital' de mars 1814, qui ont été perdues par la suite, soit au cours de quelque conversation. » (Sraffa 1951 : 89)

¹⁴ Pour des arguments qui recourent et complètent les nôtres, on se reportera aux deux articles de Samuel Hollander (1973 et 1975) dont la perspective est cependant différente de celle qui est adoptée ici ; la « réponse » de John Eatwell aux critiques de S. Hollander (1975b) est un exemple typique de ce qu'il faut bien appeler une attitude sectaire et anti-scientifique. Quant à la « preuve » que Jean Cartelier croit pouvoir avancer dans son ouvrage (1976), elle consiste simplement à tenir la thèse de Sraffa pour implicitement vraie afin de la mieux démontrer (Cartelier 1976 : 175). Plus sérieuse et nuancée est la première attitude de Claudio Napoleoni (1961 et 1973) ainsi que celle de Nicolò De Vecchi (1976).

et aucun problème d'évaluation ne surgit » (Sraffa 1951 : 88)¹⁵. Si p_1 désigne le prix d'une unité de blé, r le taux uniforme des profits et a_{11} représente la quantité de blé nécessaire à sa propre production, c'est-à-dire le seul intrant de cette branche, alors la simple équation du prix de production du blé $p_1 = (1 + r)a_{11}p_1$ suffit à déterminer le taux de profit : $r = \frac{1 - a_{11}}{a_{11}}$.

3. La question tourne donc autour de l'homogénéité physique des intrants et des extrants dans une branche donnée : l'agriculture. Dans un tel cas, il est bien évident que l'on peut calculer un taux de surplus physique et que ce taux est égal au taux de profit de cette branche quel que soit le système des prix en vigueur, donc quelles que soient, également, les variations de ces prix. Si un taux général de profit doit prévaloir dans toute l'économie, il est alors nécessaire que l'activité en question soit la seule à posséder cette particularité, car dans le cas contraire il existerait d'autres taux de surproduit, donc de profit, qui n'auront aucune raison d'être égaux entre eux ; il est par conséquent nécessaire que la marchandise blé fasse partie, de manière directe ou indirecte, des moyens de production de toutes les autres marchandises. Le taux général des profits sera alors le taux agricole, charge étant laissée au système de prix de réaliser cette égalité :

... ce sont les valeurs d'échange des produits des autres activités, rapportées aux capitaux qu'elles utilisent en propre (c'est-à-dire par rapport au blé), qui doivent s'ajuster de manière à établir un taux de profit identique à celui qui s'est formé dans la culture du blé. (ibid.)

Sans l'hypothèse d'homogénéité physique entre intrants et extrants d'une branche, c'est-à-dire entre le capital et le produit de cette branche, la détermination du taux de profit eût été bien plus complexe. Le surproduit global et le capital total eussent tous deux été composés d'une masse hétérogène de marchandises, et leur homogénéisation, c'est-à-dire le calcul des agrégats en vue de les rapporter l'un à l'autre, eût nécessité le passage préalable par une

¹⁵ Cf. Dobb (1937 : 40-41) où ce raisonnement est effectué à propos de la théorie physiocratique. La matrice commune des raisonnements de Dobb et de Sraffa est sans doute Marx, comme le laisse entendre l'analogie des formulations (cf. Marx 1862-63, I : 34).

théorie des prix. La méthode attribuée à Ricardo permet donc, « au prix, certes, d'une simplification considérable », « de comprendre comment se détermine le taux de profit », en évitant le recours « à une méthode permettant de réduire une masse hétérogène de marchandises à un étalon commun » (ibid. : 89).

C'est précisément cette hypothèse d'homogénéité physique du capital et du produit dans l'agriculture qui aurait constitué la cible des attaques de Malthus, provoqué à la fois son abandon par Ricardo et l'adoption par celui-ci de la théorie de la valeur-travail.

Le travail, et non le blé, apparaissait maintenant des deux côtés du compte – en termes modernes, aussi bien en intrant qu'en extrant : le taux des profits n'était donc plus déterminé par le rapport du blé produit au blé utilisé dans la production, mais cette fois par le rapport du travail total du pays au travail requis pour la production des biens nécessaires à ce travail. (ibid. : 90)

La thèse de Sraffa, en définitive, est double : la théorie des profits de Ricardo est à l'origine un modèle de type « blé-blé » ; la théorie de la valeur ne surgit qu'à des fins d'homogénéisation de masses hétérogènes de marchandises. Cette double proposition se traduit donc par une interprétation très stricte, littérale, de la formule suivant laquelle ce sont les profits du fermier qui règlent ceux de toutes les autres activités, par opposition à « la proposition plus large, d'après laquelle la productivité du travail sur une terre qui n'offre pas de rente joue un rôle fondamental dans la détermination des profits en général » (ibid.) qui n'apparaîtrait que dans les *Principes* : proposition que nous savons déjà inexacte (cf. ci-dessus, chapitre 2). Un corollaire de cette thèse, enfin, consiste à soutenir l'inexistence, chez Ricardo, d'une idée précise sur la valeur avant 1816-1817¹⁶.

¹⁶ Une remarque de Sraffa peut le laisser suggérer. « Il est frappant de constater », écrit l'auteur, « que dans les lettres d'octobre et de novembre 1815, qui nous indiquent les principaux thèmes de l'ouvrage projeté (rente, profits, salaires), il n'est fait aucune référence à la valeur. Elle est mentionnée pour la première fois par Ricardo en tant que sujet à part, dont il aurait certainement à s'occuper, dans une lettre à Mill datée du 30 décembre : 'Je sais que, bientôt, le mot prix m'empêchera de progresser'. » (Sraffa 1951 : 70)

4. En résumé, tous les arguments explicitement formulés par Sraffa à l'appui de sa thèse reposent sur les emprunts suivants.

1. Les arguments se rapportant à la correspondance.

(a) Lettres de Ricardo : l'affirmation selon laquelle les profits du fermier règlent ceux des autres activités (à Trower, mars 1814) ; un « passage saisissant » où il est dit que « le taux des profits et de l'intérêt doit dépendre du rapport entre la production et la consommation nécessaire à cette production » (à Malthus, 26 juin 1814, dans Ricardo 1951-55, VI : 108).

(b) Lettres de Malthus : la formule suivant laquelle « le produit n'a jamais exactement la même nature que le capital avancé dans aucune activité productive. Par suite, on ne peut jamais faire référence, à proprement parler, à un taux de rendement en termes réels [...]. Ce ne seront pas les profits spécifiques ou le taux de profit sur la terre qui déterminent les profits généraux du capital et l'intérêt de la monnaie » (5 août 1814, *ibid.* : 117-118) ; une critique du Tableau de l'*Essai* de Ricardo (12 et 14 mars 1815, *ibid.* : 185-188) concernant l'expression du capital circulant en termes de blé uniquement, alors que ce capital inclut également « du thé, du sucre, des vêtements etc., pour les ouvriers ».

2. Les arguments se rapportant à l'*Essai* proprement dit. Sraffa n'en utilise en fait qu'un seul : il a trait au célèbre Tableau (Ricardo 1815 : 17) dans lequel toutes les grandeurs figurent en termes de « blé ». Selon l'auteur, « les exemples numériques de l'*Essai* reflètent cette approche [c'est-à-dire l'optique du modèle « blé-blé »] ; dans le célèbre Tableau, en particulier, qui montre les effets d'un accroissement de capital, le capital comme le 'produit net' sont exprimés en blé, et le profit est donc calculé en pourcentage sans référence aux prix » (Sraffa 1951 : 89). Nous pouvons ajouter un autre argument : la note du bas de la page 12 reprend la formulation de la lettre à Trower : « Tout ce que je désire

prouver c'est que les profits du capital agricole ne peuvent pas varier sensiblement sans provoquer une variation semblable dans les profits du capital employé dans les manufactures et dans le commerce ».



Thomas Robert MALTHUS.

Nous pensons que cette thèse ne peut être soutenue qu'en faisant complètement abstraction du contexte de ces citations et de l'évolution de la pensée de Ricardo telle que nous avons tenté d'en tracer l'esquisse. Cette thèse caractérise beaucoup plus la conception que se font de la valeur ceux qui la soutiennent que celui à qui elle est attribuée. Pour le voir, nous prendrons tout d'abord en compte l'*Essai*, pour élargir ensuite le propos à la correspondance.

5. Deux problèmes sont soulevés par Sraffa, qui concernent l'*Essai* : la présence ou l'absence d'une loi de la valeur en 1815 et l'expression du modèle « blé-blé ». Si ce que nous avons avancé dans le chapitre précédent est exact, alors le corollaire selon lequel l'*Essai* se passerait fort bien de théorie de la valeur dans l'établissement rigoureux de ses propositions tombe de lui-même.

La valeur est présente chez Ricardo, depuis le début de ses recherches jusqu'à son dernier écrit. Elle l'est d'abord de manière implicite, puis de manière de plus en plus apparente et finit par prendre une place prépondérante dans ses réflexions. Mais un trait constant de cette présence est son caractère subordonné : le problème de la valeur découle de celui de la mesure de la valeur, lui même induit tout d'abord par les préoccupations concernant la monnaie, puis par celles liées à la répartition.

La coupure opérée en 1815 ne concerne donc pas la théorie de la valeur, ou tout au moins sa présence. Elle porte sur sa rationalisation, c'est-à-dire sur la conscience très nette chez Ricardo que la théorie qu'il admettait implicitement jusque là – et qui n'était pas incompatible en elle-même, il faut le remarquer, avec l'accent qu'il plaçait déjà sur les « difficultés de production » et sur la « valeur intrinsèque » – était par contre inconciliable avec ses propositions concernant la répartition. D'où l'abandon de la théorie additive de Smith et l'insistance exclusive sur les « difficultés de production » comme fondement de la grandeur de la valeur : « difficultés » qui sont déjà mises en relation, peu fréquemment mais de manière très claire, avec la quantité de travail dépensé. De ce point de vue, les *Principes* marquent uniquement l'accentuation d'une tendance préexistante, mais rien de plus : l'idée est déjà explicitement formulée dans l'*Essai*. Seul l'accent placé sur le « travail » s'accroît ensuite de manière considérable, sans que ce fait, cependant, n'éclipse totalement le concept de « difficulté de production », qui demeure sur le même plan.

Ce thème des difficultés de production est étroitement lié à celui de la mesure invariable des valeurs, à la « valeur intrinsèque » (1810), « absolue » ou « réelle » (dans les écrits ultérieurs), donc à la théorie de la valeur. Si le rôle

de celle-ci a effectivement pu être second, il n'a presque jamais été secondaire. Dès 1810-11, Ricardo possède cette idée-force qu'il retire, certes, de la lecture de Smith, mais qu'il maintiendra tout au long de son œuvre et dont le lien entre « difficulté de production » et « travail dépensé » ne constitue qu'un développement. Dans les premières pages du *Haut prix des lingots*, il déclare que « l'or et, l'argent, comme toutes les autres marchandises, possèdent une valeur intrinsèque qui n'est pas arbitraire, mais qui dépend de leur rareté, de la quantité de travail dépensé pour se la procurer, et de la valeur du capital employé dans les mines qui les produit » (ibid. : 52). L'intervention de la rareté ne signifie pas l'adoption d'une théorie qui ferait également intervenir l'utilité et l'offre et la demande dans la détermination du prix normal : elle se retrouve dans la définition de la valeur dans les *Principes* (1821 : 14) où le contexte montre sans ambiguïté qu'elle n'intervient que pour dissocier la valeur d'usage de la valeur d'échange et fonder la notion de reproductibilité. En cela, Ricardo est fidèle à la problématique des prix naturels.

L'une des « Notes sur Bentham » (Ricardo 1810-11), qui datent de la même époque que la remarque tirée du *Haut prix des lingots*, nous confirme dans cette opinion. À l'assertion de Bentham suivant laquelle

Toute valeur est fondée sur l'utilité, sur l'usage qu'on peut faire de la chose. Point d'usage, point de valeur. Ainsi comme c'est toujours sous le rapport de subsistance, de défense ou de jouissance qu'un article de la matière de la richesse peut avoir son *usage*, c'est aussi sous ces mêmes points de vue qu'il a une *valeur*...

Ricardo s'oppose en déclarant adopter (ibid. : 284)

... la distinction opérée par Adam Smith entre valeur en usage et valeur en échange. Selon cette opinion l'utilité n'est pas la mesure de la valeur.

Ici non plus le mot « mesure » ne doit pas induire en erreur il reflète les préoccupations de Ricardo et remplace, dans le manuscrit, le mot « source » (ibid. : note 2). La proposition concernant l'utilité réapparaît dans une lettre à J.-B. Say, datée du 18 août 1815 et enfin dans les *Propositions pour une monnaie économique et stable* (1816) : « Si nous disons que la valeur devrait être mesurée par les satisfactions que l'échange de la marchandise procure à

son possesseur, nous ne sommes pas encore parvenus à estimer la valeur car deux personnes peuvent retirer des degrés de satisfaction assez différents de la possession de la même marchandise » (Ricardo 1816 : 61)¹⁷.

La thèse sraffaïenne, enfin, qui revient à affirmer que ce sont les prix des marchandises autres que le « blé » qui doivent se modifier afin de rétablir l'uniformité du taux de profit lorsque varient les conditions de production dans l'agriculture, est en contradiction avec la thèse explicite de Ricardo selon laquelle, lorsque les « difficultés de production » des biens de subsistance varient, c'est uniquement la valeur de ces derniers qui se modifie, tous les autres prix restant inchangés. On dira que cette proposition est également en contradiction avec celle qui établit l'uniformité du taux de profit mais Ricardo s'en apercevra, il l'avouera et tentera de résoudre ce problème. Il est impensable, par contre, non seulement qu'il n'ait jamais explicité la thèse qu'on lui attribue, mais qu'il ne se soit jamais rendu compte de son opposition avec l'autre proposition qu'il jugeait essentielle à sa théorie des profits. La correspondance qui suit la publication de l'*Essai* nous met en présence, non de la prise de conscience de ce fait, mais de la prise en compte des variations de la valeur des marchandises sous l'effet de celles qui interviennent dans leur production, et de la contradiction qui existe entre le principe de l'uniformité du taux de produit et celui de l'expression de la valeur par le travail dépensé.

6. La question concernant la présence de la théorie de la valeur dans l'*Essai* est donc réglée pour l'essentiel : les développements ultérieurs ne peuvent venir qu'à l'appui de notre thèse. Il est donc temps de prendre en compte les arguments du pamphlet. Pour ce qui nous concerne, ils sont rassemblés dans

¹⁷ Ricardo précise son point de vue dans ses « Notes sur Malthus » de 1820 : « De tout ce que M. Malthus vient de dire sur la valeur d'échange, celle-ci apparaît dépendre principalement du désir des hommes [...]. Ce serait vrai si les hommes de diverses contrées devaient se rencontrer dans une foire [...], chacun avec une marchandise différente, ne subissant pas la concurrence des autres vendeurs. Les marchandises, dans de telles circonstances, seraient achetées et vendues selon les désirs relatifs de ceux qui se rendent à la foire – mais lorsque les désirs de la société sont bien connus, lorsqu'il y a des centaines de concurrents pour les satisfaire à la seule condition de recevoir les profits habituels et connus, une telle règle ne peut exister pour régler la valeur des marchandises » (dans Ricardo 1951-55, II, note 9 : 24-25).

la première moitié de cet écrit, c'est-à-dire dans l'exposé des principes qui gouvernent la rente et les profits. Il est par ailleurs important de constater que Ricardo raisonne en deux temps : le premier temps voit un raisonnement en termes réels (toutes les quantités étant exprimées en « quaters de blé »), le second la prise en compte de la variation des prix relatifs, c'est-à-dire la hausse du prix du blé par rapport à ceux des autres marchandises dont la « difficulté de production » reste inchangée. L'évolution de la répartition est ainsi analysée sous le double aspect d'un effet réel et d'un effet prix, le choix de l'étalon « blé » étant dicté par la finalité de l'examen : la mise au jour des différents avantages retirés par les propriétaires fonciers des restrictions à l'importation, c'est-à-dire de la nécessité de mettre en culture des terres de moins en moins fertiles.

La distinction des deux effets est essentielle car elle permet à Ricardo de montrer que les propriétaires fonciers étaient avantagés sur tous les plans au détriment des autres classes de la société (il ne peut le faire qu'en adoptant, pour dégager l'effet réel, le blé comme instrument de mesure, c'est-à-dire la marchandise qui concerne directement le propriétaire foncier), et de dissimuler une difficulté implicite, comme nous le montrerons. L'effet réel et l'effet prix, à supposer qu'ils soient dissociables, ne constituent pas, comme voudrait le faire croire Ricardo, deux tendances jouant dans le même sens. Il s'agit en réalité d'une « tendance » et d'une « contre-tendance » induisant quelques problèmes analytiques déjà rencontrés par l'auteur lorsqu'il était aux prises avec la théorie additive.

Enfin, le fait que le blé n'est qu'un numéraire choisi parmi d'autres pour les seuls besoins de l'analyse est bien souligné par Ricardo qui utilise les termes récurrents de « évalué en termes de blé », ou « d'une valeur égale à tant de quaters de blé » lorsqu'il parle du capital engagé. Le fait, en outre, qu'il mentionne d'une manière on ne peut plus explicite les machines, les bâtiments etc., comme éléments de ce capital renforce encore, si besoin en était, notre opinion : aucune hypothèse n'est formulée dans l'*Essai*, qui ressemble de près ou de loin à celle de l'homogénéité physique du capital et

du produit.

7. La prise en compte de l'« effet réel » débute par un rappel de la théorie de la rente, des principes de son apparition et de sa croissance :

1. Les terres de meilleure qualité suffisent tout d'abord à la production des biens de subsistance nécessaires : « si le capital employé par un individu sur une telle terre était d'une *valeur égale à deux cents quarters de blé*, pour moitié en *capital fixe tel que bâtiments, matériel agricole, etc.*, et pour moitié en capital circulant, – si, après avoir remplacé le capital fixe et circulant, la valeur du produit résiduel était cent quarters de blé, ou d'une *valeur égale à cent quarters de blé*, le profit net revenant au propriétaire du capital serait de cinquante pour cent, soit une centaine d'unités de profits pour deux cents de capital. . . » (1815 : 10, n.s.).
2. Les terres de seconde qualité sont ensuite mises en culture pour répondre aux nécessités de l'économie : le capital avancé, toutes choses égales par ailleurs, doit être d'une valeur égale à 210 quarters pour le même produit (300 quarters) ; le taux de rendement est alors de 43 %. Mais le rapport, sur les premières terres, reste de 50 %. Le taux de profit dans l'agriculture devant être égal sur toutes les terres, la différence, soit 7 %, soit encore 14 quarters, sera appropriée par les propriétaires des meilleurs terrains. Ricardo ajoute que, dans cette phase, les profits des capitaux dans toutes les activités tomberont à 43 %.
3. Le même raisonnement est effectué si des terres de troisième catégorie sont mises en culture : le rapport n'y sera plus que de 300 sur 220, soit 36 %, formant le nouveau taux de profit qui doit s'imposer dans l'agriculture et dans les autres activités. La rente, par rapport au capital engagé dans l'agriculture, augmente alors à 14 % sur les meilleures terres et elle fait son apparition sur celles de seconde catégorie à un taux de 7 % ; et ainsi de suite à mesure de l'extension des cultures.

Le raisonnement est résumé dans le célèbre tableau de l'*Essai* (Ricardo 1815 : 17) dans lequel, encore une fois, il est bien précisé que le capital est éva-

lué en termes de blé. Le fait est encore souligné par une note de bas de page se rapportant au tableau, où le lecteur est averti du fait que « les données sur lesquelles cette table est construite » sont arbitraires et ne sont là que pour « illustrer le principe » en question. Notamment, poursuit Ricardo, « si le capital employé *dans l'agriculture* consistait en une proportion plus importante de *capital fixe*, et moindre de capital circulant, la rente s'accroîtrait, et les profits baisseraient, moins rapidement » (ibid. : 15-16). L'hypothèse d'homogénéité physique fait donc bien défaut.

Le tableau résume également l'évolution de la répartition du surplus entre rentes et profits, en masse et en taux. La masse des rentes croît régulièrement alors que celle des profits décroît après avoir crû également. Le taux de rente, calculé par rapport à l'ensemble du capital avancé, croît constamment alors que le taux de profit évolue en sens inverse. « C'est là une opinion sur les effets de l'accumulation », conclut Ricardo, « qui est extrêmement curieuse et qui n'a, je pense, jamais été remarquée auparavant » (ibid. : 16). Est ainsi prouvée la liaison inverse entre rentes et profits, par l'intermédiaire de la cherté des biens de subsistance, à salaire réel inchangé.

Voilà l'effet d'une constante accumulation de capital dans un pays qui refuse l'importation du blé étranger, moins cher. Mais après une chute des profits, l'accumulation s'arrêtera et le capital sera exporté afin d'être mis en œuvre dans les pays où les aliments sont bon marché et les profits élevés. (ibid. : 16, note)

8. Ricardo aborde ensuite la seconde partie de son argumentation, nettement plus brève : la prise en considération de la déformation de la structure des prix relatifs due à la hausse du prix du blé par rapport aux autres prix qui demeurent inchangés. Cet « effet prix » vient renforcer l'avantage du propriétaire foncier :

... ce fait est plus important qu'il n'y paraît à première vue car il a trait aux intérêts du propriétaire foncier et des autres composantes de la communauté. Non seulement la situation du propriétaire foncier est améliorée [...] parce qu'il obtient une quantité croissante du produit de l'agriculture, mais aussi parce que la valeur d'échange de cette quantité

s'accroît. Si sa rente augmente de quatorze à vingt-huit quarters, elle ferait plus que doubler car il serait alors en mesure de commander plus du double de marchandises en échange de ses vingt-huit quarters. (ibid. : 20)

Ainsi, « l'intérêt du propriétaire foncier est toujours opposé à celui de chacune des autres classes de la communauté » (ibid. : 21).

9. Encore une fois l'homogénéité physique du capital avec le produit n'est ni postulée, ni nécessaire : tout au contraire, le blé n'est qu'un numéraire particulier permettant d'isoler l'effet réel de l'effet prix. Il s'ensuit

1. que la thèse suivant laquelle les profits de l'agriculteur commandent ceux des autres activités ne peut pas être acceptée dans le sens restrictif que lui confère Sraffa ;
2. qu'il reste à expliquer comment s'opère la péréquation du taux de profit à partir de l'agriculture ; une indication, elle aussi contraire à la thèse de Sraffa, est avancée par Ricardo qui met l'accent sur le rôle des migrations de capital, hors de et vers l'agriculture, dans l'établissement du taux général (ibid. : 12).

Sur le premier point, il ne nous reste à ajouter que peu de choses concernant l'*Essai*, si ce n'est préciser que la formulation que nous avons relevée (ibid. : 12, note) et qui est un écho de celle qui se trouve dans la lettre à Trower, se trouve précisée dans sa signification « large » par la note de bas de page qui la suit immédiatement (ibid. : 13, note) et par de nombreuses autres expressions dans le texte¹⁸. La baisse du taux de profit s'effectue donc, sans équivoque possible, par l'intermédiaire de la hausse des salaires, induite par les difficultés croissantes de production dans l'agriculture. Ce qui nous

¹⁸ « Les profits du capital ne peuvent être relevés que par une baisse de la *valeur d'échange des aliments* » (Ricardo 1815 : 22) ; « les profits dépendent du *prix*, ou plutôt de la *valeur* des aliments » (ibid. : 26) ; « une chute du *prix du blé* en conséquence d'améliorations dans l'agriculture ou d'importations, abaissera la *seule valeur d'échange du blé*, – le prix d'aucune autre marchandise n'en sera affecté. Si donc le *prix du travail* diminue, ce qu'il doit faire lorsque le prix du blé baisse, les profits réels de toutes sortes doivent augmenter ; et personne n'en bénéficiera autant que les fractions manufacturière et marchande de la société » (ibid. : 35-36, n.s.).

amène au second point : l'examen de cette baisse du taux de profit, dans l'agriculture *et* dans les autres secteurs, que nous mènerons parallèlement à la prise en compte de la deuxième série d'arguments de Sraffa, fondée sur la correspondance de Ricardo.



David RICARDO, gravure de Thomas HODGETTS d'après PHILLIPS.

10. Cette série d'arguments, on s'en souvient, porte à la fois sur des expressions que l'on retrouve dans des lettres de Ricardo et d'autres qui figurent

dans celles de Malthus. Comme précédemment, ces arguments semblent injustifiés si l'on replace les citations dans le contexte d'où elles n'auraient sans doute, jamais dû être retirées. Ceux qui reposent sur les lettres de Ricardo nous permettront de préciser encore notre opinion générale. Ceux qui s'appuient sur les lettres de Malthus nous mettront à même d'aborder le fond du problème : la position de Ricardo est-elle théoriquement justifiée ? Existe-t-il un fondement quelconque à l'interprétation de Sraffa, et quel sens peut-on attribuer aux formules ambiguës de Malthus ?

11. Les arguments extraits des lettres de Ricardo se rapportent tout d'abord au « passage saisissant », ou jugé tel par Sraffa, selon lequel

... le taux des profits et de l'intérêt doit dépendre du rapport entre la production et la consommation nécessaire à cette production.

Il est aisé, à notre avis, de faire justice de cet argument. Il s'agit là en effet de la simple définition, la plus générale possible, du « taux de production » d'où l'on peut tirer la connaissance du taux de profit. Si cette expression avait été spécifique au modèle « blé-blé », il eut été surprenant de voir Malthus lui-même s'en servir couramment, comme une chose sur laquelle il serait curieux d'avoir à revenir : elle figure notamment dans une lettre à Ricardo (6 juillet 1814) déjà citée, et dans laquelle le contexte montre qu'il s'agit d'un rapport en valeur. Rien n'indique que l'on doive nécessairement la concevoir comme un rapport entre quantités physiques.

L'expression suivant laquelle les profits du fermier règlent ceux des autres activités se trouve également dans une lettre de Ricardo, adressée à Trower en mars 1814. Il faut remarquer ici que l'objection de Malthus figure dans la même lettre : elle est rapportée par Ricardo lui-même, tout comme le contexte de sa formulation. Ce contexte en éclaire donc la portée.

M. Malthus n'est pas d'accord avec cette proposition. Il pense que l'arène pour l'emploi du capital doit s'accroître et qu'en conséquence les profits et l'intérêt doivent augmenter, même s'il n'existe aucune facilité nouvelle dans la production des aliments, soit par l'importation, ou par amélioration des cultures ; – que les profits du fermier ne commandent pas plus les profits des autres activités que les profits

des autres activités ne commandent les profits du fermier ; et que, par conséquent, si de nouveaux marchés sont découverts sur lesquels nous pouvons obtenir une plus grande quantité de marchandises étrangères en échange de nos marchandises qu'avant la découverte de ces marchés, les profits s'accroîtront et l'intérêt augmentera [...]. *Un moyen moins cher d'obtenir les aliments provoquera sans aucun doute un accroissement des profits*, dit M. Malthus, mais il existe également *beaucoup d'autres circonstances* qui doivent augmenter les profits avec un accroissement de capital. La découverte d'un *nouveau marché* où il y aura une *demande importante* pour nos manufactures en est une. (Ricardo 1951-55, VI : 104-105, n.s.)

L'objection de Malthus, selon les déclarations de Ricardo, ne portent pas sur la prétendue hypothèse d'homogénéité physique du capital et du produit, mais bien sur ce qui constitue le différend essentiel entre les deux théoriciens et qui traduit l'opposition de leurs problématiques : le rôle de l'offre et de la demande dans la détermination des prix et du taux de profit. Malthus soutient sur ce point que la découverte de nouveaux marchés, donc un accroissement de la demande, permet également d'accroître le taux de profit. La raison en est l'augmentation des prix, tout d'abord des marchandises pour lesquelles il existe une demande accrue, et ensuite de celles de tous les autres secteurs qui ne manquent pas de se trouver dans la même situation en conséquence d'une migration de capital en provenance de ces activités vers celles où s'est produit l'important excédent initial de demande.

A cela, Ricardo répond que non seulement les excédents de demande (ou d'offre) sont passagers et ne peuvent durablement accroître les taux sectoriels de profit qui devront de nouveau s'aligner sur leur « état normal » dicté par les conditions de production de l'agriculture mais que les migrations de capitaux ne s'effectuent pas avec autant d'aisance, surtout si ces capitaux sont investis initialement dans l'agriculture où ils sont tous indispensables pour satisfaire une demande incompressible. Le contexte de la lettre à Trower et de la correspondance avec Malthus est selon nous suffisant pour le montrer. On pourra néanmoins remarquer que ce raisonnement est repris dans son intégralité dans l'*Essai* (Ricardo 1815 : 24-25) et dans les *Principes* (Ricardo

1821 : 89), avec, dans l'*Essai*, les formules mêmes de la lettre à Trower. La difficulté de fond reste le caractère incompatible des deux approches en présence, c'est-à-dire de la problématique des prix naturels et de celle fondée sur l'action symétrique de l'offre et de la demande.

12. Les arguments extraits des lettres de Malthus, au nombre de deux, paraissent les plus décisifs. La critique du Tableau de Ricardo, tout d'abord. Elle est citée par Sraffa comme allant à l'encontre de l'hypothèse d'homogénéité qui soutendrait ce tableau. Reprenons à notre tour la formulation de Sraffa car elle nous fournit également le contexte qui permet de douter de la pertinence de la signification qu'il attribue à l'extrait en question.

Ce trait caractéristique, à savoir le calcul des avances du fermier en termes de blé, est désigné par Malthus comme 'l'erreur du tableau de M. Ricardo'; car le capital circulant ne consistait pas seulement en blé mais incluait « du thé, du sucre, des vêtements etc., pour les ouvriers » ; *un accroissement du prix relatif du blé permettait de la sorte 'un surplus plus important provenant de la terre'*. (Sraffa 1951 : 89, note 7)

Cette dernière phrase, soulignée par nous, signifie que l'objection de Malthus ne s'adresse pas à l'homogénéité capital/produit comme essentielle à l'argument et fondant la théorie des profits de Ricardo : elle s'oppose, à la fois plus simplement et plus fondamentalement, à la dissociation opérée dans l'*Essai* entre un « effet réel » et un « effet prix » et elle souligne la difficulté du raisonnement de Ricardo, que nous avons mentionnée : la présence de l'« effet prix » comme tendance venant renforcer l'« effet réel ». L'objection de Malthus, parfaitement légitime, consiste alors à dire que la déformation de la structure des prix relatifs s'opérant, selon les déclarations mêmes de l'*Essai*, au bénéfice de l'agriculture, elle ne joue pas seulement en faveur du propriétaire foncier mais aussi au bénéfice du fermier ; ce dernier obtiendra les éléments de son capital, qu'il se procure auprès des autres branches, à l'aide d'une *moindre* quantité de blé. En conséquence, non seulement les données du Tableau concernant les montants de capital nécessaire à la culture sur les différents types de terres, évalués en termes de blé, ne doivent pas demeurer

changer à mesure que l'on étend les cultures à des terres de catégories sans cesse inférieures et que le rapport d'échange du blé s'améliore vis-à-vis de toutes les autres marchandises ; mais encore les calculs et les conclusions de Ricardo s'en trouvent affectés, notamment en ce qui concerne l'évolution comparée des taux de rente et de profit.

En somme, Malthus ne fait que retrouver là une difficulté qui avait induit Ricardo à abandonner la théorie additive de Smith ; et il lui adresse, en 1815 comme auparavant, la même objection. La dissociation analytique de l'*Essai* est illicite. L'évaluation en termes de blé, comme toute autre évaluation, doit tenir compte de l'amélioration du rapport d'échange du blé ; il est alors interdit d'isoler un effet réel d'un effet prix que l'on viendrait présenter une seconde fois à l'appui de sa thèse. Il n'est pas certain, en outre, que l'accroissement des « difficultés de production » se traduisent effectivement par un capital croissant par rapport au produit : l'évolution du taux de profit dans l'agriculture, sur ces bases, paraît donc indéterminée¹⁹.

Ce raisonnement peut être poursuivi. Le sens de propagation de la baisse du taux de profit, qui allait, selon Ricardo, de l'agriculture vers les autres activités (explication cependant moins fréquente, on l'a vu, que celle qui met l'accent sur la simple hausse des salaires), peut être démontré l'exact opposé : des autres activités vers l'agriculture. Puisque, apparemment, l'évolution du taux de profit agricole est indéterminée, la baisse de ce taux, si elle doit se produire, ne peut qu'être induite par les autres secteurs car ce sont eux qui voient leurs profits s'abaisser tout d'abord par rapport à leur capital sous l'action conjointe de la stabilité de la valeur de leur produit et de la hausse de la valeur des biens de subsistance. Si le taux de profit doit être unique, c'est le taux de profit agricole qui, sous l'action de la concurrence des capitaux, doit s'aligner sur celui des autres secteurs : il ne baisse donc qu'après ; « mais alors

¹⁹ « Veuillez réfléchir de nouveau à l'effet d'une hausse du prix relatif du blé, sur le surplus global tiré des terres déjà cultivées. J'avoue qu'il m'apparaît de la manière la plus limpide qu'il doit être accru. Les dépenses estimées en blé seront moindres, si l'on prend en compte la possibilité d'acheter, avec une plus petite quantité de blé, la même quantité de capital fixe et de capital circulant » (Malthus, lettre à Ricardo, 12 mars 1815, dans Ricardo 1951-55, VI : 185).

c'est le taux de profit industriel qui règle le taux agricole, et non l'inverse » (Napoleoni 1973 : 91)²⁰.

On ne saurait nier cependant que la thèse sraffaïenne semble étayée de manière indiscutable par une seconde citation extraite de la lettre à Ricardo datée du 5 août 1814 (dans Ricardo 1951-55, VI : 117-118) :

Le produit n'a jamais exactement la même nature que le capital avancé dans aucune activité productive. Par suite, on ne peut jamais faire référence, à proprement parler, à un taux de rendement en termes réels [...]. Ce ne sont pas les profits spécifiques ou le taux de profit sur la terre qui déterminent les profits généraux du capital et l'intérêt de la monnaie.

Nous pensons pouvoir interpréter cette citation d'une manière différente de celle de Sraffa, et fournir du même coup une explication de l'origine du modèle « blé-blé » qui, il faut bien le reconnaître, trouve son fondement ici même ou nulle par ailleurs dans les écrits de l'époque.

13. Remarquons tout d'abord que Sraffa omet de citer deux phrases de Malthus qui se trouvent entre les deux premières (réfutation de l'idée d'un taux physique de rendement) et la dernière qui apparaît ainsi comme la conclusion logique des deux précédentes et fait ressortir le tout comme une critique de la thèse supposée de Ricardo. La première phrase qui fait défaut est la suivante :

Plus je réfléchis à ce sujet, plus je suis fermement convaincu que c'est l'état du capital, ou les profits généraux du capital et l'intérêt de la monnaie, qui détermine le profit spécifique dans l'agriculture. (ibid.)

Cette idée renvoie, bien sûr, à celle de l'interdépendance des secteurs dans la détermination du taux général de profit, mais aussi et plus fondamentalement, à toutes les thèses précédemment développées par Malthus à propos de l'établissement de ce taux par « l'état du capital », c'est-à-dire la « quantité de capital » comparée aux « moyens de l'employer », et constitue donc un

²⁰ La critique de Malthus est, sur ce point, parachevée par Marx dans un cas de figure semblable. Napoleoni (1973 : 91-92, note 5) cite à ce propos un passage tiré des *Théories sur la plus-value*, tome III, où James Mill est critiqué à ce sujet.

renvoi à toute sa problématique en termes d'offre et de demande. La fin de la phrase qui précédait, également omise par Sraffa, le prouve bien :

Par suite, on ne peut jamais faire référence, à proprement parler, à un taux de rendement en termes réels, *indépendamment de la demande, et de l'abondance ou de la rareté du capital*. (ibid. : 117))

Il convient donc de souligner que cette critique procède non pas d'un souci de tester la cohérence interne de la logique de l'adversaire, ce qui, on l'a vu, ne paraît jamais devoir être le cas en ces années de controverses, mais d'une lecture de la thèse qui lui est opposée à travers la démarche malthusienne. Cette constatation revêt toute son importance si l'on se souvient de la longue période d'incompréhension mutuelle qui a accompagné la formation des problématiques de Ricardo et de Malthus.

Une seconde remarque nous permettra de conclure sur ce point : il est tout à fait frappant de constater que, pour une thèse aussi importante que celle du modèle « blé-blé » pour la théorie supposée de Ricardo, et aussi surprenante pour l'époque dans la mesure où elle pouvait rappeler la théorie des Physiocrates tombée dans le discrédit après les critiques de Smith notamment, il ne nous soit resté aucun papier de Ricardo pour l'attester parmi les écrits et la nombreuse correspondance qui nous sont parvenus. Il est également curieux que les arguments tirés de sa correspondance, et qui consistent essentiellement en une remarque de Malthus rapportée à Trower, n'aient pas donné lieu, comme Ricardo ne manquait jamais de le faire lorsqu'un de ses principes était mis en cause, à une mise au point en bonne et due forme : à moins de supposer que toutes ces lettres aient été précisément perdues, tout comme se sont envolés les paroles de la conversation et les feuillets de l'écrit de 1814 auxquels Sraffa fait référence. Il est enfin très surprenant de constater que les seules allusions venant étayer la thèse de Sraffa, qu'elles soient ou non rapportées par Ricardo, proviennent de Malthus.

14. Notre conclusion est simple : si tant est que l'idée d'un modèle « blé-blé » ait jamais réellement été formulée, elle n'a pu prendre forme, et pour une brève période, que dans l'imagination de Malthus. A notre avis, la raison

en est la suivante. Cette formulation, à supposer encore une fois qu'elle ait vraiment existé, n'est que la résultante de l'incapacité de cet auteur de comprendre la problématique de Ricardo, problématique qui n'était pas fondée comme la sienne sur les concepts d'offre et de demande mais sur un taux de profit et des prix « normaux », sur le concept de surplus. Pour Malthus, l'idée d'un prix naturel fondamentalement différent d'un prix courant était à l'époque inconcevable (tout comme Ricardo ne pouvait pas concevoir que Malthus détermine le prix naturel par l'interaction de l'offre et de la demande). Le refus de Ricardo de prendre en compte le jeu de l'offre et de la demande dans la détermination des prix ne pouvait que lui apparaître sous les traits d'un refus de prendre en compte les prix tout court tant dans son esprit les deux concepts étaient étroitement associés. Cela ne pouvait que le pousser, par conséquent, à attribuer à Ricardo la volonté de mener tout son raisonnement en termes physiques. Le fait que, aussi bien chez Ricardo lorsqu'il cite Malthus, que chez Malthus lui-même, les indications qui ont été retenues par la suite en faveur du modèle « blé-blé » soient associées à la discussion du principe de l'action de l'offre et de la demande, soit pour le réfuter (Ricardo), soit pour le défendre (Malthus), confirme notre interprétation. A titre d'exemple, nous pouvons citer cette lettre de Malthus à Ricardo, datée du 9 octobre 1814 (dans Ricardo 1951-55, VI : 140-141) :

Les profits du capital, ou les moyens d'employer le capital de manière avantageuse, peuvent être déclarés exactement égaux au prix du produit, moins les dépenses de production. Par conséquent, chaque fois que le prix du produit augmentera par rapport au prix de [la] production, les profits du capital doivent s'accroître [...]. Ce n'est pas la *quantité* de produit comparée à la dépense de production, qui détermine les profits (ce qui, je crois, est votre proposition) mais la valeur d'échange ou prix monétaire de ce produit comparé à la somme dépensée dans la production²¹.

Ce à quoi Ricardo répond très clairement :

Vous dites que je 'semble d'avis que l'état de la production agricole,

²¹ Dans cette même lettre, Malthus reproche à Ricardo de négliger l'effet de la demande sur les prix (ci-dessus, chapitre 2).

comparé aux moyens nécessaires à la mettre en œuvre, est presque la seule cause qui règle le profit du capital'. C'est là un énoncé correct de mon opinion, au contraire de ce que vous avez dit dans une autre partie de votre lettre, et qui en diffère essentiellement : que c'est 'la *quantité* de produit, comparée aux dépenses de production, qui déterminent les profits'. (Ricardo à Malthus, 23 octobre 1814, *ibid.* : 144)²²

Les sraffaïens se veulent les champions modernes de la lutte contre la théorie des prix fondée sur le jeu de l'offre et de la demande dont Malthus est l'un des représentants. Il est amusant de constater que pour interpréter Ricardo dont il se réclament, ils tombent dans le piège tendu par l'incompréhension d'un Malthus aveuglé par ses principes. Sraffa, à vrai dire, est plus astucieux. L'opinion générale veut qu'il ait élaboré son propre système à partir de son interprétation de l'œuvre de Ricardo. C'est à notre avis la démarche inverse qui est vraisemblable, comme d'ailleurs Sraffa lui-même nous le suggère : « On pourrait peut-être soutenir », écrit-il dans l'annexe D de *Production de marchandises au moyen de marchandises*, « que ce ne fut qu'après que le système-étalon et la distinction entre produits fondamentaux et non fondamentaux aient pris corps dans le cours de la présente recherche, que l'interprétation ci-dessus de la théorie de Ricardo fut suggérée elle-même comme une conséquence naturelle » (1960 : 117). Comme toujours, ce sont les épigones qui font les frais de la plaisanterie.

15. En conclusion, nous pouvons préciser un point qui vient compléter la critique de Malthus et de Marx à l'encontre du sens de la péréquation du taux de profit, et voir que si l'hypothèse sur laquelle repose le modèle « blé-blé » est historiquement fautive dans le cas de Ricardo, elle peut néanmoins constituer une condition logique, parmi d'autres, de la vérification de la position théorique de Ricardo concernant la répartition. A quelles conditions, en effet, une hausse des prix des produits agricoles peut-elle entraîner une augmentation suffisante des salaires monétaires qui induise une baisse du taux de

²² Un peu plus loin, Ricardo réaffirme son principe en termes de valeur (Ricardo 1951-55, VI : 146).

profit ? En isolant le secteur agricole, c'est-à-dire en « gelant » les relations intersectorielles qu'il entretient avec le reste de l'économie

1. Il est tout d'abord nécessaire que les produits agricoles tiennent une place importante, sinon exclusive, dans les salaires réels afin que la valeur de ceux-ci suive le mouvement des prix du blé, à moins de formuler une hypothèse qui neutralise les progrès de productivité dans les secteurs fabriquant directement ou indirectement les biens « de subsistance » autres qu'agricoles²³.
2. Il convient également de neutraliser les progrès possibles de la productivité dans l'agriculture et dans les secteurs qui, directement ou indirectement, produisent les biens de production autres qu'agricoles utilisés dans la culture du blé²⁴.
3. Il faut enfin supposer que la « loi de la population » ne vienne pas provoquer, par un excès d'offre de travail, une baisse des salaires réels (*Essai*), ou bien que la baisse à long terme des salaires réels ne compense pas la hausse de la valeur de ces salaires (*Principes*)²⁵.

Autrement dit, les conditions 1 et 3 sont nécessaires pour que les salaires monétaires suivent l'évolution à la hausse du prix du « blé », elle-même assurée par la condition 2.

Nous remarquerons enfin que Ricardo lui-même formulait la plupart des hypothèses adéquates à la bonne marche de sa théorie, avec l'excuse de ne

²³ « J'admets [...] que le commerce ou le machinisme peuvent produire des marchandises en abondance et à bon marché et s'ils affectent les prix des marchandises dans lesquelles les salaires du travail sont dépensés, ils provoqueraient dans la même mesure un accroissement des profits » (18 décembre 1814, dans Ricardo 1951-55, VI : 162).

²⁴ « Les causes qui augmentent la difficulté d'obtention d'une quantité additionnelle de blé sont, dans les pays en croissance, constamment en action, alors que les améliorations importantes dans l'agriculture ou dans le matériel agricole sont d'une fréquence moindre » (Ricardo 1815 : 19, note 2).

²⁵ « Nous supposons qu'aucune amélioration n'a lieu dans l'agriculture, et que le capital et la population augmentent en proportion l'un de l'autre si bien que les salaires réels du travail demeurent uniformément les mêmes » (Ricardo 1815 : 12). Cf. aussi Ricardo 1821 : 72-73. Tout ceci n'est pas contradictoire avec les remarques formulées par Casarosa (1974 et 1978), et par Hollander et Hicks (1977).

vouloir prendre en compte que les éléments qui « sont constamment en action », « les effets naturels du progrès des richesses » et non les causes qui peuvent les « retarder » ou les « accélérer » (Ricardo 1951-55, VI : 12), afin d'isoler les « variations permanentes dans le taux de profit » (Ricardo 1823 : 81). Là encore se vérifie un certain processus arbitraire d'« isolement » des « tendances » et des « contre-tendances », les unes étant considérées comme fondamentales et théoriquement pertinentes, les autres comme des expédients temporaires : méthode qui sera plus tard reprochée à Marx sur un sujet analogue – la baisse tendancielle du taux de profit – par un des plus éminents auteurs ricardiens, Ladislaus von Bortkiewicz. Tout porte à croire cependant que, à la différence de Marx plus tard, Ricardo n'a jamais véritablement cru à la réalisation effective des tendances qu'il dégagait, ou pour le moins pas dans un futur prévisible.

... nous sommes encore très loin de l'épuisement de nos ressources, [...] nous pouvons considérer un accroissement de la prospérité et de la richesse de loin supérieur à celui de tout autre pays qui nous a précédé. Ceci peut avoir lieu, soit en régime de libre importation, soit en régime de restriction des importations, bien qu'à un rythme différent ; mais ce n'est pas une raison pour ne pas profiter totalement – à quelque période que ce soit de notre développement – des avantages à notre disposition ; il n'existe aucune raison pour que nous ne disposions pas de notre capital de la meilleure manière possible afin de nous assurer du rendement le plus abondant. (Ricardo 1815 : 34)

QUATRE

Travail, valeur et prix : l'émergence d'un problème

LA CONCLUSION QUI SE DÉGAGE des développements précédents est que les idées de Ricardo sur la répartition des revenus ont véritablement formé une composante majeure de ses préoccupations et de la formation de ses constructions théoriques. Tout n'a certes pas été dit en 1815 et les écrits ultérieurs comprennent bien des développements, sur ce sujet comme sur d'autres : mais l'essentiel a déjà été formulé dans ce domaine précis.

Il convient de revenir sur l'un des traits saillants qui émergent de cette époque : le rejet de la théorie additive de Smith. Ce rejet, avoué comme en passant dans une note de bas de page, constitue l'élément qui permet d'asseoir définitivement la nouvelle problématique fondée sur un raisonnement en termes de surplus et sur une conception que nous avons appelée « déductive » de la valeur à présent liée de manière exclusive aux « difficultés de production ». Finalisée par la théorie du profit, la thèse fondamentale de Ricardo est alors la suivante : « la manière dont la valeur, une fois formée, *se répartit*, n'a rien à voir avec celle par laquelle elle *se forme*. » (Napoleoni 1976 : 35).

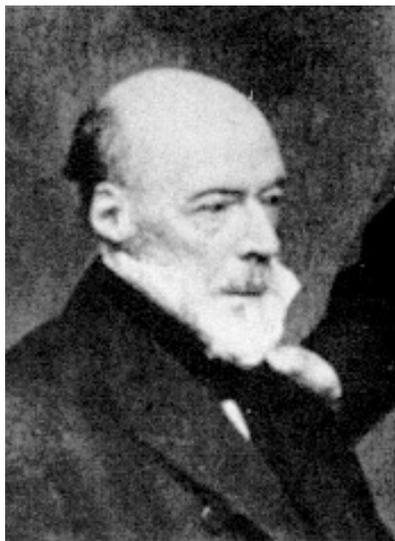
Cette thèse essentielle n'a pas entièrement répondu aux vœux de son auteur, nous venons de le voir. Le déclin du taux général de profit lié à l'accroissement des difficultés de production dans l'agriculture pose problème. Mais cette question qui paraît de prime abord un pur sujet d'opinion et non

de logique (quelles causes peut-on considérer comme permanentes, etc.) va peu à peu se trouver éclipsée par un autre problème dont la portée logique ne peut être dissimulée. Si l'on accepte en effet le principe de l'uniformité du taux de profit issu de la « concurrence des capitaux », alors la répartition de la valeur semble de nouveau induire sa formation : le taux de profit joindra son action aux quantités de travail dépensées dans la détermination des rapports d'échange des marchandises. Ricardo en prit peu à peu conscience dans les échanges de vues avec ses correspondants après la publication de l'*Essai*. Dès lors, à travers notamment les trois éditions des *Principes* (1817, 1819, 1821) et son dernier écrit, « Valeur absolue et valeur d'échange » (1823), la question des liens entre la détermination de la valeur par le « travail incorporé » et la nécessité logique d'uniformité du taux de profit va prendre et conserver le devant de la scène. Tous les problèmes que Ricardo avait cru éviter en adoptant une théorie de la valeur fondée sur les dépenses directes et indirectes en travail, se présentent de nouveau. Deux aspects distinctifs doivent cependant être soulignés.

D'une part, les difficultés nouvelles auxquelles se heurte Ricardo après 1815 sont liées, comme celles qu'il avait rencontrées auparavant, à la théorie de la répartition mais, cette fois, leur nature est différente. Il ne s'agit plus, ou plus seulement, d'un simple problème de mesure, mais d'un conflit entre deux principes : la théorie « déductive » de la valeur, le taux uniforme de profit. Il ne s'agit plus en outre, ou plus seulement, de vérifier ou non les mouvements supposés dans l'évolution des différentes variables : les deux principes qui semblent incompatibles sont tous deux les expressions d'éléments tout à fait essentiels du système économique étudié :

1. même finalisée à l'origine par la théorie de la répartition, la valeur d'une chose doit pouvoir s'exprimer indépendamment de celle-ci, ou alors toute mesure – donc, dans l'esprit de Ricardo, toute découverte de lois – devient impossible ;
2. L'uniformité du taux de profit n'est pas une question d'opinion mais également un fait lié au système étudié, exprimant une certaine logique :

la concurrence capitaliste.



Robert TORRENS.

D'autre part, pour ces raisons et malgré les difficultés nouvelles, Ricardo n'adopte pas l'attitude qui fut la sienne en 1814-15 : il ne modifie pas ses vues sur la valeur (malgré les apparences cf. Sraffa, 1951, section V : 94-107) et tient bon sur les principes. « On me demandera peut-être ce que j'entends par ce mot de valeur », écrit-il, « et en vertu de quel critère j'estime qu'une marchandise a ou n'a pas changé de valeur. A cela, je réponds que je ne connais pas d'autre critère permettant d'affirmer qu'une chose est coûteuse ou bon marché, que le sacrifice de travail nécessaire à son obtention [...]. Pour se convaincre que la seule cause du changement de valeur des marchandises réside dans le plus ou le moins de quantité de travail incorporé en elles, il suffit de s'accorder sur ceci que toutes les marchandises sont le produit du travail et n'ont de valeur qu'en fonction du travail incorporé en elles » (Ricardo 1823a : 253-254).

2. C'est dans la troisième édition des *Principes* que l'énoncé du conflit qui

existe entre le « travail incorporé » et l'uniformité du taux de profit revêt sa forme la plus complète, bien qu'ambiguë. Ricardo ne parvient pas, semble-t-il, à la penser parfaitement : les problèmes ne sont vraiment posés en termes clairs qu'une fois résolus. Aussi ses formules peuvent-elles paraître souvent contradictoires sur des points essentiels, et tente-t-il de minimiser l'influence de l'action du taux de profit dans la détermination des rapports d'échange des marchandises : « l'influence de beaucoup la plus importante appartient aux différentes quantités de travail nécessaires à la production » (Ricardo 1821 : 39), et « on aurait tort [...] [d'] attacher une trop grande importance » aux variations de la répartition (ibid. : 33). Il n'en reste pas moins que celle-ci joue également conjointement aux quantités comparatives de travail dépensé comme nous pouvons le voir sur un exemple simple.

Ricardo suppose un système formé de trois branches de production, chacune de ces branches employant le travail de 100 hommes pendant la première période d'un an ; les deux premières branches produisent chacune une machine d'un type différent, alors que la troisième produit du blé (Ricardo 1821 : 30). A la fin de la première période, puisque chaque marchandise est le produit du travail de 100 hommes non assistés de capital, nous avons l'égalité suivante, en valeur : 1 machine de type 1 ou 2 = blé produit. Pendant la seconde période, la branche 3 recommence le même processus tandis que les deux premières utilisent les machines produites pendant la première année pour fabriquer, respectivement, du drap et du coton :

Branche	Produit
1 100 hommes + 1 machine n° 1	→ drap
2 100 hommes + 1 machine n° 2	→ coton
3 100 hommes	→ blé

On suppose en outre que les machines transmettent toute leur valeur au produit en une seule période : il n'existe que du capital circulant. Si l'on prend comme unité de mesure de chaque marchandise la quantité qui en est produite pendant une période, et si l'on applique le principe de la dépense de travail comme déterminant les rapports d'échange, on devrait avoir, en

valeur, l'égalité suivante : 1 drap = 1 coton = 2 blés, puisque le drap, comme le coton, est le produit de cent hommes pendant deux ans. Ou encore, si 1 blé = 5.000 livres sterling, 1 drap = 1 coton = 10.000 livres sterling. Le drap et le coton possèdent donc une valeur double de celle du blé.

Or, affirme Ricardo, ceci est faux :

... cette valeur sera même de plus du double, car le fabricant de cotonnades et le fabricant de draps auront tous deux ajouté à leur capital les profits de la première année, tandis que le fermier aura consommé les siens. Il arrivera donc, qu'à raison de la durée plus ou moins grande des capitaux, ou, ce qui revient au même, en raison du temps qui doit s'écouler avant que les différentes espèces de marchandises puissent être amenées sur le marché, leur valeur ne sera pas exactement proportionnelle à la quantité de travail qui aura servi à les produire. Cette valeur dépassera un peu le rapport de deux à un, afin de compenser ainsi le surcroît de temps qui doit s'écouler avant que le produit le plus cher puisse être mis en vente. (ibid. : 31)

Les rapports d'échange ne sont donc plus déterminés par les seules quantités comparatives de travail dépensé.

Le point important réside dans la première affirmation : que signifie le fait que « le fabricant de cotonnades et le fabricant de draps auront tous deux ajouté à leur capital les profits de la première année, tandis que le fermier aura consommé les siens » ? La suite de l'exemple nous l'apprend.

3. Supposons, dit Ricardo, un état de la répartition donné par le salaire d'un ouvrier pendant un an, égal à 50 livres, et le taux général des profits égal à 10 %. Il vient :

1. première période de production ; le schéma suivant est valide pour chacune des trois branches :

5.000 livres	capital avancé en salaires
+ 10%(5.000 livres)	profits sur capital avancé
= 5.500 livres	valeur du produit de la période

2. seconde période ; le processus se différencie selon les branches ; la troi-

sième branche, qui recommence à l'identique son cycle productif, aura un produit d'une valeur égale à celle de la première période. Pour chacune des deux premières branches, on aura par contre 5.000 livres (salaires avancés) + 5.500 livres (valeur de la machine consommée) + 10 %. (5.000 + 5.500) livres (profits sur capital total avancé) = 11.550 livres sterling. La valeur du drap ou du coton (11550 livres) est donc bien supérieure à celle de deux unités de blés (11.000 livres).

Le fait que les deux premières branches aient « ajouté à leur capital les profits de la première année » signifie donc l'abandon implicite de la théorie « déductive » de la valeur et le retour vers une certaine forme de théorie « additive ». Selon le premier type de théorie, si l'on a, à la fin de la première période, une égalité en valeur entre une machine (de type 1 ou 2) et le blé produit dans la mesure où les différents types de marchandises sont le produit d'une égale quantité de travail non assisté de capital, pendant une période, le fait de remettre en jeu les machines à la période suivante ne devrait en aucun cas accroître leur valeur pré-établie ; si les rapports d'échange du drap et du coton sont en définitive supérieure à 2 blés alors que pendant la seconde période la même quantité de travail a été appliquée, c'est qu'entretiens, on leur a ajouté un élément de valeur le profit, calculé à un taux uniforme, pour la durée pendant laquelle les machines ont été immobilisées et indépendamment de tout travail supplémentaire ajouté, compté à part. Ainsi, la cause qui vient modifier la détermination des rapports d'échange selon les quantités de travail dépensé est bien due à l'hypothèse de l'uniformité du taux de profit.

Supposons, à la fin de la première période, les rapports d'échange suivants : 1 machine = 1 blé = 5.500 livres, dont 500 livres de profit. Dans toutes les branches, le profit, rapporté au capital engagé, est le même et égal à 10 %. A la seconde période, supposons une valeur du drap (ou du coton) égale à 11.000 livres : 5.500 livres pour la valeur nouvelle créée pendant la période, calculée comme précédemment, et 5.500 pour la valeur transmise par la machine consommée. Alors que le taux de profit dans la branche du blé

est toujours égal à 10 %, le processus recommençant pour elle à l'identique, celui de la branche du drap (ou du coton) est à présent inférieur : $\frac{500}{10.500}$.

En définitive, si le taux de profit doit être uniforme, les rapports d'échange devront donc être déterminés par les quantités de travail dépensé et par les profits calculés à un taux composé sur les périodes pendant lesquelles ces quantités ont été investies, c'est-à-dire jusqu'à ce que la marchandise « soit apportée au marché ». Nous entrevoyons là également ce que signifient chez Ricardo les expressions « travail dépensé » ou « coût en travail » : il s'agit souvent tout comme chez Smith, de la masse des salaires versés, et ceci malgré un certain nombre d'expressions ambiguës ; ce qui, sous certaines hypothèses donne des résultats identiques à ceux obtenus par les quantités de « travail incorporé » au sens marxien du terme.

4. Toute variation de la répartition est dès lors susceptible de modifier les rapports d'échange de marchandises qui ne sont pas produites dans des conditions identiques. Soit w et r les taux de salaire et de profit, supposés uniformes. La marchandise a est produite par une quantité L_{2a} de travail direct non assisté, dépensé l'année précédente, et par L_{1a} de travail direct de la période ; on raisonne de même pour la marchandise b . Soit p_i le prix de production ($i = a, b$). Il vient : $p_i = (1 + r)L_{1i}w + (1 + r)^2L_{2i}w$. Le rapport d'échange $\frac{p_a}{p_b}$ s'écrit :

$$\frac{p_a}{p_b} = \frac{L_{1a} + (1 + r)L_{2a}}{L_{1b} + (1 + r)L_{2b}}$$

Nous retrouvons bien les résultats précédents, en négligeant le cas trivial où $r = 0$. Le rapport d'échange ne sera égal au rapport des quantités de travail dépensé que si la structure temporelle des L_{ij} est identique, à un facteur d'échelle près, pour les marchandises considérées, ou bien (cas particulier) s'il n'existe pas de travail indirect. Une variation de la répartition provoquera dans tous les autres cas une modification du rapport d'échange $\frac{p_a}{p_b}$.

Ricardo se vit donc contraint de reprendre son bâton de pèlerin et de

parcourir de nouveau un chemin connu : celui de la recherche d'une mesure invariable des valeurs, essentielle à sa préoccupation majeure. Car le « travail incorporé » ne déterminant plus exclusivement les rapports d'échange, le problème se reposait de la variation de ce qui doit être réparti sous l'influence d'une variation de la répartition elle-même, d'une part, et du changement des conditions de production de l'unité de mesure de l'autre. La référence au « travail » ne suffit plus à définir cette mesure invariable, et ce problème de la nouvelle détermination préoccupera Ricardo jusqu'à ses derniers écrits.

Si l'on se souvient que le choix de la valeur-travail semble avoir été effectué sur des bases analogues, on comprend pourquoi Ricardo pose dans les *Principes* le problème du conflit entre la détermination de la valeur par ce biais et l'uniformité du taux de profit en termes de variations du taux de salaire, donc du taux de profit, c'est-à-dire en termes de modifications de la répartition. Comme l'écrit Sraffa, « le problème de savoir pourquoi des marchandises produites à l'aide de quantités identiques de travail ne possèdent pas la même valeur d'échange n'intéressait pas en soi Ricardo. Il ne s'en préoccupa que dans la mesure où les valeurs relatives sont influencées par des variations de salaire. Les deux points de vue, celui de la différence et celui du changement, sont étroitement imbriqués ; pourtant, la recherche d'une mesure invariable des valeurs, qui constitue le véritable point nodal du système de Ricardo, découle exclusivement du second et ne possède aucune contrepartie dans l'étude du premier » (Sraffa 1951 : 106)²⁶.

5. En conclusion, rien n'illustre mieux le conflit entre les deux principes chez Ricardo, et donc l'opposition entre deux approches du phénomène de

²⁶ « En traitant de la théorie de la valeur, l'attention de Ricardo s'est surtout portée sur le mouvement des prix provoqué par les variations du taux de profit. Le problème de la divergence des prix par rapport aux valeurs est, par contre, secondaire à ses yeux » (Bortkiewicz 1907a : 69). L'interprétation de Marx n'est pas correcte, car elle attribue à Ricardo des préoccupations qui ne sont pas les siennes : « De la polémique de Marx sur ce point, on pourrait tout au plus accepter l'idée que Ricardo aurait dû séparer plus nettement le problème de la non adéquation entre la valeur et le prix et celui de l'influence des variations du taux de profit sur les prix. Mais cette objection même serait faible, dans un certain sens, car le premier problème se présente en quelque sorte comme un cas particulier du second » (ibid. : 71).

la valeur, que ce curieux procédé de « double définition » du prix naturel, tour à tour par rapport à la quantité de travail dépensé et par rapport à la concurrence et au taux de profit uniforme (n.s.)

1. Problématique « déductive » : « Nous avons regardé le travail comme le *fondement de la valeur* des choses, et la *quantité de travail* nécessaire à leur production comme la règle qui détermine les quantités respectives de marchandises qu'on doit donner en échange pour d'autres ; mais nous n'avons pas prétendu nier qu'il n'y eût dans le prix courant des marchandises quelque déviation accidentelle et passagère de ce *prix primitif et naturel* ». (Ricardo 1821 : 63)
2. Problématique « additive » : « *C'est cette concurrence* [entre capitaux] *qui établit la valeur échangeable des marchandises, de telle sorte* qu'après le paiement des salaires pour le travail nécessaire à leur production, et après les autres dépenses indispensables pour donner au capital engagé toute sa faculté de production, *l'excédent de valeur est dans chaque espèce de manufacture en raison de la valeur du capital employé* » (ibid. : 66). Ou encore : « Supposons que toutes les marchandises soient à leur *prix naturel*, et par conséquent que le *taux des profits* du capital soit exactement *le même* dans toutes les industries » (ibid. : 65).

6. Le dernier écrit de Ricardo, « Valeur absolue et valeur d'échange », nous est parvenu sous la forme de deux versions inédites dont la seconde est inachevée. Il va nous permettre de préciser et de compléter les analyses précédentes : les préciser, car il légitime l'utilisation d'une certaine écriture formelle, et les compléter car il témoigne de la volonté de Ricardo de trancher le nœud gordien de la théorie de la valeur par une dissociation entre les concepts de valeur absolue et de valeur d'échange.

7. Commençons par ce dernier point. Nous avons vu comment la théorie de la valeur travail avait été associée chez Ricardo, au fil de l'évolution de ses préoccupations concernant la répartition, au concept de « difficulté de production » comme fondement de la valeur. Dès lors que les problèmes liés à

la théorie des rapports d'échange se sont rapidement montrés incompatibles avec cette théorie, Ricardo marqua une certaine volonté de conserver un concept qui lui paraissait exprimer une vérité : le passage de la première version de l'écrit de 1823 – cité plus haut page 65 – le prouve bien. Un autre passage de cette même version va même beaucoup plus loin et présente peut-être la seule formulation ricardienne s'approchant le plus d'une vue « physiologique » de la valeur-travail :

Ne pouvons-nous trouver aucun étalon naturel au moyen duquel nous pourrions déterminer l'invariabilité de la valeur d'une mesure ? Nous répondons à cette question par l'affirmative : c'est le travail. La force moyenne de 1.000 ou de 10.000 hommes est, semble-t-il, à peu près la même à chaque époque. Une marchandise produite dans un temps donné par le travail de cent hommes a une valeur double de celle d'une marchandise produite par le travail de cinquante hommes dans le même temps. (Ricardo 1823a : 243)

L'accent est donc maintenu, et même accentué, sur la « valeur absolue », ou « positive » ou « réelle », définie comme la valeur d'une marchandise exprimée en termes d'un étalon invariable qui, à travers le travail, traduit le mieux sa « difficulté de production ». Mais Ricardo opère parallèlement une dissociation entre les concepts de valeur absolue et de valeur d'échange, le premier ne prétendant plus être le fondement du second, ni inversement²⁷. Cette dissociation est confirmée par la définition de la valeur d'échange donnée au début de la seconde version :

Par valeur d'échange, on entend le pouvoir qu'une marchandise a de commander n'importe quelle quantité donnée d'une autre marchandise, indépendamment de sa valeur absolue. (Ricardo 1823b : 255)

Il est difficile de dire où cette démarche aurait pu mener. On ne peut que constater que, face aux difficultés de la théorie de la valeur et des prix, Ricardo eut la tentation de séparer radicalement les différentes idées qui soutendaient ses conceptions et d'autonomiser en quelque sorte la valeur absolue,

²⁷ Cf. Ricardo 1823b : 253. Cf. aussi la lettre à Trower, 4 juillet 1821 (dans Ricardo 1951-55, IX : 1) : « Je ne dis pas [...] que le travail dépensé dans une marchandise est la mesure de sa valeur d'échange, mais de sa valeur positive ».



James MILL.

de la déconnecter du problème de la répartition à qui elle était primitivement liée. Confrontés aux mêmes difficultés, ou à des difficultés analogues, d'autres auteurs adopteront plus tard une démarche similaire sans connaître, pour la plupart d'entre eux, le texte de 1823 dont la publication par Sraffa est récente. Quoi qu'il en soit, cette tendance est confirmée chez Ricardo par le second élément de réflexion fourni par ce texte.

8. Cet élément est la critique que Ricardo adresse à James Mill et à John Ramsey McCulloch au sujet de la valeur. En réponse aux critiques de Tor-

rens (Torrens 1821, p. 18) selon lesquelles « lorsque les capitalistes et les travailleurs deviennent des classes distinctes, c'est toujours la quantité de capital – et jamais la quantité de travail – dépensé dans la production qui détermine la valeur d'échange des marchandises » (Torrens 1818 : 207), ces deux auteurs entendent défendre à tout prix ce qu'ils pensent être la théorie de Ricardo. Leur but était de démontrer que les rapports d'échange s'effectuent bien selon les quantités de travail incorporé dans les marchandises. Ricardo proteste contre une interprétation si simpliste de ses positions – « Ce que j'appelle exceptions et modifications de la règle générale, vous semblez l'inclure dans cette règle même » (dans Ricardo 1951-55, IX : 27) – et s'élève contre les solutions proposées qui lui semblent avoir pour but de masquer la réalité des difficultés analytiques sous de purs artifices verbaux. La substance de l'argumentation de Mill et de McCulloch est en effet la suivante : « 1/ le travail d'une machine ou de tout autre agent de la production doit être considéré comme le travail humain dans la détermination des prix relatifs des marchandises; 2/ le profit doit être compris comme 'le salaire du type particulier de travail' qui s'ajoute à la valeur du capital et aux salaires proprement dits du simple fait que la production ait aussi lieu avec l'emploi de capital ». On comprend que Ricardo n'ait pas accepté ce type de solution verbale qui revient à renouer totalement avec la théorie additive de la valeur en adoptant une approche par la « contribution productive » (De Vecchi, 1976a : 131).

Les remarques de Ricardo concernent surtout la solution proposée par McCulloch, plus ingénieuse que celle de Mill. La toile de fond est encore la question de l'étalon des valeurs et la réaffirmation de la proposition selon laquelle une marchandise ne peut être un étalon parfait que pour les marchandises qui sont produites dans des conditions « rigoureusement identiques » :

... les circonstances temporelles pour lesquelles des avances sont consenties, sont si diverses qu'il est impossible de trouver quelque marchandise que ce soit qui puisse constituer une mesure parfaite de la valeur lorsque le salaire augmente et qu'en conséquence le profit diminue ou lorsqu'inversement le salaire diminuant, le profit augmente. (ibid. :

237)



John Ramsey McCULLOCH.

Cette insistance placée sur les conditions de production « rigoureusement identiques » forme l'axe du commentaire de Ricardo et l'induit, en dénonçant les artifices verbaux de la thèse de McCulloch, à reconnaître néanmoins la justesse de la détermination des valeurs d'échange qui y est contenue. Cela l'amène implicitement à approuver, en cours de route, une mesure qu'il avait précédemment rejetée : celle par le travail commandé. Face à cette solution qu'il juge correcte de la détermination des rapports d'échange, Ricardo ne peut donc qu'accentuer la scission entre les concepts de valeur absolue et de valeur d'échange²⁸.

²⁸ Dans ce qui suit nous nous appuyons sur les passages où McCulloch est directement concerné (première version, Ricardo 1823a : 240-241 ; seconde version, Ricardo 1823b : 253-264) et sur les points XI et XII développés au cours de la première version (Ricardo 1823a : 245-248).

9. « M. McCulloch ne prétend pas fonder une mesure générale de la valeur qui soit invariable », écrit tout d'abord Ricardo, « tout ce à quoi il tend c'est à poser la règle au moyen de laquelle la valeur relative des marchandises peut être déterminée ; et elle ne dépend, selon lui, que de la quantité de travail incorporée en elles ». Comment peut-il affirmer ceci ? Tout simplement en mesurant

... la quantité de travail employé par la quantité de capital investi.

(Ricardo 1823a : 240)²⁹

Considérons une maison construite en trois ans à raison d'une dépense de 1.000 livres par an en travail : « cette maison n'aura pas une valeur égale à celle d'une marchandise [éttoffe] produite en un an grâce à un travail équivalent à 3.000 livres et identique par conséquent à celui incorporé dans cette maison : elle vaudra bien plus » (ibid. : 240). Le raisonnement est analogue à celui que nous avons déjà rencontré dans les *Principes* à propos du drap, du coton et du blé. Soit en effet un taux de profit de 10 %. L'éttoffe produite en un an vaut 3.300 livres. Par contre la maison en vaut 3.641 en raison des profits composés. Cela contredit-il les principes de départ ? Non, car

... d'après M. McCulloch, plus de travail est réalisé dans cette maison que dans l'autre marchandise car les capitaux employés pendant trois ans n'étaient pas en fait égaux à 3.000 livres, mais à 3.310 livres sterling : 1.000 livres ayant été employées la première année, 1.100 la seconde et 1.210 la dernière [...]. J'ai le droit, prétend McCulloch, d'estimer la valeur de ma maison par la quantité de travail que j'aurais pu réaliser dans une marchandise si j'avais réalisé le profit d'année en année. (ibid. : 241)

Il s'agit là manifestement d'une évaluation annuelle par le travail commandé. On n'évalue pas le capital par le travail, mais, au contraire, le travail par le capital. « McCulloch soutient que ces avances constituent précisément le capital, et que le capital n'est rien d'autre que le travail ; on ne peut plus nier dès lors que des quantités égales de travail produisent des valeurs égales »

²⁹ Ricardo se réfère à une lettre de McCulloch datée du 24 août 1823 (dans Ricardo 1951-55, IX : 366).

(Ricardo 1823b : 263). Face à la position de McCulloch, l'attitude de Ricardo consiste à marquer son seul désaccord sur la manière dont est présentée la chose en réponse aux critiques de Torrens.

La seule réserve à formuler à ce sujet concerne la pertinence du langage dont se sert M. McCulloch : il se peut qu'il soit vrai de dire que les marchandises ont une valeur relative les unes aux autres eu égard à leur coût de production ou à la quantité de capital investie en elles pour des durées identiques, mais il n'est pas exact de dire que leur valeur relative dépend de la quantité de travail incorporée en elles. (ibid. : 264)

Affirmer cela constituerait un « abus de langage » (Ricardo 1823a : 241).

10. Nous disposons à présent de tous les éléments pour franchir la dernière étape du raisonnement³⁰. De a/ l'affirmation qu'une marchandise ne constitue une mesure parfaite que pour les choses produites dans les circonstances identiques et b/ l'analyse de la théorie de McCulloch, Ricardo en arrive à accepter, pour ce qui concerne la valeur d'échange, une forme de mesure par le travail commandé.

Puisqu'un étalon ordinaire ne mesure parfaitement que les marchandises produites dans les mêmes circonstances que lui, il faut trouver un moyen pour ramener les conditions temporelles de production des marchandises qui ne rentrent pas dans cette catégorie aux conditions de production de celles qui y entrent, donc de l'étalon. « Ce serait donc une vérité universelle que de dire que la marchandise que l'on souhaite évaluer doit être réduite à des circonstances exactement similaires – pour ce qui est du temps de production – à celles de la marchandise qui sert de mesure. Bien que le vin ne puisse être consommé que trois ans après qu'il ait été produit, et que ce soit au cours de la première année qu'une bonne partie de travail, sinon l'intégralité, soit employée, l'étoffe comme l'or (marchandises produites dans les mêmes conditions) constitue une bonne mesure de la valeur à cette date. Mais, quelle que soit sa valeur à cette date, nous devons nous demander quelle quantité

³⁰ C'est à-dire l'analyse des points XI et XII de la première version de l'écrit de 1823. Cf. aussi Meldolesi (1966).

de travail ce capital emploierait s'il était affecté à la production d'étoffe ou d'or » (Ricardo 1823a : 247), c'est-à-dire à la production de l'instrument de mesure. Par conséquent :

Si l'étalon de la valeur était produit en un an, la marchandise à mesurer devrait être évaluée annuellement et non pas par la quantité de travail qu'elle incorpore effectivement, mais bien par la quantité que sa valeur pourrait commander si elle était consacrée à la production de la marchandise qui sert d'étalon. (ibid. : 246)

Ainsi, lorsqu'il est inexact de dire que la valeur d'une marchandise est « proportionnelle à la quantité de travail effectivement incorporée » en elle, ne pourrait-on pas affirmer « que la valeur du vin au bout de deux ans est proportionnelle au travail effectivement incorporé en lui au cours de la première année ainsi qu'au travail qui aurait pu être investi en lui ou en tout autre marchandise s'il avait été mis sur le marché un an après avoir été produit » ? (ibid. : 247). Cette solution surprenante nous mène à des résultats bien connus qui légitiment la formalisation utilisée dans les développements précédents.

Soit L_2 la quantité de travail employé pendant la première période de fabrication d'une marchandise et L_1 la quantité correspondante pour la seconde période, la plus récente si nous supposons que deux périodes suffisent à produire la marchandise et à l'amener au marché. Soit L_c la quantité inconnue de travail que la valeur de la marchandise peut commander à un stade donné de sa fabrication. Soit enfin p le prix unitaire de cette marchandise produite. Au bout de la première année, la valeur du produit semi-fini est égale, si w et r représentent comme précédemment les taux de salaire et de profit, à : $(1 + r)L_2w$, soit encore, suivant l'évaluation proposée par Ricardo (cf. ibid. : 246 et 247)

$$(1 + r)L_2w = L_cw$$

où L_c est la quantité de travail qui pourrait être investie pour la seconde période si la marchandise était vendue à la fin de la première. La valeur de

la marchandise à la fin de la seconde période est donc :

$$p = (1 + r)(L_c + L_1)w$$

soit, en remplaçant L_c par son expression

$$p = (1 + r)L_1w + (l + r)^2L_2w$$

qui n'est autre que la formule utilisée plus haut et que l'on peut généraliser à un nombre quelconque de périodes.

Nous aboutissons donc directement aux équations des prix développées par Sraffa au chapitre 6 de *Production de marchandises au moyen de marchandises*, qui constituent la « décomposition en quantités datées de travail » des prix de production. La seule différence est que nous supposons ici un terme à la décomposition, c'est-à-dire qu'il existe un stade de la fabrication de la marchandise qui n'exige aucun autre moyen de production que le seul travail (« non assisté »). Ces équations, nous le verrons, constituent également la solution du problème de la « transformation » des valeurs en prix de production posé par Marx.

11. La théorie de la valeur de Ricardo, telle que nous avons tenté de la dessiner dans ses lignes fondamentales, apparaît donc plus complexe que ne laissent supposer les interprétations courantes, anciennes comme modernes, très réductrices sur ce point. Insérée dans un contexte socio-économique particulier³¹, elle s'en détache cependant pour poser à l'économie politique quelques problèmes fondamentaux que différents auteurs vont tenter de résoudre, chacun à leur manière. Et si l'embarras est toujours grand lorsqu'il s'agit de juger du lien que Ricardo a voulu établir entre travail, valeur et prix, c'est que l'on perd en général de vue la théorie de la répartition qui le surdétermine. Dans le meilleur des cas, on ne fait que réaffirmer les intentions

³¹ Sur le contexte socio-économique de l'époque, et en particulier sur les questions de l'inflation, de la croissance et de la répartition, cf. notamment les travaux de F. Crouzet (1958 et 1965).

de Ricardo (Sraffa, 1951) ou on lui concède une théorie de la valeur travail, mais... à 93 % (Stigler, 1958), sans pousser plus loin l'interprétation de la nature et de la fonction de cette « valeur travail ».

Un premier type d'interprétation réductrice provient de l'horizon néo-classique. Pour G. J. Stigler, la théorie de Ricardo n'est en définitive qu'« une théorie du coût de production, qui ne diffère de celle de Smith que parce qu'elle exclut la rente des coûts » (Stigler 1958 : 332). Pour S. Hollander (1977b), l'essence de la théorie ricardienne est la relation inverse entre les salaires et les profits. Ces deux jugements diluent la théorie de Ricardo dans une généralité qui demande à être spécifiée et qui, comme telle, ne présente pas le moindre intérêt. En règle générale, le défaut de cette optique, pour ne pas parler de l'opinion traditionnelle qui ne voit en Ricardo qu'un « précurseur » du raisonnement à la marge, est de tenter de déchiffrer une théorie bien définie à l'aide d'une théorie plus tardive, différente.

Ce même reproche peut être adressé à un second type d'interprétation : celle de Sraffa (nous verrons plus tard le cas de Marx), à qui Ricardo pourrait bien objecter comme l'Esprit à Faust : « Tu ressembles à l'Esprit que tu conçois, pas à moi ! ». Quant aux sraffaïens, ce n'est pas leur moindre contradiction que de pourfendre à bon compte les auteurs néoclassiques sur le chapitre de l'interprétation des textes classiques pour ensuite torturer ces mêmes textes afin d'y trouver la confirmation d'une théorie élaborée cent cinquante ans plus tard. Le rapport aux textes est, dans les deux cas, identique : seules changent les lunettes de référence.

12. Si notre interprétation est exacte, nous ne pouvons accepter la conception récente du concept de « difficulté de production » fournie par C. Benetti et J. Cartelier (1977). Ces auteurs tentent en effet de prouver que la signification de ce concept chez Ricardo n'est autre que la désignation de la valeur propre dominante de la matrice socio-technique d'un système sraffaïen de prix de production (Benetti et Cartelier 1977 : 162). Ce qui leur permet d'affirmer cela, c'est que le taux de profit du système est déduit de cette valeur propre (cf. ci-après, chapitres 8 et 10), peut donc être calculé sans passer

par la détermination des prix des marchandises et se trouve par là également lié de façon univoque au système-étalon correspondant à la matrice socio-technique du système. « La proposition fondamentale qui donne son sens à la théorie ricardienne s'énonce : la difficulté de production, nombre pur indépendant des rapports d'échange [car il doit les fonder], déterminé par le rapport de l'output à l'input physiquement homogène d'un produit particulier [la marchandise étalon, homothétique], s'exprime au travers du taux de profit » (ibid. : 160)

Cette proposition constitue une simple généralisation de l'hypothèse formulée à propos de l'existence chez Ricardo du modèle « blé-blé » : $(1 + r)a_{11}p_1 = p_1$; « on s'aperçoit que la *difficulté de production du 'blé'* – c'est-à-dire le nombre pur a_{11} – n'est autre, dès lors que le profit existe par l'uniformité de son taux, qu'une expression du taux de profit de toute l'économie : $a_{11} = \frac{1}{1 + r}$ » (ibid.). Cette thèse dépend donc entièrement de la validité de l'interprétation de Sraffa, et tombe avec elle³².

13. Au-delà des différentes interprétations réductrices, les problèmes laissés en suspens par Ricardo sont donc complexes et précis. Ils tournent autour des questions liées du conflit entre la théorie déductive et le principe de l'uniformité du taux de profit, et de la nature du profit comme résidu. Ce sont ces différents points qui, axés sur une théorie des prix conçus comme des quantités pondérées de salaires versés, forment selon nous l'héritage ricardien. Ce sont eux que les différents auteurs vont reprendre, au sein de la problématique des prix naturels.

En premier lieu, les déclarations de Ricardo concernant la relation in-

³² Observons toutefois que, s'il est faux, à notre avis, d'attribuer de telles conceptions à Ricardo, il peut être licite d'interpréter le « système étalon » de Sraffa par analogie avec la « difficulté de production » de Ricardo. Mais cela requerrait cependant de sérieuses justifications. On voit ici l'utilité pratique de l'interprétation sraffaïenne : en recouvrant de l'autorité ricardienne cette assimilation entre la valeur propre dominante et la « difficulté de production », elle dispense les auteurs de toute justification ultérieure. Quand à Ricardo, il ne cherchait pas à déterminer le taux de profit indépendamment des prix, mais au contraire à fonder une théorie des prix lui permettant d'établir son opinion sur les profits.

verse entre les taux de salaire et de profit seront interprétées comme connotant l'existence d'un conflit dans la répartition du revenu entre salariés et capitalistes. En ce sens, le conflit, fondamental aux yeux de Ricardo, entre propriétaires fonciers et capitalistes passera au second plan, voire disparaîtra totalement, et le rôle essentiel joué par la rente foncière dans cette relation inverse sera estompé. Ce point concerne notamment les débats animés autour du problème de l'« exploitation » et des différentes acceptions que l'on peut conférer à ce terme forgé par Marx.

En second lieu, le conflit entre les difficultés de production en termes de travail dépensé et le principe du taux uniforme de profit, qui met en péril le lien établi entre travail, valeur et prix, semble avoir reçu l'amorce d'une solution radicale dans les derniers écrits de 1823. Puisque le lien entre la valeur absolue des marchandises et leur valeur relative est impossible à établir, la séparation des concepts s'impose aux yeux de Ricardo : d'un côté, les valeurs absolues, en termes d'un étalon invariable, exprimant les difficultés de production ; de l'autre, les valeurs relatives, ensemble de grandeurs interdépendantes exprimées en termes de l'une quelconque d'entre elles. Cette amorce de « solution » sera redécouverte par la suite sous différentes formes, et engendrera les opinions les plus diverses suivant les liens que l'on sera ou non en mesure d'établir entre les deux ensembles. Le système des valeurs relatives dépend-il ou non du système des valeurs absolues ? Si les deux systèmes sont indépendants, est-il licite de les conserver côte à côte pour des usages différents et complémentaires, ou bien se révèlent-ils incompatibles entre eux ?

Au fil des questions, le lien établi entre le travail, la valeur et le prix tend irrémédiablement à se distendre. Dans le but, peut-être, d'être mieux rétabli : c'est là l'opinion de Marx dont la tentative, on le sait, est un échec. Les mésaventures ricardiennes se reproduiraient-elles de nouveau ? « Hegel fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages historiques se répètent deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce » (Marx 1852 : 15). Marx

serait-il réellement le contemporain de Napoléon III ?

CINQ

Marx et la scission de l'analyse

LE PROJET DÉVELOPPÉ DANS *Le Capital* se distingue apparemment de celui des *Principes*. D'une opposition quasi-exclusive entre les propriétaires fonciers et les capitalistes chez Ricardo, on passe, chez Marx, à un conflit entre les capitalistes et les ouvriers. On passe également d'un raisonnement en termes de variations dans la répartition d'un surproduit à un raisonnement qui s'attache à l'origine et à la nature des différents types de revenus.

Un point rapproche pourtant ces analyses : chez les deux auteurs les considérations sur la théorie de la valeur sont subordonnées aux préoccupations concernant leurs théories respectives de la répartition. De manière formellement analogue aux problèmes rencontrés par Ricardo, des difficultés apparaissent également chez Marx dans sa tentative d'établir un lien non équivoque entre travail, valeur et prix, et résultent de la surdétermination de sa démarche par la théorie de l'exploitation.

La similitude formelle des analyses ne saurait toutefois, selon certains, faire oublier la différence qui existe entre les deux problématiques. On peut souligner à l'envi le cadre général des théories de Marx, reposant sur sa « conception matérialiste de l'histoire », et la volonté marquée de faire apparaître le caractère purement relatif et historique des concepts et des lois dégagées dans l'analyse du mode de production capitaliste. Par contraste, les analyses classiques apparaissent comme figées dans un absolu intempo-

rel où l'économie capitaliste et les catégories qui s'y rapportent revêtent un cachet naturel, donc éternel. Mais il n'en reste pas moins que, malgré cela, c'est une impression de continuité, plutôt que de rupture, qui se dégage dans l'ensemble de l'exposé de Marx dans *Le Capital* ou dans les *Théories sur la plus-value*. C'est cette impression qui a été le plus souvent retenue, surtout dans le débat dont nous aurons à nous occuper.

Les quelques auteurs qui ont insisté avec le plus d'intelligence et de finesse sur les ruptures du raisonnement de Marx par rapport à celui des Classiques, tels Isaac I. Roubine et Lucio Colletti, ne peuvent dissimuler leur embarras lorsqu'il s'agit d'établir très précisément ce qu'est la théorie de la valeur chez Marx et en quoi elle diffère fondamentalement de celle de Ricardo. Leurs considérations historiques et sociologiques apparaissent inmanquablement plaquées sur un discours qui pourrait tout aussi bien s'en passer, non intégrées à celui-ci, donc non essentielles : de simples précisions qui n'investissent pas le corpus théorique de l'intérieur. Les analyses du caractère historique des catégories, et notamment de la nature du « travail abstrait », sont particulièrement révélatrices à cet égard. Il en résulte une difficulté fondamentale dans la compréhension de la théorie de Marx, difficulté qui, à notre avis, se trouve à l'origine du problème de la « transformation » lui-même. Quoi qu'il en soit, nous adopterons pour l'instant la première image que Marx veut donner de lui-même : celle du « correcteur », du théoricien venant dénoncer et résoudre les incohérences de ses « prédécesseurs », et remettre en quelque sorte un peu d'ordre dans les esprits.

2. Sur le plan de l'interprétation des doctrines antérieures, Marx n'échappe pas au piège tendu à chaque auteur : celui qui consiste à analyser les doctrines à travers les résultats de sa propre théorie, à les faire apparaître comme de simples élaborations de « précurseurs », gommant leurs problématiques au profit de la sienne, érigée en critère de vérité ; « le précurseur, c'est l'homme de savoir dont on sait seulement bien après lui qu'il a couru devant tous ses contemporains et avant celui qu'on tient pour le vainqueur de la course » (Ganguilhem 1975 : 22). Nous avons déjà rencontré ce type de vision réduc-

trice lors de la prise en compte des différentes interprétations de la pensée de Ricardo. Nous reporterons brièvement ici les jugements de Marx sur ce dernier : ils auront pour fonction de mieux définir la démarche mise en œuvre dans *Le Capital*.

En peu de mots, Marx attribue à Smith et à Ricardo une théorie de la valeur travail et de la plus-value, mais il leur reproche d'être tombés dans un certain nombre de contradictions induites par leurs points de vue unilatéraux. Trois aspects sont à prendre en compte, suivant qu'ils concernent la valeur, le profit et les prix.

En ce qui concerne la détermination de la valeur des marchandises par le temps de travail « socialement nécessaire » à leur production, Marx donne acte à l'économie politique classique d'avoir analysé, « même imparfaitement », la grandeur de valeur, par l'accent qu'elle place sur le travail dépensé. C'est reconnaître là, d'une certaine manière, que Smith et Ricardo ont implicitement adopté l'idée d'un travail « en général » qui formerait la substance de la valeur, dans la mesure où pour Marx une somme de travaux « concrets » n'a pas de sens. On doit donc reconnaître chez Smith et Ricardo une constatation implicite du caractère « abstrait » du travail qui est à l'origine de la valeur : leur défaut est de ne pas avoir reconnu explicitement ce point et d'en avoir donc manqué l'analyse. C'est également pourquoi ils attribuent naturellement aux produits du travail la propriété d'être « valeur », sans s'interroger sur les raisons qui font que ces produits doivent nécessairement revêtir cette forme. Ils passent ainsi à côté de la nature historiquement déterminée du mode de production capitaliste et de ses lois. Smith insiste de façon unilatérale sur le travail commandé et tourne ainsi en rond : il ne peut déterminer la valeur des marchandises puisque le travail commandé n'est qu'une mesure et, comme toute mesure, présuppose les grandeurs à mesurer. Ricardo, dont Marx partage la critique adressée à Smith, est cependant tout aussi unilatéral dans son rejet catégorique du travail commandé. En définitive, selon Marx, Smith insiste trop exclusivement sur le travail vivant, et Ricardo sur le travail passé. Le caractère unilatéral de ces points de vue les empêche, l'un

comme l'autre, d'articuler convenablement la théorie de la plus-value.

Car, pour Marx il existe une théorie de la plus-value sous une forme embryonnaire chez Smith comme chez Ricardo. Seul le caractère limité de leur analyse fut un obstacle à son élaboration. Smith ne parle-t-il pas de « prélèvement sur le produit du travail » pour caractériser la nature du profit et de la rente foncière ? Quant à Ricardo, l'accent qu'il place sur la relation inverse entre salaires et profits par le biais de la valeur des biens de consommation ouvrière ne prouve-t-il pas qu'il possédait l'idée d'une théorie de la plus-value relative, même s'il ne concevait pas la plus-value absolue, et donc clairement le mode de détermination de la plus-value en tant que telle ? En d'autres termes :

1. Smith, par son accent exclusif sur le travail vivant, pressent que, dans le mode de production capitaliste, la valorisation d'une somme d'argent ou d'une marchandise se fait par la quantité de travail vivant qu'elle est en mesure de commander, et non par la quantité de travail mort contenu dans les marchandises qu'elle peut acquérir ; mais il n'est pas à même de poursuivre l'analyse à cause de sa théorie de la mesure et de sa conception additive de la valeur.
2. Ricardo, par l'accent exclusif qu'il place sur le travail mort, dépensé, est induit à parler de « valeur du travail » et non de « valeur de la force de travail » ; le salaire apparaît alors comme rémunération de tout le travail dépensé par le travailleur et le concept de plus-value ne peut pas être dégagé.

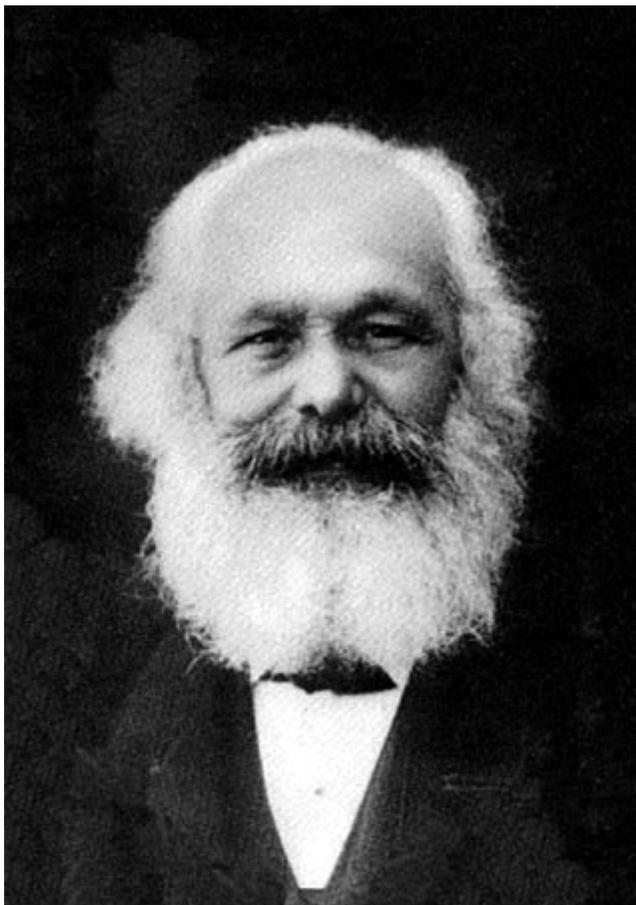
Marx entend dépasser ces deux conceptions unilatérales en les intégrant à son propre point de vue qui consiste, en la matière, à distinguer soigneusement le concept de quantité de travail abstrait et le concept de force de travail. Le travail vivant, en acte, que le capitaliste a acheté dans la sphère de la circulation, remplit les fonctions suivantes dans la sphère de production : « il *conserve* la valeur du capital constant, *reproduit* la valeur du capital variable et *produit* la plus-value (Napoleoni 1976 : 68). La plus-value, et donc l'exploitation du travailleur, est établie sur la base de la loi de la valeur

travail incorporé par le biais d'un échange spécifique sur le marché du travail (travail « commandé » par le salaire réel) effectué suivant les règles de cette même loi.

3. Ayant postulé que ses « précurseurs » voyaient confusément ce qu'il avait établi, il n'est pas étonnant que Marx interprète le conflit entre la théorie déductive de la valeur et le taux général de profit chez Ricardo comme un indice du sous-développement de cette théorie. Les difficultés de Ricardo proviennent, dans cette optique, de ses propres confusions : « il nous incombe [...] de distinguer ce que lui-même n'a pas distingué » (Marx 1862-63, II : 189). « Ricardo ne considère nulle part la *plus-value* à part et séparée de ses formes particulières – profit (intérêt) et rente [...]. D'où le fait qu'il confond valeur et [prix de production] » (ibid. : 443) : « ... lorsqu'il présente correctement les lois de la plus-value, il les fausse en les exprimant immédiatement comme lois du profit » (ibid. : 444). Si l'on veut rechercher les raisons d'une telle confusion théorique, souligne Marx, c'est du côté de la méthode utilisée qu'il faut se tourner : Ricardo « veut exposer les lois du profit sans les moyens termes que représentent les lois de la plus-value » (ibid.). La bonne méthode consiste donc à distinguer valeur et prix, plus-value et profit, et à établir ensuite les termes intermédiaires qui mènent des uns (valeur et plus-value) aux autres (prix et profit) (cf. ibid. : 194).

4. Le correcteur ayant rendu son jugement, il convient d'établir, avant d'examiner la manière par laquelle Marx établit ces chaînons intermédiaires, la nature des textes à prendre en compte, c'est-à-dire de voir où, dans son œuvre, la « vérité » est dévoilée.

Quand Marx en vint-il à prendre en compte les distorsions introduites par l'exigence d'un taux général des profits ? Le problème n'est traité ou annoncé explicitement ni dans les *Linéaments* (1857-58), ni dans la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), ni dans les écrits antérieurs. Pour ce qui est de ces ouvrages, la théorie de la valeur travail y est seule exposée. Marx se contente de corriger une première « confusion » de Ricardo et de



Karl MARX en 1882.

rejeter son concept de « valeur du travail » en introduisant celui de « valeur de la force de travail ». Mais la seconde « confusion » de Ricardo, entre valeur et prix, n'est pas encore analysée.

Du mois d'août 1861 au mois de janvier 1862, Marx travaille au second fascicule de la *Contribution* qu'il interrompt pour se pencher sur l'histoire de l'économie politique ; le manuscrit qu'il nous laisse à ce sujet sont les *Théories sur la plus-value*³³. C'est lors de ces recherches historiques qu'intervient un élément nouveau qui l'oblige à modifier sa construction : « sous un certain angle, mon travail (le manuscrit pour l'impression) avance bien », écrit Marx à Engels le 15 août 1863 (Marx 1849-95 : 143) :

... je considère maintenant cette construction, et [...] je vois combien j'ai dû tout bouleverser, et [...] j'ai dû faire même une partie *historique* à partir d'une documentation partiellement inconnue.

Il s'agissait du fait, commente V. Vigodsky (1967 : 79), « que la théorie de la plus-value, dans la forme sous laquelle elle avait été élaborée dans les *Linéaments* ne pouvait pas être considérée comme achevée [...]. Mais après avoir fait cela, il devait parcourir le chemin inverse et montrer comment la plus-value 'règle' toutes les autres catégories du mode de production capitaliste : le profit, le profit moyen, la rente foncière, l'intérêt etc. [...]. En bref, il était nécessaire de compléter la théorie de la plus-value par la théorie du profit moyen et du prix de production. Marx résolut ce problème au cours de son travail sur les *Théories sur la plus-value* ». ³⁴.

³³ C'est un peu plus tard qu'intervient également le changement de plan d'ensemble du *Capital*. A ce sujet, voir Henryk Grossmann, *Die Änderung des Ursprüngliche Aufbauplans des Marxschen 'Kapital' und ihre Ursachen* (1929), V. Vigodsky (1967 : chap. IX) et surtout Roman Rosdolsky, *Zur Entstehungsgeschichte des Marxschen 'Kapital'* (1968 : introduction). Mais c'est l'analyse de Philippe Mongin (1977 : 7-21) qui nous paraît la plus pertinente.

³⁴ Cette thèse peut paraître infirmée par deux passages de Marx – le premier, tiré d'une lettre à Lassalle (11 mars 1858, Marx 1849-95 : 95), affirme avoir « tiré au clair » le problème des profits chez Ricardo. Mais il ne s'agit là que de l'explication du profit par la plus-value. Le second apparaît dans le cahier IV des *Linéaments* (Marx 1857-58 : 436). Il y est effectivement question du taux général des profits, du « coût de production » (prix de production) et des transferts entre capitalistes : mais de manière fort elliptique, voire hésitante. Marx cherche à accommoder le principe classique de la concurrence des

C'est en tant que sous-produit de la théorie de la rente absolue qu'il permet alors d'asseoir que la solution au problème de la transformation est annoncée dans une lettre à Engels (2 août 1862). Il en résulte que la prise en compte des problèmes liés au taux de profit uniforme et à la scission de l'analyse en deux niveaux n'apparaît incidemment que dans les *Théories sur la plus-value* (1862-63) pour être développée dans le livre III du *Capital* (1864-75). Elle est de toute façon antérieure à la rédaction du Livre I et ne peut par conséquent pas être considérée comme une « correction tardive » du premier Livre³⁵. C'est donc sur le Livre III que nous concentrerons notre attention, pour y déceler, avant tout, l'enjeu de cette question. Mais auparavant, il convient de nous pencher sur ce que Marx entendait par « travail abstrait » et « exploitation », deux termes que nous avons déjà utilisés et qui apparaîtront de manière récurrente dans tous les débats ultérieurs. Leur explication renvoie elle-même aux justifications, fournies par l'auteur, de l'assimilation opérée entre la valeur d'une marchandise et la quantité de « travail socialement nécessaire » qui y est incorporée.

5. La question de la fondation exclusive de la valeur dans le travail n'a tout d'abord pas été soulevée par Marx. A cet égard, le texte de la *Contribution* et de la première édition du *Capital* ne consiste qu'en une reprise des affirmations elliptiques de Ricardo sur le sujet³⁶. Et pourtant, le second ex-

capitaux. L'affaire en reste là : dans la *Contribution* (Marx 1859 : 38), Marx énumère les problèmes fondamentaux de l'économie politique légués par Ricardo. Les problèmes liés à l'offre et à la demande, à la concurrence et à la rente foncière y sont évoqués : mais pas celui du passage de la valeur au prix.

³⁵ Dans le chapitre 11 du Livre I du *Capital*, Marx remarque, à propos de la loi de proportionnalité de la plus-value par rapport au capital variable avancé, qu'elle « est en contradiction évidente avec toute expérience fondée sur les apparences ». Les profits des différentes branches, reconnaît-il, sont proportionnels au capital total avancé. « La solution de cette contradiction apparente exige bien des moyens termes, de même qu'en algèbre, il faut bien des moyens termes pour comprendre que $\frac{0}{0}$ peut représenter une grandeur réelle » (Marx 1872-75, 1 : 300-1)

³⁶ Cf. Marx 1859 et 1867. « Le rapport d'échange des marchandises montre au premier coup d'œil que la substance de la valeur d'échange est quelque chose de totalement indépendant et différent de l'existence physiquement tangible de ces marchandises ou de leur



Vilfredo PARETO.

posé était déjà une nouvelle élaboration du premier. « J'ai estimé que c'était nécessaire », affirme Marx dans une lettre à Kugelman (13 octobre 1866),

[...] parce que même les bonnes têtes ne comprennent pas la chose tout à fait exactement ; il devait donc y avoir quelque chose de déficient dans le premier exposé, particulièrement dans *l'analyse de la marchandise*. (Marx 1849-95 : 154)

Le processus de modification se poursuit avec l'édition française du *Capital* qui, de ce fait, possède, selon les termes de son auteur, « une valeur scientifique indépendante de l'original ». L'innovation majeure réside dans la distinction très nette opérée entre la « valeur » et la « valeur d'échange », d'une part, et, d'autre part, dans le procédé utilisé pour « prouver » que cette valeur ne saurait prendre sa source dans la valeur d'usage : une déduction par l'absurde, une simple élimination de termes manifestement inadéquats.

Pour découvrir ce qu'est la « substance de la valeur », Marx écarte tout d'abord ce qu'elle ne peut pas être, c'est-à-dire une propriété « naturelle » des marchandises. Le « quelque chose de commun » aux différentes marchandises,

existence en tant que *valeurs d'usage*. Un tel rapport se caractérise par *l'abstraction que l'on y fait de la valeur d'usage*. » (Marx 1867a : 25)

qui forme leur valeur, « ne peut pas être une propriété naturelle quelconque, géométrique, physique, chimique, etc., des marchandises. Leurs qualités naturelles n'entrent en considération qu'autant qu'elles leur donnent une utilité qui en fait des valeurs d'usage. Mais, d'un autre côté, il est évident que l'on fait abstraction de la valeur d'usage des marchandises quand on les échange » (Marx 1872-75, I : 53). Comme valeurs, les « marchandises ne contiennent [...] aucun atome de valeur d'usage », lit-on dans la quatrième édition allemande ; et ceci, précise Marx, « de quelque manière que celle-ci [la valeur] soit déterminée » (1890 : 177). Cette détermination ne peut donc apparaître qu'en tant qu'hypothèse, et non de résultat logique de l'élimination précédente comme pourtant le laisse entendre le texte :

... la valeur d'usage des marchandises une fois mises de côté, il ne leur reste plus qu'une qualité, celle d'être des produits du travail. (1872-75, I : 54)

Un tel raisonnement, cependant, prête par bien des points le flanc à la critique.

1. La déduction repose tout d'abord sur l'identification de la commensurabilité des marchandises et de leur propriété d'être des grandeurs de « substance » commune. Quelle est la nature de cette substance ? Nous aborderons le problème lorsque nous nous pencherons sur la nature du travail « abstrait ». Mais le caractère ambigu et « naturaliste » de ce terme doit être remarqué.
2. Le raisonnement exclut ensuite les différentes propriétés physiques des marchandises. Il ne tient ici que dans la mesure où il est fait exclusivement référence aux propriétés naturelles géométriques, physiques, chimiques etc., des objets, et qu'il semble *a priori* peu probable que ces derniers s'échangent en fonction de leur poids, de leur forme ou de leur couleur. Mais ces propriétés, qui forment la valeur d'usage au sens « objectif » du terme, peuvent entrer en relation avec d'autres éléments et fonder ainsi plusieurs « substances communes » autres que le travail. C'est ce que soulignait déjà Böhm-Bawerk. Marx affirme qu'il ne reste

qu'une seule qualité commune une fois les propriétés physiques mises de côté. « Vraiment ? Une seule qualité ? Ne reste-t-il pas encore cette autre qualité commune d'être *rare*s par rapport aux besoins qu'on en a ? Ou aussi d'être objets de l'offre et de la demande ? Ou aussi d'appartenir à quelqu'un ? Ou encore d'être des 'produits naturels' dans la mesure où ils sont tout autant des produits de la nature que du travail ? Pourquoi [...] le principe de la valeur ne pourrait-il pas résider dans l'une de ces propriétés communes plutôt qu'en celle d'être des produits du travail ? » (Böhm-Bawerk 1884-89 : 317-318). La difficulté est réelle, et l'on aurait tort de croire que l'objection ne provient que du point de départ de Böhm-Bawerk : la théorie marginale de la valeur. Car il est vrai que « Marx ne présente pas l'ombre d'une argumentation positive » en faveur de son développement. « Son unique argument est d'ordre négatif : la valeur d'usage, opportunément éliminée, *n'est pas* le principe de la valeur » (ibid. : 318).

3. Pour « déduire » le travail comme principe de la valeur, Marx délimite le champ de son analyse, d'une manière similaire au raisonnement de Ricardo, aux marchandises reproductibles à l'aide de travail. Là encore, la mise à l'écart ne repose que sur les besoins de la logique adoptée, la problématique en termes de prix naturels, et sur la tradition. Elle ne saurait se présenter comme preuve³⁷.
4. Tout procédé d'élimination demeure incomplet, et même si les qualités écartées par Marx l'avaient été à juste titre (point b ci-dessus), le

³⁷ Sur ce point, l'appréciation de Böhm-Bawerk, juste quant au fond, se fait excessive : Marx « se comporte en fin de compte comme celui qui désire à tout prix qu'une boule blanche sorte de l'urne et qui, pour obtenir ce résultat, ne pose sagement dans l'urne que des boules blanches ». Ce procédé est qualifié de « péché mortel de méthode ». Cf. ibid. : 65 : « C'est comme si un physicien, pour découvrir la cause d'une propriété commune à tous les corps, la gravité par exemple, sélectionnait les propriétés d'un seul groupe de corps, ceux transparents par exemple, et, après avoir passé en revue toutes les propriétés communes aux corps transparents, démontrait en fin de compte que toutes les autres propriétés ne peuvent être la cause de la gravité et proclamait donc que la transparence constitue l'origine de celle-ci ! » On retrouve là la réplique du dialogue impossible entre Ricardo et Malthus.

travail effectué n'est pas nécessairement la seule qualité qui reste en lice. « Lord Kelvin un jour découvre dans l'air atmosphérique un gaz inerte ; procédant par la méthode d'élimination, il aurait pu dire : ce gaz n'est pas de l'oxygène, ni de l'acide carbonique, ni de l'hydrogène, etc., donc c'est de l'azote. Il se serait trompé, c'était un nouveau gaz : l'argon » (Pareto 1902-3 : 352). Un tel procédé ne peut prendre en compte que des éléments connus au préalable, et écarte donc d'emblée toute nouvelle caractérisation.

5. La méthode de démonstration utilisée par Marx, enfin, n'est pas concluante dans la mesure où le même mode de déduction peut fort bien servir à prouver le contraire de ce que Marx veut établir. Ce point a été fort bien vu par Wicksteed et par Böhm-Bawerk. Marx précise en effet que le « quelque chose de commun » qui forme la grandeur de valeur n'est pas le travail « concret », déterminé dans le processus de travail, mais le travail « abstrait », « en général », représentant ce que tous les types de travaux concrets possèdent en commun. Mais dans la production, ce sont les différents travaux concrets, qualitativement différents et incomparables, qui comptent. « Si seul compte le travail utile, alors, lorsque les marchandises sont réduites à de simples produits indifférents de ce travail considéré dans l'abstrait, elles sont encore abstraitement *utiles* » (Wicksteed 1884 : 712) et cette utilité peut constituer le « quelque chose de commun » dont parle Marx. « Marx a donc tort lorsqu'il dit que, quand on passe de ce en quoi les valeurs d'échange diffèrent (valeurs d'usage) à ce en quoi elles sont identiques (valeurs d'échange), nous devons laisser leur utilité de côté et ne considérer que les gelées de travail abstrait. Ce que nous devons vraiment faire, c'est mettre de côté les utilités concrètes et spécifiquement qualitatives en quoi elles diffèrent, pour ne laisser que l'utilité générale et abstraite qui forme leur identité » (ibid. : 713-714)³⁸. En d'autres termes, puisque l'on est apparemment

³⁸ En toute rigueur, l'argument de Wicksteed est inexact (sa reformulation ne lui ôte cependant rien de sa pertinence). La comparaison des différents travaux est en effet in-

autorisé à parler d'une substance commune, le travail abstrait, bien que les différents travaux soient qualitativement différents, il n'y a aucune raison de ne pas pouvoir formuler un tel raisonnement à propos des valeurs d'usage et des utilités afférentes. Les raisonnements sont tous deux valides ou tombent à la fois.



Eugen von BÖHM-BAWERK.

6. Les développements précédents nous mènent tout droit du problème soulevé par le lien postulé entre le travail et la valeur à celui de la nature du travail à prendre en compte : l'argument formulé par Wicksteed en dépend, et il faut reconnaître que les textes de Marx qui concernent cette question

terpersonnelle. Celle des utilités liées aux différentes valeurs d'usage est le fait d'un seul individu : il reste alors à comparer, dans un second temps, les utilités des différents individus. Les deux démarches diffèrent donc d'une étape.

sont loin de posséder la limpidité nécessaire à la bonne compréhension de la chose.

Pour Marx, le travail qui apparaît dans le procès de production est « concret », spécifié par sa qualité et en cela différent de tout autre type de travail concret. Il ne peut donc en tant que tel constituer la substance de la valeur qui doit être de qualité unique et ne se distinguer que sous l'aspect quantitatif, d'une marchandise à l'autre.

Mais déjà le produit du travail lui-même s'est métamorphosé à notre insu. Si nous faisons abstraction de la valeur d'usage, tous les éléments matériels et formels qui lui donnaient cette valeur disparaissent à la fois [...]. Avec les caractères utiles et particuliers des produits du travail disparaissent en même temps, et le caractère utile des travaux qui y sont contenus, et les formes concrètes diverses qui distinguent une espèce de travail d'une autre espèce. Il ne reste donc plus que le caractère commun de ces travaux ; ils sont tous ramenés au même travail humain, à une dépense de force humaine de travail sans égard à la forme particulière sous laquelle cette force a été dépensée. (Marx 1872-75 : 54)

Le travail qui forme la substance de la valeur est le travail « en général », du travail « humain égal », « abstraitement humain » (Marx 1890 : 187).

Il s'agit pour nous de savoir ce que recouvre ce terme de travail « abstrait » qui est ici défini de manière fort elliptique, par des synonymes dont la signification n'apparaît pas plus clairement de prime abord. Plusieurs interprétations peuvent être proposées, qui se rattachent toutes à telle ou telle partie des textes de Marx.

Une première interprétation est purement conceptuelle, au sens idéaliste du terme. Le travail en général, abstrait, n'est que le concept de travail, la notion qui recouvre effectivement, sur le plan des catégories, tous les types imaginables de travaux concrets, comme le concept de fruit le ferait de son côté pour les différentes sortes de fruits (Marx 1845 : 73-77) ou comme l'utilité peut recouvrir les diverses utilités concrètes. Mais ce travail abstrait forme la substance de la valeur : en tant que tel, le concept serait alors hypostasié, et rien n'est plus éloigné de la volonté initiale de Marx. Il faut pourtant admettre

que la formule citée, tout comme d'autres qui parsèment les différents écrits, suggère cette optique. Elle constitue l'indice d'une réelle difficulté théorique.

Un second type d'interprétation est également avancé par Marx et repris par la suite, en sous-main ou tout à fait ouvertement, par nombre de commentateurs : il s'agit de la conception physiologique du travail abstrait. « En fin de compte », écrit Marx,

... toute activité productive, abstraction faite de son caractère utile, est une dépense de force humaine. La confection des vêtements et le tissage, malgré leur différence, sont tous deux une dépense productive du cerveau, des muscles, des nerfs, de la main de l'homme, et en ce sens du travail humain au même titre. (Marx 1872-75, 1 : 59)

Le mouvement de la force humaine de travail « ne fait que changer de forme dans les diverses activités productives » (ibid.). Le travail abstrait consisterait donc en une dépense de force physiologique de travail, mesurée, pourquoi pas, en quantité d'énergie.

Il résulte de ce qui précède que s'il n'y a pas, à proprement parler, deux sortes de travail dans la marchandise, cependant le même travail y est opposé à lui-même, suivant qu'on le rapporte à la valeur d'usage de la marchandise comme à son produit, ou à la valeur de cette marchandise comme à sa pure expression objective. Tout travail est d'un côté dépense, *dans le sens physiologique*, de force de travail, et, à ce titre de travail humain égal, il forme la valeur des marchandises. De l'autre côté, tout travail est dépense de force humaine sous telle ou telle forme productive, déterminée par un but particulier, et à ce titre de travail concret et utile, il produit des valeurs d'usage. (ibid. : 61, n.s.)

Cette seconde optique nous semble tout aussi irrecevable que la première. Elle va au devant d'innombrables difficultés, à notre avis insolubles, et se place en contradiction avec d'autres passages importants de Marx. Il peut tout d'abord paraître curieux qu'une science importe d'une autre science (biologie, physique...) son concept central et sa mesure, d'autant plus que cette dernière semble bien inexistante. Ce type d'explication dilue ensuite le travail abstrait dans l'énergie humaine (dépense de « nerfs », de « muscles » etc.), et l'énergie humaine dans l'énergie tout court. Pourquoi considérer alors le

seul travail humain comme source de valeur ? En outre, cette optique crée des contradictions au sein même de l'analyse. Dans la mesure où seule l'énergie physiologique est prise en compte, la distinction et le rapport quantitatif entre le travail simple et le travail complexe peuvent bien s'inverser : la dépense d'énergie, dans les types de travaux habituellement déterminés comme « simples », ne paraît-elle pas supérieure, du moins pour la dépense musculaire, à celle qui s'effectue dans ceux désignés comme « complexes », la dépense de « matière grise » étant difficilement mesurable ? La distinction théorique entre le travail productif et improductif s'estompe également, et avec elle la détermination historique de la valeur. Enfin, sur un autre plan, tout aussi important, le fait de désigner comme « substance de la valeur » une « propriété naturelle, physique, chimique » d'une marchandise particulière, la force du travail, n'est-il pas en opposition avec le raisonnement mené précédemment, lorsque l'on avait précisément écarté ces propriétés de l'analyse du rapport d'échange ? Toutes ces interrogations, on le voit, sont essentielles, et la cohérence théorique d'ensemble, pour être maintenue, exige qu'on y réponde.

Une troisième interprétation considère le travail abstrait comme un fait réel, pratique, émergeant d'autant plus de la société capitaliste que celle-ci se développe et que croît la grande industrie. Elle se fonde sur certains paragraphes du « Chapitre VI inédit » du *Capital* (1863-66 : 45-46), qui soulignent l'indifférence croissante des travailleurs salariés vis-à-vis de leur travail et du caractère concret de celui-ci, indifférence non pas tant physiologique que pratique, obtenue par le biais de la déqualification imposée par la technique. Un autre passage, souvent mis en avant, est tiré de l'*Introduction* de 1857. L'abstraction du travail en général, y lit-on,

... n'est pas seulement le résultat dans la pensée d'une totalité concrète de travaux [premier type d'explication, ci-dessus]. L'indifférence à l'égard de tel ou tel travail déterminé correspond à une forme de société dans laquelle les individus passent avec facilité d'un travail à l'autre et dans laquelle le genre précis de travail est pour eux fortuit, donc indifférent. Là le travail est devenu, *non seulement sur le plan des catégories* [sic], *mais dans la réalité même*, un moyen de créer la richesse en général.

(Marx 1857 : 168, n.s.)

Ceci est surtout sensible dans la forme la plus moderne de la société bourgeoise, les Etats-Unis.

C'est donc là seulement que l'abstraction de la catégorie 'travail', 'travail en général', travail 'sans phrase', point de départ de l'économie moderne, devient vérité pratique. (ibid.)

Le travail ne serait « abstrait », « général », que parce que les différences entre les travaux concrets se seraient estompées, devenues inessentiels et d'une importance pratique négligeable. Cette interprétation aboutit en fait à abolir purement et simplement la distinction théorique établie entre le travail concret et le travail abstrait. Le travail deviendrait réellement abstrait parce que le travail concret s'uniformise en qualité. C'est placer sur un même plan deux processus différents, l'un pratique (la déqualification), l'autre théorique (l'analyse de la valeur). Cette problématique, qui entre par ailleurs en contradiction avec les faits et avec d'autres affirmations de Marx concernant l'émergence continue de diverses formes de travail dans le mode de production capitaliste, est selon nous irrecevable. Nous verrons par la suite comment les passages cités à l'appui de cette thèse peuvent recevoir une autre interprétation qui les réconcilie avec les affirmations contraires de Marx (ci-dessous, chapitre 14).

Un quatrième et dernier type d'interprétation du travail abstrait souligne la réalité purement sociologique de celui-ci, ou, pour reprendre la formule de Marcel Mauss, conçoit la valeur et le travail abstrait comme « fait social total ». Elle s'appuie sur un bon nombre de passages de Marx habituellement passés sous silence par ceux qui adoptent une optique purement conceptuelle, physiologique ou historico-pratique, ou encore, ce qui n'est pas rare, les trois à la fois. Il s'agit, en somme, de prendre au sérieux les affirmations de Marx concernant la réalité (« l'objectivité ») « *fantomatique* » des produits du travail, et la caractérisation du « travail humain indistinct » comme une « substance *sociale* commune » des produits qui se voient, en tant que tels, « *réputés* valeurs » (Marx 1872-75 : 54, n.s.). Des paragraphes entiers



Philip Henry WICKSTEED.

développent cette idée, tel celui-ci, tiré du premier chapitre du *Capital*.

L'objectivité de valeur des marchandises se distingue de la veuve Hurlig en ceci qu'on ne sait pas où la trouver. Par un contraste absolu avec l'objectivité sensiblement grossière des corps des marchandises, *il n'entre aucun atome de matière naturelle dans l'objectivité de valeur de celles-ci*. Que l'on tourne et retourne comme on voudra une marchandise singulière : *en tant qu'objet de valeur, elle reste insaisissable*. Se souvient-on cependant que les marchandises ne possèdent une objectivité de valeur que dans la mesure où elles expriment *la même unité sociale*, le travail humain, se souvient-on qu'*en conséquence*, leur objectivité de valeur est *purement sociale*, et l'on comprendra sans effort que cette objectivité de valeur ne puisse apparaître que dans un rapport social de marchandise à marchandise. (Marx 1890 : 188, n.s.)³⁹

7. La conclusion de tout ceci s'impose : tout comme la déduction du travail comme fondement de la valeur, la définition du concept principal de la théo-

³⁹ Dans la *Contribution*, enfin, il est un passage où Marx oppose le travail concret, qu'il assimile au travail physiologique, au travail général, abstrait, qu'il place au niveau social. « Activité systématique en vue de s'approprier les produits de la nature sous une forme ou une autre », écrit-il, « le travail est la condition *naturelle* de l'existence humaine, la condition – *indépendante de toute forme sociale* – de l'échange de substances entre l'homme et la nature. Le travail créateur de valeur d'échange, *au contraire*, est une forme de travail *spécifiquement sociale* (Marx 1859 : 15, n.s.)

rie, le « travail abstrait », pose de sérieux problèmes d'interprétation. Le seul auteur qui, à notre connaissance, ait insisté sérieusement sur ces points en tentant de les résoudre est Isaac I. Roubine (1927, 1928). Les débats autour de la construction de Marx ont en général esquivé ce problème et, à quelques exceptions près, partisans comme adversaires du *Capital* ont considéré le premier livre de cette œuvre comme achevé logiquement. Dans les chapitres suivants, nous admettrons, avec les protagonistes, cette manière de voir les choses, avant de revenir sur la question. Un second préalable doit cependant être abordé : la théorie de l'exploitation du travail par le capital. Surdéterminant la théorie de la valeur-travail, elle constitue le véritable enjeu de la transformation des valeurs en prix de production.

8. L'un des principaux critères adoptés par Marx pour juger du plus ou moins grand degré de « confusion » dans les analyses des auteurs « classiques » ou « vulgaires » est celui de l'origine et de la nature du profit. On connaît la solution qu'il propose à ce qu'il appelle une « énigme » posée à l'économie politique. L'ouvrier ne vend pas son travail mais sa force de travail évaluée de manière indirecte par la valeur des marchandises qui concourent à sa reproduction sociale. L'acheteur utilise celle-ci à sa valeur d'usage dans le processus de production, qui est précisément de créer de la valeur ; et, en l'occurrence, une valeur plus importante que celle qu'elle a coûté. La différence positive constitue la « plus-value », ou « surtravail », ou encore travail non payé, appropriée par celui qui met en œuvre la production.

Nous ne pouvons pas nous étendre ici sur toutes les difficultés soulevées par cette analyse⁴⁰, dont certaines renvoient par ailleurs à la question de la distinction entre le travail concret et le travail abstrait. Il suffit de souligner deux points sur lesquels nous reviendrons de manière récurrente, et autour desquels se sont traditionnellement concentrés les débats. Le premier concerne la prétention de Marx de démontrer scientifiquement l'exploitation du travail par le capital. Le second a trait au fondement de la démonstration

⁴⁰ Sur ce sujet, voir en particulier Masson et Rebeyrol (1979) et Cavallès (1980).

de Marx : la loi de la valeur, et non celle des prix de production, ce qui pose le problème de la pertinence du maintien de la théorie marxienne de la répartition lorsque l'on passe de l'une à l'autre.

En premier lieu, il faut bien voir que si la loi de la valeur paraît nécessaire à la démonstration de l'exploitation, elle n'en est pas pour autant suffisante. Supposons l'échange à la valeur. Sur la base de ce seul principe, qu'est-ce qui nous permet d'affirmer que, de la production, il résultera un surplus en valeur ? Si ce surplus existe, et étant donné que la force de travail est la seule marchandise qui crée de la valeur, on peut dire que la plus-value résulte du surtravail, mais à une condition : que la valeur de la force de travail n'excède pas la quantité de valeur qu'elle crée. Mais ceci, la théorie elle-même ne nous l'assure pas, et tout l'édifice dépend en dernière instance d'une constatation empirique. En d'autres termes, ce n'est pas parce que les marchandises s'échangent à leur valeur qu'il existe un surtravail, mais c'est parce que l'on constate que les capitalistes dégagent un surplus monétaire et que les rapports d'échange sont supposés s'effectuer selon les quantités de travail incorporées que la plus-value est ramenée à du surtravail. La théorie de la valeur est donc bien nécessaire à la théorie de l'exploitation, mais non suffisante. Il faut en effet y ajouter un élément empirique irréductible ainsi, comme nous le verrons, qu'un jugement de valeur. Si l'on se souvient des difficultés soulevées dans les pages qui précèdent, toute la théorie de la substance de la valeur revêt bien les apparences d'une construction *ad hoc*, finalisée par une conception particulière de la répartition des revenus. De la théorie de la valeur ne découle pas logiquement la théorie de la répartition, mais la première est forgée en fonction de la seconde. La démarche de Ricardo n'était pas différente.

Il reste que l'identification de la plus-value et du surtravail résulte de ce projet, mais n'est pas démontrée. On en déduit en effet de manière logique que la valeur de la force de travail doit être inférieure à la valeur qu'elle est censée créer, mais on ne le démontre pas. Le seul élément qui nous permette de l'établir, est de comparer ce que la force de travail consomme et

ce qu'elle produit, ce que l'on ne peut évidemment faire qu'au niveau global de l'ensemble de l'économie, pour toutes les forces de travail regroupées. La déduction de l'exploitation est donc également tributaire, chez Marx, d'un raisonnement en termes réels de partage d'un produit net physique. C'est ce partage qui, valorisé, est ensuite étendu aux branches de l'économie, et non l'inverse comme le laissent croire les présentations habituelles de l'affaire, dont celle de Marx lui-même. Quant à nommer « exploitation » ce partage constaté au niveau global, en termes physiques, cela requerrait une justification qui n'est jamais fournie par l'auteur puisque, à ses yeux, l'assimilation entre plus-value et surtravail paraissait logiquement ressortir des prémisses de son système. Il s'agit là d'un point central que nous retrouverons maintes fois par la suite.

En second lieu, la surdétermination de la loi de la valeur par la théorie de la répartition est soulignée par Marx lui-même lorsqu'il aborde les problèmes liés à l'uniformité du taux de profit. Marx admet que les marchandises s'échangent en raison de rapports différents de ceux dictés par les valeurs, mais la première étape du raisonnement lui semble nécessaire à des fins de « démystification » des catégories utilisées par l'économie politique, et notamment la notion de profit. La loi de la valeur est censée dévoiler ce qui se passe réellement derrière les décors illusoire de la concurrence et des prix, dénoncer le « monde enchanté » de surface dans lequel le travail apparaît intégralement rémunéré et où le profit semble émerger de manière naturelle de la mise en œuvre du capital, tout comme l'intérêt de la simple cession provisoire d'une somme d'argent. Au début de livre III du *Capital*, de longs passages développent ce thème (Marx 1864-75, 1 : 47-67), une constante de l'œuvre de Marx⁴¹.

⁴¹ Cf. aussi la célèbre lettre à Engels, 27 juin 1867 (Marx 1849-95 : 169).

SIX

Les deux conceptions du problème de la transformation

LES PROBLÈMES CONCERNANT LE CONCEPT de travail abstrait et la démonstration de l'exploitation mis à part, la logique du passage de la valeur au prix peut être établie. Elle se décompose en deux temps : la mise au jour des hypothèses du raisonnement, et la formalisation de celui-ci.

Fondamentalement, Marx entend demeurer, en matière de valeur et de prix, dans l'optique classique des prix naturels. Il prend donc à son compte toutes les hypothèses héritées de cette problématique. Mais il en ajoute d'autres, non essentielles, simplement destinées à lui faciliter la tâche dans l'exposé de ses principes. Il est bon de les conserver à l'esprit afin d'éviter tout malentendu par la suite. C'est ainsi que seul le capital « productif » est pris en compte, les autres formes de capital (commercial, porteur d'intérêt...) et les questions liées à la rente foncière étant reléguées à une étape ultérieure de l'analyse.

Vient ensuite une série d'hypothèses habituelles en la matière : la valeur de la monnaie, la longueur de la journée de travail, la productivité et l'intensité du travail, le niveau des salaires, et le taux de plus-value par voie de conséquence, sont considérés comme donnés et constants. Enfin « lorsque, au cours de cette étude, nous parlons de composition ou de rotation du capital dans un secteur donné de la production, nous supposons toujours que le ca-

pital investi dans ce secteur l'a été dans le rapport moyen normal. De façon générale, nous supposons qu'il s'agit de la moyenne du capital total investi dans le secteur donné et non des différences fortuites qui existent entre les capitaux individuels investis dans ce secteur » (Marx 1864-75, 1 : 161).

Le temps de rotation des différents capitaux est supposé uniforme et constant. Il est formé de la somme du temps de production et du temps de circulation, c'est-à-dire par le laps de temps qui s'écoule entre le moment où le capital est investi en éléments de la production et où il revient au capitaliste sous forme argent. Si des capitaux possèdent des temps de rotation différents, alors celui dont le temps de rotation est le plus bref sera à même de recommencer, pendant une période donnée, davantage de cycles de production que ne le font les autres capitaux, donc de créer plus de plus-value qu'eux avec le même capital total, et par conséquent d'avoir un taux de profit supérieur, toutes choses égales par ailleurs. La différence provient du fait que seul le capital constant circulant et le capital variable doivent être avancés au début de chaque cycle de production, mais non le capital fixe. Dans la prise en compte des différentes branches pendant une période donnée, ce fait se traduit simplement par la masse des capitaux avancés dans chaque branche en moyenne pour la période : ce qui équivaut en fait, sur le plan logique, à formuler l'hypothèse citée.

Une dernière hypothèse vient s'ajouter aux précédentes : elle postule l'uniformité du taux de plus-value dans toute l'économie (ibid. : 159)⁴².

2. Adoptons à présent une première notation que nous serons amenés à modifier par la suite. Soit

$$\lambda_i = c_i + v_i + pl_i$$

la valeur de la production de la branche i , où $c_i = \alpha C_i$ représente la fraction

⁴² Pour justifier ceci, Marx fait d'abord appel à l'autorité d'Adam Smith (ibid.). Dans un chapitre ultérieur, il revient sur cette question et l'explique par le libre déplacement des ouvriers d'une branche à une autre et par la concurrence qu'ils se font entre eux.



Le Capital, Livre I, première édition allemande (1867).

α consommée du capital constant avancé C_i , v_i le capital variable mis en œuvre et pl_i la masse de plus-value retirée de la production. On désigne par :

$$K_i = C_i + v_i$$

le capital total avancé dans la branche, par :

$$e_i = \frac{pl_i}{v_i}$$

le taux de plus-value, par :

$$\rho_i = \frac{pl_i}{K_i}$$

le taux de profit, et par :

$$q_i = \frac{C_i}{K_i}$$

la composition organique du capital engagé dans la branche i ⁴³.

Puisque la composition organique du capital investi est différente de branche à branche, « des portions identiques de capital total, dans les différentes sphères de production, impliquent des sources de plus-value plus ou moins grandes, la seule origine de la plus-value étant le travail vivant. La masse de travail mis en œuvre par un capital de 100, donc aussi le surtravail qu'il s'approprie, dépend de l'importance de son élément variable, le degré d'exploitation du travail restant constant. Si un capital se composant en pourcentage de $90c + 10v$ [...] produisait autant de plus-value ou de profit qu'un capital composé de $10c + 90v$, il serait clair que la plus-value, donc la valeur tout court, n'aurait pas le travail comme origine, ce qui supprimerait toute base rationnelle de l'économie politique » (Marx 1864-75, I : 166). Il s'ensuit que les taux de profit par branche sont inégaux.

Or, et à peu près pour les mêmes raisons que Ricardo, Marx voit dans

⁴³ La définition de la « composition organique » est ici légèrement modifiée sans que l'analyse s'en trouve affectée.

l'uniformité du taux de profit une condition de fonctionnement du mode de production capitaliste :

...il n'existe pas et il ne saurait exister des différences dans les taux moyens de profit entre les différentes branches de production, sans que tout le système de la production capitaliste en soit supprimé. (ibid. : 170)

Marx en conclut logiquement qu'il

...semblerait [...] que la théorie de la valeur soit ici incompatible avec le mouvement réel et les phénomènes objectifs accompagnant la production et qu'il faille par conséquent renoncer à comprendre ces phénomènes. (ibid.)

Comme l'on sait, la difficulté est cependant résolue par les schémas de la transformation des valeurs en prix de production, qui consistent à ajouter au coût de production des marchandises des différentes branches un « profit moyen » calculé sur le capital total avancé dans chaque branche, sur la base d'un taux uniforme des profits déduit au niveau de l'ensemble des branches comme le rapport de la plus-value globale produite au capital total avancé :

$$\rho = \frac{\sum pl_i}{\sum K_i}$$

Le principe repose sur une redistribution de la plus-value globale parmi les branches de production, ce que Marx illustre par les célèbres tableaux numériques du Livre III du *Capital* (chapitre 9).

Ces principes brièvement rappelés, cinq constatations s'imposent afin d'éviter toute confusion dans l'analyse :

1. le taux de profit est calculé avant les prix, comme grandeur indépendante de ceux-ci ;
2. le taux de profit est égal, par hypothèse, au rapport de la plus-value globale à la valeur du capital total engagé dans l'économie ;
3. il n'est donc pas étonnant, puisque par hypothèse le profit n'est qu'une redistribution de la plus-value, de retrouver en fin de schéma les célèbres

égalités quantitatives⁴⁴ :

$$\Sigma \text{ plus-values} = \Sigma \text{ profits} \quad \text{et} \quad \Sigma \text{ valeurs} = \Sigma \text{ prix}$$

On ne peut donc pas déduire du schéma ce que l'on pose au départ : c'est-à-dire que ces égalités quantitatives ne pourront en aucun cas être présentées comme preuve de sa validité ;

4. l'écart prix-valeur dans chaque secteur dépend de la composition organique du secteur pris en compte comparée à une composition définie comme « moyenne » (composition organique du capital social) que nous noterons q_o ;

...nous appelons capitaux de composition *supérieure* ceux qui contiennent un pourcentage plus grand de capital constant, partant un pourcentage plus petit de capital variable, que le capital social moyen. Inversement nous appellerons capitaux de composition *inférieure* ceux dont le capital constant est relativement plus petit, le capital variable plus grand que ceux du capital social moyen. Enfin, nous appellerons capitaux de composition moyenne ceux dont la composition coïncide avec celle du capital social moyen. (ibid. : 180)

Dans ce dernier cas, « le prix de production des marchandises [...] coïncide exactement ou presque [sic] avec leur valeur exprimée en argent » (ibid. : 189) ;

5. le taux de profit général, tel qu'il est calculé, dépend de deux éléments :

⁴⁴ « Sur le plan analytique, il est possible que l'idée de la 'conservation des totaux' dans la 'transformation' soit venue à Marx, comme le soutient A. C. Whitaker (cf. *History and Criticism of the Labor Theory of Value*, New York, 1904 : 62) de la lecture d'un passage des *Principles of Economics* de J. R. McCulloch. Ce dernier écrit : 'On doit noter que, bien que les oscillations des salaires provoquent quelques variations dans la valeur d'échange de quelques marchandises particulières, elles n'ajoutent ni ne retranchent rien à la valeur totale de la masse globale de marchandises. Si elles accroissent la valeur de celles qui sont produites par des capitaux moins durables, elles diminuent d'autant la valeur de celles qui sont produites par des capitaux plus durables. Leur valeur globale demeure donc inchangée. Et bien qu'il ne soit pas exactement vrai de dire d'une marchandise particulière que sa valeur d'échange est égale à celle de ses dépenses de production, ou de la quantité de travail requise pour la produire et la conduire au marché, il est correct d'affirmer que ceci se produit pour la masse globale des marchandises.' » (Ginzburg 1976 : XIX, note 26)

des compositions organiques des capitaux investis dans les différentes branches et des masses respectives de ces capitaux, c'est-à-dire du mode de répartition du capital social parmi les différentes branches de production (cf. *ibid.* : 179).

3. Une formalisation simple, inspirée de L. von Bortkiewicz (1906b et 1907a), va nous aider à mieux saisir ces points et les difficultés qu'ils soulèvent. Puisque la valeur de la production de marchandises dans la branche s'écrit :

$$\lambda_i = c_i + v_i + pl_i \quad (1)$$

et puisque l'on a :

$$\pi_i = \frac{\sum pl_i}{\sum K_i} K_i \quad (2)$$

où π_i représente la masse de profit moyen par branche, le prix de production p_i s'écrit par conséquent, si l'on convient de prendre pour unité de chaque marchandise la quantité globale qui en est produite pendant la période :

$$p_i = (c_i + v_i) + \pi_i \quad (3)$$

Si $e = \frac{pl_i}{v_i} = \frac{\sum pl_i}{\sum v_i}$ et $\rho = \frac{\sum pl_i}{\sum K_i}$ désignent respectivement les taux uniformes

de plus-value et de profit, et $q_o = \frac{\sum C_i}{\sum K_i}$ représente la composition organique « moyenne », on en déduit :

$$p_i = \alpha C_i + v_i + \rho(C_i + v_i) \quad (4)$$

et :

$$\rho = (1 - q_o)e \quad (5)$$

d'où :

$$p_i = \lambda_i + (C_i + v_i)(q_i - q_o)e \quad (6)$$

La formule 6 nous indique que le prix de production est supérieur ou infé-

rieur à la valeur selon que la composition organique du secteur est supérieure ou inférieure à la composition moyenne. La formule 5, d'autre part, nous montre bien que le taux général des profits dépend de la masse du capital global. Nous pouvons préciser ce point en posant :

$$\Omega_i = (C_i + v_i) / (\sum C_i + \sum v_i) = \frac{K_i}{\sum K_i} \quad \text{avec :} \quad \sum \Omega_i = 1$$

Puisque $q_o = \frac{\sum C_i}{\sum K_i} = \sum \Omega_i q_i$, nous obtenons :

$$\rho = (1 - q_o)e = (\sum \Omega_i - \sum \Omega_i q_i)e = \sum [\Omega_i(1 - q_i)]e \quad (7)$$

Il apparaît ici clairement que le taux de profit moyen dépend chez Marx :

1. de tous les secteurs de l'économie,
2. des compositions organiques de ces secteurs (les q_i),
3. et des masses de capitaux respectivement investies dans ces secteurs (les Ω_i).

Ce schéma de la transformation des valeurs en prix de production est devenu célèbre dans la littérature par l'accusation d'incohérence logique qu'on lui a adressée. Marx lui-même était conscient de ce fait. Aussi devons-nous d'examiner les différentes tentatives qu'il a faites pour y répondre. Celles-ci se situent autour de deux axes : l'analyse purement logique, insérée dans la problématique classique des prix naturels, et, face aux difficultés persistantes, les essais de reformulation du problème (tentative d'échapper à la logique précédente en en prenant implicitement le contrepied).

4. Le premier type d'accusation portée à l'encontre du raisonnement de Marx est bien connu : il concerne la cohérence de l'argumentation dès lors que les éléments du capital constant et du capital variable engagés doivent apparaître dans les calculs en termes de prix de production et non plus de valeurs.

Il est [...] facile de démontrer comment le procédé utilisé par Marx pour transformer les valeurs en prix de production est erroné [...].

L'erreur de Marx consiste dans le fait qu'il transporte, sans les modifier, certaines grandeurs du schéma des valeurs dans celui des prix : en convertissant les valeurs en prix, il n'est pas licite d'exclure de cette conversion les capitaux constants et variables investis dans les différentes sphères de production. (Bortkiewicz 1907a : 45)

Autrement, une même marchandise serait susceptible de posséder deux évaluations distinctes : elle pourrait être achetée à sa valeur, et vendue à son prix de production, en général différent de la valeur, ce qui constitue une absurdité manifeste.

Marx lui-même, il faut le souligner, mentionne le problème en question dans plusieurs passages du *Capital*, immédiatement après l'exposé de la « transformation ».

1. Une remarque très précise est formulée (Marx 1864-75, I : 177) : la différence qui existe dans les branches entre le profit et la plus-value ne peut que se manifester également au niveau des capitaux constants et variables engagés dans ces branches, et non uniquement à celui des produits. Par conséquent, l'écart qui existe entre la valeur et le prix des capitaux avancés ne peut manquer de fausser les calculs et de contester le bien-fondé des schémas exposés⁴⁵.
2. Cette remarque est réitérée un peu plus loin dans le texte, sous une forme encore plus claire. La difficulté est toujours la même : les moyens de productions doivent être évalués en prix et non en valeur.

A l'origine, nous avons supposé que le prix de revient d'une marchandise était égal à la *valeur* des marchandises consommées dans sa production. Mais, pour l'acheteur, le prix de production d'une marchandise est son prix de revient. Le premier peut donc entrer, en tant que coût de production, dans la formation du prix d'une autre marchandise. Puisqu'il est possible que le prix de production s'écarte de la valeur de la marchandise, son coût de production renfermant le prix de production d'une autre marchandise peut lui aussi se trouver au-dessus ou au-dessous de cette fraction de

⁴⁵ Une remarque analogue est formulée dans les *Théorie sur la plus-value* (Marx 1862-63, III : 167-168).

la valeur globale qui constitue la valeur des moyens de production consommés. *Il faut donc se rappeler cette signification altérée du coût de production et penser qu'une erreur est toujours possible* quand, dans une sphère de production particulière, on pose le coût de production de la marchandise comme égal à la valeur des moyens de production consommés au cours de la production. (Marx 1864-75, I : 181, n.s.)

3. Dans le chapitre 12, enfin, au second paragraphe (« Prix de production des marchandises de composition moyenne »), la circularité est de nouveau évoquée : mais le raisonnement est cette fois étendu jusqu'à la « branche moyenne » qui voit évidemment ses propriétés remises en cause (cf. *ibid.* : 220-221).
5. Quelles réponses Marx apporte-t-il à ces réserves ? Nous nous pencherons sur celles qu'il a essayé d'apporter aux points 1 et 3 car la réplique au point 2 constitue une fin de non recevoir :

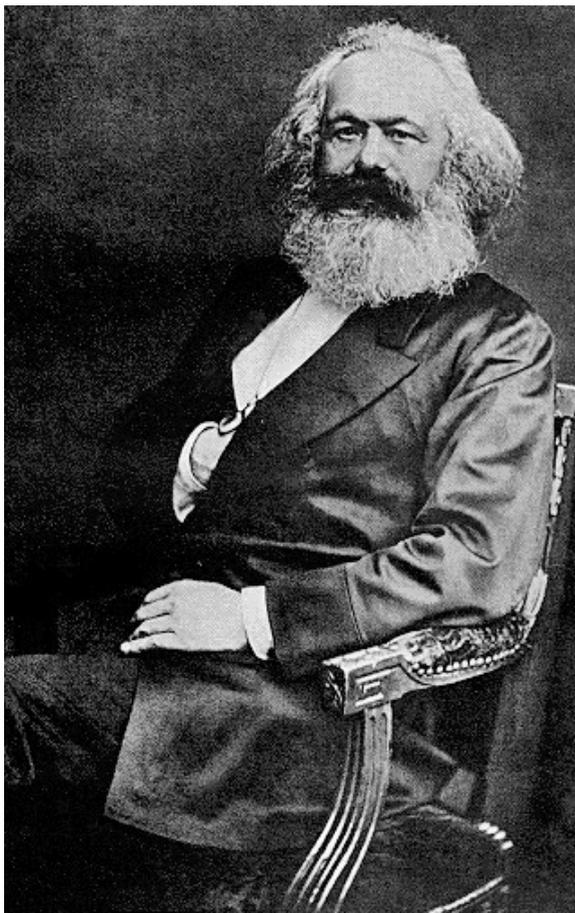
... pour l'étude en cours, il est inutile d'examiner ce point de plus près. (*ibid.* : 181)

À la remarque formulée au point 1, Marx répond de la manière suivante :

... cette difficulté se résout ainsi : une plus-value trop importante entrant dans une marchandise est compensée dans une autre marchandise par une plus-value d'autant plus petite. Par conséquent, les écarts par rapport à la valeur affectant les prix de production des marchandises s'annulent réciproquement. Somme toute, dans l'ensemble de la production capitaliste, la loi générale ne s'impose comme tendance qu'approximativement et de manière complexe et se présente comme une moyenne de fluctuations éternelles qu'il est impossible de fixer rigoureusement. (*ibid.* : 177-178)

Quand au point 3, les éventualités qui y sont évoquées « ne changent en rien », selon Marx, « l'exactitude des thèses énoncées pour les marchandises de composition moyenne » (*ibid.* : 221), bien qu'il vienne explicitement de reconnaître le contraire :

... la quantité de profit qui échoit à ces marchandises est égale à la quantité de plus-value qu'elles recèlent. Pour le capital [...] composé



Karl MARX en 1875.

de $80c + 20v$, ce qui importe pour déterminer la plus-value n'est pas de savoir si ces chiffres traduisent des valeurs effectives, mais plutôt dans quel rapport ils se trouvent, à savoir que $v = \frac{1}{5}$ et $c = \frac{1}{5}$ du capital total. Si c'est bien le cas, comme nous l'avons supposé plus haut, alors la plus-value produite par v est égale au profit moyen. Ceci posé, le prix de production est égal au prix de revient plus le profit [...]; il est donc pratiquement égal à la valeur de la marchandise. Ceci veut dire que, dans ce cas, une augmentation ou un abaissement du salaire n'entraîne pas plus une modification [du prix de production] qu'ils ne le feraient pour la valeur de la marchandise; ils produisent simplement un mouvement en sens inverse, c'est-à-dire un abaissement ou une augmentation dans le taux de profit. (ibid.)

Nous nous trouvons donc devant trois types de réponses :

1. l'idée est avancée d'une compensation entre les écarts positifs ou négatifs qui existent entre les prix de production des éléments du coût par rapport à leurs valeurs respectives; il s'agit là de la première partie de la réponse au point 1;
2. est souligné le caractère approximatif des lois économiques : seconde partie de la réponse au point 1;
3. la réponse au point 3, enfin, met l'accent sur les propriétés de la « marchandise moyenne ».

6. Aucune de ces réponses ne paraît valable. Chacune d'entre elles, en effet, présuppose d'une manière ou d'une autre ce qu'elle veut démontrer, c'est-à-dire la validité des schémas tels qu'ils ont été reportés plus haut.

La première suppose valables les égalités quantitatives globales (Σ prix = Σ valeurs, et Σ profits = Σ plus-values) car sans elles on ne pourrait pas parler de compensation. Or, ces égalités ne sont pas un résultat du schéma, mais une hypothèse, une autre façon de définir le taux général de profit comme rapport entre la plus-value globale et le capital total engagé exprimé en valeur : on ne peut donc justifier une compensation à l'aide de cette compensation elle-même. C'est ce que ne manque pas de relever Bortkiewicz (1907a : 47), et, à sa suite, Meldoles (1971 : XXXIII).

La seconde est ambiguë : elle confond deux domaines bien distincts, celui de la rigueur théorique et celui de l'approximation statistique. « La question ne porte pas en effet sur l'adéquation du modèle théorique à la réalité concrète du système capitaliste, mais bien plutôt sur l'inadéquation du procédé à l'aide duquel le modèle lui-même est construit, procédé qui, à la fois, tient et ne tient pas compte de la loi de l'uniformité du taux de profit » (Vianello, 1963-64 : 5)⁴⁶.

La troisième, enfin, repose sur plusieurs assertions :

1. il est possible de trouver une « branche moyenne » ;
2. ce qui importe, c'est le rapport du travail aux éléments du capital ;
3. dans cette branche moyenne la plus-value est égale au profit et donc le prix de production « pratiquement égal » à la valeur, la distorsion étant introduite par le coût de production exprimé en prix.

Mais de dernier point remet tout en cause, comme le pressent Marx. Quoi qu'il en soit, tout l'argument repose aussi sur la validité des schémas de la transformation d'où découlent les considérations sur la branche et la marchandise « moyennes »⁴⁷.

Quelles que soient les réponses que les différents auteurs tenteront d'apporter à ce problème après Marx, ils resteront pour la plupart à l'intérieur de la problématique que nous venons de définir et que l'on peut bien qualifier de conception de la « transformation » comme problème logique au sein de la problématique des prix naturels. Mais les vieux démons de l'optique adverse vont ressurgir. La concurrence, l'offre et la demande, n'auraient-elles pas leur mot à dire dans cette affaire ? Marx va se laisser tenter. Pourtant, l'enjeu est de taille, ici comme chez Ricardo, car si la péréquation est effectivement expliquée par la concurrence, l'établissement des prix de production et du taux général de profit résulte alors de cette action et ne lui préexiste pas.

⁴⁶ Cette remarque a, elle aussi, été formulée par Bortkiewicz (1907a : 50-51).

⁴⁷ Remarquons par ailleurs qu'à partir du moment où la « composition moyenne » est définie au niveau global, par un rapport faisant intervenir les prix, il n'est plus possible de définir une « branche moyenne », mais tout au plus une « branche frontière » (cf. Sraffa 1960 : chap. 3).

Le caractère purement logique de l'affaire semble pourtant ne pas faire de doute. Même si Marx évoque la concurrence des capitaux, il demeure à l'intérieur d'une déduction logique des « chaînons intermédiaires ». Viennent apparemment à l'appui de cette thèse les termes mêmes des tableaux du livre III illustrant le passage de la valeur au prix. On remarque en effet que les chiffres concernant les capitaux avancés sont les mêmes dans la situation en valeur et dans la situation en prix. Le passage de l'une à l'autre ne se serait donc pas fait par une migration effective de capitaux d'une branche à l'autre, ce qui n'aurait pas manqué d'en modifier les grandeurs. « L'équivoque consiste à croire que le processus qui mène aux prix de production implique un déplacement des capitaux d'une branche d'activité à l'autre, et donc une série de modifications des niveaux de production [...]. Mais si ce passage reflétait un procédé économique réel [...], nous ne pourrions pas suivre Marx lorsqu'il désigne à l'aide des mêmes symboles les capitaux constants et variables dans les deux schémas [celui des valeurs et celui des prix], puisqu'il devrait s'agir de grandeurs quantitativement différentes. En réalité, *la notation est exacte. C'est la manière d'interpréter le passage d'une situation à l'autre qui ne l'est pas*. Ces situations sont identiques en termes de quantités ; elles ne diffèrent que par les rapports d'échange » (Vianello 1963-64 : 2).

La portée de cette remarque est cependant réduite par les critiques possibles, au nombre de deux. Il convient de noter tout d'abord que les exemples du tableau de Marx sont exprimés en pourcentages et qu'une migration de capital d'une branche dans l'autre ne peut en aucun cas modifier ces pourcentages qui ne dépendent que des différentes compositions organiques. Ne peut-on pas, ensuite, considérer ce tableau comme un simple exemple, une illustration d'un processus économique qui reste en définitive à découvrir ? Nous pourrions alors dire, par exemple, avec P. M. Sweezy, que « les capitalistes se déplaceront à la recherche du taux de profit le plus élevé possible, jusqu'à ce qu'aucun ne puisse plus améliorer sa position par un déplacement supplémentaire ; cet état de choses ne pourra être atteint que lorsque le taux de profit sera égal pour chaque branche » (1942 : 131). Cette position, cepen-

dant, si elle a pour elle une certaine intuition économique, est tout aussi peu défendable sous cette forme superficielle. Les difficultés liées à cette approche se révèlent encore plus complexes que celles inhérentes à la première : elles ne feront que s'y rajouter.

Tout ceci le démontre, une seconde conception de la « transformation » est possible, qui s'appuie finalement sur le mécanisme classique de la « gravitation » des prix de marché autour des prix naturels (c'était là le rôle de la conception classique de la concurrence des capitaux), pour le détourner de son sens initial et le transformer en mécanisme de passage d'un prix naturel (la valeur) à l'autre (le prix de production). C'est un quiproquo permanent de ce genre qui fait la difficulté de la lecture du chapitre 10 du Livre III du *Capital* (Marx 1864-75, I : 189-213), dans lequel Marx parle à la fois de gravitation de la valeur de marché autour de la valeur, de celle du prix de marché autour du prix de production, et du passage de la valeur au prix sur la base de ces mêmes principes. D'où l'extrême confusion du propos, dont nous ne retiendrons ici que ce qui concerne notre thème.

7. L'accusation d'incohérence logique dans le raisonnement n'est pas la seule objection que Marx adresse à ses propres schémas. A deux reprises, il se prononce très clairement sur la nature du procédé même du passage de la valeur au prix, c'est-à-dire sur le fait de se donner *a priori* l'uniformité du taux de profit au lieu de déduire celle-ci de l'action de la concurrence. Le premier passage se trouve précisément au début du chapitre 9 du Livre III du *Capital* où sont exposés les schémas de la transformation. Les prix de production, écrit Marx, « sont conditionnés par l'existence d'un taux général de profit ». Mais, ajoute-il,

... celui-ci suppose à son tour que les taux de profit pris isolément dans chaque sphère de production particulière soient déjà réduits à autant de taux moyens. (ibid. : 174)

Le procédé adopté dans les schémas est donc l'exact opposé : le taux général est présupposé, il est en quelque sorte « imposé » aux branches et n'est pas établi après la description de l'égalisation effective des taux dans chaque

branche. Au début du chapitre 10, la remarque est formulée une seconde fois (ibid. : 190, n.s.) :

... mais la difficulté proprement dite est celle-ci : comment se passe cet alignement des profits sur le taux général, *étant donné que celui-ci ne peut de toute évidence qu'être un aboutissement et non un point de départ ?*

Face aux difficultés induites par la théorie des prix naturels, qui contraignent à expliquer le passage d'un type de prix naturel à un autre dans le cadre même de cette optique, Marx tente donc de renverser l'ordre des questions, donc du raisonnement. En d'autres termes, de s'échapper du carcan classique, du moins implicitement car la confusion établie autour de la fonction de la théorie de la gravitation lui permet de conserver l'illusion de maintenir les prémisses de son discours. « La concurrence est capable, d'abord dans une sphère, d'établir une valeur et un prix de marché identiques à partir de diverses valeurs individuelles des marchandises. Mais c'est seulement la concurrence des capitaux entre eux entre les différentes sphères qui est à l'origine du prix de production, équilibrant les taux de profit entre ces sphères » (ibid. : 196).

8. Au cours de son raisonnement, Marx mentionne cependant deux cas mineurs que nous devons prendre en compte au préalable : ils illustrent bien le caractère indécis de l'argumentation.

Un premier argument repose sur la pratique comptable capitaliste. Passé un certain stade de développement du mode de production capitaliste la péréquation des taux de profit ne s'accomplit « nullement par le simple jeu d'attraction et de répulsion au cours duquel les prix de marché attirent ou repoussent du capital » (ibid. : 223). Comment se réalise-t-elle alors ?

Après que les prix moyens et les prix de marché correspondants se soient consolidés pendant un certain temps, les capitalistes individuels prennent conscience qu'au cours de cette uniformisation *certaines différences* se compensent et ils ne tardent pas à les inclure dans leurs comptes réciproques. (ibid.)

Chaque capitaliste se considérant comme un actionnaire participant au profit global au prorata de la grandeur de son capital, toute cause lui restreignant son profit « normal » sera compensée par lui au moyen d'une hausse de prix. Remarquons que cette solution, qui repose sur une hypothèse de comportement étonnante chez Marx, suppose le problème résolu, c'est-à-dire la connaissance du profit moyen.

En pratique, tout revient à ceci : chaque circonstance rendant un capital investi plus ou moins rentable qu'un autre – tous étant, dans certaines limites, considérés comme également nécessaires –, intervient dans le calcul en tant que raison de compensation valable une fois pour toutes, sans qu'il soit nécessaire pour cela que les effets de la concurrence se manifestent à nouveau pour justifier ce motif ou les facteurs intervenant dans le calcul. (ibid. : 224)

Curieuse conception que cette société ainsi « planifiée »...

Un second argument consiste à se servir des sphères de production à « composition moyenne » pour déterminer le taux de profit moyen, les autres taux venant s'aligner sur celui-là. Dans de telles branches,

...le prix de production des marchandises [...] coïncide exactement ou presque avec leur valeur exprimée en argent. *A défaut d'autre méthode, ce serait là un moyen d'atteindre la limite mathématique.* La concurrence répartit le capital social entre les différentes sphères de production de telle manière que les prix de production dans chaque sphère sont constitués sur le modèle de ceux existant dans les sphères de composition moyenne. (ibid. : 189, n.s.)

Le taux de profit moyen

...n'est rien d'autre que le profit, calculé en pourcentage, dans cette sphère de composition moyenne, dans laquelle, par conséquent, le profit coïncide avec la plus-value. Dans toutes les sphères de production, le taux de profit est donc le même. Il s'est aligné sur celle des sphères de production intermédiaire où règne la composition moyenne du capital. (ibid.)

Il est clair, ici encore, que cela ne saurait constituer une explication de la péréquation. Outre son caractère très problématique (pourquoi les autres taux s'aligneraient-ils sur le taux de la branche moyenne, et comment y

parviendraient-ils?), cette « solution » se heurte à ce que nous avons dit plus haut sur l'impossibilité de déterminer cette « branche moyenne » dès lors que l'on ne s'appuie pas sur les schémas tels que les a établis Marx.

9. Abordons alors le thème principal de cette optique concurrente : la tentative d'explication de la péréquation par le jeu de la concurrence. Nous écartons évidemment tous les passages où Marx ne fait que mentionner la gravitation proprement dite⁴⁸. Le problème consiste bien à passer des valeurs aux prix et non à traiter des fluctuations des valeurs de marché ou des prix de marché autour de leurs centres respectifs. Nous partons donc des valeurs. L'introduction des mouvements migratoires de capitaux est effectuée dans un premier temps, celle des variations de l'offre et de la demande dans un second temps. La raison de la distinction de ces étapes apparaîtra au cours de l'exposé.

De quoi dépendent les différents taux de profit initiaux? On sait que le taux général dépend de deux facteurs : des compositions organiques des branches, et de la répartition du capital social. Les taux de profit individuels, en revanche, calculés sur la base des valeurs, ne dépendent que des compositions organiques des capitaux investis dans les branches elle-mêmes, indépendamment de leur masse. Une première constatation s'impose donc : dans la mesure où le déplacement de masses de capitaux d'une branche à l'autre ne modifie pas ces compositions organiques, la péréquation ne peut en aucun cas s'opérer de cette façon. Seul le « taux général » calculé selon la formule de Marx au niveau global variera : mais non les taux sectoriels, ce qui ôte toute signification au premier. En outre, l'erreur logique discutée

⁴⁸ Cf. par exemple Marx 1864-75, I : 222. Dans ce raisonnement les prix de production et le taux général des profits qui y correspond sont posés comme point de départ. Le chapitre 10 du Livre III du *Capital* ne fait que généraliser au niveau des prix un raisonnement formulé au niveau des valeurs, sans jamais fournir de solution au problème du passage de l'un à l'autre. On ne peut donc avancer, comme le fait P. Salama (1976a et b) qu'une exégèse attentive de ce chapitre permet de résoudre la question. Il est vrai que d'autres passages (ibid. : 210 entre autre) semblent faire jouer les rapports de l'offre et de la demande dans le passage de la valeur au prix. Mais le problème n'est pas résolu pour autant, comme le démontre la suite de ce chapitre.

dans le paragraphe précédent ne serait pas résolue pour autant. Enfin, ce type d'explication se heurte à l'objection pratique de Werner Sombart qui consiste à remarquer qu'une telle migration de capitaux serait contraire à ce que l'on peut observer dans la réalité, ou que l'on a pu observer historiquement. Elle serait en effet censée se diriger des secteurs à faible taux de profit vers les secteurs à taux de profit élevé : or, les premiers sont ceux à forte composition organique et les second ceux à faible composition organique. Le mouvement migratoire serait donc supposé provenir de branches considérées généralement comme motrices, « de pointe », vers celles qui peuvent passer pour « retardataires ».

Une voie d'issue pourrait encore être la suivante : la composition organique, par une modification des techniques, par exemple, évoluerait avec les masses de capitaux investis. Une masse croissante de capitaux ferait croître la composition organique des secteurs à faible composition vers lesquels afflueraient les capitaux, et inversement (!) dans le cas de retraits de capitaux des branches à forte composition. Là encore, une telle action est impensable. Elle aurait en outre pour curieuse conséquence, à terme, d'uniformiser les compositions organiques de toutes les branches, et la péréquation des taux de profit ne serait alors qu'une conséquence de celle de ces compositions. Le problème serait doublement résolu, puisque, dans ce cas, il n'existerait plus aucune différence entre valeurs et prix.

Les mouvements migratoires de capitaux d'une branche à l'autre ne peuvent donc à eux seuls expliquer la péréquation des taux de profit. Introduisons alors le jeu de l'offre et de la demande, qui les accompagne. Certaines interprétations voudraient en effet que l'offre et la demande, en agissant sur les prix par leur déséquilibre, provoquent l'uniformisation des taux de profit. Il ne semble pas non plus que ce soit le cas. Supposons qu'un déséquilibre par excédent d'offre fasse baisser les valeurs de marché d'une branche, et qu'un déséquilibre inverse, par excès de demande, provoque une hausse des valeurs de marché dans les branches où il survient. Pour que le taux de profit s'uniformise de cette façon, il faut alors formuler une hypothèse bien particulière

et totalement invraisemblable : les déséquilibres doivent obligatoirement se faire par excès de demande dans les secteurs à forte composition organique et par excès d'offre dans ceux à faible composition, avec, pour les degrés intermédiaires, toute une gamme de déséquilibres permettant, par des variations de prix appropriées, une uniformisation des taux de profit. Les secteurs de « composition moyenne » seraient alors les seuls, tout aussi nécessairement, à voir l'offre de leurs marchandises égaler la demande. Cette position est donc à rejeter à un double titre : elle suppose un lien obligatoire et strict entre l'état de l'offre et de la demande dans un secteur et le niveau de la composition organique de celui-ci rapporté à la « moyenne » sociale ; et cet état doit être permanent. De toute manière, ici encore, l'accusation portée au paragraphe précédent ne serait pas levée.

On pourrait en dernier lieu imaginer une action simultanée de toutes les causes que nous venons d'évoquer, et dont nous avons vu que, prises séparément, elles étaient incapables d'expliquer la péréquation. Mais cette action serait tout aussi problématique et resterait de toute façon à préciser si l'on ne veut pas s'en remettre au hasard et transformer le résultat de l'action supposée en pétition de principes. On pourrait enfin réintroduire tous les éléments que nous avons écartés au début de l'analyse : le taux de rotation, les taux différents de plus-value etc. Il n'est cependant pas difficile de se rendre compte que l'on aboutirait alors, ou bien à la confusion la plus complète et à s'en remettre encore une fois au hasard, ou bien, comme précédemment, à postuler des relations obligatoires et très peu vraisemblables entre ces éléments et les différentes compositions organiques des branches de production.

L'action de la concurrence des capitaux n'est donc pas susceptible, en conclusion, de mener d'une situation de valeur à une situation de prix. Et quand bien même elle serait en mesure de le faire, cela ne supprimerait pas, une fois encore, l'accusation d'erreur logique qui consiste à évaluer les intrants en valeur et les extrants en prix. Nous sommes donc ramenés, en conséquence, au problème traité dans le paragraphe précédent. Cette ornière peut cependant être évitée si l'on suppose, sous l'effet de la concurrence et

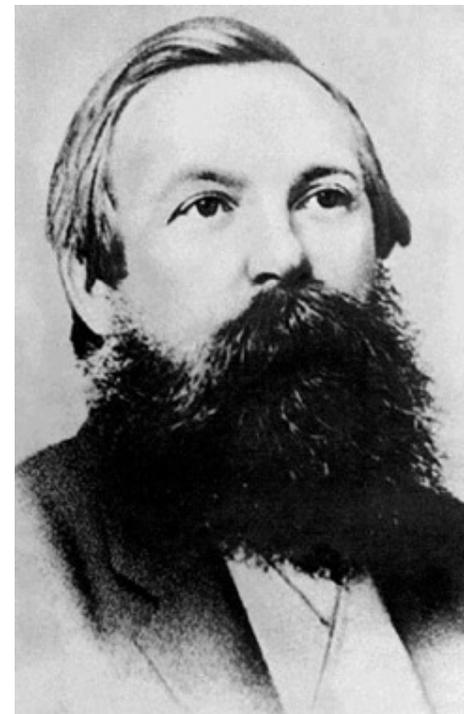
des désajustements de prix induits par le jeu de l'offre et de la demande, un processus d'itération qui, au bout d'un certain nombre de périodes, mènerait d'un système de valeurs à un système intégralement exprimé en prix de production. Mais alors, si, chaque fois, les éléments du capital sont évalués sur la base des prix de la période immédiatement antérieure (c'est là l'essence du processus d'itération), nous aboutissons nécessairement à une rupture entre la situation d'arrivée et celle de départ. Le problème du passage de la valeur au prix ne serait plus alors résolu, mais tout bonnement supprimé. C'est par ailleurs là, on le verra, l'aboutissement nécessaire de toutes les solutions que nous serons amenés à examiner dans les chapitres suivants. Pour l'heure, il suffit de remarquer que, si un processus réel de péréquation doit avoir lieu, alors il aboutit inmanquablement à une rupture du lien entre valeur et prix.

10. Les analyses précédentes nous permettent de juger de l'interprétation de la question de la transformation comme problème historique, cas particulier de l'interprétation qui est discutée ici. Ce problème, on le sait, trouve son origine dans quelques passages de Marx tirés du Livre III du *Capital*. L'échange des marchandises à leur valeur « nécessite un degré de développement moindre que l'échange aux prix de production qui requiert un niveau déterminé du développement capitaliste » (Marx 1864-75, 1 : 193) ;

... même si l'on ne tient pas compte du fait que les prix et leur mouvement sont dominés par la loi de la valeur, il est donc tout à fait conforme à la réalité de considérer que la valeur des marchandises précède, du point de vue non seulement théorique, mais aussi historique, leur prix de production. (ibid.)

L'interprétation historiciste consiste à soutenir que le champ d'application de l'échange à la valeur et celui de l'échange selon les prix correspondent à deux stades de l'évolution économique et historique. Le système des valeurs représente alors, selon les auteurs, soit le stade « pré-capitaliste », soit le stade peu développé du mode de production capitaliste lui-même, soit encore les deux à la fois, avec toutes les nuances imaginables⁴⁹.

⁴⁹ L'interprétation historiciste est issue pour l'essentiel du « Complément et supplé-



Friedrich ENGELS en 1862.

Cette position bien évidemment, ne résoud aucun problème. Elle complique même la question, comme l'a bien vu Roubine.

La question historique de savoir si les marchandises étaient échangées proportionnellement aux dépenses de travail avant l'apparition du capitalisme doit être distinguée de la question de la signification théorique de la théorie de la valeur travail. Si l'on répond par l'affirmative à la première question, et si l'analyse de l'économie capitaliste n'avait nul besoin de la théorie de la valeur travail, nous pourrions considérer cette théorie comme une introduction historique à l'économie politique, mais en aucun cas comme la base théorique fondamentale sur

ment » au Livre III du *Capital* qu'Engels rédigea à la fin de sa vie (1894). Sur les controverses qui eurent lieu à ce sujet, cf. en particulier Böhm-Bawerk (1896), Hilferding (1904), Roubine (1928); et, plus récemment, Morishima et Catephores (1975, 1976), Meek (1956, 1973, 1976) et Dostaler (1978).

laquelle est construite l'économie politique de Marx. Au contraire, si l'on répond par la négative à la question historique, mais si l'on prouve que la théorie de la valeur travail est indispensable à la compréhension théorique des phénomènes complexes de l'économie capitaliste, cette théorie restera le point de départ de la théorie économique. (Roubine 1928 : 335-336)

Mais, quelle que soit la réponse que l'on apporte au problème historique, conclut justement Roubine, « cette solution ne décharge pas le moins du monde les marxistes de relever le défi de leurs adversaires à propos de la signification théorique de la loi de la valeur pour la compréhension de l'économie capitaliste » (ibid.).

Remarquons enfin que la position historiciste, très contestable sur le plan factuel revient à opposer un mode de production déterminé, capitaliste, à tous ceux qui l'ont précédé, sur la base de la considération de la théorie des rapports d'échange. Elle renoue donc ainsi avec la méthode classique d'opposition entre un état « primitif et rude » et un état « avancé » du développement des sociétés. A moins, bien sûr, d'inventer un mode de production particulier (la production marchande simple?) qui correspondrait précisément à ce stade. Cette interprétation aboutit également, contre toutes les affirmations de Marx, à nier le caractère purement historique, et limité au mode de production capitaliste, de la loi de la valeur travail. Enfin, comme le remarquent avec humour Morishima et Catephores (1976 : 349), le procédé qui revient logiquement à créer de toutes pièces des modes de production afin de faire correspondre une certaine réalité au développement des concepts théoriques n'équivaut-il pas à la négation même d'une certaine conception du « matérialisme historique » ?

11. L'examen des liens établis par Marx entre travail, valeur et prix nous propose donc de nouveau, sous une forme modifiée, les deux problèmes majeurs que nous avons rencontrés chez Ricardo : le conflit entre la théorie de la valeur et le principe de l'uniformité du taux de profit, d'une part ; la prise en compte problématique de la concurrence et du jeu de l'offre et de la demande, d'autre part. C'est la première question, la plus apparente, qui a monopolisé

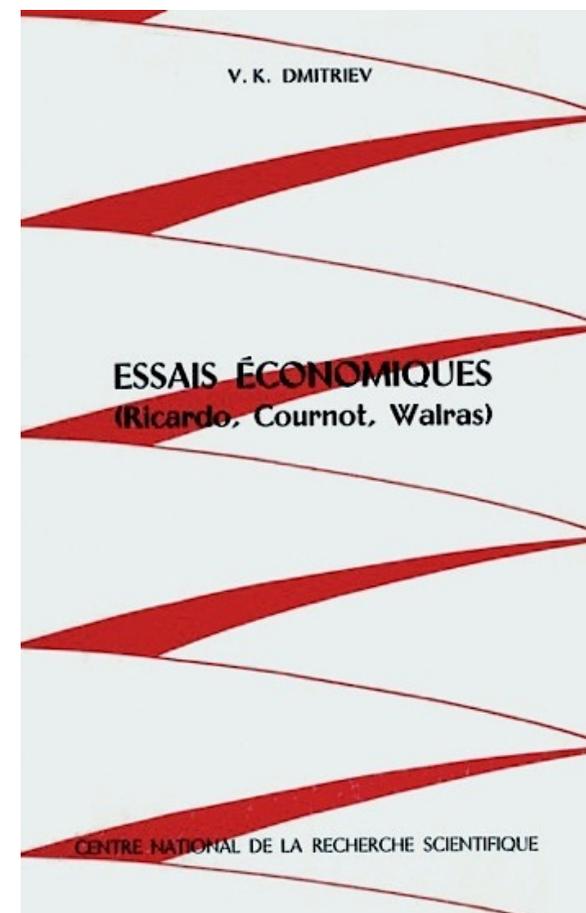
l'attention des différents intervenants dans le débat autour de la théorie de la valeur. C'est donc elle qui fera l'objet des chapitres suivants. La seconde question ne sera traitée qu'à la fin de cette étude, lors du réexamen critique de la problématique de Marx.

SEPT

La nature des rectifications apportées au schéma marxien

SELON LA CONCEPTION HABITUELLE, le problème de la transformation des valeurs en prix de production n'est qu'un problème de déduction logique. Il s'agit, sur les indications de Marx, de trouver un moyen pour que les capitaux constants et variables qui apparaissent dans les coûts de production des différentes branches de l'économie y figurent non plus en valeur, comme c'est le cas dans les schémas du Livre III du *Capital*, mais en valeurs transformées, c'est-à-dire en prix de production. La faille une fois comblée, la solidité des constructions marxiennes pourrait, selon les uns, être réaffirmée. Selon les autres, au contraire, il s'agirait d'en tester la validité sur cette base plus assurée : les critiques que l'on pourrait alors adresser à ces constructions posséderaient un poids d'autant plus grand qu'elles seraient issues de la théorie de Marx elle-même, comme conséquences logiques, et non plus adressées d'un point de vue extérieur à cette théorie.

Le plus connu parmi les « correcteurs » de Marx est Ladislaus von Bortkiewicz, devenu le point de référence obligé en la matière. Même si ses corrections ne sont pas toutes originales (il a su s'inspirer des constructions de V. K. Dmitriev et de M. Tugan-Baranowsky) c'est lui qui développe avec la plus grande rigueur les indications de Marx sur le sujet et qui en saisit toute la portée. Il est donc nécessaire de lui consacrer une étude et de tester à notre



Première traduction occidentale des *Essais* de V. K. DMITRIEV
(Paris, CNRS, 1968).

tour la pertinence de sa démarche. Cette tâche est d'autant plus importante que tous les auteurs contemporains qui se sont penchés sur le problème des liens entre travail, valeur et prix ne peuvent manquer de s'opposer à lui ou de s'en réclamer, de manière implicite ou explicite. L'étude de la problématique de V. K. Dmitriev, moins complète et moins systématique que celle de Bortkiewicz, sera menée parallèlement.

2. L'examen de la correction des constructions de Marx se trouve facilité si l'on se penche tout d'abord sur l'esprit dans lequel elle est formulée. Les corrections sont ensuite distinguées suivant la méthode d'approche choisie : l'approche par les quantités datées de travail, que nous avons déjà rencontrée chez Ricardo, ou bien l'approche par les marchandises, implicite chez Marx. Dmitriev adopte exclusivement la première, alors que Bortkiewicz utilise les deux. Il conviendra de noter l'équivalence des résultats obtenue dans l'un et l'autre cas ; cette équivalence a par ailleurs été établie par les auteurs contemporains⁵⁰.

Les deux écrits fondamentaux de L. von Bortkiewicz, pour le sujet qui nous intéresse ici, sont « Calcul de la valeur et calcul du prix dans le système de Marx » (Bortkiewicz 1906b et 1907a et b), et « Pour une correction de la construction théorique fondamentale de Marx dans le troisième Livre du *Capital* » (Bortkiewicz 1907c). Dans la première série d'articles, après un compte-rendu critique de la littérature de l'époque existant sur le sujet, L. von Bortkiewicz ébauche une solution qui s'inspire fortement des *Essais économiques* de V. K. Dmitriev parus en 1904 à Moscou et sur lesquels son attention avait été attirée par le compte rendu favorable qu'en fit Alexander Tschuprow dans les *Mitteilungen des St. Petersburger Institut* (vol. XXXVIII, 1905). Cette première approche est celle que nous avons appelée « approche par les quantités datées de travail ».

Dans la seconde contribution, Bortkiewicz s'inspire cette fois de l'approche adoptée par Michail Tugan-Baranowsky, que nous pouvons qualifier d'« approche par les marchandises ». C'est ce dernier article qui, de loin, est le plus célèbre depuis la reprise de la « solution » qui y figure par Paul M. Sweezy dans sa *Théorie du développement capitaliste* (1942) et toute la controverse qui opposa entre eux P. M. Sweezy, F. Seton, R. L. Meek, K. May, M. Dobb etc. à son sujet vers la fin des années quarante et pendant les années cinquante. Cette controverse rebondit, mais avec des accents très

⁵⁰ Sraffa (1960 : chapitre 6), Garegnani (1960 : 1ère partie), Bose et Collard (1963, 1964).

différents, après la parution de l'ouvrage de Sraffa (1960).

3. La manière suivant laquelle Dmitriev et Bortkiewicz abordent la question du lien entre travail, valeur et prix possède un certain nombre de traits caractéristiques qui permet, au delà de divergences importantes concernant la théorie du profit, d'inscrire ces auteurs dans une problématique commune pour l'essentiel. Quatre points les rapprochent.

1. Les deux auteurs sont de formation mathématique (les écrits de L. von Bortkiewicz en statistique sont connus) et entendent appliquer cette science dans le domaine de l'économie politique. « L'affirmation d'Engels selon laquelle Marx 'était surtout mathématicien' apparaît presque comme ironique », déclare Bortkiewicz. « Kautsky le définit comme un 'piètre calculateur', entendant par là que Marx a souvent commis des erreurs dans ses exemples numériques. Mais Marx ne fut pas un piètre calculateur uniquement pour cela. La capacité de comprendre des relations quantitatives un peu compliquées lui faisait totalement défaut, et la meilleure preuve en est précisément sa déduction des prix à partir des valeurs [...]. Au fond, *le problème des relations entre le calcul de la valeur et le calcul des prix a un caractère purement mathématique*, et, en conséquence, la méthode erronée avec laquelle Marx a traité ce problème constitue une preuve significative de ses piètres capacités mathématiques » (Bortkiewicz 1907b : 100-101, n.s.).
2. Tous deux sont également des admirateurs de la théorie marginale, bien que Bortkiewicz soit beaucoup plus critique sur ce point que Dmitriev. Ils pensent néanmoins l'un comme l'autre qu'une intégration de la théorie « classique » à la théorie « néoclassique » est non seulement possible mais souhaitable sur le plan de l'équilibre général et de l'introduction de l'offre et de la demande dans l'analyse. Le sous-titre de l'œuvre de Dmitriev est significatif à cet égard : *Esquisse de synthèse organique de la théorie de la valeur-travail et de la théorie de l'utilité marginale*. Bortkiewicz, cependant, demeure un ferme opposant de la théorie qui

voit l'origine du profit dans la « productivité du capital » et reste attaché à ce qu'il appelle la théorie du « prélèvement ». Ceci ne l'empêche pas de séparer le problème de l'origine du profit de celui de son niveau (c'est-à-dire le problème de l'origine du surproduit de celui de la répartition), ce qui lui permet en définitive d'adopter la triple position suivante (cf. Meldolesi 1971 : LXXC) :

- (a) il pense que le schéma marxien corrigé et la théorie de l'équilibre général qu'il admire pour sa cohérence ne sont pas incompatibles : la seconde inclut même, selon lui, le premier comme un cas particulier⁵¹ ;
- (b) selon lui, le point de vue « objectif » de Marx fait négliger les forces « subjectives » du marché, c'est-à-dire la demande, et c'est la prise en compte de ces forces qui fonde le degré plus grand de généralité de la théorie-néoclassique ;
- (c) enfin, la considération par cette dernière du choix dans les méthodes de production lui permet de fonder une théorie plus générale de la répartition (entendue comme la détermination du niveau des variables de la répartition) complétant la théorie de l'origine et de la nature de ces variables⁵².

3. David Ricardo constitue un point important de l'horizon théorique de Dmitriev et de Bortkiewicz, et vers lui vont leurs sympathies. Dmitriev se réfère presque exclusivement à lui et le premier de ses *Essais*, qui forme le tiers de son ouvrage, s'intitule « Théorie de la valeur de D. Ricardo : esquisse d'analyse rigoureuse ». S'il y déclare d'emblée qu'il néglige « comme n'ayant rien de commun avec la science, toutes ces affirmations gratuites concernant les lois de la valeur, que proclamèrent

⁵¹ Cf. Bortkiewicz 1907b : 100. Sur Dmitriev, cf. Nuti 1974 : 20-21.

⁵² « A mon avis, ce problème [du choix des méthodes] est [...] lié à celui du niveau de l'intérêt du capital, alors qu'il est secondaire pour ce qui concerne l'origine de l'intérêt du capital. Les deux problèmes doivent être, selon moi, rigoureusement séparés » (Bortkiewicz 1906a : 215).

différents 'penseurs' et qui ne s'appuyaient sur d'autre argument que 'l'autorité' de ceux qui les exprimaient. Telles sont, par exemple, les 'théories' affirmant que la valeur se définit par la quantité de travail dépensé pour la production du produit » (Dmitriev 1904 : 21-22), c'est pour laver immédiatement A. Smith et D. Ricardo de tout soupçon de ce genre. Les auteurs visés sont Franklin et Petty. Smith et Ricardo sont au contraire loués pour avoir jeté les bases d'une théorie des « frais nécessaires ». La position de Bortkiewicz est plus nuancée, quelquefois contradictoire, et son objet explicite, contrairement à Dmitriev, est bien le problème de la « transformation » chez Marx.

4. Dmitriev et Bortkiewicz, enfin, à l'inverse de Marx, considèrent qu'il est naturel que les produits du travail possèdent une valeur d'échange et que cela ne nécessite pas de plus amples développements. Cette position apparaît indirectement dans les remarques que Bortkiewicz adresse à un article de Werner Sombart (Bortkiewicz 1906b : 20). En conséquence, seules importent les valeurs relatives – le concept de valeur absolue n'a pas de sens⁵³. Dmitriev précise que « valeur » ne signifie que « valeur relative » ou « échangeable » ; « ainsi se trouvait écartée au préalable toute question de valeur *intrinsèque* des marchandises : l'objet de l'étude devait être seulement la valeur *relative* des marchandises, leur rapport d'échange (nous employons ce terme à la suite de Jevons, pour éviter la confusion qu'introduirait l'emploi du mot valeur dans ses deux sens : valeur d'échange et valeur d'usage, l'utilisation du terme rapport d'échange rend inutiles quelques réserves que ce soit sur les différents sens du mot 'valeur', comme le font Smith et Ricardo) » (Dmitriev 1904 : 24).

4. La position théorique de Bortkiewicz se détache pourtant de ce « tronc commun » sur quelques points importants. A ce sujet, une série d'indications

⁵³ L'opinion de Bortkiewicz oscille sur ce point. Cf. ci-après ses propos sur la valeur absolue et son rôle dans la théorie du profit.

nous est fournie par le premier article sur la « transformation » (Bortkiewicz 1906b) qui constitue un compte-rendu critique de la littérature de l'époque. Quelques points sont à relever, qui traduisent un aspect fondamental de sa pensée.



Ladislaus von BORTKIEWICZ.

Admettons tout d'abord, avec beaucoup de critiques de Marx, que la loi de la valeur n'a pas surmonté l'épreuve de la détermination des prix. Est-ce à dire que le « calcul de la valeur » n'a aucune raison d'être ? Ce n'est pas l'opinion de Bortkiewicz, qui amorce ici une distinction que nous retrouvons plus tard, avec des nuances diverses, comme l'optique des deux champs théoriques : le système des prix détermine les prix et le taux de profit, le système des valeurs permet d'expliquer l'origine du profit. Cela transparaît des remarques formulées à propos de Karl Diehl :

Il ne se préoccupe pas d'examiner si la manière selon laquelle les prix de production sont déduits des valeurs dans le livre III du *Capital* est en soi valide. Il néglige en outre le problème de savoir si la loi marxienne de la valeur, bien que ne parvenant pas à résoudre le problème du prix, ne pourrait pas rendre un autre service théorique : expliquer, par exemple, l'origine du profit capitaliste. (ibid. : 8)

Il est intéressant en outre de noter que Bortkiewicz critique, par anticipation, la méthode de ce qui sera appelé la « transformation inverse » (Mori-shima et Seton, 1961) qui consiste à partir du système des prix pour aboutir aux valeurs. Il reste en cela fidèle à Marx. La méthode critiquée avait été appliquée par Turgan-Baranowsky qui, en faisant quelques hypothèses sur les prix et le taux de profit, partait de ceux-ci pour déterminer les valeurs et le taux de plus-value correspondants. La méthode de résolution utilisée est cependant intéressante à un autre titre. Elle inspirera Bortkiewicz dans son « approche par les marchandises » sur deux points importants : la détermination des « coefficients de transformation » des valeurs en prix et la formulation de l'hypothèse de reproduction simple.

Sur un point essentiel, enfin, Tugan-Baranowsky croyait avoir démontré, sur la base de ses schémas, l'indépendance du taux général des profits par rapport à la composition organique du capital social, ce qui implique que le travail ne puisse plus être considéré comme l'origine (pour le moins unique) du profit. Et cet auteur affirmait en conséquence que « la part du capital indiquée par Marx comme capital constant est tout autant source de profit que le capital variable » (cité par Bortkiewicz 1906b : 39). En réalité, affirme Bortkiewicz,

Tugan-Baranowsky n'a pas démontré que le taux de profit ne subit pas l'influence de la composition du capital. Il a montré tout au plus que la relation proposée par Marx entre composition du capital et taux de profit n'existe pas. (ibid.)

Ou plutôt, ajoute-t-il en note (ibid. : 317, n. 139), il a démontré que l'argumentation de Marx en faveur de cette relation n'était pas valide. Bortkiewicz se propose finalement, de manière explicite, de démontrer que le surtravail est la source unique du profit capitaliste et que c'est précisément dans cette thèse que réside « l'utilité et la véritable importance du système marxien » ; sans pouvoir, toutefois, s'empêcher d'ajouter, entre parenthèses « mais aussi ricardien » (ibid. : 40). C'est sur ce point qu'il se démarque de Dmitriev.

5. La première solution au problème de la transformation, ou plutôt, pour

être précis, la première analyse correcte des prix de production, est issue des écrits de Dmitriev. Bortkiewicz la reprend à son compte. La solution algébrique du problème du prix, écrit-il, « est tirée en grande partie d'un essai de V. K. Dmitriev. J'ai seulement un peu simplifié son exposition et j'ai en outre éliminé l'hypothèse restrictive selon laquelle le capital fixe est entièrement consommé au cours du procès de production, en ajoutant au contraire l'examen de la façon par laquelle le prix du capital fixe entre peu à peu dans le prix du produit » (Bortkiewicz 1907a : 61-62).

Supposons en premier lieu que le capital dépensé pour la fabrication d'une marchandise consiste uniquement en salaires. Soit λ_i la valeur d'une unité du produit, L_i le nombre d'unités de travail direct nécessaires à sa production, w le taux de salaire et e le taux de plus-value.

La valeur d'une unité de marchandise j est exprimée par :

$$\lambda_i = L_i w + e L_i w \quad (8)$$

c'est-à-dire qu'elle consiste en la somme des salaires versés et de la plus-value. Elle peut donc s'exprimer également par :

$$\lambda_i = (1 + e) L_i w \quad (9)$$

Il est bien évident qu'ici, les rapports d'échange entre marchandises sont proportionnels aux quantités L_i de travail incorporé dans ces marchandises dans la mesure où w et $(1 + e)$ constituent un facteur commun de proportionnalité. Nous remarquons également cette présentation en quelque sorte « additive » de la théorie « déductive » de Marx, et l'analogie effective avec la formulation de Ricardo.

Deux problèmes se posent dès ce niveau très simple de l'analyse. En premier lieu, le problème de la généralité de la formule 9 celle-ci permet-elle d'inclure le capital constant ? En second lieu, le problème de la détermination des valeurs λ_i . Cette dernière question peut surprendre, dans la mesure

où seules les valeurs relatives, c'est-à-dire les rapports d'échange $\frac{\lambda_i}{\lambda_j}$ paraissent devoir retenir l'attention des auteurs. La volonté affichée par Bortkiewicz de déterminer les λ_i tient alors sans doute à son projet de formalisation de la théorie de Marx et à la fonction spécifique qu'il semble accorder à une théorie de la valeur qui viendrait compléter une théorie des prix. La question est formulée en ces termes :

Il serait tout à fait erroné de croire que la formule 9 puisse à elle seule apporter une réponse satisfaisante au problème de la détermination de la valeur tel que le conçut Marx. En effet, celui qui fait face à cette question théorique n'est pas autorisé à traiter le taux de plus-value et le taux de salaire comme des grandeurs données. Au contraire, toutes deux peuvent être considérées comme des inconnues. (Bortkiewicz 1907a : 52)

Ce que ne voit pas Bortkiewicz, c'est que si le taux de salaire w est lui-même exprimé en valeur travail, alors $(1 + e)w = 1$ de par la définition même du taux d'exploitation : $e = \frac{1 - w}{w}$, car w représente alors le « travail nécessaire » et $(1 - w)$ le « surtravail » relatif à l'unité de temps pour laquelle les salaires sont versés. Et l'on obtient donc, tout à fait logiquement, $\lambda_i = L_i$. Pourtant, Bortkiewicz calcule la quantité globale de travail incorporé dans le salaire réel, que nous noterons L_w ; et il établit la relation : $(1 + e)L_w = 1$ avec, précise-t-il $w = \frac{L_w}{L_n}$.

Cette dernière équation nous donne la clé de l'énigme : L_n représente en effet la quantité de travail incorporé dans la marchandise qui sert de numéraire. Dès lors les valeurs λ_i apparaissent bien comme des valeurs relatives, exprimées en termes de la « valeur absolue » du numéraire. La présentation d'ensemble de Bortkiewicz est par conséquent contradictoire : d'un côté, il refuse de calculer immédiatement les valeurs relatives en remarquant que Marx calculait des « valeurs absolues », d'un autre côté, ses valeurs λ_i sont elles-mêmes des valeurs relatives. Dans un cas comme dans l'autre, ses calculs sont superflus : les valeurs « relatives » sont données directement par le rapport de chaque expression λ_i donnée par 9 à la même expression relative

au numéraire choisi ; les valeurs « absolues » sont données directement par les L_i . Nous reporterons cependant la solution proposée car elle constitue une étape préparatoire pour celle qui concerne les prix de production.

6. Notons tout d'abord que la formule 9 est bien générale. L'intégration du capital constant se fait sans difficulté puisque ce capital est lui-même constitué de marchandises produites. Il peut donc être à son tour décomposé en salaires et plus-value, et le procédé peut se répéter n fois si le capital constant utilisé pendant la période est lui-même produit à l'aide d'un autre capital constant pendant une période antérieure, etc. Ainsi si $L_{i0}, L_{i1}, \dots, L_{in}$ représentent les quantités de travail direct respectivement nécessaires à la production de la marchandise i et de ses moyens de production, $eL_{i0}w, eL_{i1}w, \dots, eL_{in}w$ représentent alors les plus-values qui s'y rapportent respectivement, et la valeur λ_i se décompose de la manière suivante :

$$\lambda_i = (L_{i0}w + eL_{i0}w) + (L_{i1}w + eL_{i1}w) + \dots + (L_{in}w + eL_{in}w)$$

et, si l'on pose : $L_i = L_{i0} + L_{i1} + \dots + L_{in}$:

$$\lambda_i = (1 + e)L_i w \quad (10)$$

Cette formule est analogue à la formule 9.

Pour parvenir à ce résultat, il faut cependant supposer que, dans la décomposition des stades de fabrication du produit, il est toujours possible d'atteindre un point « où l'on trouvera un capital constant qui est produit entièrement par une mise en œuvre de travail direct » (Bortkiewicz 1907a : 51-52). Dmitriev est également explicite à ce sujet et se réclame de l'autorité de Smith. « Le premier, Smith a montré que [...] le prix des outils et des matériaux consommés dans la production [...] peut toujours être scindé à son tour en *salaire, profit et rente* [...], de sorte que tous les frais de production peuvent se ramener à trois éléments : salaire, profit et rente » (Dmitriev 1904 : 24-25). C'est là, bien entendu, une hypothèse très contraignante.

Si le nombre de marchandises est n , nous sommes en présence de n équations

du type 9, une pour chaque marchandise, et de $(n + 2)$ inconnues : les n valeurs λ_i , le taux d'exploitation e et le taux de salaire w . La détermination du système passe par l'établissement de deux équations supplémentaires, ce que Bortkiewicz fait en prenant un numéraire et en se donnant le salaire réel. Si le choix du numéraire se porte sur la n -ième marchandise, alors :

$$\lambda_n = (1 + e)L_n w = 1 \quad (11)$$

Le taux de salaire est en outre égal à

$$w = d_1 \lambda_1 + d_2 \lambda_2 + \dots + d_n \lambda_n \quad (12)$$

Les valeurs peuvent alors être calculées de deux manières différentes.

1. La manière la plus directe est de calculer d'abord les λ_i , et ensuite e et w : puisque $\lambda_n = 1$, alors :

$$\lambda_1 = \frac{L_1}{L_n}, \lambda_2 = \frac{L_2}{L_n}, \dots, \lambda_{n-1} = \frac{L_{n-1}}{L_n} \quad (13)$$

On tire ensuite w de l'équation 12 et e de l'une quelconque des équations du système.

2. Il est également possible de calculer d'abord e et w , et ensuite les valeurs λ_i ; dans ce cas, en remplaçant dans l'équation 12 les λ_i par leurs expressions respectives, il vient :

$$w = (1 + e)(d_1 L_1 + d_2 L_2 + \dots + d_n L_n)w. \quad (14)$$

Soit alors L_w la quantité de travail incorporé dans le salaire réel :

$$L_w = d_1 L_1 + d_2 L_2 + \dots + d_n L_n. \quad (15)$$

Cette équation correspond au « travail nécessaire » de Marx. Il vient :

$$(1 + e)L_w = 1 \quad (16)$$

soit :

$$e = \frac{1 - L_w}{L_w} = \frac{\text{surtravail}}{\text{travail nécessaire}}. \quad (17)$$

Le taux d'exploitation une fois connu et remplacé par sa valeur dans l'équation 11, w est donné par

$$w = \frac{L_w}{L_n} \quad (18)$$

Connaissant e et w , il est alors aisé d'obtenir les λ_i .

La manière dont est posé le problème nous fait retrouver les questions traitées par Ricardo. La solution est donc très proche de celle, plus partielle, donnée précédemment. Comme auparavant, p_i désignera le prix de production de la marchandise i , w le salaire, mais cette fois-ci exprimé en termes de prix, ρ le taux général de profit et t_i le temps de rotation⁵⁴. Nous résolvons le système en déterminant les prix p_i et les taux de salaire w et de profit ρ , tout d'abord sous l'hypothèse d'absence de capital constant.

7. Premier cas : les salaires sont avancés en une seule fois. Puisque la masse de profit doit « se trouver toujours dans une correspondance déterminée avec la somme du capital dépensé dans la production et avec le temps durant lequel ce capital se trouve en rotation (dans la production considérée) » (Dmitriev 1904 : 30) , et si l'on désigne par K_i le capital avancé, c'est-à-dire si, dans notre cas, $K_i = L_i w$, alors la masse des profits résultant de la première période pour laquelle le capital est investi est égale à

$$\rho K_i = \rho L_i w.$$

⁵⁴ Le temps de rotation revêt ici une signification classique, et non marxienne : dans l'approche par les quantités datées de travail, il désigne le nombre de périodes qui s'écoulent entre la première dépense d'investissement en travail et le moment où le produit est achevé et apporté sur le marché.

Au bout de deux périodes, le profit global est égal à :

$$\rho L_i w + \rho(1 + \rho)L_i w = [(1 + \rho)^2 - 1]L_i w$$

Au bout de t_i périodes :

$$[(1 + \rho)^{t_i} - 1]L_i w.$$

Le prix de production de la marchandise i sera donc :

$$p_i = L_i w + [(1 + \rho)^{t_i} - 1]L_i w$$

soit :

$$p_i = (1 + \rho)^{t_i} L_i w. \quad (19)$$

Soit une autre marchandise j dont le prix p_j s'exprime par :

$$p_j = (1 + \rho)^{t_j} L_j w.$$

Nous voyons immédiatement que dans le cas général, c'est-à-dire dans le cas où les deux temps de rotation t_i et t_j sont inégaux, les rapports de prix seront différents des rapports entre quantités de travail incorporé :

$$\frac{p_i}{p_j} \neq \frac{L_i}{L_j}.$$

Les rapports d'échange diffèrent donc déjà des rapports de valeurs dès que l'on introduit des temps inégaux pour lesquels les masses initiales de salaires sont investies. C'était là l'objet des critiques adressées par Torrens à Ricardo.

Parallèlement, l'introduction d'un versement échelonné des salaires, tout en nous élevant dans le degré de généralité de l'analyse, va nous permettre d'obtenir une formule caractéristique du prix de production, dont Dmitriev et Bortkiewicz entendent démontrer la portée générale.

8. Deuxième cas : le paiement des salaires est échelonné dans le temps. Nous supposons que le versement de la masse des salaires $L_i w$ est ré-

partie dans le temps sur un nombre m de périodes. Nous désignerons par $L_{i1}w, L_{i2}w, \dots, L_{im}w$ les masses de salaires investies une, deux, \dots , m périodes avant que le produit ne soit achevé et apporté sur le marché. Les symboles $t_{i1}, t_{i2}, \dots, t_{im}$ désignent ces laps de temps. Nous obtenons alors, par un raisonnement analogue au précédent, la formule du prix de production :

$$p_i = (1 + \rho)^{t_{i1}}wL_{i1} + (1 + \rho)^{t_{i2}}wL_{i2} + \dots + (1 + \rho)^{t_{im}}wL_{im} \quad (20)$$

avec :

$$L_i = L_{i1} + L_{i2} + \dots + L_{im}.$$

Le prix de production apparaît donc comme la somme de quantités différentes de salaires investies en diverses périodes et sur lesquelles sont calculées des masses de profit, à un taux composé, pour les périodes de temps où ces masses restent investies dans la production (les $t_{i1}, t_{i2}, \dots, t_{im}$ peuvent être considérés comme les temps de rotation des différents capitaux $wL_{i1}, wL_{i2}, \dots, wL_{im}$ investis en $t_i - 1, t_i - 2, \dots, t_i - m$).

Soit j une autre marchandise dont l'expression du prix de production est :

$$p_j = (1 + \rho)^{t_{j1}}wL_{j1} + (1 + \rho)^{t_{j2}}wL_{j2} + \dots + (1 + \rho)^{t_{jn}}wL_{jn}$$

avec :

$$L_j = L_{j1} + L_{j2} + \dots + L_{jn}.$$

Le rapport d'échange entre les deux marchandises s'écrit :

$$\frac{p_i}{p_j} = \frac{(1 + \rho)^{t_{i1}}wL_{i1} + (1 + \rho)^{t_{i2}}wL_{i2} + \dots + (1 + \rho)^{t_{im}}wL_{im}}{(1 + \rho)^{t_{j1}}wL_{j1} + (1 + \rho)^{t_{j2}}wL_{j2} + \dots + (1 + \rho)^{t_{jn}}wL_{jn}}$$

soit :

$$\frac{p_i}{p_j} = \frac{(1 + \rho)^{t_{i1}}L_{i1} + (1 + \rho)^{t_{i2}}L_{i2} + \dots + (1 + \rho)^{t_{im}}L_{im}}{(1 + \rho)^{t_{j1}}L_{j1} + (1 + \rho)^{t_{j2}}L_{j2} + \dots + (1 + \rho)^{t_{jn}}L_{jn}} \quad (21)$$

Si (hypothèse 1) :

$$m = n \quad (t_{i1} = t_{j1}, t_{i2} = t_{j2}, \dots, t_{im} = t_{jn})$$

et (hypothèse 2) :

$$\frac{L_{i1}}{L_{j1}} = \frac{L_{i2}}{L_{j2}} = \dots = \frac{L_{im}}{L_{jn}}$$

alors :

$$\frac{p_i}{p_j} = \frac{\frac{L_i}{L_j} [(1 + \rho)^{t_{j1}}L_{j1} + (1 + \rho)^{t_{j2}}L_{j2} + \dots + (1 + \rho)^{t_{jn}}L_{jn}]}{(1 + \rho)^{t_{j1}}L_{j1} + (1 + \rho)^{t_{j2}}L_{j2} + \dots + (1 + \rho)^{t_{jn}}L_{jn}} = \frac{L_i}{L_j}$$

et les deux marchandises s'échangent en raison des quantités globales de travail qui ont été nécessaires à leur fabrication.

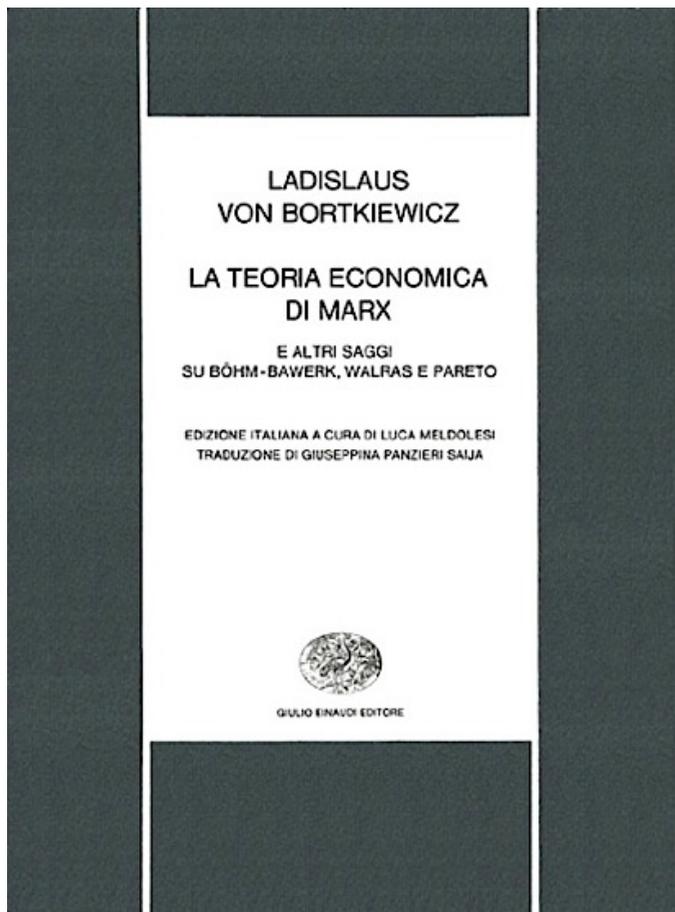
Les hypothèses 1 et 2 équivalent, selon Dmitriev, à l'hypothèse d'« égales compositions organiques ».

Par cette expression indéterminée, il faut par conséquent entendre que : 1/ les périodes de rotation des différentes fractions du capital employé dans la production [...] [de la marchandise j] et du capital employé dans la production [...] [de la marchandise i], sont les mêmes, c'est-à-dire que l'on ne peut rencontrer dans la production [...] [de i] aucune période de rotation qui ne se retrouve dans la production [...] [de j] et inversement ; 2/ les rapports des fractions de capital, qui ont, dans l'une et l'autre branche de production, des périodes de rotation égales, sont égaux. (Dmitriev 1904 : 42-43)

Dmitriev ajoute : « toute tentative visant à donner une définition plus concise des conditions en présence desquelles la valeur est tout simplement égale au rapport des quantités de travail dépensées pour produire l'unité de l'un ou de l'autre produit, prive cette définition de la *généralité* nécessaire et oblige à la compléter par une série de réserves et de règles particulières (ce que fait Ricardo) » (ibid. : 43).

9. Il reste à présent à prouver la généralité de la formule 20. C'est ce à quoi s'emploient Dmitriev et Bortkiewicz en introduisant, suivant les mêmes principes, le « capital technique » (Dmitriev) ou constant (Bortkiewicz). L'analyse ne présente aucune difficulté pour ce qui concerne le capital circulant, et nous pouvons négliger ici les démonstrations qui s'y rapportent. Dmitriev ne traite pas du capital fixe : Bortkiewicz, en revanche, prétend générali-

ser l'analyse en intégrant théoriquement celui-ci. Sa tentative pouvant être considérée comme un échec (Garegnani : 1960, première partie) nous ne la mentionnerons pas non plus. Pour le sujet qui nous préoccupe, l'essentiel reste la forme générale de la formule 20.



Premier recueil des essais économiques de Ladislaus von BORTKIEWICZ
(Turin, Einaudi, 1971).

La résolution du système est alors aisée. Si l'économie produit n marchandises, nous aurons n équations du type 20 pour $n + 2$ inconnues : les n

prix p et les taux de profit ρ et de salaire w . En prenant pour numéraire le prix de la marchandise n :

$$p_n = 1, \quad (22)$$

en exprimant le prix du salaire réel :

$$w = d_1 p_1 + d_2 p_2 + \dots + d_n p_n \quad (23)$$

et en remplaçant ensuite les p_i par leurs expressions dans 23 :

$$w = (1 + \rho)^{t_1} w L_{w1} + (1 + \rho)^{t_2} w L_{w2} + \dots + (1 + \rho)^{t_s} w L_{ws} \quad (24)$$

où les t_i et les L_{wi} représentent, respectivement, les temps de rotation et les quantités de travail utilisées afférant à la production de l'ensemble des marchandises formant le salaire réel, il vient :

$$(1 + \rho)^{t_1} L_{w1} + (1 + \rho)^{t_2} L_{w2} + \dots + (1 + \rho)^{t_s} L_{ws} = 1. \quad (25)$$

Le taux de profit peut donc être approché par cette formule.

10. Dans sa seconde tentative de solution au problème de la transformation, L. von Bortkiewicz s'inspire des schémas de Tugan-Baranowsky. Tout en leur apportant des modifications substantielles et en inversant l'ordre du raisonnement, il en reprend cependant le point de départ : les conditions de réalisation de la reproduction simple, et c'est pourquoi la critique essentielle qu'il adresse à Marx, c'est-à-dire transporter de manière illégitime dans le schéma des prix des éléments non transformés du schéma des valeurs, apparaît curieusement comme une conséquence, et non comme le véritable point de départ.

Cette tentative de correction est, à bien des égards, plus originale et plus importante que la première, car les schémas auxquels elle aboutit permettent d'intégrer immédiatement toutes les critiques logiques qui leur sont adressées.

11. Le point de départ de Bortkiewicz est donc le suivant : le procédé de

transformation des valeurs en prix de production utilisé par Marx est incorrect car il ne permet pas de conserver les conditions de réalisation de la reproduction simple. Vérifiées dans le système des valeurs, celles-ci ne le sont plus dans le système des prix.

Il convient tout d'abord de nous pencher sur cette intrusion de la « reproduction simple » dans la problématique de la « transformation » où apparemment elle n'a rien à faire. Les tableaux du Livre III de Marx (chapitre 9) ne comportent aucune hypothèse de ce genre. L'exemple numérique de Marx est constitué de cinq branches qui, même en les regroupant, comme le fait Bortkiewicz, pour obtenir un système à trois branches, ne peut pas être mis en relation avec les schémas de la reproduction du capital social présentés dans le Livre II du *Capital*. Mais les conditions de reproduction simple n'existent en fait chez Bortkiewicz que parce qu'il modifie très légèrement (mais de manière suffisante) les chiffres du tableau de Marx (cf. en particulier Bortkiewicz 1907a : 45-46).

En fonction de ces remarques, Bortkiewicz (1907c) fonde son raisonnement sur un exemple algébrique à trois secteurs produisant respectivement des biens de production, des biens de consommation ouvrière et des biens de luxe, en état de reproduction simple. La période de rotation de tout le capital est uniforme et de une période (hypothèse simplificatrice d'absence de capital fixe). Les symboles sont ceux déjà utilisés, marqués d'un indice désignant le secteur. Comme la solution de Bortkiewicz est aujourd'hui bien connue et qu'elle ne forme qu'un cas particulier d'un modèle plus général que nous développons par la suite, nous n'en commenterons ici que les principales étapes.

Si le taux de plus-value est uniforme ($e = \frac{pl_i}{v_i}$, $i = 1, 2, 3$), les équations d'équilibre en valeur s'écrivent sous la forme :

$$\begin{cases} c_1 + (1 + e)v_1 = \Sigma c_i \\ c_2 + (1 + e)v_2 = \Sigma v_i \\ c_3 + (1 + e)v_3 = \Sigma pl_i \end{cases} \quad (26)$$

La détermination du taux de profit ne pouvant s'effectuer suivant le procédé de Marx, la solution au problème de la transformation est alors la suivante. « Posons que, pour les produits du secteur I (en moyenne), le rapport du prix à la valeur est de x à 1, de y à 1 pour les produits du secteur II et de z à 1 pour ceux du secteur III. En outre, soit ρ le taux de profit commun à tous les secteurs » (Bortkiewicz 1907c : 107). Le système corrigé s'écrit à présent :

$$\begin{cases} (1 + \rho)(c_1x + v_1y) = \Sigma c_i x \\ (1 + \rho)(c_2x + v_2y) = \Sigma v_i y \\ (1 + \rho)(c_3x + v_3y) = \Sigma pl_i z \end{cases} \quad (27)$$

et la détermination des valeurs des variables passe par le choix d'un numéraire.

12. Ce choix peut se faire selon les préoccupations de chacun et c'est pourquoi il a été l'objet de controverses, surtout si l'on prend conscience que, dans les schémas corrigés, on ne retrouve plus nécessairement les fameuses égalités entre la somme des prix et la somme des valeurs, d'une part, et la somme des profits et la somme des plus-values d'autre part. Comme nous le verrons, c'est le contraire qui est vrai en général et le choix du numéraire se révélera essentiel à la réalisation de l'une ou de l'autre de ces deux égalités.

L. von Bortkiewicz lui-même envisage plusieurs possibilités. La concordance de l'unité des prix et de l'unité des valeurs doit-elle former une contrainte de l'analyse ou bien l'unité des prix doit-elle être choisie de façon à égaliser certains agrégats caractéristiques du schéma des valeurs aux agrégats correspondants dans le schéma des prix ?

1. Si l'on voulait choisir une unité des prix telle que le prix global soit égal à la valeur globale, il faudrait poser :

$$(\Sigma c)x + (\Sigma v)y + (\Sigma pl)z = \Sigma c + \Sigma v + \Sigma pl$$

2. mais si au contraire l'unité des prix doit être identique à l'unité des

valeurs, il faudrait voir « dans laquelle des trois sections de la production est produite la marchandise qui sert d'unité de valeur et de prix. Si cette marchandise est l'or, il s'agit du secteur III » (Bortkiewicz 1907c : 108) et nous pouvons poser :

$$z = 1.$$

Dans le bref article où cette solution est exposée, Bortkiewicz se contente de dire qu'il préfère cette dernière hypothèse. Il reconnaît cependant que tout panier de bien peut faire l'affaire⁵⁵. Pour déterminer les prix de production, il est en outre utile de passer par quelques variables auxiliaires :

$$f_i = \frac{v_i}{c_i},$$

$$g_i = \frac{c_i + v_i + pl_i}{c_i},$$

$$\text{et } \sigma = 1 + \rho.$$

Le système à résoudre devient, selon l'auteur :

$$\begin{cases} \sigma(x + f_1y) = g_1x \\ \sigma(x + f_2y) = g_2y \\ \sigma(x + f_3y) = g_3 \end{cases} \quad (28)$$

De la première équation de 28 nous pouvons exprimer x en fonction de y et de σ .

$$x = \frac{f_1y\sigma}{g_1 - \sigma} \quad (29)$$

et, en remplaçant x par son expression 29 dans la seconde équation de 28,

⁵⁵ Sur le choix de $z = 1$, l'auteur est plus explicite dans le second article des *Archiv* : ce choix aurait l'avantage d'être celui de Marx, tout en conférant à l'analyse sa généralité (Bortkiewicz 1907a : 49).

nous obtenons :

$$(f_1 - f_2)\sigma^2 + (f_2g_1 + g_2)\sigma - g_1g_2 = 0 \quad (30)$$

Cette équation du second degré en σ possède deux solutions car son discriminant est positif :

$$(f_2g_1 + g_2)^2 + 4(f_1 - f_2)g_1g_2 = (g_2 - f_2g_1)^2 + 4f_1g_1g_2 > 0$$

Il est inutile de reporter ici la démonstration de Bortkiewicz dans la mesure où nous en fournirons une dans un cadre beaucoup plus général (chapitres 8 et 10). Il nous suffit de constater qu'il existe au moins une solution économiquement significative⁵⁶.

Une fois σ connu, il est aisé de calculer les « coefficients de transformation » x , y et z et d'en déduire les valeurs numériques des prix de production.

13. Un exemple peut venir illustrer le procédé de transformation des valeurs en prix de production établi par Bortkiewicz. À partir d'un même schéma en valeur, nous allons calculer les prix de production selon les différentes hypothèses envisagées jusqu'ici. Le schéma initial en valeur est donné par le tableau 1.

La méthode de Marx donne un taux de profit général égal à $\frac{8}{27}$, soit 29,6 %, et les égalités quantitatives globales sont vérifiées. La méthode de Bortkiewicz, sous l'hypothèse $z = 1$, détermine les grandeurs suivantes :

⁵⁶ Cette solution est :

$$\sigma = (1 + \rho) = \frac{f_2g_1 + g_2 - \sqrt{(g_2 - f_2g_1)^2 + 4f_1g_1g_2}}{2(f_2 - f_1)}.$$

Le produit des racines est égal à $\frac{-g_1g_2}{f_1 - f_2}$, et leur somme est égale à $-\frac{f_2g_1 + g_2}{f_1 - f_2}$:

1/ si $f_1 - f_2$ est positif, le produit des racines est négatif : les deux racines sont donc de signe contraire et l'une d'entre elles est positive ;

2/ si $f_1 - f_2$ est négatif, le produit des racines est positif : les deux racines sont de même signe ; la somme des racines étant positive, les deux racines sont de signe positif.

TAB. 1 – Un exemple simple

Secteur	c	v	pl	λ
I	225	90	60	375
II	100	120	80	300
III	50	90	60	200
Total	375	300	200	875

$\rho = 25\%$, $x = \frac{32}{25}$ et $y = \frac{16}{25}$. La somme des prix (1.000) n'est plus égale à la somme des valeurs (875), mais la somme des profits est égale à la somme des plus-values (200) : ce dernier résultat est dû au choix du numéraire.

Si le même calcul est effectué sous l'hypothèse $\Sigma c + \Sigma v + \Sigma pl = \Sigma cx + \Sigma vy + \Sigma plz$ (somme des valeurs = somme des prix) (cf. Caliccia 1973 : 105), alors la valeur du taux de profit reste bien entendu inchangée (25 %), mais la somme des plus-values n'est plus égale à celle des profits (175) et l'on a $x = 1,12$, $y = 0,933$, $z = 0,875$.

HUIT

Travail, valeur et prix : la rupture d'un lien

LES SCHÉMAS CORRIGÉS que nous venons d'analyser sont insatisfaisants sur bien des points logiques et la généralité des solutions proposées par Bortkiewicz pose problème. La logique et les mathématiques ne sont cependant pas le plus important : quel a été le prix de cette rigueur nouvelle ? En d'autres termes, il s'agit de voir si le système d'équations permet « de quelque façon que ce soit d'éclaircir les points qui, comme l'affirme Marx, ne s'éclairent qu'en ayant recours à son schéma et seulement *ainsi* » (Bortkiewicz 1907a : 65). Le point essentiel, on l'a vu, est selon Marx l'explication de l'origine du profit. Si la construction corrigée « ne disait rien d'autre sinon que le problème de la formation du prix (y compris la formation du salaire), conçu comme un problème mathématique, peut être résolu lorsque les conditions techniques de la production des marchandises (y compris la marchandise force de travail) sont données, il serait assez justifié de la définir comme élégante mais stérile » (ibid.).

Nous examinerons donc attentivement les conclusions de V. K. Dmitriev et L. von Bortkiewicz quant à l'origine du profit capitaliste pour enfin faire le point sur cette approche du problème de la transformation avant d'en aborder les aspects les plus actuels. Il convient donc avant tout d'asseoir solidement les bases du raisonnement. La généralité des résultats obtenus jusqu'à présent

doit être testée. Il résultera que la manière même de poser le problème de la « transformation » mène logiquement à la rupture du lien qu'elle était censée affermir entre la théorie de la valeur et la théorie des prix.

2. Dans la mise en œuvre de l'approche par les quantités datées de travail, nous avons insisté sur une hypothèse très forte qui avait été formulée : la valeur d'échange de tout bien se résout en dernière analyse en revenus. Nous avons également mentionné le fait que la prise en compte du capital fixe par Bortkiewicz n'est pas satisfaisante. Ce sont ces deux points qu'il convient de réexaminer à présent, même si le second ne peut être abordé ici que de manière très allusive.

La décomposition intégrale de la valeur en revenu était considérée par Dmitriev comme l'un des grands mérites scientifiques d'Adam Smith, sur lequel il n'y avait pas à revenir. Bortkiewicz, au contraire, écrit explicitement qu'il ne s'agit là que d'une hypothèse, sans chercher pour cela, à aucun moment, à la lever. Tous deux connaissent cependant les critiques formulées par Marx notamment à ce sujet. Dmitriev tente d'y répondre ; Bortkiewicz n'en souffle mot.

Pour le dire brièvement, la théorie de Smith supposerait que lors de la décomposition du processus de fabrication d'une marchandise, on parvienne à un stade où le capital constant est entièrement fabriqué à l'aide de travail direct (et éventuellement de terre) ; cela semble totalement improbable à Marx : il est impossible, selon lui, de trouver dans la réalité un tel procès de travail et il ne sert à rien de renvoyer la solution à l'infini. « Si donc A. Smith admet, en ce qui concerne le fermier », écrit-il, « que dans le prix de son blé entre en plus du salaire, profit et rente, encore une *quatrième partie bien distincte* de celles-ci : la valeur du *capital constant* utilisé par lui, tel que chevaux, instruments aratoires, etc., il en va de même pour l'éleveur de chevaux et le fabricant des instruments aratoires et il ne sert à rien qu'Adam Smith nous renvoie de Pierre à Paul » (Marx 1862-63, I : 99-100).

D'ailleurs, ajoute Marx, « l'exemple du fermier est particulièrement mal choisi pour nous renvoyer de Pierre à Paul, étant donné que dans ce cas parmi

les composants du *capital constant*, on en trouve un qui n'a nullement besoin d'être acheté à quelqu'un d'autre, à savoir la semence, et cette partie de la valeur se résout-elle pour qui que ce soit en salaire, profit ou rente ? » (ibid. : 100). La seule preuve de Smith

consiste à répéter la même affirmation. Par exemple, il admet que le prix du grain ne se compose pas seulement de $v + pl$, mais aussi des moyens de production consommés dans la production du grain, donc d'une valeur-capital que le fermier n'a pas investie en force de travail. Mais, dit-il, les prix de tous ces moyens de production se décomposent eux-aussi, comme le prix du grain, en $v + pl$; Adam Smith omet simplement d'ajouter : ils comprennent en outre le prix des moyens de production consommés pour les produire. Il renvoie d'une branche de production à l'autre, et de celle-ci à une troisième encore. *L'affirmation que tout le prix des marchandises se décompose 'immédiatement' ou 'en dernière analyse' en $v + pl$ serait autre chose que dérobade et phrase creuse, à une seule condition : si l'on prouvait que les produits-marchandises dont le prix se décompose immédiatement en c (prix des moyens de production consommés) + $v + pl$, sont compensés en définitive par des produits-marchandises qui remplacent en totalité ces 'moyens de production consommés' – eux-mêmes étant produits uniquement grâce à une dépense de capital variable, c'est-à-dire de capital déboursé sous forme de force de travail. (Marx 1869-79 : 28-29, n.s.)*

En d'autres termes, il devrait exister dans l'économie de véritables secteurs verticalement intégrés pouvant fonctionner en totale autarcie, soit des sous-systèmes réels au sens de Sraffa (1960, annexe A) : des cas tout à fait exceptionnels⁵⁷.

3. Dmitriev connaît les critiques adressées à la théorie de Smith. La réplique qu'il tente de donner dans un passage des *Essais économiques* (Dmitriev 1904 : 26-29) manque pourtant totalement de pertinence. En effet, très curieusement, il se méprend sur leur objet.

Il commence pourtant par cerner l'essentiel de celles-ci. « Ces objections », écrit-il, « se ramènent à ceci que, dans l'économie 'contemporaine', le capital

⁵⁷ Cf. Marx (1862-63 : 109-159), dont les propos sont repris et analysés par Vianello (1973) et par Benetti (1977).



Quatrième édition allemande du *Capital*, Hambourg, 1890.

est nécessaire dans toutes les branches de la production, et qu'il est de ce fait impossible d'écarter cet élément du capital dans le calcul des frais de production » (ibid. : 26). Mais, et là réside le point important, cet argument ne fait que contester, selon Dmitriev, la possibilité effective de calculer la quantité globale de travail contenue dans une marchandise, et non la décomposition de la valeur en revenus uniquement. De quelle manière, écrit Dmitriev,

demandent-ils [les critiques de Smith], peut-on calculer la quantité de

travail dépensé pour produire un bien économique donné, depuis les débuts mêmes de l'histoire, alors que l'homme se passait de capital, et jusqu'à l'époque actuelle? Que le capital soit toujours produit actuellement par le capital lui-même ne fait aucun doute; il est exact aussi qu'il est impossible de calculer la quantité de travail incorporé dans un produit donné depuis le moment de la création du premier capital par le seul travail. Mais un tel calcul n'est aucunement nécessaire : la somme de travail, dépensée pour produire un produit donné, peut être définie également sans de semblables incursions historiques. (ibid. : 26-27)

La solution qu'il propose à ce problème revient formellement (ibid. : 27-28) à poser l'équation matricielle $\Lambda = (I - A)^{-1}L$ (ci-dessous : chap. 10). Mais si Dmitriev donne des indications justes pour résoudre ce problème, il n'en reste pas moins qu'il n'attaque pas de front les critiques qu'il combat : il semble même les accepter de manière implicite (ibid. : 28-29 en particulier).

Heureusement pour Dmitriev et Bortkiewicz, la suppression de l'hypothèse incriminée n'invalide pas la forme générale de la formule à laquelle ils aboutissent (formule 20 ci-dessus). Nous devons la formule corrigée à Piero Sraffa (1960) qui l'expose dans le chapitre intitulé « La réduction à des quantités de travail de périodes différentes » (ibid. : 43-50). La formule 20 s'écrit à présent :

$$p_i = (1 + \rho)^{t_{i1}} w L_{i1} + (1 + \rho)^{t_{i2}} w L_{i2} + \dots + (1 + \rho)^{t_{im}} w L_{im} + \dots$$

car la décomposition peut se poursuivre indéfiniment. « Jusqu'où faut-il pousser la réduction pour obtenir un degré donné d'approximation? », se demande Sraffa. « Cela dépend du niveau du taux de profit : plus ce dernier est proche de son maximum, plus la 'réduction' devra être poussée. Outre les termes qui représentent les quantités de travail il y aura toujours un 'résidu de marchandises' consistant en fractions infimes de chacune des marchandises fondamentales mais il est toujours possible, en poursuivant la 'réduction' suffisamment loin, de rendre le résidu aussi petit que l'on veut pour qu'à n'importe quel taux de profit inférieur à R [taux de profit maximum, pour lequel $w = 0$], l'effet sur le prix soit négligeable. C'est seulement pour $[\rho] = R$ que le résidu

devient décisif car c'est alors le seul déterminant du prix du produit » (ibid. : 44). Nous verrons par la suite les conséquences de cette ultime correction⁵⁸ ainsi que sa généralisation (chapitre 10).

La suppression de l'hypothèse Smith-Dmitriev-Bortkiewicz concernant la décomposition du capital constant en revenus nous permet de conserver la forme essentielle de la formule du prix de production. La critique de la prise en compte du capital fixe (Garegnani 1960) aboutit à un résultat plus radical : dans la mesure où la tentative de Bortkiewicz s'avère inadaptée, seule la solution de Sraffa (1960 : 2ème partie) qui consiste à traiter le capital fixe dans le cadre plus général de la production jointe paraît acceptable. Mais alors l'approche par les quantités datées de travail peut se trouver remise en cause dans certains cas (Sraffa 1960 : 72-73 en particulier).

4. L. von Bortkiewicz a-t-il été mieux inspiré par Tugan-Baranowsky ? Il semble de prime abord que les critiques que nous venons d'adresser à l'approche par le travail ne s'appliquent pas immédiatement ici. Cependant, à y regarder de plus près, le schéma corrigé est tout aussi insatisfaisant. Trois questions essentielles peuvent être posées. Cette approche est-elle limitée ou non par l'hypothèse de reproduction simple ? Quelles hypothèses implicites Bortkiewicz utilise-t-il pour procéder à la « transformation » dans un schéma à trois secteurs ? La solution proposée, enfin, supporte-t-elle une désagrégation du cadre de l'analyse ?

5. La rupture de l'équilibre de reproduction simple lorsque l'on passe du schéma des valeurs au schéma des prix chez Marx était l'un des griefs de Bortkiewicz à l'encontre de ce dernier. Le schéma corrigé respecte par contre les conditions d'équilibre pré-citées. Cependant, on pourrait objecter à juste titre que si les solutions trouvées par le biais du schéma corrigé dépendaient de cette hypothèse concernant la reproduction, alors le procédé de Bortkiewicz nous serait de bien peu de secours et équivaldrait à un rétrécissement

⁵⁸ Dans l'annexe D de son ouvrage, P. Sraffa fait bien le lien entre l'existence d'un taux de profit maximum et le rejet de l'hypothèse incriminée (Sraffa 1960 : 117-118).

du champ d'analyse. Pour Marx, en effet, le problème de la transformation des valeurs en prix est totalement indépendant des hypothèses formulées sur la reproduction du capital social, du moins telles qu'elles figurent dans le Livre II du *Capital*.

La démarche proposée en 1907 est heureusement exempte de toute contrainte de ce genre. Le mérite est généralement reconnu (Garegnani 1960 : annexe C) à J. Winternitz d'avoir démontré que la solution de Bortkiewicz ne dépend pas des hypothèses incriminées (Winternitz 1948). Il suffit cependant, plus simplement, d'examiner de près les équations de Bortkiewicz pour s'en convaincre. Si la formulation en termes de « reproduction simple » est bien utilisée au départ (équations 27 ci-dessus), elle est en revanche abandonnée lors de la résolution du système (équations 28) : cet abandon n'était masqué que par le changement de variables intervenu entre-temps.

6. Une autre caractéristique de la méthode employée par Bortkiewicz consiste à raisonner sur une économie à trois secteurs, ou « départements », correspondant respectivement à la production des moyens de production, des biens de consommation ouvrière et des biens de luxe. La solution proposée dépend-elle ou non de ce type de regroupement des branches de production ?

Si l'on observe le schéma corrigé, on remarque qu'un même coefficient de transformation, x par exemple, multiplie plusieurs grandeurs différentes : c_1 , c_2 et c_3 entre autres, c'est-à-dire les capitaux constants utilisés dans les différents secteurs de l'économie. Plusieurs possibilités s'offrent à nous pour interpréter ce fait.

1. Il peut s'agir là de capitaux identiques ; si tel est le cas, il est alors normal qu'ils possèdent le même prix x par unité de valeur. Mais cela signifierait également qu'il n'existe qu'un seul type de bien capital dans l'économie tout entière. Cette hypothèse est donc la moins intéressante théoriquement et si elle devait se vérifier, il faudrait alors modifier la méthode en conséquence.
2. Il peut également s'agir là de biens capitaux différents mais s'échangeant selon les quantités de travail qu'ils contiennent respectivement.

En effet, il suffit d'écrire le rapport d'échange suivant⁵⁹ : $\frac{c_{11}x}{c_{12}x} = \frac{c_{11}}{c_{12}}$, pour voir que le prix ici ne joue plus aucun rôle puisqu'il est commun aux deux marchandises échangées. A l'intérieur d'un même département, les échanges se feraient donc selon la valeur et non en fonction des prix de production. On reconnaîtrait là implicitement la validité de la loi de la valeur au moment même où on rejette cette validité en formulant, précisément, le problème de la transformation (Napoleoni 1966 : 111 ; 1972 : 169-170).

3. Si l'on refuse ces deux perspectives, comme il pourrait être logique de le faire, une troisième possibilité s'offre à nous si l'on remarque que les grandeurs qui apparaissent dans le schéma peuvent bien représenter des grandeurs moyennes par secteur : x serait donc, dans ce sens, un prix moyen.

Il semble bien que Bortkiewicz ait été conscient, du moins en partie, des problèmes que nous venons de soulever. S'il ne mentionne pas la seconde possibilité, il fait rapidement allusion aux deux autres.

Dans une note au premier article des « Archiv » (Bortkiewicz 1906b : 317, note 131), il commente ainsi la solution de Tugan-Baranowsky dont il reprend en substance la méthode

la méthode par laquelle Tugan-Baranowsky reconvertit les prix en valeurs se fonde, comme l'on voit (cf. l'équation qui sert à déterminer x) sur l'hypothèse selon laquelle la composition organique du capital est la même pour la production des trois groupes de moyens de production qui sont employés dans les trois secteurs.

ce qui revient à dire qu'il n'existe qu'un seul type de bien capital dans l'économie. C'est la solution qui est retenue plus tard par Sweezy (1942 : 128). M. H. Dobb s'en inspirera pour justifier l'échange des marchandises à leur valeur dans le Livre I du *Capital* : il attribuera à Marx l'hypothèse d'égales

⁵⁹ Nous notons ici par c_{11} et c_{12} deux bien capitaux différents produits dans le secteur I et utilisés comme moyens de production par celui-ci.

compositions organiques dans tous les secteurs, hypothèse qu'il n'aurait levée qu'au Livre III⁶⁰.

Mais Bortkiewicz semble, en ce qui le concerne, rejeter cette optique et interpréter le fait selon la troisième hypothèse mentionnée ci-dessus. Il précise : « Posons que, pour les produits du secteur I (en moyenne), le rapport de la valeur au prix est de x à 1 ... » (Bortkiewicz 1907c : 107).

Cette dernière supposition doit cependant être repoussée. Si les grandeurs qui apparaissent dans le schéma sont des grandeurs « moyennes », la solution qu'elles permettent d'établir doit fournir, pour être valable, la même valeur numérique pour le taux de profit que celle qui serait établie sur la base du schéma désagrégé en n branches. Or, P. Garegnani démontre (Garegnani 1960 : 52-54 et 55-57) que tel n'est le cas que si le rapport

$$Q_i = \frac{v_i + pl_i}{c_i + v_i + pl_i}$$

est uniforme à l'intérieur d'un même regroupement de branches. En d'autres termes, pour que la solution de Bortkiewicz soit acceptable, il faut qu'au sein de chaque département le rapport du travail direct au travail total (direct et indirect) soit le même pour toutes les branches de production.

Que signifie cette condition ? Le rapport $Q_i = \frac{v_i + pl_i}{c_i + v_i + pl_i}$ peut être écrit sous la forme suivante (Vianello, 1963-64 : 36, note 3) :

$$Q_i = \frac{1 - q_i}{1 + e_i(1 - q_i)}$$

où q_i représente la composition organique du capital et e_i le taux de plus-value qui se rapportent à la branche i . Si le taux de plus-value est uniforme, l'uniformité du rapport Q_i implique alors celle de q_i et nous retrouvons notre hypothèse I d'identité des compositions organiques des branches de produc-

⁶⁰ Plus récemment, M. Morishima et G. Catephores ont formulé une hypothèse identique (Morishima et Catephores 1975 : 327).

Si x désigne le vecteur colonne des coefficients de transformation x_i et H la matrice carrée des h_{ij} le système II' s'écrit alors :

$$Hx = \beta x.$$

Puisque nous n'avons retenu que les secteurs I et II du système de Bortkiewicz, nous supposons que H est une matrice carrée, non négative et indécomposable. La recherche de solutions économiquement significatives, c'est-à-dire un vecteur x dont tous les éléments soient de même signe et un scalaire positif β inférieur à 1 (si l'on veut que le taux de profit $\rho = \frac{1 - \beta}{\beta}$ soit positif), s'identifie alors à celle de la valeur propre dominante de la matrice H et du vecteur propre à droite qui lui est associé (chapitre 10). Puisque H est une matrice carrée non négative et indécomposable, nous savons que la solution existe et est unique.

Nous pouvons opérer de même pour le système de type Sraffa, c'est-à-dire sur le système III. Posons

$$a_{ij} = \frac{A_{ij}}{A_j}.$$

Ces coefficients sont appelés « coefficients de production » afin de ne pas les confondre avec les coefficients techniques usuels et de bien marquer que, de la sorte, aucune hypothèse n'est formulée sur les rendements. Posons également :

$$\alpha = \frac{1}{1 + r}.$$

Le système III se transforme alors en III', équivalent, d'équation générique :

$$a_{i1}p_1 + a_{i2}p_2 + \dots + a_{in}p_n = \alpha p_i \quad \text{avec } i = 1, 2, \dots, n.$$

Si p représente le vecteur colonne des prix de production p_i et A la matrice carrée des coefficients le système s'écrit :

$$Ap = \alpha p.$$

La recherche de solutions économiquement significatives s'identifie, comme auparavant, à celle de la valeur propre dominante α de la matrice carrée, non négative et indécomposable A et du vecteur propre à droite qui lui est associé.

Dès lors, l'existence et l'unicité de solutions économiquement significatives s'établit, pour les systèmes II et III, de la même manière. Dans le système de type Seton comme dans celui de type Sraffa, le taux uniforme de profit est déduit de la valeur numérique de la valeur propre maximale d'une matrice de coefficients (H ou A) et le vecteur des coefficients de transformation (système II) ou celui des prix de production (système III) est donné par le vecteur propre à droite de H ou de A , associé à la valeur propre dominante de la matrice considérée. Seules diffèrent les matrices de départ : par ailleurs, les deux systèmes sont identiques.

10. Si la structure formelle des modèles est semblable, il reste encore à démontrer l'identité des solutions que l'on en déduit dans la mesure où les données de départ ne sont pas les mêmes. La valeur unitaire d'une marchandise i est toujours notée λ_i . Les systèmes II et III (II' et III') possèdent des solutions identiques si $\alpha = \beta$ et $x_i = \mu p_i$ ($\mu \in R^+$) en termes de coefficients de production, ou bien $x_i = \frac{p_i}{\lambda_i}$ en termes de coefficients techniques.

Notre raisonnement en termes de coefficients de production nous fournit ces résultats de manière immédiate. En effet, poser $a_{ij} = \frac{A_{ij}}{A_j}$ revient au même que de poser $h_{ij} = \frac{\Lambda_{ij}}{\Lambda_j}$, dans la mesure où $\Lambda_{ij} = A_{ij}\lambda_j$ et où $\Lambda_j = A_j\lambda_j$. Avec ce système de notations, les matrices H et A sont identiques. La valeur propre dominante étant unique, $\alpha = \beta$ et, par conséquent, le vecteur x est identique au vecteur p à un facteur d'échelle près.

11. Démontrons cependant que l'identité des solutions des deux systèmes ne dépend pas de nos conventions d'écriture. Posons cette fois-ci :

$$a_{ij} = \frac{A_{ij}}{A_i} \quad \text{et} \quad h_{ij} = \frac{\Lambda_{ij}}{\Lambda_i}$$

systèmes choisis pour la confrontation.

Il est vrai que nous avons comparé le système Sraffa avec un système de type Seton, et c'est ce dernier que nous avons pris comme représentatif de la théorie de Marx. La question est donc de savoir si le modèle de Seton est le seul possible ou bien s'il ne représente qu'une manière, parmi d'autres, d'exprimer un processus marxien de transformation. Tout ce qui précède prouve qu'il est réellement le seul valide dès que l'analyse est menée à son plus haut niveau de déglobalisation. Notre démonstration aurait bien pu être menée sur un modèle à deux ou trois secteurs; la désagrégation complète lui ôte cependant toute ambiguïté. Le caractère non essentiel de la loi de la valeur est décrété dès que l'on introduit les « coefficients de transformation », à quelque niveau que ce soit; ceci reste vrai, par conséquent, pour toute autre tentative de « correction » imaginable. Le résultat est contenu dans la manière même de poser le problème. Le travail et les marchandises ne constituent pas autre chose que des unités de mesure concurrentes. G. Rodano a donc raison lorsqu'il déclare que c'est le procédé de Seton, et non celui de Sraffa, qui doit être taxé de « fétichisme ». Puisque les deux approches sont identiques pour l'essentiel, « l'utilisation de quantités de travail pour mesurer les marchandises évoque immédiatement des fantasmes susceptibles de désorienter totalement » (Rodano 1973 : 88). Le recours aux quantités de travail constitue bien un « détour inutile » dans la mesure où, pour les calculer, nous devons connaître les coefficients de production, alors que cette simple connaissance suffit à nous donner les prix.

Parallèlement, la méthode de résolution employée, la résolution simultanée, n'est pas de la même nature que celle utilisée par Marx. Liée à la conception qui préside à son utilisation, cette méthode est loin d'être neutre : la signification du taux de profit s'en trouve modifiée, et les systèmes des valeurs et des prix sont d'emblée posés comme autonomes et indépendants. L. von Bortkiewicz a pressenti ce problème. Marx, nous dit-il, avait reconnu l'interdépendance de tous les phénomènes économiques, mais il s'en tient pourtant à des « chaînes causales » à propos de la valeur et du prix. Il ne s'agit pas

d'une différence purement formelle, précise-t-il (Bortkiewicz 1907a : 64) :

la méthode de Marx repose plutôt sur une conception sans fondement du caractère des relations économiques. Alfred Marshall dit une fois de Ricardo : 'Il n'établit pas clairement, et parfois peut être il ne comprend pas bien et clairement, que, dans le problème de la valeur normale, les différents éléments se gouvernent l'un l'autre *mutuellement*, et non *successivement* dans une longue chaîne causale'. Cette définition sied encore plus à Marx.

Nous devons cependant tempérer quelque peu le caractère « simultané » de la détermination des variables car une variable de la répartition nous est donnée : le taux de salaire réel. Le taux de profit n'en est pas moins amené à revêtir une fonction différente de celle qu'il avait chez Marx. Ce taux ne peut être donné *a priori* : le système d'équations serait alors linéaire et homogène, et il faudrait, pour qu'il existe des solutions autres que triviales (nulles), qu'il se produise un cas de dépendance linéaire. Ce cas étant exclu (cf. chapitre 10), le taux de profit fait bien partie des inconnues. Mais il perd alors toute fonction redistributrice de « valeur », bien qu'il paraisse encore enraciné dans la « sphère de la production ».

Dmitriev a remarqué l'importance d'une conception correcte du taux de profit dans une théorie des prix de production. La détermination de ce taux ne devait en aucun cas, selon lui, advenir en dehors du système de production lui-même. « Ainsi sommes-nous manifestement enfermés dans un cercle vicieux », écrit-il; « pour définir la valeur, il faut connaître la grandeur du profit, et le profit lui-même dépend de la grandeur de la valeur [des prix]. Il n'y a, semble-t-il, pas d'autre issue que de faire dépendre la grandeur de la valeur, ou celle du profit, de conditions se situant en dehors de la sphère de production : c'est à un tel procédé que Smith lui-même a eu recours [...] en plaçant le niveau du profit sous la dépendance de l'offre et de la demande de capitaux. Mais procéder ainsi revient à admettre l'inconsistance de la théorie des frais de production » (Dmitriev 1904 : 46). C'est pourquoi le « mérite immortel » de Ricardo consiste, aux yeux de Dmitriev, en ceci qu'il fait dépendre la valeur du taux de profit des conditions de production des biens de consommation

ouvrière.

C'est pourquoi, également, la signification du taux de profit change encore plus radicalement lorsqu'on renonce à l'hypothèse du salaire réel donné (Sraffa 1960). Les deux variables de la répartition font alors partie des inconnues. Il est vrai que le taux de profit peut bien être donné à présent avant les prix et le taux de salaire monétaire. Mais il est déterminé en dehors de la « sphère de la production », par exemple par le biais du « niveau des taux de l'intérêt monétaire » (ibid. : § 44).

Les difficultés rencontrées dans la théorie des prix mènent à des questions en retour à propos de la théorie de la répartition. Deux problèmes essentiels sont donc posés une fois les prix de production correctement déterminés sur le plan de la logique : celui de la nature et de la signification d'une théorie de la valeur travail dans ce contexte, et celui de sa fonction, c'est-à-dire en premier lieu la question de la validité de la théorie de la répartition dont elle forme le soubassement.

NEUF

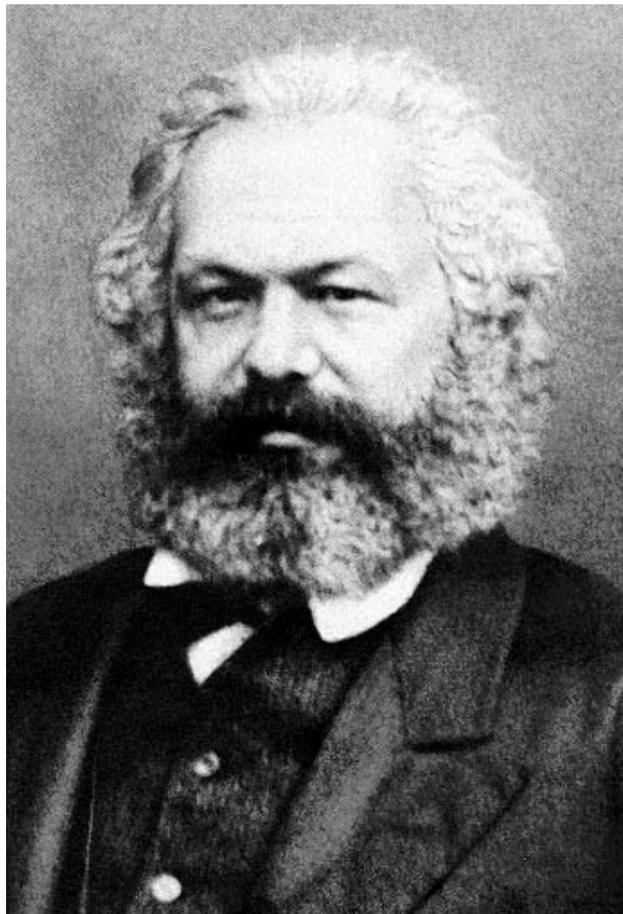
Le problème de l'origine du profit

LE LIEN PENSÉ PAR RICARDO, affermi par Marx, entre valeur, travail et prix est donc rompu. Avec lui s'effondre la théorie marxienne de l'exploitation. Cette constatation engage tous les débats, et les différentes tentatives effectuées afin d'assembler de nouveau les débris du triptyque s'effectuent autour de ce thème essentiel. Dans ce domaine également, beaucoup de choses ont été dites par V. K. Dmitriev et par L. von Bortkiewicz, que plus d'un auteur contemporain redécouvre. Force nous est donc de constater une fois de plus que la problématique forgée au début du siècle a bien constitué la matrice d'où sont issues les réflexions ultérieures.

2. S'il est un domaine dans lequel Marx croyait être bien supérieur à ses « prédécesseurs », et qui semblait fonder la légitimité de la théorie de la valeur, c'est bien celui de l'origine du profit capitaliste. Dans une lettre à Engels, datée du 8 janvier 1868, il énumère les « éléments foncièrement nouveaux » de sa théorie :

m'opposant à toute l'économie antérieure qui d'entrée de jeu traite comme des données les fragments particuliers de la plus-value avec leurs formes fixes de rente, profit et intérêt, je traite tout d'abord de la forme générale de la plus-value, où tout cela se trouve encore mêlé, pour ainsi dire en solution. (Marx 1849-95 : 195)

Cette origine du profit ne pouvait être dévoilée, selon lui, qu'en ayant recours à ses constructions. Hors d'elles, point de salut. C'est pour cette raison, no-



Karl MARX en 1869.

tamment, que sa manière de déterminer le taux de profit, tout comme celle, qui lui est logiquement équivalente, d'établir les égalités quantitatives globales, constituent un moment essentiel de sa théorie. Le profit, ne consistant qu'en la redistribution d'une quantité donnée entre des différentes branches de production, peut être ramené à la conception de la plus-value issue de l'exploitation des travailleurs. C'est pourquoi les corrections apportées au schéma de Marx sont tout autre que secondaires : la théorie de l'exploitation peut-elle être maintenue ?

Une première étape du raisonnement se fonde sur les problèmes d'interprétation issus des résultats immédiats des rectifications de Dmitriev et de Bortkiewicz : la constatation selon laquelle le taux de profit ne dépend pas de tous les secteurs, et la non réalisation des égalités quantitatives globales de Marx. Ces problèmes ont induit trois thèmes de discussion respectivement axés autour de la notion de biens de consommation ouvrière, d'égalité quantitative globale, et de travail productif et improductif. Les deux premiers thèmes forment les *leitmotive* pré-sraffaïens de la controverse. Le troisième n'a été abordé que récemment et fort incidemment.

3. L'approche par les marchandises utilisée par L. von Bortkiewicz a l'avantage d'être plus proche du schéma marxien. C'est donc par elle que nous débiterons notre analyse. La formule 20 de l'approche par les quantités datées de travail suppose la connaissance des méthodes de production figurant dans l'approche par les marchandises et ne sera prise en compte que pour confirmer les résultats dégagés sur la base des schémas sectoriels.

Bortkiewicz n'entend pas s'éloigner de la théorie de l'exploitation de Marx, ou plutôt de ce qu'il appelle la théorie du « prélèvement », expression smithienne qu'il déclare « préférer » à la précédente (Bortkiewicz 1907b : 75). Mais, la démonstration de Marx étant fautive, il prétend la fonder autrement. Dans ces nouvelles preuves, de nouveaux éléments explicatifs apparaissent. « Non seulement Marx n'a pas établi de manière correcte de déterminer le niveau du taux de profit sur la base des relations données de valeur et de plus-value », écrit-il, « mais, par sa détermination erronée des prix, il a été induit

à un mauvais recensement des facteurs dont dépend en général le niveau du taux de profit » (Bortkiewicz 1907c : 111).

Il suffit de comparer les formules de Marx et de Bortkiewicz permettant de déterminer le taux uniforme des profits pour remarquer que si chez Marx les éléments appartenant à tous les secteurs de l'économie y figurent, c'est-à-dire les compositions organiques et les masses de capitaux investis, il n'en est pas de même chez Bortkiewicz où seules figurent des grandeurs relatives au premier et au second secteurs, c'est-à-dire à la production des biens de production et à la production des biens-salaire. Dans le schéma corrigé, le taux de profit sera donc le même, toutes choses égales par ailleurs, quelle que soit la masse de capital investie dans le secteur III et quelle que soit la composition organique de ce secteur. L'analogie avec la théorie de Ricardo est immédiate, et Bortkiewicz s'en réclame explicitement.

Au demeurant, ce résultat n'est certes pas surprenant pour la théorie du profit capitaliste qui voit l'origine du profit dans le 'surtravail'. Ricardo nous enseignait déjà qu'une modification des méthodes de production des marchandises qui n'entrent pas dans la consommation de la classe ouvrière ne peut pas modifier le niveau du taux de profit. (ibid. : 115)

Mais le fait que le taux de profit ne dépend que des deux premiers départements de la production sociale suffit-il à affirmer qu'il ne dépend que des conditions de production, directes et indirectes, des biens de consommation ouvrière? Car si le secteur II est bien consacré à la production des denrées consommées par les ouvriers, il n'en reste pas moins que le secteur I est également présent et qu'une partie seulement de sa production est destinée au secteur II ou à la fabrication des moyens de production destinés au secteur I : le secteur III absorbe également une partie de sa production. Il faut donc affiner l'analyse. Posons, sur les indications de Bortkiewicz, $c_2 = 0$. Il vient alors, de la seconde équation du système 27 (ci-dessus, chapitre 7) :

$$\sigma = 1 + \rho = \frac{v_1 + v_2 + v_3}{v_2}$$

c'est-à-dire :

$$\rho = \frac{pl_2}{v_2}$$

puisque

$$1 + \rho = \frac{c_2 + v_2 + pl_2}{v_2} = \frac{v_2 + pl_2}{v_2}.$$

Dans ce cas, le taux de profit est égal au taux de plus-value (supposé uniforme).

Ici, dans le second secteur, où la dépense du capitaliste consiste uniquement en capital variable, c'est-à-dire en des marchandises qui sont produites dans ce secteur, le gain du capitaliste sera dans un même rapport avec sa dépense, quel que soit le prix des marchandises en question. (Bortkiewicz 1907c : 117)

Nous sommes donc dans un modèle sraffaïen de type « blé-blé » (cf. notamment Dobb 1955).

4. Ainsi, si le secteur I ne fournit pas le secteur II en capital constant, il ne participe pas à la détermination du taux de profit. Nous pouvons alors apporter la précision suivante : si le secteur I intervient dans la détermination de ce taux, c'est uniquement dans la mesure où il participe, de façon indirecte, à la fabrication des biens de consommation ouvrière. Est ainsi vérifiée la première partie de la conclusion de Bortkiewicz.

Mais la seconde demande encore à l'être : si le taux de profit est déterminé par les conditions directes et indirectes de production des biens composant le salaire réel, cela prouve-t-il pour autant la théorie de l'exploitation au sens de Marx? Pour Bortkiewicz, cela ne fait pas de doute, et il ne s'attarde pas plus longtemps à démontrer l'évidence. Notre opinion est opposée : tout ce que l'auteur démontre, c'est que pour un système donné, seules les branches dont les produits servent directement ou indirectement de moyens de production à toutes les autres participent à la détermination du taux de profit. La dépendance est purement technologique, et ce n'est que dans l'exemple très particulier qui a été choisi ici que la technologie se confond avec les branches

produisant, directement et indirectement, des biens de consommation ouvrière (ci-dessous, § 11)⁶².

5. Notre proposition est confirmée par les conclusions opposées que Dmitriev et Bortkiewicz croient pouvoir tirer d'une même approche : l'approche par les quantités datées de travail.

Cette approche semble moins adaptée que celle que nous venons d'analyser à la mise au jour d'une théorie des profits. En effet, ici, toute distinction entre capital constant et capital variable disparaît. Cependant, Bortkiewicz se fait fort de démontrer que la distinction « entre deux ou même trois types de capitaux » n'est pas essentielle à la théorie de l'exploitation (Bortkiewicz 1907a : 60).

Si l'on se reporte à l'exposé du chapitre précédent, on remarque qu'une fois démontrée la validité générale de la formule 20 en tant qu'expression du prix de production d'une marchandise, les prix sont remplacés par leurs expressions 20 dans l'équation exprimant le salaire réel, et la valeur du taux de profit peut ainsi être « déterminée » (selon Bortkiewicz) ou « approchée » (selon Dmitriev) par l'équation 25. Nous pouvons donc conclure comme précédemment que la valeur du taux de profit ne dépend que « des quantités de travail et des temps de rotation du capital se rapportant à la production et à la distribution des marchandises qui forment le salaire réel » (Bortkiewicz 1907b : 74). Dmitriev est, sur ce point, de la même opinion : « Ainsi nous pouvons établir », écrit-il, « que le niveau du taux de profit est déterminé par les frais de production des produits de consommation des ouvriers » (1904 : 49).

Tous deux attribuent le mérite de cette découverte à Ricardo (Dmitriev

⁶² Un curieux débat a eu lieu autour du fait de savoir si, réellement, la solution de Bortkiewicz ne dépendait pas, de quelque manière indirecte, du troisième secteur également. Cf. May (1948) et Garegnani (1960 : 201) notamment. Tous ces auteurs raisonnent en termes de variations à partir d'une situation de départ, ce qui est une erreur. La détermination des prix de production, comme moment de la problématique des prix naturels, ne concerne que les données de la période prise en compte. Le reste relève du problème de la gravitation et de l'analyse du passage d'un état d'équilibre à un autre.

1904 : 35 ; Bortkiewicz 1907b : 75). Mais dès qu'il s'agit d'apprécier théoriquement ce résultat et d'en déduire les conséquences quant à l'origine du profit, les avis des deux auteurs divergent radicalement.

Pour Bortkiewicz, ce résultat confirme pleinement la théorie du « prélèvement » sur le produit du travail. Car si le taux de profit ne dépend pas des branches dont les produits ne constituent pas, directement ou indirectement, les biens de consommation ouvrière, alors l'origine du profit doit être recherchée du côté du salaire « et non dans la faculté du capital d'accroître la production ». En effet, si la productivité du capital était à l'origine du profit, on ne comprendrait pas pourquoi certaines branches seraient exclues de la détermination du taux de profit.

En d'autres termes, la thèse en question de Ricardo s'insère mieux que l'opinion contraire de Marx dans cette théorie du profit qui considère le profit comme un prélèvement sur le produit du travail. (Bortkiewicz 1907b : 75)

L'opinion de Marx constitue donc « un pas certain en arrière par rapport au point de vue de Ricardo ».

6. Dmitriev, au contraire, interprète dans un sens beaucoup plus général, et à notre avis plus correct, la formule 25 donnant la valeur du taux de profit.

Le mérite de Ricardo tient au fait qu'il a été le premier à montrer que parmi les équations de production, il en existe une qui nous donne la possibilité de déterminer la grandeur $[\rho]$ *directement* (c'est-à-dire sans recours aux autres équations). Cette équation nous est fournie par les conditions de production du produit [...] auquel se ramènent, en dernière analyse, les dépenses de toutes les productions. (Dmitriev 1904, p. 47)⁶³

Ainsi le taux de profit se déduit des conditions de production des biens de consommation ouvrière, uniquement parce que toutes les autres productions se ramènent en dernière analyse à la dépense de ce type de marchandise. Mais

⁶³ « C'est le régime capitaliste contemporain, basé sur l'utilisation de *travail humain salarié*, qui a servi de *point de départ* à l'analyse de Ricardo ; mais ce serait une grave erreur de penser que les conclusions auxquelles il est parvenu n'ont de signification que pour l'époque actuelle ». (Dmitriev 1904 : 50)

s'il existait un autre produit qui possédât cette propriété, ou un autre groupe de produits, alors il serait possible d'obtenir pour lui une équation équivalente à 25. Soit A ce produit ; son prix p_a s'exprime par une équation du type 24 puisque ses moyens de production s'expriment en termes de lui-même :

$$p_a = (1 + \rho)^{t_1} a_1 p_a + (1 + \rho)^{t_2} a_2 p_a + \dots + (1 + \rho)^{t_s} a_s p_a$$

où les t_i représentent les différentes périodes de rotation et où les a_i désignent les quantités du bien A avancées dans la production d'une unité de ce produit lors des différentes périodes.

On en déduit :

$$1 = (1 + \rho)^{t_1} a_1 + (1 + \rho)^{t_2} a_2 + \dots + (1 + \rho)^{t_s} a_s$$

ce qui permet de déterminer le taux de profit.

Il est évident que, puisque les grandeurs t_i sont toutes positives, le taux de profit sera positif si :

$$a_1 + a_2 + \dots + a_s < 1.$$

La condition de positivité du profit est donc l'existence d'un surplus physique de la marchandise particulière en question, ce qui confirme bien notre interprétation précédente. Toute notion d'exploitation disparaît.

Mais Dmitriev va plus loin. « En quoi consiste le processus productif grâce auquel le 'bien productif' (A) donne finalement les produits (B, C, D, \dots) et de nouvelles quantités de ce même bien (A), cela est parfaitement indifférent pour la détermination du taux de profit. Qu'une énergie potentielle, contenue dans le 'bien productif' (A), soit libérée et utilisée dans la production sous la forme de *travail humain* comme cela a lieu actuellement, ou au moyen de tout autre processus (*sans aucune participation de travail humain*), – peu importe, et chaque fois que l'on aura $[1 = (1 + \rho)^{t_1} a_1 + (1 + \rho)^{t_2} a_2 + \dots + (1 + \rho)^{t_s} a_s]$ avec la condition $[a_1 + a_2 + \dots + a_s < 1]$, le profit $[\rho]$ sera une grandeur parfaitement

déterminée et supérieure à zéro » (ibid. : 51-52). Dmitriev imagine le cas où cette énergie potentielle provient du travail d'un animal ou d'une machine qui fonctionnerait sans aide de travail humain. Dans tous les cas nous aurons « un profit industriel qui ne se distingue en rien, par son essence, du profit reçu par les capitalistes actuels qui emploient, dans la production, des ouvriers salariés » (ibid. : 52). Le pas est franchi ; *puisque de tels systèmes peuvent être imaginés sur la base d'une simple équation, alors le profit n'a aucun lien particulier avec le travail* :

Ainsi, partant de l'analyse de Ricardo, nous voyons que l'origine du profit industriel ne se trouve avoir aucun lien 'particulier' avec le travail humain employé dans la production. Le profit peut tout aussi bien exister dans d'autres processus productifs, dès lors que ceux-ci satisfont aux conditions parfaitement définies indiquées plus haut. (ibid. : 53)

Mais ces autres processus peuvent-ils exister ? « C'est une question qui n'est pas du ressort de l'économie politique » rétorque Dmitriev ; réplique commode que nous serons amenés à retrouver par la suite. Quant aux biens-salaire, précisons-le encore une fois, leur rôle découle de l'emploi du travail salarié, lui-même utilisé :

1. parce que l'on ne connaît pas, dans l'état actuel de la science et de la technologie, de systèmes du type de ceux décrits plus haut ;
2. ou bien parce que ceux que l'on connaît comportent un taux général de profit inférieur à celui que l'on obtient avec du travail salarié : ces systèmes sont donc écartés.

Ces conclusions paraissent pour le moins hasardeuses. Imaginons des procès de production mus par la seule force animale ou mécanique, et plaçons-nous dans le cas de la force animale par exemple. Pourquoi cet animal, qui est en définitive à l'origine de toute la production, n'a-t-il pas droit à toute la production qu'il permet d'obtenir ? Ne pourrait-on pas voir l'origine du profit dans l'« exploitation » du travail des animaux de cette espèce ? De même pour les machines. Comme le souligne justement Henri Denis, « en fait, Dmitriev démontre tout simplement que là où il n'y a pas de travail *humain*, il ne peut pas exister de prélèvement sur le produit du travail humain »

(1968 : 265). La portée de son analyse ne va pas au-delà. De plus, outre le fait que ces systèmes sont purement imaginaires, il n'en reste pas moins que la comparaison entre ces systèmes et le système capitaliste, donc entre les « profits » correspondants, reste purement formelle. S'il n'y a plus de travail salarié, nous ne sommes plus dans le mode de production capitaliste et toutes les comparaisons que l'on pourra faire sont sans objet.

7. En résumé, la théorie de Bortkiewicz, qui met l'accent sur les biens de consommation ouvrière et leurs conditions de production, directes et indirectes, est insuffisante à prouver quoi que ce soit concernant l'exploitation des travailleurs. Le lien entre le profit et les biens de consommation ouvrière est purement affectif et disparaît lorsqu'on établit, comme le fait Dmitriev, le caractère technique de ce lien. Mais ce dernier auteur échoue lorsqu'il veut prouver l'inverse, c'est-à-dire que l'origine du profit ne saurait être vue dans une relation quelconque avec le travail.

Remarquons enfin que nos deux auteurs semblent l'un comme l'autre insatisfaits de leurs conclusions. Dmitriev paraît un moment pris de vertige d'avoir poussé sa logique jusqu'à des conclusions aussi radicales, et, élément très symptomatique que nous retrouvons lors de tous les débats ultérieurs, Bortkiewicz revient longuement sur la théorie de l'exploitation du *Capital* et sur les mérites respectifs de Ricardo et de Marx à cet égard, et finit par se contredire ouvertement.

L'hésitation de Dmitriev est presque imperceptible, mais elle n'en est pas moins réelle. Si des processus de production tels qu'il les imagine existaient réellement, affirme-t-il, le taux de profit serait tout de même déterminé par les biens de consommation ouvrière. En effet, les besoins qu'ils permettraient de satisfaire seraient limités et, par un processus de concurrence que nous avons déjà évoqué lors du problème de la péréquation chez Marx, les biens produits par ces processus tomberaient dans le domaine des biens gratuits. « S'il existait en réalité, même actuellement », écrit Dmitriev, « des processus productifs exceptionnels qui puissent, *sans participation de travail humain*, reproduire *in natura* (et non sous forme de valeur équivalente) leurs frais

de production, et déterminer par conséquent un taux de profit *autonome*, indépendant des frais de production des moyens d'existence des ouvriers, l'unique résultat d'une telle situation des choses, étant donné le caractère limité des besoins qu'ils pourraient satisfaire, serait une complète dépréciation de ces produits et leur passage dans la catégorie des biens gratuits (non économiques). Aussi toutes les allusions à différents processus 'naturels' (reproduction des animaux, récoltes n'exigeant de l'homme aucun soin des plantes, etc.) en tant que sources indépendantes de 'profit du capital' sont dépourvues de tout fondement » (1904 : 58-59).

L. von Bortkiewicz, quant à lui, est tout à fait explicite et déclare, en contradiction ouverte avec ce qu'il avait affirmé précédemment et ce qu'il réaffirmera plus tard :

s'il y a un point d'importance plus générale sur lequel, sous un certain aspect, Marx se montre supérieur à Ricardo, c'est la théorie de l'origine du profit [...]. [II] faut admettre que chez Ricardo la théorie du prélèvement n'est pas exprimée avec toute la clarté souhaitable, alors que Marx a su donner à la conception de l'origine du profit qui est à la base de sa théorie une expression significative qui ne laisse subsister aucun doute. (1907b : 97)⁶⁴

Cette supériorité de Marx tient à l'« heureuse inspiration » qu'il a eue de construire un « modèle » dans lequel aucune autre « norme » n'intervient, à part celle de la loi de la valeur, pour expliquer les rapports d'échange. Mais Marx n'entendait pas en rester là et la valeur n'avait pas pour unique fonction, selon lui, de mettre au jour la nature du profit. Elle devait constituer le fondement de la théorie des prix et de l'explication de bien d'autres phénomènes économiques.

Ces prétentions de Marx sont bien entendu repoussées par Bortkiewicz, qui ajoute cependant que si le calcul de la valeur ne constitue pas une étape

⁶⁴ Il est curieux que Bortkiewicz n'ait rien dit à propos des opinions de Dmitriev au sujet de l'origine du profit, opinions qu'il connaissait nécessairement. Ce retour vers Marx est peut-être justifié par le fait qu'il se rendait bien compte (et Dmitriev était là justement pour le lui rappeler) que la liaison entre le taux de profit et les conditions de production des biens-salaire était insuffisante pour prouver l'exploitation du travail.

théorique fondamentale, il n'est pas mauvais en lui-même.

Il ne peut découler rien d'erroné du calcul de la valeur pourvu qu'on l'applique de manière exacte. Ainsi, les théories erronées de Marx (sa loi de la baisse tendancielle du taux de profit par exemple), s'expliquent également *non pas par le fait qu'il part de la valeur et de la plus-value dans sa construction du taux général de profit*, mais par le fait [...] qu'il pose le taux de profit dans un rapport mathématiquement erroné avec les grandeurs de valeur et de plus-value. (1907b : 98, n.s.)

Bortkiewicz semble ainsi reconnaître une certaine légitimité à la théorie de la valeur, qui viendrait en quelque sorte au secours de sa conception de l'origine du profit. Il reste à savoir si cette coexistence d'une théorie de la valeur qui expliquerait le profit et d'une théorie indépendante de la détermination des prix et du taux de profit peut être justifiée. Pour l'instant examinons si l'origine du profit ne peut pas être décelée plus sûrement à l'aide d'autres éléments, et notamment des fameuses égalités quantitatives auxquelles Marx conférait parfois valeur de preuve.

8. Nous avons vu que ces égalités dépendaient étroitement de la manière erronée dont Marx calculait le taux de profit global et que, le schéma une fois corrigé, elles n'étaient plus vérifiées. Il convient d'en revoir la raison et les implications, car cette question a donné lieu à beaucoup de conclusions discutables.

La question est liée à celle du choix d'une équation supplémentaire de normalisation des solutions du schéma corrigé. On se souvient en effet que ce schéma comporte une inconnue de plus qu'il n'y a d'équations. Il permet de déterminer les prix relatifs mais non les prix absolus. La détermination des prix absolus se fait en choisissant une échelle de référence, qui peut-être soit un numéraire simple, ce qui revient à poser x , y ou z égal à 1, soit une quelconque équation combinant x et/ou y et/ou z avec des grandeurs connues. Il est dès lors évident que le nombre de choix possibles est très grand. La divergence ou la concordance entre somme des valeurs et somme des prix d'une part ; somme des plus-values et somme des profits d'autre part, est liée au choix du type de normalisation. Il est également évident



MARX à Londres, 1849.

que les deux égalités ne peuvent être satisfaites en même temps sauf cas très particulier car chacune d'entre elles implique un type donné de normalisation. Il faudrait autrement ajouter au schéma deux équations supplémentaires et le système serait surdéterminé. Le problème qui se pose est donc de savoir s'il existe des raisons théoriques valables de choisir un type de normalisation plutôt que tout autre.

9. Comme le note Seton, le choix d'une équation supplémentaire est équivalent au choix d'un élément invariant par rapport à la transformation des valeurs en prix. Les choix significatifs qui ont été faits sont peu nombreux, malgré le nombre élevé de possibilités.

On peut tout d'abord poser un prix quelconque comme numéraire. Bortkiewicz, suivi en cela par Sweezy, avait choisi de poser $z = 1$. Mais il est évident que l'on pourrait tout aussi bien poser $x = 1$ ou $y = 1$. La solution de Bortkiewicz se justifie cependant par le souci de prendre le même numéraire dans le schéma des prix que celui que Marx utilisait pour les valeurs : c'est-à-dire l'or, précisément produit dans le troisième secteur. Mais là s'arrête la justification de ce choix. On pourrait fort bien soutenir, par exemple, comme le fait Seton, qu'il est préférable de poser $y = 1$ ou en d'autres termes de postuler l'invariance de la valeur des biens de consommation ouvrière ; cette invariance semble tout aussi bien correspondre à la théorie de Marx où il est affirmé « que, même dans le capitalisme, 'on paie au travailleur la valeur totale de son travail » [sic] et que l'exploitation (c'est-à-dire la rétention du 'surplus') est occultée par le 'fétichisme de la marchandise' » (Seton, 1957 : 483). L'auteur joue là manifestement sur les mots ; mais il n'est pas le premier ni ne sera le dernier à le faire en la matière.

On peut également choisir, comme le fait Winternitz, d'égaliser la somme des valeurs à la somme des prix. Pour cet auteur, le choix de l'or comme numéraire est une « hypothèse injustifiée ». Si l'on veut rester dans l'esprit du système de Marx, « la proposition évidente est que la somme des prix est égale à la somme des valeurs. Ce n'est pas là une affirmation tautologique ou exempte de signification. Elle dit que la somme de tous les prix ne change

que dans la mesure où varie le nombre d'heures de travail nécessaires pour produire le produit global, ou bien si la valeur de la monnaie varie » (1948 : 443). Ce serait réaffirmer en quelque sorte la théorie de la valeur et sa légitimité. Mais ce n'est pas forcément établir de nouveau l'origine du profit dans l'exploitation : la somme des plus-values n'est en effet plus égale à la somme des profits.

On pourrait encore imaginer d'autres solutions en apparence plus élaborées mais tout aussi arbitraires, telle celle de R. L. Meek (1956b) par exemple. Cet auteur fixe notamment pour but à sa contribution de préciser ce que Marx « a réellement voulu dire » par « les valeurs totales sont égales aux prix totaux de production ». En réinterprétant cette formule, il se propose de fournir une solution au problème de la transformation qui respecte mieux que les autres la signification qu'il aura dégagée. Mais ses propos n'en paraissent pas plus pertinents, ils se résument à postuler, par rapport à la transformation, l'invariance du rapport de la valeur totale des biens produits à celle de la force de travail, sans qu'aucune justification de ce choix nous soit fournie. La « solution » proposée est donc tout aussi arbitraire que les autres, sinon plus acrobatique encore car elle « force » manifestement les textes de Marx sans raison.

Enfin, des solutions plus habiles comme celle proposée par G. Duménil (1980), qui équivaut à postuler l'égalité de la valeur et du prix du produit net, ne nous satisfont pas davantage. Nous avons beau nous tourner de toutes parts, aucune normalisation ne s'impose logiquement de préférence à toute autre. Nous pouvons donc affirmer, avec Seton, que, sous cet aspect, le problème de la transformation n'est pas parfaitement déterminé. Tout comme la problématique de la transformation est indépendante des conditions de reproduction du capital social, elle ne doit pas moins l'être d'un choix quelconque d'une équation supplémentaire.

10. Faut-il conclure de tout cela que les divergences entre les grandeurs globales exprimées en valeur et en prix « ne sont pas importantes d'un point de vue théorique », comme l'affirme Sweezy (1942 : 144) ? Qu'il nous soit

permis pour l'instant d'en douter, si l'on en juge par les efforts constants qui sont faits pour s'y rapporter. Mais cette question se rattache en définitive à la compréhension que l'on a du problème de la transformation.

Ces divergences ne sont pas dues à l'unité de mesure en tant que telle mais à la nature différente des deux systèmes d'évaluation. Tentons de délimiter ce phénomène plus précisément et de voir, comme Marx l'avait fait pour les prix individuels, mais cette fois-ci sur des grandeurs globales, s'il est possible de dégager une loi à propos de la divergence qui existe entre celles-ci. De cet examen, notre opinion sortira confortée.

L. von Bortkiewicz fait à ce propos un raisonnement qui sera repris par la suite par tous les auteurs. Portons notre attention sur le bien choisi comme numéraire, à la fois dans le système des valeurs et dans le système des prix. Soit X la valeur et Y le prix de la production sociale. Cette valeur est en général différente du prix. Ces grandeurs signifient que, dans le premier schéma, la production s'échange contre X unités de bien qui sert de numéraire et, dans le second schéma, contre Y unités de ce même bien. « Ces différences entre prix et valeur proviennent du fait que la composition organique des capitaux investis dans les diverses branches de production est différente ». Bortkiewicz ajoute cependant que « ces différences, pour ce qui concerne leur signe et leur ampleur, dépendent de toute évidence aussi de la composition organique du capital investi dans la production du bien » qui sert de numéraire (Bortkiewicz 1907a : 47). Là réside le point essentiel. Supposons que le capital investi dans cette sphère particulière ait la composition organique la moins élevée de toutes les branches composant l'économie. Dans ce cas,

le passage du calcul de la valeur au calcul du prix doit se faire de façon à ce que toutes les marchandises s'échangent contre une quantité du bien (qui sert de numéraire) supérieure à ce qu'elle était auparavant ou, en d'autres termes, tous les prix doivent être supérieurs aux valeurs respectives. Par conséquent, le prix total doit lui aussi être supérieur à la valeur totale. (ibid.)

Nous aurions observé l'effet inverse dans le cas contraire⁶⁵.

⁶⁵ P. M. Sweezy est plus explicite sur ce mécanisme, et ce sont ses explications que

Ce raisonnement, s'il a pour lui l'attrait de l'évidence, nous semble cependant faux. En effet, il suppose implicitement l'égalité entre valeur globale et prix total tout en voulant trouver une règle à la non-égalité de ces deux agrégats. Autrement dit, *il suppose exact le schéma de Marx tout en le déclarant erroné*. En effet, ce n'est qu'à ce prix que l'on peut affirmer que le prix du numéraire sera inférieur ou supérieur à sa valeur selon que la composition organique du capital (repérée dans le schéma des valeurs) de sa branche de production est inférieure ou supérieure à la composition organique moyenne du capital social. Ce n'est que si l'on suppose une égalité globale entre agrégat des valeurs et agrégat des prix que l'on peut en déduire que l'un sera plus ou moins important que l'autre selon qu'on les divise respectivement par la valeur ou le prix du numéraire, grandeurs que l'on sait inégales et dont on connaît le sens d'inégalité. Aucune prévision n'est donc possible en ce domaine, et tous les cas sont probables. Ainsi disparaît l'un des derniers liens que l'on aurait pu souligner entre le schéma des valeurs et le système des prix.

11. Une dernière remarque s'impose à propos de l'indépendance du taux général de profit par rapport à certains secteurs. Dans le schéma agrégé en trois « départements », ce taux est indépendant du dernier d'entre eux, fabriquant les biens « de luxe ». Dans un schéma désagrégé, nous appellerons « branche fondamentale » une branche qui concourt à la détermination du taux de profit, et branche « non fondamentale » celle qui n'y joue aucun rôle. Nous parlerons parallèlement de marchandise « fondamentale » et de marchandise « non fondamentale » (Sraffa 1960 : 10). La nature de cette dépendance du taux de profit par rapport aux branches fondamentales est purement technologique. En production simple, une marchandise fondamentale est une marchandise qui participe directement ou indirectement à la production de toutes les autres marchandises, fondamentales ou non, c'est-à-dire qui fait partie, directement ou indirectement, de leurs moyens de production.

reprent les auteurs successifs (Vianello 1963-64 ; Melolesi 1971 ; Benetti 1974). Cf. Sweezy (1942 : 143).

La disparition du rôle des biens non fondamentaux dans la détermination du taux de profit du système des prix pose un problème à ceux qui entendent se rattacher à la théorie de Marx afin d'expliquer le profit. Ce problème a déjà été rencontré précédemment lorsque l'on avait précisé que toutes les branches de la production concouraient chez Marx à l'établissement du taux de profit. La manière de tourner la difficulté et de maintenir le lien avec le système des valeurs de type marxien consiste à supposer que les branches non fondamentales sont des branches qui ne produisent pas de plus-value, et donc qui ne participeraient pas non plus à la détermination du taux de profit.

C'est ce que soutiennent G. Abraham-Frois et E. Berrebi (1976) pour qui la distinction entre les branches fondamentales et non fondamentales du système économique recoupe bien celle de secteur productif et non productif au sens de Marx. « Cette nécessité de distinguer les produits fondamentaux des produits non fondamentaux », affirment les auteurs, « est à rapprocher de la définition même de la marchandise donnée par Marx dès les premières lignes du *Capital* 'la marchandise – chose qui par ses propriétés satisfait des besoins humains – soit immédiatement si l'objet est un moyen de subsistance, soit par une voie détournée si c'est un moyen de production'. Les marchandises en ce sens ne sont qu'un sous-ensemble de l'ensemble des biens produits, ce sous-ensemble étant constitué par le secteur fondamental [...] [de l'économie]. En conséquence, on peut avancer la définition suivante du travail productif au sens de Marx : puisque 'n'est censé productif que le travailleur qui rend une plus-value au capitaliste ou dont le travail féconde le capital' [...] *est productif le travail contribuant directement ou indirectement à produire des marchandises au sens restrictif précédent, c'est-à-dire les biens constitutifs du secteur fondamental [...] [de l'économie]* » ; ce n'est que dans le cas où l'économie ne peut pas être décomposée de la sorte « que tous les biens produits seront en ce sens des marchandises » (Abraham-Frois et Berrebi 1976 : 40-41). Mais cette distinction et le recouvrement proposés proviennent d'une interprétation erronée d'une citation de Marx isolée du contexte théorique

du *Capital*, même s'il est vrai que les passages sur ce sujet sont quelquefois peu précis. Nous appuierons notre opinion sur les développements que Marx consacre à ce thème à la fin du premier volume des *Théories sur la plus-value*.

Il convient tout d'abord de remarquer que, contrairement à ce qu'affirment les auteurs précédents, le travail productif n'est pas le travail produisant un type donné de marchandise, défini en dernière analyse par des propriétés techniques. Le terme « productif » se rapporte à la plus-value.

Le résultat du procès de production capitaliste n'est ni un simple produit (valeur d'usage), ni une *marchandise*, c'est-à-dire une valeur d'usage qui a une valeur d'échange déterminée. Son résultat, son produit, c'est la création de la plus-value pour le capital et donc la *transformation* effective d'argent ou de marchandise en capital, ce qu'ils ne sont, avant le procès de production, qu'en intention, en soi, par destination. (Marx 1862 - 63, I : 467-468)

Ainsi, dans l'optique de Marx, tout travail produisant une valeur, une marchandise, n'est pas forcément productif. « Travail productif », avait-il affirmé plus tôt dans le texte,

n'est qu'une abréviation pour désigner l'ensemble du rapport et du mode selon lesquels la puissance de travail figure dans le procès de production capitaliste. Mais il est extrêmement important de distinguer d'*autres* sortes de travail, car ce travail exprime la forme déterminée du travail sur laquelle reposent le mode de production capitaliste et le capital lui-même. (ibid. : 463-464)

Et cette forme déterminée, c'est celle du salariat, tout en étant bien conscient que « le simple échange d'argent contre du travail ne transforme pas ce dernier en *travail productif* » (ibid. : 473).

Ainsi est opérée une double distinction au sein d'une « formation économique et sociale » dominée par le mode de production capitaliste. Parmi toutes les activités qui se déroulent dans cette formation sociale on peut opérer une première distinction entre les activités non salariées (sous-ensemble 1) et les activités salariées (sous-ensemble 2). Les activités du sous-ensemble 1 se placent d'emblée en dehors des rapports de production capitalistes proprement dits, bien qu'elles puissent produire des marchandises (activités non

salariées des artisans, petits agriculteurs etc.). Est-ce à dire que tout le sous-ensemble 2 est formé d'activités qui sont soumises à ces rapports sociaux ? Non, assurément, car la forme-salaire, forme dominante du mode de production capitaliste, peut bien s'appliquer par extension à d'autres activités. C'est ici que va jouer la seconde distinction opérée par Marx : au sein des activités salariées, sera soumis au mode de production capitaliste, c'est-à-dire « productif », le travail qui s'échange directement contre de l'argent-capital, et ne le sera pas (il sera pour cela qualifié d'« improductif ») le travail qui s'échange contre de l'argent-revenu⁶⁶.

Ainsi, au sein d'une formation sociale, la distinction du travail productif des autres sortes de travaux a pour unique fonction de dessiner les contours de l'ensemble des activités soumises au rapport de production capitaliste⁶⁷. Il nous semble donc justifié de penser que, en aucun cas, on ne peut assimiler activités « improductives » et activités non fondamentales, et ceci pour deux raisons⁶⁸ :

1. les activités improductives au sens de Marx ne produisent pas de marchandises, donc ne peuvent pas apparaître en tant que telles dans les schémas technologiques ;
2. il n'y a aucune raison valide pour que les activités qui ne sont ni productives ni improductives au sens de Marx soient assimilées aux activités non fondamentales au sens de Sraffa dans la mesure où elles peuvent très bien donner lieu à des marchandises identiques à celles produites par les branches fondamentales de l'économie ; de toute façon, ces activités non plus ne figurent pas en principe dans ces schémas, sauf par assimilation.

⁶⁶ Cf. en particulier Marx 1862-63, I, paragraphes f et g : 476-479.

⁶⁷ La double distinction a été très bien vue par C. Colliot-Thélène (1975b : 94). Cf. également I. I. Roubine (1928 : chapitre 19).

⁶⁸ Une opinion proche de la nôtre est celle de Caillé (1975 : 70).

DIX

La rationalisation contemporaine : autour de Sraffa

DANS LES PAGES QUI PRÉCÈDENT nous avons été confrontés à une série assez disparate de notations, due à l'hétérogénéité des points de vue des auteurs et à l'inégal niveau d'agrégation auquel se placent leurs analyses. Le premier type d'hétérogénéité a pu être réduit, mais pas le second. Aussi convient-il de faire le point, à présent que le niveau d'analyse retenu par les différents intervenants dans le débat autour de la loi de la valeur comporte une plage commune : la théorie sraffaïenne des prix de production. Beaucoup de résultats établis par L. von Bortkiewicz ou issus des débats du début du siècle ont été redécouverts, sous des formes peu différentes, après la publication de l'ouvrage de 1960. L'on aurait cependant tort de penser que rien de nouveau n'a été ajouté à la connaissance de la question des liens entre le travail, la valeur et les prix. Le nouveau cadre formel, par sa rigueur, a permis d'asseoir un certain nombre de résultats et d'en préciser d'autres. A partir de là, le débat a pu être éclairci et les différentes écoles de pensée se sont distinguées assez nettement. C'est ce qu'il faut établir à présent⁶⁹.

⁶⁹ Fondamentalement, pour le sujet qui nous occupe ici, nous demeurons à l'intérieur du cadre de la production simple (produits uniques et capital circulant). De brèves remarques sur les complications qui surgissent en cas de production multiple seront formulées au



Piero SRAFFA en 1927, à Tilton,
avec John Maynard KEYNES et Dennis ROBERTSON.

2. La technologie de l'économie peut être représentée par la matrice carrée X d'ordre n , d'élément x_{ij} , où x_{ij} désigne la quantité de marchandise j entrant dans la fabrication de la quantité y_i de marchandise i . Y est la matrice diagonale des productions globales y_i . T désigne le vecteur colonne des quantités t_i de travail, supposé homogène, effectué dans la branche i pour la production de y_i . La période de production est supposée uniforme. On désignera en outre par X_i (respectivement : par X^j) la i -ième ligne de la matrice X (respectivement : la j -ième colonne).

Nous prendrons pour unité de mesure de chaque marchandise la quantité globale de cette marchandise qui est produite pendant la période. La même convention vaut pour les quantités de travail, par rapport au travail total effectué dans l'économie. Si $\sigma = (1, 1, \dots, 1)$ est le vecteur ligne « somme » de dimension chaque fois appropriée, il vient :

$$a_{ij} = \frac{x_{ij}}{y_j} \quad \text{et} \quad L_i = \frac{t_i}{\sigma T}$$

Les symboles a_{ij} et L_i désignent les « coefficients de production ». La représentation figurée de l'économie est ainsi modifiée :

$$[(X, T) \rightarrow Y] \implies [(A, L) \rightarrow I]$$

où $A = [a_{ij}]$, $L = [L_i]$ et où I est la matrice carrée unité des quantités produites, d'ordre n .

Nous aurions pu utiliser les coefficients techniques habituels, définis par :

$$a_{ij} = \frac{x_{ij}}{y_i} \quad \text{et} \quad L_i = \frac{t_i}{y_i}$$

Le terme a_{ij} ne désignerait alors plus la proportion de bien j utilisée comme

chapitre 12. Sur les sujets abordés dans les pages qui suivent, on pourra consulter Newman (1962), Pasinetti (1975), Abraham-Frois et Berrebi (1976) et Lippi (1979). A propos des systèmes à produits multiples possédant les propriétés de la production simple, voir Schefold (1978).

1. qu'il existe une solution économiquement significative (q non négatif) unique : q est le vecteur propre, défini à un facteur d'échelle près, à gauche de A , associé à sa valeur propre dominante α_M ;
2. qu'il existe une solution unique et économiquement significative pour R :

$$R = \frac{1 - \alpha_M}{\alpha_M}, \quad R \geq 0.$$

Pour que ceci soit vérifié, et sachant que $\alpha_M > 0$, il faut donc que $\alpha_M \leq 1$. On sait également que :

$$\min \sigma A^j \leq \alpha_M \leq \max \sigma A^j, \quad j = 1, 2, \dots, n.$$

Comme $\max \sigma A^j \leq 1$ et $\min \sigma A^j < 1$ (système en état d'autoreproduction), la valeur propre dominante est bien inférieure ou égale à 1, c.q.f.d.

En conclusion, à tout système réel de départ (A, I) on peut associer un système fictif et un seul, le système homothétique (un cas particulier des systèmes étalons), tel que les taux de surplus des différentes marchandises soient égaux entre eux. Une démonstration analogue peut naturellement être menée pour le système A^* : le vecteur de dimensionnement q^* serait alors le vecteur propre à gauche de A^* associé à la valeur propre dominante α_M^* de A^* .

Le système fictif ainsi obtenu est dit homothétique parce que le vecteur des moyens de production globaux qA , celui du produit brut q , et celui du produit net $qE = q(I - A)$ sont homothétiques entre eux :

$$\frac{q}{qA} = 1 + R \quad \text{et} \quad \frac{q(I - A)}{qA} = R.$$

Ce rapport R est appelé le « rapport étalon ». Par convention, on norme le système homothétique par la quantité globale de travail du système réel.

5. Deuxième propriété technique d'un système en état d'autoreproduction :

l'existence et la positivité de la matrice $(I - A)^{-1}$. En effet, $(I - A)^{-1}$ est un cas particulier de $(I - vA)^{-1}$ avec $v = 1$. Or :

$$(1 - vA)^{-1} = I + vA + (vA)^2 + \dots + (vA)^n + \dots$$

si A est non négative, indécomposable et si $\alpha_M < \frac{1}{v}$. Par conséquent, puisque $\alpha_M < 1$:

$$(1 - A)^{-1} = I + A + A^2 + \dots + A^n + \dots$$

La matrice $(I - A)^{-1}$ existe donc et est strictement positive.

L'interprétation économique de cette matrice est importante. Chacun de ses éléments, noté s_{ij} , désigne la quantité totale, directe et indirecte, de marchandise j nécessaire à la production d'une unité nette de marchandise j . En d'autres termes, chaque ligne de $(I - A)^{-1}$ représente l'ensemble des coefficients dont il faut multiplier les branches du système de départ pour obtenir un secteur verticalement intégré procurant comme produit net une unité de la marchandise relative à la ligne considérée. Chaque ligne i regroupe donc les multiplicateurs de sous-système, au sens de Sraffa (1960 : annexe A) relative à la marchandise i .

6. Troisième propriété : la décomposabilité ou l'indécomposabilité. Jusqu'ici, les matrices A et A^* étaient considérées comme indécomposables. Mais si, par une permutation simultanée opérée sur les lignes et les colonnes de A (ou de A^*), cette matrice pouvait se mettre sous la forme :

$$A = \begin{pmatrix} A_{11} & 0 \\ A_{21} & A_{22} \end{pmatrix}$$

où les matrices A_{11} et A_{22} sont carrées, alors la matrice A est dite décomposable. La décomposabilité peut d'ailleurs se poursuivre sur A_{22} , etc. Nous nous en tiendrons cependant à ce cas simple.

L'interprétation économique de cette propriété est bien connue : les marchandises dont les méthodes de production sont représentées par le bloc A_{11}



Piero SRAFFA en 1929.

sont celles qui entrent, directement ou indirectement, dans la production de toutes les autres. Elles sont dites « fondamentales ». Les autres, dont les méthodes sont représentées par (A_{21}, A_{22}) , sont dites « non fondamentales ». Nous supposons qu'il existe toujours au moins une marchandise fondamentale dans l'économie. Nous supposons également que la valeur propre dominante de la matrice A est celle de sa sous-matrice indécomposable A_{11} (des complications pourraient autrement surgir : cf. Sraffa 1960 : 111-113 ; Newman et Sraffa, 1962. Le problème avait déjà été abordé de manière implicite par Bortkiewicz 1907c).

Enfin, si un bien est non fondamental, sa méthode de production ne fait pas partie du système fictif homothétique : son multiplicateur est nul. Nous savons en effet que si A est décomposable, et si $\alpha_M(A) = \alpha_M(A_{11})$, le vecteur propre à gauche de A associé à α_M n'aura que ses premières composantes positives (celles qui sont associées aux branches fondamentales), les autres composantes étant toutes nulles.

7. Dans ce qui suit, pour étudier les systèmes de valorisation, nous revenons à l'hypothèse d'indécomposabilité de A (ou de A^*).

Deux modes de valorisation des marchandises peuvent être étudiés : le « système- Λ » et le « système- p », chacun d'entre eux ne dépendant que d'une hypothèse concernant la répartition du produit net.

8. Le système- Λ tout d'abord. On notera par Λ le vecteur colonne des rapports d'échange λ_i , $i = 1, 2, \dots, n$. Ces rapports d'échange sont déterminés de la manière suivante :

1. hypothèse commune avec le système- p : les rapports d'échange doivent permettre l'autoreproduction du système ;
2. hypothèse spécifique au système- Λ : la valeur du produit net du système est répartie entre les branches proportionnellement aux masses salariales versées dans celles-ci. Cette proportion s'écrit :

$$e = \frac{\sigma(I - A)\Lambda - \sigma Ld\Lambda}{\sigma Ld\Lambda}$$

Le système- Λ s'écrit alors :

$$\Lambda = A\Lambda + Ld\Lambda + eLd\Lambda$$

soit :

$$\Lambda = A\Lambda + (1 + e)Ld\Lambda.$$

Puisque :

$$e = \frac{\sigma(I - A)\Lambda - \sigma Ld\Lambda}{\sigma Ld\Lambda} = \left(\frac{\sigma(I - A)\Lambda}{\sigma Ld\Lambda} \right) - 1$$

il vient :

$$\Lambda = A\Lambda + \left(\frac{\sigma(I - A)\Lambda}{\sigma Ld\Lambda} \right) Ld\Lambda = A\Lambda + \left(\frac{\sigma(I - A)\Lambda}{\sigma L} \right) L.$$

Désignons par β le scalaire scalaire

$$\frac{\sigma(I - A)\Lambda}{\sigma L}.$$

Alors : $\Lambda = A\Lambda + \beta L$, soit $(I - A)\Lambda = \beta L$, ou encore, si $(I - A)^{-1}$ est non singulière :

$$\Lambda = (I - A)^{-1}\beta L.$$

Il en résulte que les prix du système- Λ sont proportionnels aux prix $\bar{\Lambda} = (I - A)^{-1}L$, le facteur de proportionnalité étant le scalaire positif β . Les prix $\bar{\Lambda}$ sont ce qu'il est convenu d'appeler les « valeurs-travail ». Ainsi, dans le système- Λ , découlant de la seule hypothèse spécifique 2 concernant la répartition de la valeur du surproduit, les marchandises s'échangent en raison des quantités de travail direct et indirect qui y sont incorporées. La condition $\beta = 1$, inessentielle, n'est qu'une normalisation possible du vecteur Λ . La théorie de la valeur-travail est donc bien finalisée par une hypothèse concernant la répartition des revenus.

On peut remarquer que le système- Λ ne dépend que de l'hypothèse faite sur e , mais non sur le niveau de e . Λ ne varie pas lorsque e est modifié. Enfin, le coefficient β ne fait que traduire l'état de la technique.

Comme réciproque, il faut montrer que tout système :

$$\Lambda = (I - A)^{-1}\gamma L, \quad \gamma > 0$$

implique une hypothèse de type e . Ce système peut s'écrire

$$(I - A)\Lambda = \gamma L = W + \Pi$$

où W et Π désignent les vecteurs des salaires et des profits par branche. Or on sait que $W = Ld\Lambda$. Il vient : $\Pi = \gamma L - Ld\Lambda = L(\gamma - d\Lambda)$. Les profits seront positifs si $\gamma > d\Lambda$, i.e. si la productivité du travail excède la rémunération de celui-ci. Il suffit donc de poser $\mu = (\gamma - d\Lambda)$ pour que l'on ait : $\Pi = \mu L$,

c.q.f.d. : les profits sont uniformément proportionnels aux masses salariales versées dans les branches.

Toutes ces considérations font que le système- Λ ne saurait en aucun cas être considéré comme un cas particulier du système- p , celui où $r = 0$ (cf. ci-après, paragraphe 10).

Il convient enfin de revenir sur l'existence, l'unicité et le caractère économiquement significatif des solutions du système. Étant donné que les n lignes de A représentent les méthodes de production des branches, on peut exclure le cas improbable de dépendance linéaire : le rang de A est alors égal à son ordre et $(I - A)^{-1}$ existe. Pour les mêmes raisons que précédemment, nous savons également qu'elle est strictement positive. Le vecteur $\Lambda = (I - A)^{-1}\beta L$ est donc unique et strictement positif.

9. L'hypothèse spécifique au système- p est que les profits sont, dans chaque branche, proportionnels au capital total avancé. Les prix correspondants seront les prix de production p ou p^* selon que le capital avancé ne comprend pas les salaires (ceux-ci étant payés sur le surplus) ou qu'il les intègre aux moyens de production. On aura alors :

$$r_i = r = \frac{\sigma(I - A)p - \sigma Lw}{\sigma Ap} \quad \text{ou} \quad r_i^* = r^* = \frac{\sigma(I - A^*)p^*}{\sigma A^*p^*}$$

w étant le taux de salaire exprimé en termes de numéraire. Il est bien entendu que taux de salaire et prix relatifs sont déterminés simultanément.

Si les salaires sont avancés, le problème est connu. Le système des prix s'écrit :

$$p^* = (1 + r^*)A^*p^*$$

soit :

$$A^*p^* = \alpha^*p^* \quad \text{avec} \quad \alpha^* = \frac{1}{1 + r^*}.$$

Ceci est formellement analogue à la détermination du vecteur q^* du système homothétique. Nous savons qu'il existe une solution économiquement significative : p^* est le vecteur propre à droite de A^* associé à la valeur propre

dominante α_M^* . Comme $\alpha_M^* < 1$, $r^* > 0$. Mais la valeur propre dominante d'une matrice est unique. Il s'ensuit que, dans ce cas, $r^* = R^*$: *le taux de profit du système est égal au rapport-étalon*. Par la détermination du système homothétique, nous avons donc apparemment un moyen de déterminer le taux de profit sans passer par les prix. Ce n'est cependant qu'un faux-semblant : la détermination de r^* ou de R^* résulte du même calcul.

Si les salaires sont payés sur le surplus, trois cas se présentent

1. si $w = 0$, alors $r = r_{max} = R$ et nous sommes formellement ramenés au cas précédent des salaires avancés ;
2. si $r = 0$, alors $w = w_{max}$ et $p = Ap + wL$, soit, en prenant le taux de salaire comme numéraire : $\hat{p} = A\hat{p} + L$, et nous sommes formellement ramenés au cas du système- Λ
3. dans tout cas intermédiaire :

$$p = (1 + r)Ap + wL$$

soit :

$$p = [I - (1 + r)A]^{-1}wL.$$

Si la matrice inverse existe et est positive, alors p est unique et économiquement significatif puisque $wL > 0$. Il suffit de remarquer que $[I - (1 + r)A]^{-1}$ est formellement analogue à $(I - vA)^{-1}$ dont on sait qu'elle existe et est strictement positive si :

$$v = (1 + r) < \frac{1}{\alpha_M}.$$

Ceci est bien le cas puisque $r < r_{max}$ et que :

$$r_{max} = \frac{1}{\alpha_M} - 1.$$

Enfin, l'inverse $[I - (1 + r)A]^{-1}$ existe toujours car r est inférieur à r_{max} : les autres valeurs propres de A , étant inférieures à α_M en valeur

absolue, correspondent toujours à des r théoriques supérieurs à r_{max} (et qui ne possèdent aucune signification économique).

10. Nous pouvons à présent revenir sur l'analogie entre le système- p pour $r = 0$ et le système- Λ . La véritable similitude est entre $\hat{p} = A\hat{p} + L$ pour $r = 0$ et $\hat{\Lambda} = L$ pour $e = 0$ (où $\hat{\Lambda} = \frac{\Lambda}{d\Lambda}$). Le véritable système- Λ s'écrit $\Lambda = A\Lambda + Ld\Lambda + eLd\Lambda$ et ce n'est que dans le cas particulier ci-dessus qu'il rejoint le cas particulier du système- p . Les deux systèmes sont bien deux systèmes alternatifs de valorisation des marchandises, en état d'autoreproduction. Le fait que $\hat{p} = \hat{\Lambda}$ lorsque $e = r = 0$ ne fait que traduire l'état de stricte autoreproduction, qui fait disparaître les hypothèses de répartition spécifiques aux deux systèmes (il n'y a plus de surplus à répartir), ne laissant que l'hypothèse commune de renouvellement minimal à l'identique des méthodes de production (d'où $\hat{p} \equiv \hat{\Lambda}$).

11. Il nous reste à revenir sur l'hypothèse d'indécomposabilité des matrices et à traiter des relations qui peuvent exister entre les variables de la répartition.

Si la matrice A est décomposable (le raisonnement est analogue pour A^*) comme il a été indiqué plus haut, alors, si l'on désigne par p_I le vecteur colonne des prix des marchandises fondamentales, et par p_{II} celui des marchandises non fondamentales, il vient :

$$p = (1 + r)Ap + wL \iff \begin{cases} p_I = (1 + r)A_{11}p_I + wL_I \\ p_{II} = (1 + r)(A_{21}p_I + A_{22}p_{II}) + wL_{II} \end{cases}$$

où une partition analogue a été effectuée sur le vecteur L . Ainsi, le secteur fondamental suffit à déterminer le taux de profit et les prix des biens fondamentaux. Une fois r et p_I connus, p_{II} peut être obtenu sans difficulté.

12. Les liens qui existent entre les variables de la répartition sont complexes. On commence seulement à mieux les connaître (Schefold 1976a ; d'Autume 1985). Pour notre sujet, il suffit de distinguer deux cas suivant l'hypothèse

qui est formulée sur les salaires. Nous revenons pour simplifier à l'hypothèse d'indécomposabilité.

Si les salaires sont avancés, l'analyse n'est pas aisée, car toute variation de la répartition équivaut à une modification de la matrice socio-technique A^* . Cette matrice étant donnée ($A^* = A + Ld$), on sait que

$$r^* = R^* = \frac{1 - \alpha_M^*}{\alpha_M^*} = \frac{1}{\alpha_M^*} - 1.$$

Le taux de profit r^* varie donc de manière inverse à la valeur propre dominante α_M^* . D'autre part, on sait que, dans notre cas, α_M^* est fonction croissante des éléments de A^* . Si donc d augmente, ou du moins si certains de ses éléments croissent, d'autres pouvant conserver leur niveau antérieur, α_M^* augmente et r^* baisse. Et inversement. Mais si, à partir d'une situation initiale, les éléments de d ne varient pas dans le même sens, alors aucun lien précis entre d et r^* ne peut être établi.

Passons à l'hypothèse alternative : les salaires payés sur le surplus. Soit y le vecteur du panier de biens dont le prix est choisi comme numéraire :

$$p = [I - (1 + r)A]^{-1} wL \quad \text{et} \quad yp = 1.$$

En remplaçant p par son expression dans l'équation du numéraire, nous obtenons une relation $w_y(r)$ dont la forme dépend du choix de ce numéraire :

$$w_y(r) = \frac{1}{y[I - (1 + r)A]^{-1} L} = \frac{1}{yL + y(1 + r)AL + y(1 + r)^2 A^2 L + \dots}$$

Cette relation est strictement décroissante, et l'on sait que lorsque $w_y = 0$, alors $r = r_{max} = R$. Le point $(w, r) = (0, R)$ est donc le point commun à toutes les courbes décroissantes $w_y(r)$ pour tous les y imaginables. Chaque courbe possède un taux de salaire maximum différent de celui de toutes les autres :

$$w_y(r = 0) = \frac{1}{y(L + AL + A^2 L + \dots)}$$

13. Examinons le cas particulier où $y = q(I - A)$, c'est-à-dire où le panier de biens dont le prix est choisi comme numéraire est le produit net du système homothétique. Il vient :

$$\begin{cases} p = (1 + r)Ap + wL = Ap + rAp + wL \\ q(I - A)p = 1 \end{cases}$$

Si l'on multiplie par q la première équation, alors $qp = qAp + rqAp + wqL$, soit $q(I - A)p - wqL = rqAp$, soit encore :

$$r = \frac{q(I - A)p - wqL}{qAp}$$

où $qAp \neq 0$. Il vient :

$$r = \frac{q(I - A)p}{qAp} \left(1 - \frac{wqL}{q(I - A)p} \right)$$

soit :

$$r = R \left(1 - \frac{wqL}{q(I - A)p} \right).$$

Comme $q(I - A)p = 1$, alors :

$$r = R(1 - wqL)$$

et la relation entre r et w est linéaire et décroissante. Pour obtenir ce résultat, il suffit donc de prendre pour numéraire le produit net homothétique ou toute marchandise composite s'en déduisant de la manière indiquée par T. Miyao (1977 ; cf. aussi d'Autume 1985). Si de plus on pose $qL = 1$, c'est-à-dire si l'on normalise le système homothétique par la quantité globale de travail du système réel, la relation devient

$$r = R(1 - w)$$

dans laquelle w est à la fois le taux de salaire exprimé en étalon, et la part

des salaires dans le revenu national (Sraffa 1960 : chapitre 4).

14. Quant aux variations des prix relatifs en fonction du taux de profit, elles sont largement indéterminées (cf. notamment Schefold 1976a, et d'Autume 1985). Seules peuvent être étudiées de manière précise les évolutions des prix relatifs exprimés en travail commandé :

$$\hat{p} = [I - (1+r)A]^{-1}L = L + (1+r)AL + (1+r)^2A^2L + \dots$$

d'où il résulte que $\hat{p}(r)$ est une fonction croissante de r , et les \hat{p}_i tendent vers l'infini, chacun à leur manière, lorsque w tend vers 0 (et r vers R).

15. Nous pouvons revenir, pour conclure, sur le caractère infini de la suite des termes exprimant un prix de production dans l'approche par les quantités datées de travail. Il semblait que l'on ne pouvait déterminer par cette voie que des valeurs approchées pour r et p , l'approximation étant plus ou moins bonne suivant que r était plus ou moins éloigné du taux de profit maximum R . Or, il n'en est rien, et l'on peut démontrer que les prix, dans cette approche, et à l'aide des mêmes outils analytiques que dans l'approche par les marchandises, peuvent être conçus comme une suite finie de termes reflétant les n premières « couches » de travail dépensé dans les phases successives de la production des marchandises. En d'autres termes, l'expression :

$$\hat{p} = L + (1+r)AL + (1+r)^2A^2L + \dots + (1+r)^{n-1}A^{n-1}L + \dots$$

peut s'écrire (d'Autume 1985) :

$$\hat{p} = K \left(\frac{TX}{\Delta} \right)$$

où :

1. K est la matrice carrée d'ordre n dont les colonnes successives sont les

« couches » de travail dépensé :

$$K = [L, AL, A^2L, \dots, A^{n-1}L]$$

2. X est le vecteur colonne :

$$X = \begin{pmatrix} 1 \\ (1+r) \\ (1+r)^2 \\ \dots \\ (1+r)^{n-1} \end{pmatrix}$$

3. T est la matrice triangulaire supérieure d'ordre n :

$$\begin{pmatrix} 1 & u_1 & u_2 & \dots & u_{n-1} \\ 0 & 1 & u_1 & \dots & u_{n-2} \\ 0 & 0 & 1 & \dots & u_{n-3} \\ \dots & \dots & \dots & \dots & \dots \\ 0 & 0 & 0 & \dots & 1 \end{pmatrix}$$

4. les u_i sont les coefficients du polynôme caractéristique de la matrice A :

$$\det(\alpha I - A) = u_0\alpha^n + u_1\alpha^{n-1} + \dots + u_n$$

avec $u_0 = 1$

5. le déterminant Δ étant déduit du précédent en remplaçant $(\alpha I - A)$ par $(I - vA)$ avec $v = (1+r)$:

$$\Delta = u_0 + u_1(1+r) + \dots + u_n(1+r)^n.$$

La matrice K joue un rôle essentiel. Ses lignes représentent les n premières couches de travail. Les prix apparaissent donc comme des combinaisons linéaires de ces n premières couches de travail. Les coefficients de pondération, fonctions du taux de profit r , sont donnés par les éléments du $\left[\text{vecteur colonne } \frac{TX}{\Delta} \right]$. Ils sont donc exprimés explicitement

en fonction des coefficients du polynôme caractéristique. (d'Autume 1985 : 31)



P. SRAFFA recevant la Médaille Söderström, décernée par l'Académie Royale des Sciences de Suède, des mains du roi GUSTAVE VI Adolphe (1961).

16. Sur la base des éléments précédents, les principaux résultats peuvent être rigoureusement établis ou confirmés. En premier lieu, les deux systèmes des valeurs et des prix sont bien indépendants : ils sont déterminés indépendamment l'un de l'autre, à partir d'un même donné technologique, ou « socio-technique ». Ils apparaissent comme deux types différents de valorisation de mêmes quantités de départ (le fait que le salaire soit avancé ou non ne change rien à l'affaire). On peut bien trouver un « opérateur linéaire » de passage de l'un à l'autre (Pasinetti 1975 : annexe au chapitre 5 ; Lippi 1976 : 105). Le système des prix $p = (1 + r)Ap + wL$ peut s'écrire :

$$p = [I - (1 + r)A]^{-1}Lw.$$

Puisque $w = dp$, et si $w = 1$ (numéraire), alors :

$$d[I - (1 + r)A]^{-1}L = 1$$

ce qui permet de déterminer le taux de profit r . On remarque enfin que l'équation donnant p peut s'écrire, puisque $L = (I - A)\Lambda$:

$$p = [I - (1 + r)A]^{-1}(I - A)\Lambda$$

avec $w = 1$. Nous obtenons une forme de « passage » de Λ à p , et l'on pourrait établir également la forme inverse. Mais cette forme suppose la connaissance du taux de profit r que l'on ne peut obtenir qu'en posant au préalable l'équation des prix. Est bien confirmée par là l'indépendance des deux systèmes et la non antériorité des valeurs par rapport aux prix.

17. Les conditions de la détermination du taux de profit sont techniques, ou « socio-techniques ». La condition sur la valeur propre dominante ne fait que traduire *l'existence d'un surplus physique de marchandises* au-delà des besoins de la production (A et Ld), et la distinction entre marchandises fondamentales et non fondamentales est une distinction technologique (une marchandise entre-t-elle ou non, directement ou indirectement, dans la production de toutes les autres ?). Le fait que dans A^* les biens de consommation ouvrière sont des marchandises fondamentales tient uniquement à leur position de composantes du salaire avancé ; ils ne le sont plus si le salaire est payé post-factum. N'en déplaise donc à Bortkiewicz, une théorie générale du profit capitaliste ne peut en aucun cas reposer sur une hypothèse inessentielle de ce type.

18. Les égalités quantitatives globales de Marx ne sont plus vérifiées. La somme des valeurs $\sigma\Lambda$ n'a aucune raison d'être égale à la somme des prix σp , ni la somme des plus-values ($\sigma\Lambda - \sigma A^*\Lambda$) à la somme des profits ($\sigma p - \sigma A^*p$). On ne peut obtenir que l'une ou l'autre égalité, mais par la normalisation du système des prix, ce qui lui ôte toute signification. Si $\sigma\Lambda = \sigma p$, alors

$(\sigma\Lambda - \sigma A^*\Lambda)$ sera en général différent de $(\sigma p - \sigma A^*p)$ car $\sigma A^*\Lambda$ n'est pas égal à σA^*p . Si au contraire $(\sigma\Lambda - \sigma A^*\Lambda) = (\sigma p - \sigma A^*p)$, alors $\sigma\Lambda$ sera différent de σp pour la même raison.

La « transformation » au sens de Marx, c'est-à-dire :

$$\rho = \frac{e\sigma Ld\Lambda}{(\sigma A\Lambda + \sigma Ld\Lambda)} = r \iff \begin{cases} \sigma\Lambda = \sigma p \\ \sigma\Lambda - \sigma A^*\Lambda = \sigma p - \sigma A^*p \end{cases}$$

n'est formellement réalisée que dans un certain nombre de cas très particuliers⁷⁰.

Si $\rho = r$, alors :

$$r = \frac{\sigma\Lambda - \sigma A^*\Lambda}{\sigma A^*\Lambda}$$

soit encore :

$$\sigma[I - (1+r)A^*]\Lambda = 0.$$

On sait que $[I - (1+r)A^*]$ n'est pas une matrice nulle. Dès lors, deux solutions évidentes s'imposent :

$$1/ [I - (1+r)A^*]\Lambda = 0$$

$$2/ \sigma[I - (1+r)A^*] = 0.$$

Le premier cas est celui de l'égalité des compositions organiques du capital dans toutes les branches. En effet, de $[I - (1+r)A^*]\Lambda = 0$, il vient :

$$\Lambda = (1+r)A\Lambda + (1+r)Ld\Lambda$$

ce qui signifie :

$$\lambda_i = (1+r)A_i\Lambda + (1+r)L_i d\Lambda$$

expression dans laquelle A_i représente la ligne i de la matrice A . Or :

$$\lambda_i = A_i\Lambda + L_i d\Lambda + eL_i d\Lambda.$$

⁷⁰ Cf., par ordre croissant de généralité, les analyses de Maurisson (1977), Pasinetti (1975 : 101-102, 126), Lippi (1976 : 92-96), Abraham-Frois et Berrebi (1977, 1978 et 1979), et indirectement Miyao (1977).

Par conséquent⁷¹ :

$$rA_i\Lambda + rL_i d\Lambda = eL_i d\Lambda$$

et :

$$r = \frac{eL_i d\Lambda}{A_i\Lambda + L_i d\Lambda} = \frac{e}{1+k_i} = \rho_i$$

où ρ_i désigne le taux de profit sectoriel calculé selon la formule de Marx, sur la base des grandeurs en valeur du secteur i , et k_i la composition organique correspondante. L'uniformité des ρ_i implique ici celle des k_i . On démontre en outre (Pasinetti 1975 ; Abraham-Frois et Berrebi 1976 et 1977) que dans ce cas les vecteurs Λ , p et L sont homothétiques et par conséquent vecteurs propres à droite de la matrice A^* associés à la valeur propre dominante $\alpha_M(A^*)$.

Le second cas est celui où le système de production est son propre système étalon au sens de Sraffa. La condition citée plus haut s'écrit :

$$\sigma I = (1+r)\sigma A^*$$

ce qui signifie que le vecteur des productions totales σI est homothétique au vecteur des consommations productives globales σA^* . Le rapport d'homothétie est $(1+r) = (1+R)$: le système forme bien son propre système étalon.

Les deux cas que nous venons d'envisager ne sont cependant que des cas extrêmes, et il peut très bien exister un certain nombre de cas « intermédiaires » (cf. par exemple Lippi, 1976 : 95-96) où la transformation au sens de Marx est réalisée. On peut démontrer (Abraham-Frois et Berrebi, 1978 et 1979) que ces cas sont associés à des structures très particulières de la matrice « socio-technique » A^* : ceux pour lesquels A^* est son propre étalon au sens de Miyao (1977). Il suffit de noter que ce ne sont là, comme auparavant,

⁷¹ Nous désignons par k - et non plus par q , symbole à présent réservé aux vecteurs propres à gauche de A et A^* - la composition organique du capital ; pour bien marquer également que nous revenons à une définition habituelle du terme - en symboles marxistes, non plus $\frac{C}{C+v}$ mais $\frac{C}{v}$. Ici $k_i = \frac{A_i\Lambda}{L_i d\Lambda}$ et $k = \frac{\sigma A\Lambda}{\sigma Ld\Lambda}$

que des situations très particulières, non réalisées en général.

19. Quand bien même ces égalités quantitatives seraient vérifiées, leur interprétation ne serait pas immédiate. Cela tient en effet au problème de la signification différente que revêtent les quantités de travail L_i dans le système des valeurs et dans le système des prix.

S'il est une question qui ne préoccupe pas les sraffaïens en général, et beaucoup de marxistes en particulier, c'est bien celle de la nature de ces quantités de travail. On se borne en général à supposer que ces quantités représentent du travail « homogène », sans approfondir plus avant la signification de ce terme.

Comment ces quantités ont-elles été homogénéisées ? La question essentielle semble être celle de la réduction du travail « complexe » au travail « simple » (Roncaglia 1973 ; Rowthorn 1974) et non celle des liens entre le travail « concret » et le travail « abstrait », quand on ne mélange pas les deux raisonnements (Morishima 1973 : 190).

Nous supposons, avec Marx, que le travail qui fonde la valeur est du travail « abstrait ». Nous laissons pour le moment de côté l'ambiguïté de ce terme : nous tâcherons de résoudre le problème qu'elle soulève dans la suite de l'étude. Pour l'instant, si nous ne pouvons dire avec précision ce qu'est ce « travail abstrait », nous sommes en revanche en mesure d'affirmer ce qu'il n'est pas selon Marx ; et ceci sera suffisant pour mener à bien l'analyse « logique » des différents courants de pensée issus de (pour ou contre) Sraffa.

Qu'en est-il du travail qui apparaît dans le système des prix de production ? Le mérite revient à C. Napoleoni (1966) et à G. Rodano (1972 : 92-93, n. 40) d'avoir mis au net cette question. Dans le système des prix de production, seules peuvent apparaître des quantités de travaux concrets homogénéisés par les taux de salaire.

Certains auteurs affirment pourtant que le travail « homogène » de Sraffa, représenté par le vecteur L , n'est rien d'autre que le travail abstrait de Marx. Il suffit pour cela, disent-ils, de considérer la signification des colonnes des matrices techniques : chacune correspond à une marchandise et une seule. Le

vecteur L correspond donc à la marchandise « force de travail », en vertu de quoi les quantités qui y figurent possèdent la qualité de travail abstrait.

Ce raisonnement serait séduisant s'il ne jurait dès l'instant où l'on cesse de considérer les colonnes pour examiner les lignes de l'ensemble (A, L, I) . Chaque ligne correspond à une méthode de production, ensemble technique de marchandises et de quantités de travail donné, disons, « empiriquement ». En tant que partie intégrante de ces méthodes de production, le travail devrait donc représenter du travail concret.

La question peut alors être résolue de la manière suivante. Supposons qu'il existe, dans l'économie, n espèces de travaux concrets différenciés afférents à ces types de travaux : w_1, w_2, \dots, w_n . Seule la structure de ces taux différenciés doit être connue. Il apparaît alors, aux côtés de la matrice A , une matrice des quantités de travaux concrets, de la forme :

$$L' = \begin{pmatrix} L_{11} & L_{12} & \dots & L_{1n} \\ \dots & \dots & \dots & \dots \\ L_{n1} & L_{n2} & \dots & L_{nn} \end{pmatrix}$$

(où L_{ij} désigne la quantité de travail concret de type j nécessaire à la production dans le procès i), et le vecteur :

$$w' = \begin{pmatrix} w_1 \\ \dots \\ w_2 \end{pmatrix}.$$

Le système s'écrit alors :

$$p = (1 + r)Ap + L'w'.$$

Si l'on convient à présent des notations suivantes :



Piero SRAFFA.

$$\left\{ \begin{array}{l} w = w_n \\ L_i = \sum_j \frac{L_{ij} w_j}{w_n} \quad i, j = 1, 2, \dots, n \\ L = \begin{pmatrix} L_1 \\ \dots \\ L_n \end{pmatrix} \quad \text{et} \quad \sum_i L_i = 1 \end{array} \right.$$

le système devient :

$$p = (1 + r)Ap + Lw$$

où il apparaît que les quantités L_i de travail « homogène » qui figurent chez Sraffa sont en réalité des « pseudo quantités de travail », et plus précisément *des quantités de travail commandé* : L_i représente la quantité de travail concret de type n commandé par la masse salariale versée dans la branche i .

Il apparaît dès lors que la quantité de « travail incorporé » que l'on calcule à partir du système des prix de production, par la méthode des sous-systèmes par exemple (Sraffa 1960 : appendice A) ne représente pas autre chose qu'une somme pondérée de quantités de travail commandé, c'est-à-dire la quantité de travail concret (dont la catégorie est déterminée par l'indice du taux de salaire pris comme référence) commandé par la masse salariale qu'il a été nécessaire de dépenser, directement et indirectement, dans la production d'une unité de la marchandise prise en compte. Est ainsi précisée la qualité d'instrument de mesure du « travail ».

Notre jugement ne pourrait être invalidé que si l'on parvenait à démontrer que le processus d'homogénéisation et d'agrégation des travaux concrets implicite chez Sraffa et que nous venons de détailler constituait le processus d'abstraction du travail auquel pensait Marx. Une telle opinion n'est cependant pas recevable, car elle tendrait à enfermer le raisonnement dans un cercle sans fin. Si l'homogénéisation par le salaire constituait le processus d'abstraction des travaux concrets, il ne serait plus possible de définir la valeur de la force de travail, dont l'expression est précisément le salaire. Les deux processus sont donc entièrement différents : si l'on entend conserver

une cohérence d'ensemble à la théorie, le processus d'abstraction du travail ne peut en aucun cas consister en l'homogénéisation par le salaire.

Ainsi, les quantités de « travail » L_i qui sont habituellement représentées, dans le système des valeurs et dans le système des prix, par les mêmes symboles, sont de nature différente et n'ont *a priori* par là même aucune obligation d'être quantitativement égales d'un système à l'autre. La rupture est donc totale entre le travail, la valeur et les prix, au sein de la problématique classique des « prix naturels ».

20. Face à cette situation théorique, cinq attitudes sont possibles, en principe, avec des nuances diverses, si l'on exclut d'emblée la position fétichiste qui se refuse à admettre l'existence du moindre problème chez Marx et reçoit le « message » du *Capital* comme une vérité révélée.

Une première voie d'issue, la plus naturelle, consiste à se replier sur le système des prix et à rejeter simultanément le système des valeurs et les constructions qu'il supporte, qualifiés d'« idéologiques ». Il s'agit là d'une attitude anti-marxienne, mais aussi anti-sraffaïenne dans la mesure où le système des prix est considéré comme insuffisant en soi et retiré de son contexte classique.

Une seconde voie d'issue consisterait également à se rabattre sur le système des prix de production, mais à tenter de le compléter en élaborant sur ces bases solides une théorie sraffaïenne qui intègre les « apports » de Marx et des Classiques, sinon de Keynes. La théorie de la valeur est alors rejetée, mais non ses résultats que l'on tente de démontrer autrement.

Une troisième attitude est semblable à la seconde, à ceci près qu'elle entend conserver un rôle à la théorie de la valeur, et qu'elle tente d'établir un lien nouveau explicite entre cette théorie et les prix de production.

Une quatrième attitude ne se distingue de la précédente qu'en ce qui concerne la nature du lien à rétablir entre les deux systèmes : d'explicite, il demeure implicite.

Une caractéristique commune à ces quatre attitudes réside en ce qu'elles restent finalisées par la théorie de la répartition de Marx, qui a définitivement

supplanté sur ce plan celle de Ricardo. C'est donc de nouveau la carotte ou le bâton de l'exploitation qui anime les débats, et qui pousse les différents auteurs à tenter de prouver ou de nier la possibilité de recoller les débris épars de l'édifice éclaté. Ce sont ces essais que nous examinerons dans les deux chapitres suivants.

Une cinquième attitude, enfin, s'exprime dans les derniers chapitres de cette étude. Elle consiste à repousser les termes traditionnels du débat et à mettre l'accent sur le fait que les controverses se sont toujours déroulées sur un terrain miné par le manque de définition des concepts de départ, essentiels à l'analyse : le travail abstrait, l'exploitation. Une fondation rigoureuse des notions initiales est donc nécessaire, faute de quoi la chaîne du raisonnement risque de toujours rompre, parvenue au même maillon. Le projet marxien devra être réévalué et les conséquences induites logiquement acceptées, même si elles aboutissent à d'autres conceptions du lien entre le travail, la valeur et le prix et en fin de compte au rejet de la problématique classique en termes de laquelle la question a toujours été formulée.

ONZE

L'éclipse du premier système : le rejet de la théorie de la valeur

LE REJET DE LA LOI DE LA VALEUR ne signifie pas nécessairement celui du concept d'exploitation. Si un premier courant de pensée abandonne effectivement toute idée de conserver un lien quelconque avec la construction de Marx, un autre courant peut bien prétendre reconstruire la théorie du *Capital* à partir des schémas de Sraffa : les points principaux développés par Marx seraient susceptibles, après l'abandon de la théorie de la valeur, d'être démontrés autrement.

2. Etant donné la connotation critique de la valeur travail, il n'est pas étonnant que beaucoup d'auteurs se soient emparés du modèle des prix de production de Sraffa pour faire ressortir le caractère erroné de cette loi. Ce rejet s'est fait avec plus ou moins de véhémence, selon l'horizon théorique des intervenants. Un trait commun les caractérise cependant : la conception de la loi de la valeur comme théorie des rapports d'échange, « première approximation » d'une théorie des prix.

Beaucoup de théoriciens néoclassiques, par exemple, ont finalement pu se déclarer « sraffaïens » ou « ultra-sraffaïens » après leur défaite provisoire dans les débats autour de la théorie du capital et du retour des techniques, déclaration facilitée par la conviction implicite ou explicite selon la-

quelle la théorie des prix de production peut être « récupérée » par le modèle néoclassique général. « La vérité a maintenant été mise en évidence », écrit P.A. Samuelson.

Dépouillée de complications logiques et de confusions, la méthode de quiconque pour résoudre le fameux problème de la transformation implicite, on le voit, de s'écarter du détour inutile effectué dans l'analyse des valeurs du Livre I [...]. Une telle 'transformation' rappelle très exactement celle où un grattoir est utilisé pour effacer une donnée antérieure, après quoi on recommence pour aboutir avec la donnée convenablement calculée. (Samuelson 1971 : 229)

Cette opinion n'est pas loin d'être partagée par des auteurs très différents sur le plan théorique, tel Luigi Spaventa. Sa vision purement technique du processus productif (Spaventa 1973) le pousse à réaffirmer le fait à présent bien connu selon lequel la théorie des prix relatifs n'est pas en mesure de fournir, par elle-même, une explication de la répartition du surplus entre salaires et profits, et à évacuer finalement le problème : « nous ne voulons ici hasarder aucune réponse au sujet de ce problème que l'analyse économique se pose dès sa naissance et ne réussit jamais à résoudre de manière satisfaisante » (ibid. : 79-80).

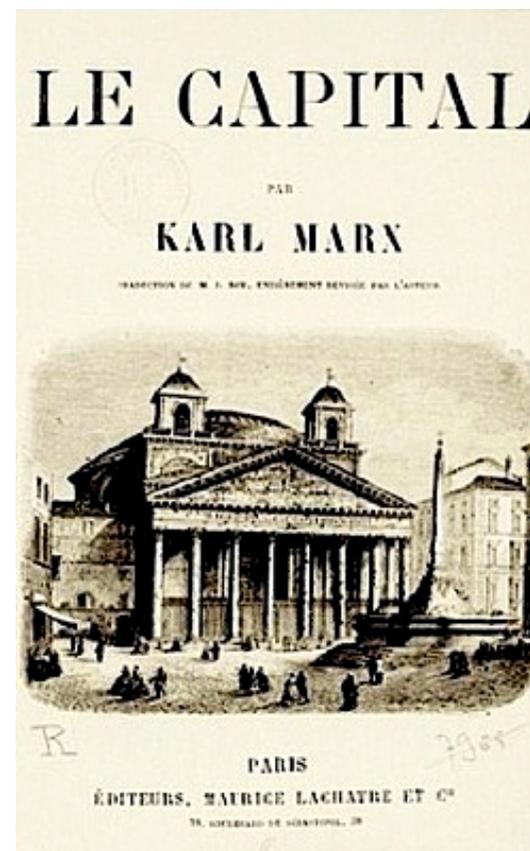
D'autres auteurs, cependant, ont adopté une position plus originale sur le plan analytique en tentant d'étayer leur refus de la « valeur-travail ». La nature de leurs tentatives dévoile cependant la fragilité de leurs positions. A défaut de réfuter Marx en lui opposant une théorie concurrente achevée et satisfaisante, elles tentent d'intégrer ses concepts dans une construction différente qui en modifie nécessairement le sens. Le raisonnement est alors le suivant : en acceptant le schéma des prix de production comme représentatif de la réalité de la production capitaliste « pure », on constate que celui-ci n'est pas incompatible avec quelques propositions interprétatives que l'on juge fondamentales et qui permettent de montrer que, si la réalité capitaliste correspondait à son concept, il ne pourrait pas y avoir d'exploitation dans ce mode de production. L'exploitation ne serait susceptible de réapparaître (ou d'apparaître, selon les auteurs) que lorsqu'il existe dans la réalité quelques

éléments d'« impureté » plus ou moins évitables. Ainsi la théorie de Marx se trouve-t-elle neutralisée.

Curieusement, ce type d'argumentation fut développé dans des contextes extrêmement différents, à une dizaine d'années d'intervalle : en Italie, tout d'abord, par le principal animateur de la *Rivista Trimestrale*, Claudio Napoleoni ; ensuite par Carl Christian von Weizsäcker suivi, comme toujours, par P. A. Samuelson. La coïncidence est d'autant plus curieuse et significative que les arguments utilisés sont très différents : C. Napoleoni évolue dans un contexte encore tout imprégné de la tradition idéaliste de Benedetto Croce, alors que C. C. von Weizsäcker adopte pour sa part la conception propre à l'école « autrichienne ». Nous n'insisterons ici que sur la première analyse, beaucoup moins connue ; les textes de la seconde sont aisément accessibles, et s'éloignent par trop de la problématique classique qui nous intéresse ici pour retenir utilement notre attention.

3. Pour Claudio Napoleoni, si l'œuvre de Sraffa est décisive tout comme l'est celle de von Neumann, c'est parce qu'elle démontre en négatif les limites de la pensée classique sur deux plans principaux. En premier lieu, par une formalisation rigoureuse, les schémas des prix de production sont susceptibles de donner l'expression la plus judicieuse de l'idée-force des économistes classiques, selon laquelle toutes les fonctions, dans une société capitaliste, sont finalisées par un seul but : l'accumulation du capital. C'est cette optique et la « loi coercitive externe » de la concurrence qui font que le capitaliste n'apparaît, selon l'expression de Marx, qu'en tant que « fonctionnaire du capital ». En second lieu, la théorie moderne démontre que les prix ne peuvent en aucun cas se réduire à du seul travail dépensé, directement ou indirectement, dans la production des marchandises. Un « second élément » apparaît à côté des quantités de travail : la répartition dans le temps de ces quantités, exprimée par une pondération par le taux uniforme des profits. La présence de ce second élément de la décomposition des prix de production modifie totalement la signification de l'opération de « transformation ».

En effet, « lorsqu'on a effectué l'opération de la 'transformation', on s'est



Le Capital, Livre I, édition française revue par MARX (1872).

fondé sur l'idée selon laquelle, au delà du coût immédiat formé de l'emploi de moyens de production déterminés, on pouvait et on devait découvrir un coût 'originaire', ou 'de dernière instance', dont le coût immédiat n'aurait été que la manifestation superficielle. Plus précisément, cette opération a été menée dans le but de démontrer que ce coût originaire peut être identifié dans une dépense de travail. Mais : 1/ si l'on accepte le concept de coût 'originaire', et 2/ si, d'autre part, l'opération de 'transformation', qui doit déterminer ce coût, met en évidence [...] que, dans la détermination de la

valeur d'échange, ce n'est pas seulement la quantité de travail qui importe mais aussi sa distribution dans le temps, alors on ne peut pas maintenir l'idée selon laquelle l'élément unique formant le coût 'originaire' est donné par la dépense d'une certaine quantité de travail : à côté de cet élément, il doit en exister un autre, lié, en quelque sorte, à l'écoulement du temps » (Napoleoni 1966 : 115). Le phénomène invalide, bien sûr, la théorie marxiste du profit. Le problème consiste alors à préciser la nature de ce second élément.

C. Napoleoni repousse l'interprétation habituelle par la rémunération de l'« attente » ou de l'« abstinence ». « Pour le sujet économique particulier qu'est le bourgeois, la renonciation à la consommation présente n'est pas un sacrifice : le sacrifice consisterait plutôt dans le comportement contraire ; ce qui équivaut à dire [...] qu'il n'est pas exact que les biens futurs soient sous-estimés par rapport aux biens présents, mais que c'est bien plutôt le contraire qui est vrai » (ibid. : 116). Cet argument n'est évidemment pas décisif. Même si l'on conteste avec succès la psychologie sommaire qui se trouve à la base de ces explications il n'en reste pas moins que les néoclassiques ont tenté de répondre à un problème réel, lié au temps, et qui reste entier. L'auteur tente de le résoudre en développant, à sa manière, l'idée de Marx selon laquelle le travail est réduit, dans le système capitaliste, à un simple élément du capital, perdant toute vie et toute caractéristique propres. C'est pourquoi une caractérisation correcte du mode de production capitaliste passe par la définition des termes d'exploitation et d'aliénation, et par la mise au jour de leurs rapports réciproques.

4. La définition de l'exploitation, tout d'abord. Elle ne semble, remarque l'auteur, contestée par personne. Il y a exploitation lorsqu'une classe se maintient elle-même et entretient une autre classe à l'aide de son travail.

La classe des exploités, dans la mesure où elle ne travaille pas, jouit d'un pur revenu de propriété et, par rapport au processus économique, se présente comme une classe dont la fonction principale est de consommer. (Napoleoni 1963 : 401)

Cela était clair dans les modes de production précapitalistes, dans le mode

de production féodal par exemple avec le couple seigneur/serf. Cela ne l'est plus dans le mode de production actuel, où les capitalistes jouent un rôle dans le procès de production.

L'aliénation, ensuite. Elle n'est pas inhérente au travail humain. Au contraire, celui-ci, dans sa détermination naturelle, est un « instrument *universel* » à la disposition de l'homme et de ses fins. Les buts que se fixent les hommes pour répondre à leurs besoins ne peuvent être atteints que par le procès de travail, suivant des étapes intermédiaires nécessaires mais immédiatement dépassées dans une continuelle fuite en avant. Le travail, dans sa condition « naturelle », « ne réalise sa nature d'instrument universel qu'en passant systématiquement par une succession de déterminations particulières, sans jamais se fixer en aucune d'entre elles mais n'y demeurant que pour poursuivre des fins qui, une fois atteintes, le mettront à même d'acquérir une efficacité plus grande comme instrument, et donc de servir à des fins supérieures. Dans ce procès naturel de développement, il existe donc un rapport d'action réciproque entre les fins et le travail : c'est le fait d'atteindre la fin qui enrichit le travail, et le travail enrichi permet des fins plus élevées » (ibid. : 402). C'est ce processus « naturel » que vient interrompre l'exploitation : le travail se trouve alors enfermé dans un cercle bien précis de besoins, ceux de la vie physique, au-delà duquel il ne peut pas aller⁷².

C'est donc à la lumière de ces définitions particulières qu'il faut juger du mode de production capitaliste, en distinguant toutefois la société capitaliste « pure » de la société « bourgeoise » : la distinction recouvre celle qui

⁷² Cf. Napoleoni ibid. : 402-403 : « Lorsque la fraction de la capacité de travail d'un homme, qui reste encore disponible après qu'il a satisfait ses propres besoins de subsistance, et qui pourrait par conséquent être employée à la satisfaction de besoins supérieurs, est au contraire forcée à la production nécessaire pour satisfaire les besoins de subsistance d'un autre homme, alors le travail demeure fixé dans une catégorie bien définie de besoins, le rapport d'action réciproque entre travail et fins est brisé, le procès même de développement humain (tout au moins comme développement concernant l'ensemble des hommes) est interrompu [...]. L'exploitation agit donc sur le travail en le séparant du procès par lequel il réalise son universalité. Cette séparation, et donc la transformation du travail d'instrument universel en instrument particulier, est ce à quoi l'on peut donner le nom *d'aliénation* du travail ».

est habituellement faite entre le « mode de production » et la « formation sociale ».

Dans le mode de production capitaliste, à la différence des autres modes de production, il n'existe pas de classe dont la fonction soit essentiellement consommatrice et qui finalise dans ce but toutes les activités de la société. Il n'y a plus de distinction apparente entre le travailleur et le non travailleur : la fonction du capitaliste, au contraire, est typiquement économique, et elle constitue même la fonction économique fondamentale. Les fonctions du propriétaire et du capitaliste se définissent toutes deux totalement dans le cadre des mécanismes économiques de ce mode de production et ne sont rien en dehors d'eux. La finalité exclusive est l'accumulation et la consommation devient un moment de la production.

Il manque donc dans le capitalisme la condition essentielle pour que l'on puisse parler d'exploitation : c'est-à-dire l'existence d'une classe de consommateurs purs, dont la fonction sociale [...] est de sortir des limites de l'économie pour réaliser des activités que le processus économique rend simplement possibles mais auxquelles il reste totalement étranger. (ibid. : 408)

De là à conclure qu'il n'existe pas d'exploitation dans le mode de production capitaliste, il n'y a qu'un pas à franchir : c'est ce que fait C. Napoleoni.

5. Une double conséquence surgit de ces prémisses, quant à la nature du travail dans ce type d'économie et à la signification de ce mode de production.

La disparition de l'exploitation tout d'abord, n'implique pas pour autant celle de l'aliénation, même si celle-ci fut à l'origine induite par celle-là. À l'évidence, le travail n'a pas retrouvé dans le capitalisme son processus « naturel » d'évolution. On peut dire même qu'il a fini par disparaître totalement avec la disparition de la classe des purs consommateurs qui, seule, pouvait encore le mettre en œuvre en raison des loisirs dont elle disposait en tant que classe exploiteuse. Si donc l'exploitation disparaît avec cette classe, c'est à une généralisation de l'aliénation que l'on assiste dans la mesure où le travail s'est étendu, comme nécessité, à tous les membres de la société et que leur seule fin, sans cesse atteinte mais à renouveler, est la production et l'accumulation.

Tous les membres de la société sont soumis à la loi de la « chose », de la richesse abstraite⁷³.

D'où la seconde conséquence : si tous les membres de la société sont soumis à la même aliénation, c'est en tant que prélude à la libération de tous. Dans ce type d'économie, « la finalité économique de l'accumulation s'épuise en elle-même car la finalité de la société coïncide avec celle de l'économie. Mais alors il n'existe pas d'autre possibilité de donner un sens humain (*même s'il n'est pas nécessairement positif*) à ce type d'économie sinon celle de lui attribuer une signification historique déterminée. Étant donné le caractère décisif de l'accumulation, celle-ci doit être caractérisée, en premier lieu, par la garantie de ce que l'économie précapitaliste n'avait pas réussi à assurer : l'extension du travail à toute la collectivité et donc la généralisation d'une condition de satisfaction des besoins de la vie physique ; et, en second lieu, chaque fois que ce premier résultat a pu être atteint, par la réduction progressive du temps de travail de chacun, dans une perspective d'un 'temps libre' croissant, unique possibilité de 'libération' de l'aliénation » (Napoleoni ibid. : 409).

Dès lors, C. Napoleoni se trouve à la fois en mesure d'explicitier la nature du « second élément » irréductible rencontré dans la décomposition des prix de production et d'expliquer une certaine réalité d'exploitation qui subsiste dans la formation sociale bourgeoise.

La caractéristique du « second élément » est d'être liée au temps et l'explication néoclassique qui met en avant le « sacrifice » individuel du capitaliste a été repoussée. Il y a bien « sacrifice », en ce sens que l'accumulation finalise la consommation qui disparaît du système en tant que composante autonome, mais « il doit être attribué au système social dans son ensemble » (Napoleoni 1966 : 118) et ne peut donc pas être expliqué en termes subjectifs. Il n'est pas non plus possible de soutenir « qu'une réalité d'exploitation peut être vue dans le fait que le capitaliste est l'unique bénéficiaire du sacrifice

⁷³ Par rapport aux modes de production antérieurs, l'aliénation est même double, car non seulement le processus d'évolution du travail est tronqué, mais le travail lui-même perd toute autonomie par rapport aux moyens de production.

en termes de consommation que le mécanisme capitaliste impose à la société tout entière, car – et ici Marx a parfaitement raison – le capitaliste, dans le schéma ‘pur’, n’est qu’un ‘fonctionnaire du capital’ qui n’a pas la libre disponibilité du profit mais qui est l’instrument par lequel se réalise la nécessaire destination de ce profit : l’accumulation » (ibid. : 118-119).

Par voie de conséquence, l’exploitation ne peut apparaître que marginalement, si les capitalistes ne répondent pas entièrement à leur fonction et consomment une partie du surplus de manière improductive. La réalité de l’exploitation est accentuée par le fait que le capitalisme n’est jamais pur, que seules existent des formations sociales comprenant des résidus et des survivances des anciens modes de production : les rentes et autres privilèges qu’ils induisent peuvent donc être caractérisés comme des revenus d’exploitation.

La caractéristique fondamentale de ce discours est le caractère marginal de l’exploitation. Mais, et c’est là un autre aspect de l’argumentation de Napoleoni, cette exploitation n’en est pas moins inévitable pour une raison théorique bien précise. Si le système capitaliste, en généralisant le travail aliéné, supprime l’exploitation, cette situation d’un travail aliéné mais non exploité est éminemment instable en raison d’un fondement de ce système : la propriété privée des moyens de production. Les contraintes de marché qu’elle induit rétablissent inévitablement cette exploitation⁷⁴. L’auteur reproche en

⁷⁴ « En effet si, en conséquence de l’aliénation, on ne satisfait que certains besoins, et si la capacité productive de l’économie excède systématiquement la production requise pour ces besoins, la possibilité existe toujours que cet excès de productivité ne soit pas utilisé pour l’accumulation, comme il advient dans le ‘capitalisme pur’, mais pour la consommation de ‘purs consommateurs’ qui, à quelque classe ou catégorie sociale qu’ils appartiennent, reproduisent, par là même, une réalité de type seigneuriale. Il reste à voir si, dans l’économie de la société bourgeoise existe une raison pour que cette possibilité se réalise. Il n’est pas difficile de découvrir cette raison dans la *propriété privée*, caractéristique de l’ordre bourgeois. Il se produit en effet une nette incompatibilité entre le mécanisme capitaliste et ce privatisme, qui induit une contradiction au sein d’une structure concurrentielle qui se déroule dans un contexte capitaliste : alors que le mécanisme capitaliste tend à accumuler tout le surplus, et donc à maintenir la consommation au simple niveau de la subsistance et de la reproduction de la force de travail [...], le marché inversement – c’est-à-dire le mécanisme qui est fondé sur un réseau de centres privés de décision – ne peut fonctionner qu’en présence d’une demande globale dont la demande de consommation doit former une composante qui ne descende jamais au-dessous de certaines limites qui, au fur et à mesure

somme aux capitalistes de ne pas être fidèles à l’image qu’ils donnent d’eux-mêmes, et repère la cause de cet état de fait. La résolution de ce hiatus consiste donc à réduire le plus possible l’un des termes du problème : les contraintes du marché. C’est pourquoi le prolétariat est le seul à pouvoir mener à bien... la tâche historique de la bourgeoisie, par la planification.

6. Cette proposition se heurte cependant à des difficultés importantes, mises en évidence par l’auteur lui-même dans son « auto-critique » (Napoleoni 1972c) : elle ne peut que déboucher sur des réformes portant sur la consommation et cette action, qui aurait dû être le prélude à une suppression de l’aliénation, ne fait que confirmer et approfondir cette dernière sans qu’aucune autre issue ne soit possible, engageant l’analyse dans une impasse théorique.

Si l’exploitation consiste dans la consommation « improductive » du point de vue de l’accumulation, c’est-à-dire dans toute sorte de « rentes » et dans la consommation proprement dite des capitalistes, le « processus révolutionnaire » doit viser à la suppression de ces formes personnelles de consommation improductive, indispensables au maintien du système : « cette opération peut être menée au moyen d’un instrument déterminé qui est la substitution des formes sociales de consommation, ou publiques, aux formes privées. De cette manière, on opère un renversement du rapport entre production et consommation, caractéristique du capitalisme. La consommation cesse d’être un moment subordonné à la production, peut donc ne plus être cette consommation privée improductive dont la production a besoin pour sa propre réalisation sur le marché et devient une fin par rapport à laquelle la production est orientée » (Napoleoni 1972c : 32). Ce qui permet cette orientation sociale, c’est la « programmation », ou planification.

Le processus par lequel une « gestion prolétarienne » remplace progressivement une « gestion bourgeoise » n’est pas explicité. Ce qui ressort cependant de ces assertions, c’est qu’une politique de réforme du système capita-

de la poursuite de l’accumulation, s’éloignent toujours plus des niveaux de subsistance et de reproduction » (Napoleoni 1963 : 422).

liste dans le sens d'une plus grande coordination de la production et d'une plus grande accumulation du capital, les dépenses de l'État servant à stabiliser et à impulser le processus, est en soi considéré comme révolutionnaire et susceptible de provoquer un changement de ses fondements. L'accent est placé, fondamentalement, sur une gestion différente d'une structure donnée de production. Un détournement « en douceur », en quelque sorte. Dès lors, si la caractérisation du travail aliéné consiste, comme on l'a vu, dans un arrêt du processus d'évolution du travail vers des fins sans cesse plus élevées, une intervention qui se limite au domaine de la consommation peut-elle remédier à cet état de fait ?

L'homme, l'ouvrier, reste séparé du travail, et donc de la réalisation possible de son humanité, et, de quelque façon qu'il puisse être inséré dans la sphère de la consommation, il reste que cette consommation lui parvient de l'extérieur [...]. De cette façon, le rapport production/consommation spécifique au capitalisme n'est pas du tout renversé. La 'consommation sociale', précisément parce qu'elle continue à se référer à des besoins séparés de l'activité, ne peut pas ne pas posséder [...] un élément fondamental d'arbitraire qu'aucune médiation politique ne peut ôter et en conséquence de quoi la règle qui la gouverne sera de nouveau celle de la production et de son expansion générique. (ibid. : 33)

7. Un schéma des prix sans théorie de la valeur, on le voit, peut donner lieu à des interprétations fort diverses dans le cadre ou non de la théorie classique. L'exercice de style d'un Napoleoni, pour intéressant qu'il soit, n'en révèle pas moins la fragilité et le caractère artificiel d'une construction fondée sur des analogies de langage : au-delà de la nécessaire reformulation des termes de base, la cohérence d'un tel discours ne pourrait-elle pas se passer également de la théorie des prix sur laquelle elle prétend s'appuyer ?

Paradoxalement, c'est sur un schéma de prix de production que s'appuie C. C. von Weizsäcker (Weizsäcker 1971 ; Samuelson et Weizsäcker, 1971) pour tenir un langage analogue sur l'exploitation dans le mode de production capitaliste. De manière symétrique à la tentative précédente, si ce schéma est ici nécessaire, il est néanmoins transporté dans un contexte non classique

qui, par la nouvelle définition qu'il confère aux concepts de « travail nécessaire » et de « surtravail », induit une signification très particulière totalement étrangère aux propos de Marx et de Sraffa⁷⁵.

8. Si l'abandon de la théorie de la valeur-travail qui s'effectue parallèlement à l'acceptation du schéma des prix de production va souvent de pair avec l'abandon de la théorie marxiste tout entière, un certain nombre d'auteurs prétendent cependant reconstruire la théorie de Marx, sinon dans sa lettre, du moins dans son esprit, à partir de la « base saine » que constitue la théorie des prix de Sraffa. Dans cette optique, la première notion que les différents auteurs cherchent à retrouver est celle d'« exploitation », aussi bien, semble-t-il, par conviction propre que sous la pression de certains écrits qui leur font grief de l'abandon supposé de ce concept fondamental. Un trait caractéristique de cette position théorique est son apparente diversité, comme si la notion d'exploitation pouvait être retrouvée et prouvée de plusieurs manières différentes et concurrentes. L'abondance de « preuves » alternatives fait cependant surgir quelques doutes quant au caractère décisif d'aucune d'entre elles.

Une théorie de l'exploitation du travail par le capital peut-elle être déduite d'un système de prix ? Le sujet a déjà été abordé à propos des biens de subsistance. Nous ne reviendrons donc pas sur ce point. Il nous importe plutôt de dégager deux approches quelque peu différentes qui consistent soit à « lire » l'exploitation à partir des données immédiates d'un système de prix

⁷⁵ Weizsäcker se place dans un contexte de croissance équilibrée. Le concept de valeur est redéfini de manière à exprimer une sorte de coût d'opportunité en travail, de façon à ce que le maximum de marchandises soit obtenu avec la quantité disponible de travail. Le produit net du système, à la manière « autrichienne », est défini comme le volume de biens de consommation produit, c'est-à-dire ce qui reste lorsqu'on ôte du produit brut les moyens de production utilisés pendant la période et ceux qui sont nécessaires à l'accroissement de la production pendant la période suivante. Dans ce cadre, le taux d'exploitation, défini comme la différence entre la valeur de la consommation de la période et celle des salaires, divisée par la valeur des salaires, est nul si la consommation proprement dite des capitalistes est inexistante, i.e. si la « règle d'or » est respectée (égalité du taux de profit et du taux de croissance de l'économie). Pour une critique de cette approche, on peut se reporter à Nuti (1972) et à Wolfstetter (1973).

de production, soit à dégager cette exploitation par la mise au jour d'un « travail nécessaire » et d'un « surtravail ». La caractéristique majeure de ces approches est de mettre l'accent, d'une manière ou d'une autre, sur la répartition du produit net, et donc sur le couple w, r et non plus sur les biens de consommation ouvrière comme marchandises fondamentales, et de provenir en droite ligne, de manière implicite, d'une position plus ancienne que nous examinerons.

9. Ce qui frappe tout d'abord le regard du lecteur plus ou moins accoutumé à l'analyse néoclassique où la répartition est déterminée en tant que prix de services producteurs, c'est le degré de liberté qui subsiste chez Sraffa à cet égard. En effet, dans les modèles que nous avons pris en compte jusqu'ici, le taux de profit est bien déterminé par le système d'équations simultanées, mais le salaire réel est connu par ailleurs. Si, comme Sraffa, nous considérons un taux de salaire monétaire et variable pouvant inclure, outre une partie de subsistance, une fraction du surplus, et de plus payé intégralement post factum, alors le taux de salaire ou le taux de profit peuvent être alternativement fixés en dehors du modèle. Nous ne nous étendons pas ici sur le mode de clôture du système (Faccarello et de Lavergne 1977). L'important est plutôt de constater que, quel qu'il soit, c'est le degré de liberté en lui-même qui est considéré par certains auteurs comme une « intrusion » (souhaitée) du « monde social » dans l'analyse très formalisée et apparemment muette sur ce plan⁷⁶. C'est ainsi que

la relation qui existe entre le taux de salaire réel et le taux de profit, découverte par Sraffa et avant lui par l'économiste russe Dmitriev [...],

⁷⁶ « ... lorsque l'on manipule un système d'équations, on se trouve devant un cas de détermination mutuelle; mais ceci [...] ne nie pas ou n'exclut pas des indications sur la détermination dans toute théorie substantielle; et ce qui est très important ici, c'est que, parmi les conditions du problème, ou les données, on introduit un *donné social extérieur* [...] au processus de marché. Ainsi, les limites de la science économique comme discipline sont *ipso facto* tracées différemment et de façon plus large : elles sont tracées de manière à inclure des conditions sociales, et en outre relatives sur les plans institutionnel et historique, changeantes et modifiables, conditions qui étaient exclues de la science économique telle qu'elle était conçue dans la tradition post-jevonnienne » (Dobb 1973 : 261).

rétablit le conflit entre travailleurs et capitalistes dans le problème de la répartition du revenu et ménage une place au concept de la lutte des classes dans la détermination des parts relatives. (Nutti 1970 : 226)

Mais une théorie de l'exploitation ne peut pas s'en tenir à des considérations aussi générales et, comme s'en rendent bien compte M. H. Dobb et D. M. Nutti, une clôture satisfaisante du modèle reste à trouver (Dobb 1973 : 267-272; Nutti 1970 : 226-228). Le degré de liberté ne constitue pas en lui-même une preuve de la justesse des intuitions de Marx, ni forcément une irruption de la lutte des classes dans la théorie. Cette option n'est pas la seule explication possible, et, derrière le schéma formel, on peut tout aussi bien introduire l'harmonie du système. C'est sans doute pourquoi cette voie ne fut pas vraiment pratiquée : les analyses tentèrent plutôt de se fonder sur des éléments et des relations connus, déductibles du système en tant que tel. La relation inverse entre les taux de salaire et de profit, par exemple, sur laquelle insiste L. Meldolesi.

Se plaçant dans le cadre d'un modèle sraffaïen « pur », où le salaire est payé sur le surplus, cet auteur utilise, pour sa démonstration, le procédé analytique employé par Sraffa dans l'étude des variations des prix relatifs consécutives à un changement dans la répartition (Sraffa 1960, chap. 3). Supposons un taux de profit nul. « Dans ce cas, les marchandises s'échangent selon les quantités de travail qui y sont incorporées (si bien qu'il n'existe aucune différence entre le schéma des prix et le schéma des valeurs) » (Meldolesi 1971 : LI, note 78). Supposons à présent que le taux de profit devient positif. Les prix relatifs, comme on le sait, doivent alors varier, et il n'y aura plus identité entre le schéma des valeurs et celui des prix : « le taux de salaire est inférieur, et l'origine du profit (maintenant positif) est donc [sic] déjà claire intuitivement » (ibid.). Précisons la chose en suivant le passage d'une situation à l'autre, c'est-à-dire de la situation où le taux de profit est nul à celle où il est positif, et supposons pour cela, en imitant Sraffa, que les prix demeurent momentanément inchangés.

Alors, dans ce cas, à la plus-value du schéma des valeurs correspondrait une grandeur égale dans le schéma des prix. Mais les prix ne peuvent

naturellement pas rester inchangés et ils varieront donc. Toutefois, ces variations peuvent-elles mettre en cause non pas la grandeur, mais l'origine du profit ? (ibid.)

Ainsi, ce que d'aucuns pouvaient ne pas hésiter à affirmer à la simple vue du degré de liberté, c'est-à-dire la détermination « sociale » de la répartition, et de la relation inverse entre le taux de salaire et le taux de profit, Melodoli cherche à l'étayer par un raisonnement qui se voudrait plus fouillé mais qui s'appuie principalement, en définitive, sur cette simple relation inverse.

La seule prise en compte des « mouvements » en sens contraire des taux de profit et de salaire ne suffit donc pas à « démontrer » l'exploitation. Il faut compléter le raisonnement, soit du côté du degré de liberté, soit par l'examen de l'émergence d'un taux de profit positif.

10. Une autre position, se fondant également sur une lecture immédiate de l'exploitation à partir de la répartition du revenu a été soutenue par Marco Lippi (1973, 1976 et 1977). Elle vaut d'être rapportée dans la mesure où elle est issue d'une critique de la précédente et où elle prétend rester fidèle à un raisonnement de Marx qualifié de fondamental. Le problème consiste, pour l'auteur, à « donner un sens à quelques aspects de la pensée de Marx liés à la question de l'exploitation capitaliste, indépendamment du rapport qu'ils peuvent avoir dans *Le Capital* avec la théorie de la valeur-travail » (Lippi 1973 : 257). Pour cela, il s'appuie sur deux constatations

1. le problème de Marx n'est pas de démontrer la présence de l'exploitation dans le mode de production capitaliste. Marx part précisément d'un fait : il existe un excédent par rapport à la part du produit social qui remplace les moyens de production utilisés et à celle qui va aux salariés ;
2. ce qui fait problème, c'est que ce surproduit revêt la forme d'une plus-value. Le « problème scientifique de Marx » consiste donc à décrire comment l'exploitation peut survenir « dans des conditions sociales dans lesquelles tout rapport de subordination personnelle a disparu, et en faisant abstraction des violations de la loi de l'échange » (ibid.).

L'auteur se penche alors sur les analyses effectuées par Marx au chapitre 1V du livre I du *Capital* :

la question de Marx : comment une plus-value est-elle possible sur la seule base d'échanges d'équivalents, doit être reformulée. La proposer de nouveau dans les termes exacts dans lesquels on la trouve exposée au chapitre 4 du premier livre n'aurait pas de sens. Je crois que, à cette fin, il est nécessaire de remonter à l'ensemble des intentions théoriques qui trouvent leur synthèse, pour Marx, dans cette formulation du problème. (ibid. : 259)

Ces intentions théoriques seraient les suivantes : contre la pensée socialiste antérieure, démontrer que la plus-value ne résulte pas d'un « vol » qui a lieu dans le procès de circulation, mais qu'elle est produite sur la base d'un échange entre équivalents sur lequel se greffe, par cet échange, un échange non équivalent entre force de travail et capital. Le problème consiste donc, si l'on refuse la théorie de la valeur-travail, à donner un nouveau sens au terme « équivalent ». « Si l'on ne confère pas à cette égalité une signification différente et tout aussi précise que celle [...] dans laquelle Marx l'emploie, alors la théorie reviendrait à l'état dans lequel Marx l'a trouvée chez les socialistes utopiques » (ibid.). Pour Marco Lippi, il ne faut pas chercher bien loin une théorie qui remplisse ces conditions. Chez Sraffa, une même marchandise possède un prix unique, le taux de profit est uniforme et le taux de salaire est le même pour une force de travail de « qualification » donnée. Tout ceci fournit une description adéquate du système capitaliste et exclut que la plus-value puisse trouver sa source dans la circulation. Mais chez Sraffa, peut-il y avoir un sens à parler d'un échange égal sur lequel (et par lequel) se grefferait une inégalité réelle ?

Afin de préciser cet aspect, l'auteur revient une fois de plus sur le raisonnement de Marx. Si dans *Le Capital* la force de travail s'échange à sa valeur, « par contre, la valeur de la force de travail est déterminée de façon tout-à-fait indépendante de la théorie de la valeur-travail » (ibid. : 262). En effet, « il est clair que la détermination de la valeur de la force de travail ne dépend qu'indirectement des valeurs d'échange en vigueur et de la norme

qui les règle. Le salaire dépend essentiellement des valeurs d'usage qui représentent la subsistance, et ce n'est qu'en conséquence de cela qu'il dépend des valeurs d'échange des marchandises. Nous pouvons donc affirmer en général que la force de travail s'échange à sa valeur si le salaire achète exactement les moyens de subsistance historiquement nécessaires » (ibid. : 263). Mais alors, conclut l'auteur, le propos de Marx peut être récupéré par ce biais.

Une fois les sources placées dans la sphère de la circulation exclues, le profit se présente comme le résultat d'un échange, celui qui a lieu entre le capital et la force de travail, échange égal en apparence. La possibilité d'obtenir un 'supplément' en termes de valeur et de produit se révèle liée à celle de pouvoir déterminer un terme de cet échange égal, le prix de la force de travail, de manière à ce qu'elle n'ait aucun rapport avec ce qu'elle est en mesure de produire. (ibid.)

L'accent est donc placé ici sur le partage du surplus physique, et non plus directement sur une analyse en valeur.

11. Une dernière tentative, enfin, est celle d'Arun Bose (1971, 1975). Elle prend le contrepied de l'analyse précédente sur deux points au moins : le partage du surplus n'est pas un partage d'une masse physique de marchandises mais d'une « valeur » globale ; l'exploitation doit certes être définie mais aussi démontrée : l'analyse doit rendre compte du taux de profit positif. Pour l'auteur, l'essentiel reste d'éviter sur ce sujet la complication de la « transformation »⁷⁷ et les défauts des thèses traditionnelles de l'exploitation telles

⁷⁷ Curieusement, Arun Bose ne s'attache pas à l'aspect formel du problème de la transformation, qui n'est pour lui qu'un aspect mathématique. Il condamne Marx sur un autre plan : être parti des « valeurs », non observables, pour arriver au prix. Selon lui, une théorie des prix doit se fonder sur des données que l'on peut observer empiriquement ; les « valeurs » ne peuvent pas l'être directement : il faut connaître la structure de production pour pouvoir les calculer ; mais le détour est alors inutile car la connaissance de cette structure est suffisante à déterminer les prix. Marx aurait donc agi en prenant le contrepied de sa propre méthode : « Marx avait lui-même fixé le but de 'démystifier' les réalités capitalistes comme pierre angulaire d'une interprétation *matérialiste* de l'histoire [...]. Il est donc ironique de voir que le même Marx construisit son 'problème de la transformation' – dont la solution devait être la pièce maîtresse de la 'démystification' – sur l'hypothèse selon laquelle le 'travail indirect' incorporé dans les intrants en marchandises nécessaires à la production des marchandises est tout aussi aisément observable que le 'travail direct' et les intrants en marchandises » (Bose 1975 : 80 ; cf. également Bose 1971 : 311-312).

qu'on les trouvent exprimées par les « socialistes ricardiens » ou par O. Lange (1935).

L'analyse de l'auteur peut alors être ramenée aux propositions suivantes. Dans le cadre institutionnel habituel du capitalisme, la propriété privée des moyens de production, le concept de « plus-value » peut être défini sur la base d'un modèle intersectoriel de prix de production : c'est la « valeur » agrégée du surproduit du système, i.e. le prix de l'excédent des extrants sur les intrants. L'exploitation capitaliste survient alors « dès que les travailleurs doivent partager le surplus avec les capitalistes et les propriétaires fonciers » (1971 : 314, 328 ; cf. aussi 1975 : 85-86, 101-102).

Il reste à trouver pourquoi le taux de profit et les rentes sont positifs, c'est-à-dire pourquoi les salaires ne peuvent pas s'accroître et atteindre un niveau tel à s'approprier tout le surplus du système. Dans ce but, l'auteur fait intervenir la « tendance à accumuler » et la nature connexe du progrès technique en régime capitaliste.

La solution, exposée en cinq points, consiste à constater un taux de profit positif et à justifier son maintien par un certain type de progrès technique lié à l'accumulation (Bose 1971 : 328-29 ; 1975 : 126-27), donc par sa destination. Les quatre premiers points constatent que la motivation fondamentale de la production capitaliste est l'accumulation pour la reproduction élargie (point 1), d'où il suit que le système n'aurait jamais existé si les profits n'avaient pas été positifs et disparaîtrait s'ils étaient nuls (point 2) ; c'est pourquoi les rentes et les salaires doivent laisser un résidu positif une fois déduits du surplus (point 3), ce qui est contrarié par une hausse séculaire du niveau de vie des travailleurs et par la rareté croissante de la terre due à la reproduction élargie dont les effets sont d'accroître les salaires réels et les rentes et de réduire les profits (point 4). Mais (cinquième et dernière proposition), la « passion de l'accumulation » possède aussi un effet contraire : elle pousse « les capitalistes à introduire des améliorations techniques de nature 'land-saving', qui accroissent la productivité du travail [...]. Ceci permet de maintenir un taux de profit (et d'accumulation) positif » en contrecarrant les forces qui

tendent à le réduire.

Outre le fait que l'auteur ne s'éloigne jamais d'une analyse menée en termes réels, on peut conclure dès à présent que, malgré son ambition, il ne démontre pas plus l'exploitation que la position précédente. Avant de procéder à une analyse générale de toutes ces tentatives et d'essayer d'en tirer quelques enseignements, il convient de compléter notre panorama par l'examen d'un autre courant de pensée qui prétend rester fidèle au propos de Marx en dégageant le concept d'exploitation de manière médiatisée, par la mise au jour d'un « travail nécessaire » et d'un « surtravail ».

12. Dans cette optique, plusieurs voies ont été pratiquées. Tout d'abord, un surtravail peut être dégagé comme condition d'un taux de profit positif. Ensuite, le couple surtravail/travail nécessaire peut être relié au partage du surproduit entre salaires et profits, que le taux de salaire soit spécifié comme salaire réel ou non. Comme auparavant, nous ne fournissons ici que ce qui nous semble constituer l'armature des argumentations des auteurs pris en compte : souvent recouverte d'un fatras de considérations et de digressions plus ou moins pertinentes, elle se réduit de fait à un squelette fort chétif.

Ainsi en est-il de la mise en évidence d'un surtravail comme condition d'un taux de profit positif. Elle passe par un retour à notre système II des prix de production (chapitre 8) dans lequel les salaires sont avancés et où toutes les grandeurs sont exprimées en « quantités de travail ». La condition de reproductibilité d'un tel système peut s'écrire :

$$\Lambda_i \geq \Lambda_{1i} + \Lambda_{2i} + \dots + \Lambda_{ni} \quad (i = 1, 2, \dots, n)$$

ce que l'on peut également exprimer par :

$$\Lambda = \Lambda_{1i} + \Lambda_{2i} + \dots + \Lambda_{ni} + s_i$$

où les s_i doivent être non négatifs et l'un d'entre eux, au moins, positif. Les s_i apparaissent ainsi comme des quantités de « surtravail » : s'ils sont tous nuls, le système est en état d'autoreproduction stricte, le surplus disparaît et



Le Capital, vignette de l'édition française de 1872.

le taux de profit s'annule.

La conclusion est donc que l'existence du profit suppose celle de la plus-value produite par les ouvriers, c'est-à-dire suppose que la force de travail reçoit une rétribution inférieure à ce qu'elle crée, et que les ouvriers, outre le travail nécessaire, effectuent donc un surtravail. Pour obtenir ce résultat, le schéma de la valeur-travail conserve [...] une fonction auxiliaire utile de comparaison. (Meldolesi 1971 : LI)

Si maintenant nous passons à une analyse de type Sraffa, où le salaire est

payé *post factum*, nous connaissons la quantité globale σL de travail direct employé dans le système, ainsi que les quantités L_i , utilisées dans les différentes branches ($\Sigma L_i = \sigma L$). On sait également que σL est la quantité totale de travail incorporée dans le produit net qui comprend à présent les biens de consommation ouvrière et les marchandises destinées aux capitalistes. Soit L_w le travail total incorporé dans la masse des biens de subsistance, c'est-à-dire le « travail nécessaire ». On pourra faire apparaître le « surtravail » par la différence $\sigma L - L_w$, et donc obtenir un taux d'exploitation f :

$$f = \frac{\sigma L - L_w}{\sigma L}$$

ou encore $e = \frac{\sigma L - L_w}{L_w}$, soit : $e = \frac{f}{1 + f}$.

13. C'est ce type d'analyse que tente de justifier F. Vianello (1973) avec un luxe de détails qu'il est inutile de reproduire ici. En se penchant sur le rôle et la destination respectifs du « surtravail » et du « travail nécessaire » dans un système en état d'autoreproduction, l'auteur remarque qu'en dernière analyse, le système global peut être considéré

comme subdivisé en deux secteurs verticalement intégrés, dont l'un emploie la quantité de travail L_w et possède comme produit net la quantité W des biens de consommation ouvrière, alors que l'autre emploie la quantité de travail $(\sigma L - L_w)$

et possède un produit net composé des masses de marchandises allant aux profits. « Il est aisé de voir ce qui règle la répartition du travail global entre les deux secteurs. Soit \bar{o} la 'productivité' du travail directement ou indirectement utilisé dans la production des biens de consommation ouvrière » ; on considère en outre que le taux de salaire est formé d'un ensemble de marchandises combinées dans des proportions fixes et peut donc être mesuré en termes d'une unique marchandise composite. « On peut alors écrire : $L_w \bar{o} = W = w \sigma L$. En supposant que \bar{o} reste constant lorsque W varie, nous obtenons une relation simple entre le taux de salaire et la fraction de travail global

absorbée par la production des salaires : $w = \bar{o} \frac{L_w}{\sigma L}$ » (Vianello 1973 : 90 ; notation modifiée).

Cette relation, une fois \bar{o} considéré comme terme constant, peut être lue dans les deux sens : c'est w qui peut être la variable indépendante, ou bien $\frac{L_w}{\sigma L}$:

1. le taux de salaire w peut varier de 0 à sa valeur maximale \bar{o} ; mais l'ampleur de ces variations est en fait beaucoup plus étroite elle doit être compatible avec la survie des travailleurs (limite inférieure) et avec celle des capitalistes en tant que classe (limite supérieure). Plus ces variations seront faibles, plus l'hypothèse de composition fixe du salaire réel sera adéquate ;
2. le rapport $\frac{L_w}{\sigma L}$ peut varier, « par exemple s'il existe dans le système économique des forces capables d'induire une fraction particulière du travail total dans la production du surplus » (ibid. : 91). $\frac{L_w}{\sigma L}$ serait donc déterminé de façon résiduelle et déterminerait à son tour le salaire w . Mais l'auteur repousse cette seconde solution, analogue à celle de J. Robinson, pour retenir la première à la suite de Marx.

Il semble que l'analyse en termes purement physiques ne puisse pas être poursuivie et que l'introduction du système des prix s'avère à présent nécessaire. Mais, et ceci est important aux yeux de l'auteur, quel que soit le système des prix, les quantités reçues respectivement par les travailleurs et les capitalistes dans leur ensemble ne seront pas modifiées : « ce qui change en général, au contraire, c'est la somme des profits dans laquelle s'exprime un même surplus, ainsi que les proportions dans lesquelles ce dernier se répartit, sous forme de profits, entre les capitalistes des différentes industries » (ibid. : 95). C'est uniquement la répartition du surplus entre capitalistes qui s'effectue à travers le système des prix, et non la répartition du produit net entre travailleurs et capitalistes. Ce qui explique que Marx ait attendu le troisième livre du *Capital* pour exposer sa théorie des rapports d'échange, les

prix de production. L'affirmation du premier livre, définissant la valeur des marchandises, doit justement être considérée comme une simple définition n'impliquant pas l'échange des marchandises à leur valeur.

C'est ainsi que l'analyse globale, menée en termes physiques, a pu faire apparaître une constante sociale, une sorte de division du travail global en « travail nécessaire », employé à la production des biens de consommation ouvrière, et en « surtravail », employé à la production du surplus, caractéristique qui n'est pas « visible » dans la réalité puisque le salaire fait apparaître tout le travail comme payé. Le point de vue global est donc précieux à cet égard. Par rapport à l'économie tout entière, on voit ce qu'on « ne voit pas en général dans une seule branche de production ; on voit, en d'autres termes, le travail total produire ses propres salaires et le surplus » (ibid. : 104). Le taux de plus-value peut donc être défini comme le rapport du surtravail au

travail nécessaire, soit $e = \frac{\sigma L - L_w}{L_w}$, ce qui peut encore s'écrire⁷⁸

$$\frac{\bar{o} - w}{w}.$$

14. Une limitation importante de l'analyse précédente réside dans l'hypothèse formulée autour du taux de salaire : sa composition en marchandises est connue et invariable. C'est cette limitation que se propose implicitement

⁷⁸ « La répartition du surplus survient, comme on l'a vu, par le biais de l'attribution de prix aux marchandises, dotée de caractéristiques propres. Lorsque ces prix sont correctement déterminés, le montant des profits ne coïncide pas en général – ni pour les différentes branches, ni pour l'économie dans son ensemble – avec le surtravail (plus-value). On a pris argument de cela pour proposer de nouveau, dans une version mise au goût du jour, la critique adressée à Marx par les théoriciens du marginalisme et nier qu'un surtravail soit effectué dans la société capitaliste. Mais la manière par laquelle le surplus se répartit et la forme sous laquelle il se présente pour se répartir de cette façon (la forme de profit, proportionnel au capital employé dans chaque branche) ne peuvent le transformer en quelque chose de différent. Que l'on veuille ou non parler de 'valeur' ou de 'plus-value', ce qui s'exprime dans la somme des profits est chaque fois le fait qu'une fraction du travail global de la société est employé dans la production du surplus : c'est-à-dire que chaque travailleur effectue un surtravail, excédant le travail nécessaire à la production de son salaire » (Vianello 1973 : 116).

de surmonter John Eatwell. Le taux d'exploitation est toujours mis au jour par l'intermédiaire du couple « travail nécessaire, surtravail », mais cette fois, l'analyse étant effectuée directement en termes de prix, l'auteur aura recours, pour dégager ces concepts, à « l'équivalent physique » que constitue le système étalon de Sraffa. Le projet d'Eatwell est, dans un second temps, d'établir un lien « non ambigu » entre le taux d'exploitation e et le taux de profit r .

Le problème qui se pose tout d'abord est de définir ce qu'on entend par « taux d'exploitation ». A cet effet, Eatwell reprend la formulation de Marx, c'est-à-dire le rapport du temps de surtravail au temps de travail nécessaire. Mais une question qui n'était pas soulevée auparavant, lorsque l'analyse s'effectuait en termes réels, doit à présent être tranchée : quelle signification accorderons-nous au terme de « surtravail » ou à celui de « travail nécessaire », la fixation du sens de l'un des deux entraînant naturellement celui de l'autre ? L'auteur relève à cet effet deux définitions, données par Marx, du « temps nécessaire » (Eatwell 1974 : 299 ; 1975 : 550) :

1. le temps nécessaire serait représenté par la somme globale d'argent dépensée pour l'achat de la force de travail, soit par la part des salaires dans le prix de l'extrait ;
2. ou bien par la valeur des moyens de subsistance, c'est-à-dire par la valeur des marchandises formant le salaire réel.

Il va de soi que les définitions 1 et 2 ne sont équivalentes que lorsque les marchandises s'échangent « à leur valeur » : il faut choisir entre elles. Il n'y aura pas pour cela de critère absolu de choix, celui-ci étant plutôt guidé par le type d'analyse qu'il commande. On remarquera en effet que si l'on opte pour l'une ou l'autre de ces définitions, on est amené à considérer deux types de problèmes bien particuliers, déjà rencontrés tout au long de cette étude (et que Eatwell tend par ailleurs à confondre : cf. 1974 : 300 ; 1975 : 550) :

1. les définitions 1 et 2 peuvent recouvrir deux approches différentes du problème de la plus-value et de l'origine du profit une approche « globale » (la « marchandise moyenne » de Marx, la précédente analyse de

Vianello, le « système-étalon » de Sraffa), ou une approche dite de « détermination simultanée » (telle celle de Dmitriev et de Bortkiewicz) ;

- ces définitions peuvent aussi recouvrir deux types d'analyse prenant (définition 2) nécessairement en compte ou non (définition I) un salaire réel. Ces deux types de distinction ne se recouvrent pas, en quelque sens que ce soit.

Face à ces alternatives, Eatwell, et c'est en cela qu'il complète les analyses précédentes, choisit l'approche agrégée et l'expression monétaire d'un salaire non spécifié en termes réels. L'approche agrégée lui semble préférable car, pour reprendre les termes de Garegnani, l'exploitation apparaît alors de manière plus limpide que dans l'approche « simultanée » (Eatwell 1974 : 300, note 51 ; 1975 : 50, note 24). Quant au taux de salaire, si les approches « post-marxiennes » ont favorisé la seconde définition, celle-ci exige trop de restrictions pour donner lieu à des résultats vraiment généraux. Car, même si l'on parvenait à spécifier la composition en marchandises du salaire réel pour chaque situation lorsque le salaire varie, il suffit que les quantités de biens de consommation ouvrière qui le composent ne varient pas dans le même sens pour que la relation liant le taux d'exploitation au taux de profit soit indéterminée : le taux de profit du système pourra par exemple diminuer ou augmenter indifféremment si le taux d'exploitation baisse, ce qui ne manque pas de poser de sérieux problèmes à une théorie de l'exploitation... (1975 : 552). Enfin, l'approche retenue est plus satisfaisante d'un autre point de vue également : la composition des marchandises achetées avec les salaires peut varier sans pour autant modifier le taux d'exploitation, ce qui n'est pas le cas avec la définition 2.

Une fois choisie l'approche « agrégée » et le « temps nécessaire » défini suivant la définition 1, l'expression du taux d'exploitation en découle :

$$e = \frac{\text{temps de surtravail}}{\text{temps de travail nécessaire}} = \frac{\text{profits totaux}}{\text{salaires totaux}} = \frac{r\sigma A p}{w\sigma L}.$$

La formule précédente présente cependant des difficultés d'interprétation. Si

elle donne bien le lien qui existe entre e et r , et si la relation est bien croissante – il suffit, pour le voir, de récrire la formule en posant $\hat{p} = \frac{p}{w}$ (où \hat{p} est fonction croissante de r) : $e = \frac{r\sigma A \hat{p}}{\sigma L}$ – celle-ci demeure cependant ambiguë dans la mesure où l'on ne peut pas faire correspondre e à une répartition véritable de σL en un « travail nécessaire » et un « surtravail ». La définition 1 retenue semble donc insuffisante si l'on veut parler d'exploitation.

Nous pouvons préciser ce point de la manière suivante. Puisque σL représente par définition la quantité de travail incorporé dans le produit net, à tout partage du prix de ce produit net, partage exprimé par e , il est possible de faire correspondre un partage de σL en $L_w = \frac{1}{1+e}\sigma L$ et $L_s = \frac{e}{1+e}\sigma L$. Mais cela n'a pas grande signification. Appeler $\frac{1}{1+e}\sigma L$ « travail nécessaire » et $\frac{e}{1+e}\sigma L$ « surtravail », c'est tout d'abord procéder à l'envers et définir l'exploitation par le partage du prix du produit net (conséquence logique de la définition 1 retenue), et l'analyse ne progresse pas au-delà de la définition même ; c'est ensuite définir de manière *ad hoc* un « travail nécessaire » et un « surtravail » qui ne correspondront que par hasard aux quantités de travail effectivement dépensées pour la production des fractions de produit net allant respectivement aux salariés et aux capitalistes, dont on ne connaît que la somme : σL .

On voit donc qu'en restant à l'intérieur de la définition 1, la notion d'exploitation n'est qu'une définition du partage du revenu en salaires et profits. Une caractérisation ultérieure passe donc par la récupération nécessaire de la définition 2. C'est la raison pour laquelle Eatwell se sert du système étalon de Sraffa qui constitue « l'équivalent physique » grâce auquel il est possible de retrouver, au niveau global, l'équivalence des définitions 1 et 2 de Marx et donc de conférer un sens au taux e défini sur la base de 1.

Si le produit net étalon dans lequel est incorporé, par normalisation, la quantité σL de travail, est choisi comme numéraire, la relation : $r = R(1-w)$

est valide pour le système réel. Le taux

$$e = \frac{r\sigma Ap}{w\sigma L}$$

s'écrit alors

$$e = \frac{1-w}{w}$$

puisque $w\sigma L$ et $r\sigma Ap$ désignent respectivement les fractions du revenu national allant aux salaires et aux profits. Mais, dans le système étalon, w et $(1-w)$ représentent également plus que cela : ils expriment les fractions de marchandise étalon respectivement appropriées par les salariés et les capitalistes, donc un partage du produit net en termes physiques. Ils représentent par conséquent très exactement le partage de L en « travail nécessaire » et en « surtravail » au sens de la définition 2. Enfin puisque $r = R(1-w)$, il vient :

$$r = R \left(\frac{e}{1+e} \right).$$

R , taux de profit maximum, est aussi le « rapport étalon », c'est-à-dire un rapport entre quantités physiques. Le taux de profit se trouve ainsi relié, selon Eatwell, de manière non ambiguë au taux d'exploitation. « Le produit net peut être considéré comme une collection de 'paniers' de marchandises, chaque 'panier' étant produit par un homme et contenant tous les composants [du produit étalon] dans les proportions [relatives au système-étalon]. Le salaire est posé [par exemple] égal à trois quarts du produit net par tête, le quart restant du 'panier' allant aux capitalistes. Sous un autre aspect, trois quarts de la force de travail globale employée produisent les 'paniers' payés aux salariés, et un quart de la force de travail produit ceux que les capitalistes s'approprient. Dans ce cas, il est aisé de voir que le salaire étant défini comme une fraction du produit net [...] ou comme un 'panier' de marchandise, le taux d'exploitation est $\frac{1}{4}$ sur $\frac{3}{4}$, soit $\frac{1}{3}$ » (1975 : 554). Mais l'intérêt de la relation mise au jour va bien au-delà, selon Eatwell, du simple raisonnement

à l'intérieur du système étalon dans la mesure où la relation $r = R(1-w)$ est valide dans le système réel pour peu que l'on prenne le prix du produit net étalon comme numéraire.

En conclusion, la relation entre r et e est censée révéler clairement, outre la priorité logique et l'indépendance de la répartition par rapport aux prix, « l'antagonisme direct entre le capital et le travail » et « les relations sociales implicites dans la création de la plus-value en production capitaliste, comme elles sont mises au jour par la théorie de la valeur-travail » (ibid. : 544). Mesure indépendante du taux de profit, le produit net étalon « dévoile l'origine de la valeur du surplus » en allant au-delà de la « complexité des relations de prix » (ibid. : 545).

15. Une tentative d'évaluation des analyses précédentes s'impose à présent. Nous nous pencherons principalement sur la pertinence des éléments avancés au regard de leur ambition commune : réaffirmer la théorie de l'exploitation de Marx, du moins dans son acception traditionnelle, et renouer par là les liens distendus entre le « travail » et les prix tout en faisant, bien entendu, l'économie du passage par la valeur. Constatons tout d'abord que ce qui vient d'être dit n'est pas nouveau quant au fond.

Il y a plus de quarante ans paraissait dans la *Review of Economic Studies* le célèbre article de Oskar Lange, intitulé « L'économie marxienne et la théorie économique moderne » (1935), qui tentait de saisir l'importance de la théorie marxienne par rapport à la théorie néoclassique et de démontrer que la théorie de l'exploitation n'est pas nécessairement liée à la théorie de la valeur-travail. En examinant le raisonnement de cet auteur, nous nous apercevons que les choses n'ont pas fondamentalement évolué depuis lors et qu'une bonne partie des idées maîtresses des positions actuelles se trouvent déjà exprimées en 1935, si l'on n'entend pas remonter à Dmitriev et Bortkiewicz pour le reste.

Oskar Lange se propose de discuter deux aspects importants de la construction de Marx, c'est-à-dire de voir :

1. en quoi consiste la supériorité, si elle existe, de la théorie marxienne

sur la théorie dominante de l'époque ;

2. et si cette supériorité est due aux concepts utilisés par Marx ou bien à un autre élément : une description exacte des traits institutionnels (ou « sociologiques ») qui constituent la structure dans laquelle opère le processus économique du capitalisme.

En réponse à la première question, Lange avance l'idée selon laquelle la supériorité de l'économie marxienne est réelle mais partielle : en fait, pour cet auteur, économie « bourgeoise » et économie marxienne sont toutes deux valides, mais alternativement, selon les problèmes chaque fois étudiés. Le domaine de validité de la première est la théorie de l'équilibre, celui de la seconde est la théorie de la croissance et de l'évolution à long terme de la société.

Mais, et l'auteur répond par là à la seconde question, la supériorité de l'économie marxienne dans son domaine n'est pas due, contrairement à ce que l'on pourrait penser, aux concepts spécifiques employés par Marx. Au contraire, la théorie de la valeur du *Capital* est tout aussi statique que la théorie de l'équilibre économique marginaliste (Lange 1935 : 532), et

elle ne se fonde pas sur des présupposés institutionnels plus détaillés que ceux de la théorie moderne de l'équilibre économique ; elle ne vaut pas seulement pour une économie capitaliste, mais pour toute économie d'échange dans laquelle il y a une libre concurrence. (ibid.)

Par contre, c'est un autre élément de la théorie marxienne qui lui confère sa portée : la spécification institutionnelle qui distingue le capitalisme des autres formes d'économie d'échange et de la « production marchande simple » en particulier (l'existence d'une classe d'individus qui ne possèdent aucun moyen de production.).

Mais l'auteur précise immédiatement que cette position n'implique pas le rejet de la catégorie d'« exploitation » qui, en fait, ne dépend pas pour lui de la théorie de la valeur-travail. Lange s'explique très clairement sur ce point dans une note de bas de page.

Dans le système marxien, la théorie de la valeur-travail sert *aussi* à démontrer l'exploitation de la classe travailleuse sous le régime capi-

taliste, *c'est-à-dire* la différence entre la répartition personnelle du revenu dans une économie capitaliste et dans une production marchande simple. C'est cette déduction de la théorie de la valeur-travail qui fait que les marxistes orthodoxes sont attachés à elle. Mais ce même fait de l'exploitation peut également être déduit *sans l'aide* de la théorie de la valeur-travail. Même sans elle, il est évident que la répartition personnelle du revenu dans une économie capitaliste est différente de celle d'une production marchande simple (ou bien d'une économie socialiste fondée sur des principes égalitaires et dans laquelle la répartition du revenu serait la même en substance que celle d'une production marchande simple), étant donné que le profit, l'intérêt et la rente ne peuvent *évidemment* être les revenus personnels d'une classe distincte d'individus que dans une économie capitaliste [...]. C'est parce que les travailleurs ne possèdent pas les moyens de production que la plus-value est empochée par les capitalistes [...]. La définition marxienne de l'exploitation découle de l'opposition entre la répartition personnelle du revenu dans une économie capitaliste [...] et la répartition dans une production marchande simple, dans laquelle le travailleur est propriétaire de ses moyens de production. (ibid. : 533, note)

L'exploitation pourrait donc être démontrée par simple comparaison avec un mode de production autre que le mode de production capitaliste mais suffisamment proche de lui cependant pour ne s'en distinguer que sous l'aspect d'un trait fondamental : la propriété des moyens de production qui est l'apanage ou non du travailleur (individuel, ou collectif). Tout le produit du travail appartient dans le premier cas au(x) travailleur(s), mais non dans le second : est ainsi définie, en négatif, l'exploitation⁷⁹.

Une fois le concept d'exploitation ainsi déconnecté de la théorie de la valeur, un second volet de la position de Lange va pouvoir être mis au jour et confirmer l'analyse précédente. Il consiste à affirmer « la nécessité du progrès technique pour la conservation du système capitaliste », qui découle, dans la théorie marxienne, « de la démonstration que seul dans une économie en croissance le profit du capitaliste et l'intérêt peuvent subsister » (ibid. : 539).

La théorie de la valeur de Marx posséderait deux caractéristiques ma-

⁷⁹ Lange s'inspire ici manifestement des écrits de Benedetto Croce, très connus à l'époque. Sur Croce, cf. Dostaler 1978 : 92-99.

jeures :

1. elle est appliquée à la détermination de la valeur de la force de travail (théorie du salaire) ;
2. elle possède un mécanisme ré-équilibrateur des prix de marché sur les « prix naturels » par migration de capitaux, baisse ou hausse de l'offre etc.

Ce second mécanisme ne peut cependant pas être appliqué au marché du travail.

Si les salaires s'accroissent au-dessus du 'prix naturel' de la force de travail, menaçant ainsi d'annuler les profits des offreurs de travail, il n'y a aucune possibilité de transférer du capital et du travail des autres industries et de les employer pour fournir une offre plus importante de travail. Sous cet aspect, la force de travail diffère fondamentalement des autres marchandises. C'est pourquoi, afin de démontrer que les salaires ne peuvent pas excéder un niveau donné maximum et, de la sorte, annuler les profits, on doit introduire un principe différent du mécanisme habituel par lequel les prix de marché tendent vers les prix naturels. (ibid. : 539-540)

Une possibilité résidait dans la théorie malthusienne de la population ; Marx l'a rejetée pour forger sa propre théorie de « l'armée de réserve ». Le progrès technique mis en œuvre par les capitalistes crée un surplus de population qui constitue une pression vers le bas sur les salaires. C'est donc le progrès technique qui est nécessaire à la conservation du système et lui confère son caractère dynamique. « On peut voir aisément que la théorie de la valeur-travail n'est pas nécessaire à cette argumentation », conclut l'auteur.

C'est le progrès technique (ou la « loi de la population » dans le cas des classiques) qui empêche que les salaires n'engloutissent les profits. (ibid. : 541)

La position d'Oskar Lange peut donc être résumée par les deux propositions suivantes :

1. L'exploitation consiste dans le fait que les travailleurs ne reçoivent pas la totalité des biens produits par leur travail. Le détournement d'une

partie de ces biens par la classe capitaliste est permis par le fait que cette dernière seule possède les moyens de production.

2. Sur cette base, et puisque la théorie de la valeur-travail n'est plus là pour affirmer l'existence des profits, il faut pouvoir démontrer que les salaires ne peuvent pas malgré tout englober la production tout entière et qu'il reste un résidu pour les profits. D'où l'introduction de la théorie de l'armée de réserve et du progrès technique connexe, qui assure un résidu positif.

16. Dès lors, il est aisé de retrouver l'origine des positions théoriques de Marco Lippi et de Arun Bose. Le premier auteur se fonde en effet sur la détermination exogène (par rapport à la théorie des prix) du salaire réel et sur l'idée selon laquelle les travailleurs sont exploités parce qu'ils ne reçoivent pas l'intégralité du produit de la société. C'est là également la position de Bose. Mais, et bien que les auteurs s'en défendent⁸⁰, c'est revenir à la position des « socialistes ricardiens », pour qui le travail est le seul créateur de toute richesse (valeurs d'usage). Ceci reste un postulat qui ne démontre rien et qui ne peut seul former le fondement d'une théorie de l'exploitation. On pourrait tout aussi bien affirmer le contraire, ou tout au moins soutenir, comme l'ont fait les marginalistes, que la part de la production constituant les profits correspond à une « productivité du capital ». L'argument de Lange, selon lequel la comparaison avec la production marchande simple ferait ressortir le caractère d'exploitation des revenus non salariaux dans le mode de production

⁸⁰ Bose tente de se démarquer des « socialistes ricardiens » : « la proposition des socialistes ricardiens », écrit-il, « selon laquelle le 'travail est la source unique de la richesse' a été interprétée [...], et elle peut l'être en effet [...] comme signifiant que 'le travail est la seule source de la richesse ou de la valeur (d'échange)'. Elle peut également être interprétée comme exprimant que 'le travail est le seul facteur (primaire)'. Cette proposition, dans toutes ses interprétations, s'oppose à des objections insurmontables et ne peut constituer la base d'une théorie de l'exploitation capitaliste » (Bose 1975 : 56). Bose rappelle également que le fait que les travailleurs ne possèdent pas leurs moyens de production ne prouve pas en lui-même l'exploitation. C'est pourtant à cela, et donc à la position des « socialistes ricardiens », que se ramène sa propre argumentation. Nous noterons au passage que l'auteur confond valeur et richesse, cite à ce propos Marx de travers et attribue cette « subtile distinction » à ... M. Dobb !

capitaliste, ne tient pas : on pourrait rétorquer que dans ce type d'économie, toutes les fonctions sont confondues et que si les hommes reçoivent tout le produit du travail, c'est simplement parce qu'ils sont tout à la fois offreurs des différents services producteurs en tant que travailleurs et propriétaires de leurs moyens de production et des terres dont ils ont besoin⁸¹.

La seconde partie de l'argumentation de Lange est également reprise par A. Bose : elle concerne la nécessité du progrès technique pour le maintien du système, donc des profits. Cette seconde proposition, nous l'avons souligné, est nécessaire dès lors que l'on accepte la première. Mais elle n'ajoute rien de plus et laisse toujours dans l'ombre le problème de l'origine du profit.

L'échec des positions prétendant déduire l'exploitation de la répartition d'un produit net donné entre travailleurs et capitalistes se retrouve aujourd'hui dans la théorie moderne des prix de production. Comme nous l'avons vu, certains croient pouvoir lire l'exploitation dans la simple relation inverse w, r . Cet échec est encore accentué par le fait que cette relation, dans le cadre général que constitue la production conjointe, peut ne pas être inverse, et que sa forme, quoi qu'il en soit, dépend toujours du choix du numéraire. C'est pourquoi les sraffaïens ont tenté de préciser leur analyse en lui adjoignant différentes propositions théoriques mettant l'accent, concurremment, sur :

1. le degré de liberté qui existe dans la détermination de la répartition du produit net ;
2. les conditions d'émergence d'un taux de profit positif ;
3. la distinction entre un « travail nécessaire » et un « surtravail », et le calcul d'un taux d'exploitation.

Nous avons souligné la faiblesse des arguments avancés à l'appui de la première de ces trois positions. Il convient à présent d'examiner les deux autres, qui toutes deux mettent l'accent, à des titres divers, sur le « surtravail ».

⁸¹ Malgré toutes ces difficultés, cette position est adoptée par Morishima et Catephores (1975 : 324-325), et c'est celle que Pasinetti attribue à Marx (Pasinetti 1975 : annexe au chapitre 5).

La réfutation des arguments avancés à l'appui de la seconde position est aisée. Cette position part d'une situation où le profit est nul et où les prix correspondent aux « valeurs ». L'émergence d'un taux de profit positif implique alors en général, par un changement des prix, une baisse nominale du salaire, qui ne se situe plus à son niveau maximum. Est-il exact de conclure que « le profit découle d'un excédent non nécessaire du produit sur le salaire et donc d'un surtravail (le surtravail serait ainsi défini comme la partie du travail qui n'est pas rétribuée lorsque le salaire est inférieur au produit net) » (Napoleoni 1972b : 190) ? La réponse est négative. L'exploitation n'apparaît pas plus ici qu'auparavant dans la mesure où, comme le remarque très justement Claudio Napoleoni, le raisonnement inverse peut tout aussi bien être mené.

17. Les différents auteurs sont ainsi induits à avancer d'autres moyens pour dégager un « surtravail ». On a pensé tout d'abord dégager autrement la condition selon laquelle l'existence d'un « surtravail » est nécessaire à celle d'un taux de profit positif ; pour ensuite, en spécifiant tout d'abord le salaire de manière réelle, puis monétaire, définir plus précisément le « travail nécessaire » et le « surtravail » et obtenir un taux d'exploitation que l'on a pu mettre en rapport avec le taux de profit.

La première tentative, celle de Meldolesi, n'est pas concluante. Si l'on examine de près les équations qu'il avance, et contrairement à ce qu'affirme également Salvatore Biasco (1973), les quantités de « surtravail » qu'il dégage ne sont pas des quantités de surtravail par branche. Ceci s'explique aisément : conformément à notre interprétation, il s'agit là uniquement, dans un schéma où tout est exprimé « en travail », de l'expression d'un surplus de marchandises, le travail n'étant qu'une unité de mesure, au même titre qu'une autre, servant à exprimer ce surplus. Dès lors, les schémas faisant apparaître le « surtravail » n'expriment rien d'autre que ce que l'on présuppose au départ : la « viabilité » du système de production, c'est-à-dire un état d'autoreproduction. Exprimer le tout en travail n'ajoute rien à notre compréhension des schémas et engendre au contraire une certaine confusion.

Et si l'on veut voir dans tout ceci une preuve de l'exploitation, alors cela équivaut tout bonnement à affirmer l'existence d'un surplus positif comme condition d'un profit positif : les salaires ne doivent pas épuiser le produit net. Nous voici ramenés à la proposition critiquée précédemment.

Cette constatation est également valable pour les deux autres positions (Vianello et Eatwell) qui prétendent affiner la précédente. Ces positions abordent en fait, implicitement ou non, deux problèmes différents qu'il convient de séparer : la distinction d'un « surtravail nécessaire » et d'un « surtravail » (donc la question de l'exploitation) et le problème de la liaison du taux d'exploitation (défini comme le rapport du « surtravail » au « travail nécessaire ») et du taux de profit.

En ce qui concerne le premier problème, on remarque sans peine que la position des deux auteurs demeure au niveau des positions précédentes. On se fonde toujours sur le fait qu'un produit net, exprimé en prix (Eatwell) ou en termes physiques (Vianello), est réparti entre deux classes. On fait alors correspondre à chaque fraction du produit net une certaine quantité de travail que l'on désigne par « travail nécessaire » et « surtravail », selon que la fraction est celle qui est versée aux travailleurs en paiement de leurs salaires ou bien celle qui revient aux capitalistes. Nous retrouvons là les difficultés antérieures. Encore une fois, nommer ce partage « exploitation » est abusif et arbitraire. Il s'agit là d'une pétition de principe qui peut fort bien être retournée, ou bien, ce qui revient finalement au même, d'une simple question de définition sans aucune portée explicative. Il semble d'ailleurs que J. Eatwell soit plus ou moins conscient de cette ambiguïté fondamentale. « La signification *causale* de la théorie de l'exploitation », écrit-il (Eatwell 1975 : 544, note 2), « ne sera pas discutée dans cet article ; celui-ci est consacré à la mise au jour d'un ensemble de catégories non ambiguës dans les termes desquelles les relations de la répartition peuvent être analysées ». Mais lui-même ne tient pas compte de cette réserve et, dans le cours de ses articles, agit bien comme si les relations étaient causales et comme si l'exploitation s'en trouvait démontrée. Il s'agit donc de s'entendre sur les mots et de ne

pas entretenir sciemment des ambiguïtés de langage.

Pour ce qui est du second problème, celui du lien entre le taux d'exploitation et le taux de profit, mais dont l'intérêt est bien moindre après ce qui vient d'être dit, on connaît les difficultés auxquelles on se heurte dans le cas d'un salaire réel. C'est pourquoi l'analyse d'Eatwell peut paraître intéressante, à un double titre : plus générale, elle permettrait du même coup de lever certaines difficultés. En fait, il n'en est rien.

Le propos d'Eatwell est de traiter le cas d'un salaire monétaire, et d'établir ainsi ses résultats sur une base tout à fait générale. Soit $\sigma(I - A)p$, W et Π , respectivement, le surplus, les salaires et les profits, évalués en prix. Soit σL le travail global de la période, que l'on sait être le travail total « incorporé » dans le surplus, L_W le « travail nécessaire » et L_Π le « surtravail ». On doit donc avoir :

$$\sigma(I - A)p = W + \Pi \quad \text{et} \quad \sigma L = L_W + L_\Pi.$$

Si

$$e = \frac{L_\Pi}{L_W}$$

est le taux d'exploitation, alors les relations suivantes doivent être vérifiées :

$$e = \frac{\sigma L - L_W}{L_W} \quad \text{et} \quad e = \frac{\sigma(I - A)p - W}{W}$$

soit :

$$\sigma(I - A)p = (1 + e)W \quad \text{et} \quad \sigma L = (1 + e)L_W.$$

Le point à noter est que la valeur de e varie bien entendu avec la répartition et dépend d'elle. Le problème est alors le suivant : cette valeur de e doit être identique, qu'elle soit donnée par $\frac{\sigma L - L_W}{L_W}$ ou par $\frac{\sigma(I - A)p - W}{W}$.

À ce sujet, l'auteur se contente d'écrire que « le produit net d'une période peut être considéré soit comme un nombre d'heures de travail, soit comme une somme de valeurs (en terme d'un numéraire quelconque). Une répartition

en proportion du premier est exactement équivalente à une répartition en proportion de la seconde ». Or, ceci est faux en général, et c'est pourquoi Eatwell a besoin de placer son analyse dans le cadre du système-étalon.

En effet, pour chaque état de la répartition, il faut que l'on ait :

$$1 + e = \frac{\sigma(I - A)p}{W} = \frac{\sigma L}{L_W}.$$

Or, $\sigma(I - A)p$ et W changent de valeur numérique si la répartition varie. σL , par contre, reste constant. Mais L_W varie aussi. Comment cette dernière grandeur est-elle déterminée ? Puisqu'il s'agit du « travail nécessaire », elle doit l'être en fonction de W et désigner la quantité de travail nécessaire à produire les biens achetés avec W . Or, précisément, on ne connaît pas ces biens : le salaire est purement monétaire et peut être dépensé de mille manières différentes, et représenter pour chaque possibilité un L_W différent. Dès lors, de deux choses l'une :

1. ou bien L_W est défini chaque fois en fonction de W , de façon à ce que l'on ait : $\frac{\sigma(I - A)p}{W} = \frac{\sigma L}{L_W}$: mais c'est là une opération absurde et L_W perd toute signification ;
2. ou bien, si l'on veut conserver un sens à l'analyse, on se place dans le système-étalon dans lequel le surplus possède un prix constant et W est exprimé comme une fraction de marchandise-étalon. À toute répartition physique W , Π du produit net correspondra alors de manière biunivoque une même répartition (L_W, L_{Π}) de σL .

Mais toutes les raisons qui contraignent Eatwell à se placer dans le cadre du système-étalon de Sraffa font également que son analyse n'est pas générale. S'il est exact de dire que la relation linéaire $r = R(1 - w)$ est également valide dans le système réel pourvu que le numéraire soit le produit net étalon, il n'est pas moins exact d'affirmer, en raison des explications mêmes du passage au système étalon, que le salaire devra consister réellement en marchandise étalon. Le prix à payer pour obtenir une relation « non ambiguë » entre le

taux d'exploitation et le taux de profit est, donc extrêmement élevé : le salaire doit être un salaire réel correspondant à une fraction de la marchandise étalon du système. Par conséquent, non seulement l'analyse n'est pas générale, mais elle aboutit logiquement à poser une contrainte encore plus pesante que la simple spécification du salaire réel. Elle mène enfin à une absurdité. Dans un système où le salaire est payé sur le surplus, il est en effet très peu probable que les biens achetés par les salariés fassent partie des produits fondamentaux dont la marchandise étalon est, par définition, exclusivement composée.

18. Au terme de ces considérations, le bilan est purement négatif. Au vu des théories qui ont tenté de lier directement le « travail » et les « prix » en faisant l'économie de la loi de la valeur, et qui ont axé pour cela leur analyse sur une nouvelle démonstration de la notion d'exploitation, la conclusion est la suivante : en aucun cas, cette notion ne saurait se trouver établie comme fondement de la théorie de la répartition si les auteurs se bornent à constater un certain partage du revenu national entre salaires et profits et à définir ces derniers comme un revenu tiré de l'exploitation des travailleurs. En aucun cas, non plus, cette notion ne saurait être démontrée sur la base d'hypothèses restrictives telles que : salaires avancés ou payés post-factum, taux de salaire réel ou monétaire etc. Enfin, il semble bien que la nouvelle démonstration recherchée ne puisse se passer de l'établissement rigoureux des concepts de travail nécessaire et de surtravail.

Mais c'est ici que le bât blesse, car les tentatives en ce sens, effectuées sur les données du système des prix, sont tributaires de la signification qu'y revêtent les symboles. Les quantités de « travail homogène » ne sont que du travail commandé et le processus d'homogénéisation demeure donc extérieur à la nature de la chose mesurée. Dès lors, la signification du « travail nécessaire », du « surtravail » ou de toute autre quantité de « travail », déterminée sur ces bases, reste problématique. C'est pourquoi, de la double nécessité :

1. de renouer avec les notions de travail nécessaire et de surtravail telles que Marx a cru les établir comme fondements de sa théorie de l'exploitation ;

2. et de revenir à une notion générique de « travail », telle celle de « travail abstrait », qui formerait une « substance » inhérente aux marchandises, beaucoup d'auteurs ont préféré conserver le système des valeurs à côté de celui des prix.

Le problème posé change alors de perspective. L'affermissement du lien entre travail, valeur et prix ne passe plus à présent par une nouvelle démonstration ou une formulation autre de concepts anciens, mais par la détermination de nouvelles relations, explicites ou non, entre le système des valeurs et celui des prix.

DOUZE

La recherche de passerelles conceptuelles entre les systèmes des valeurs et des prix

SI LES TENTATIVES ANALYSÉES dans le chapitre précédent se révèlent insatisfaisantes pour l'examen en cours, d'autres analyses existent qui prétendent conserver un système des valeurs Λ à côté d'un système de prix p . Seulement, dès l'instant où l'on considère ces deux systèmes simultanément surgit la question de leurs rapports. Ils ne doivent se révéler concurrents sur aucun point dans leur prétention de saisir un aspect de la réalité. Leur complémentarité doit également être démontrée. En tout état de cause, une fonction de la théorie de la valeur doit d'emblée être écartée : celle qui concerne la détermination des rapports d'échange, de manière directe (c'est le lot des prix de production) ou indirecte (tentative de Marx). Par conséquent, seul peut être retenu un système de valeurs absolues. En toute logique, le maintien du système des valeurs au sein de l'analyse implique donc que l'on opère de nouveau la déconnexion proposée par Ricardo entre « valeur absolue » et « valeur d'échange », que Marx avait pensé pouvoir contourner mais dont se réclamait déjà, peu après, de manière ambiguë il est vrai, L.

von Bortkiewicz⁸².

Si un accord unanime est établi autour du fait que système des valeurs et système des prix « ne sont pas considérés comme des réalités alternatives mais comme différents aspects du même système capitaliste [...] [où] chacun d'entre eux éclaire un aspect différent de cette réalité et, en ce sens, est indispensable » (Wolfstetter 1973 : 788), les opinions divergent dès qu'il s'agit de préciser les modalités de la coexistence, et en premier lieu de spécifier sa nature. Le lien qui ne peut manquer d'exister entre les deux systèmes peut-il être explicité ou bien demeure-t-il nécessairement implicite ? Quelle que soit la caractéristique de la passerelle conceptuelle jetée entre les deux domaines, celle-ci pivotera encore autour du même axe : la théorie de l'exploitation.

2. Un premier groupe d'auteurs a cherché à établir un lien explicite entre les systèmes des valeurs et des prix, de deux manières différentes :

1. il a pu penser retrouver dans la sphère des prix des relations analogues à celles que Marx avait établies dans son schéma de la transformation : la « branche moyenne » et la formule donnant la valeur du taux de profit moyen en fonction de la composition organique du capital de cette branche. Les tentatives dans ce sens, effectuées notamment par R. L. Meek, A. Medio, G. Abraham-Frois et E. Berrebi, ont utilisé les propriétés du système-étalon de Sraffa ;
2. il a pu chercher à établir une antériorité logique de certaines relations déduites du système des valeurs sur certaines autres propres au système des prix, et démontrer par là que certaines propriétés du système des prix ne pouvaient être réalisées que si d'autres étaient vérifiées dans celui des valeurs. Cette voie a été suivie par N. Okishio, M. Morishima, E. Wolfstetter, G. Abraham-Frois et E. Berrebi.

⁸² Pour Bortkiewicz le concept de valeur absolue « ne comporte en aucune façon la notion selon laquelle les marchandises sont échangées en proportion des quantités de travail qu'elles contiennent, c'est-à-dire selon leurs valeurs absolues. » (1907a : 41 et 318, note 1). C'est cette conception qui est reprise par les auteurs contemporains.

3. L'idée fondamentale qui guide les analyses élaborées dans la première optique est de retrouver par l'intermédiaire du système-étalon de Sraffa des relations que Marx avait établies pour l'économie dans son ensemble en se fondant sur une branche hypothétique qu'il avait appelée la « branche à composition organique du capital moyenne », et qu'il est convenu de désigner plus simplement par « branche moyenne ». Celle-ci est en quelque sorte le modèle réduit du système économique global et les propriétés que l'on peut y déceler sont également valides pour ce dernier.

Au niveau de cette branche moyenne, notamment, la valeur du taux de profit est donnée par l'expression :

$$\rho_m = \rho = \frac{pl_m}{c_m + v_m} = \frac{e}{\frac{c_m}{v_m} + 1} \quad (32)$$

où l'indice m indique les grandeurs relatives à cette branche d'industrie. Le taux de plus-value e est supposé uniforme.

Nous pouvons appliquer à cette branche l'hypothèse sraffaïenne des salaires payés sur le surplus. L'expression du taux du profit de l'industrie moyenne devient :

$$\rho_m = \rho = \frac{pl}{c_m}$$

ce qui peut également s'écrire :

$$\rho_m = \frac{\left(\begin{array}{c} \text{valeur du produit net} \\ \text{de la branche moyenne} \end{array} \right) - \left(\begin{array}{c} \text{valeur du capital variable} \\ \text{de cette branche} \end{array} \right)}{\text{valeur des moyens de production de la branche}}$$

soit encore :

$$\rho_m = \frac{\left(\begin{array}{c} \text{Travail incorporé} \\ \text{dans le produit net} \\ \text{de la branche moyenne} \end{array} \right)}{\left(\begin{array}{c} \text{valeur des moyens de} \\ \text{production de la branche} \end{array} \right)} \left[1 - \left(\begin{array}{c} \text{part du produit net} \\ \text{de la branche} \\ \text{allant aux salaires} \end{array} \right) \right] \quad (33)$$

Notre attention va se porter sur les expressions 32 et 33. Bien qu'elles soient exprimées différemment, elles sont symétriques et correspondent chacune à une hypothèse concernant le versement des salaires : le cas de l'expression 32 est « marxien », celui de l'expression 33 « sraffaïen ». Il s'agit alors de montrer, hors de toute hypothèse particulière concernant le salaire réel, que ces relations sont toujours vérifiées dans le système homothétique (système-étalon au sens de Sraffa) correspondant au système réel pris en compte. Et comme nous savons que le taux de profit prévalant dans le système-étalon est également celui du système réel, un premier pas aura, semble-t-il, été franchi dans la validation de la loi de la valeur. Il aura suffi de remplacer l'expression « branche moyenne » du raisonnement de Marx par celle de « système-étalon ».

R. Meek n'hésite pas, le premier, à s'engager dans cette voie. La théorie de Marx, rappelle-t-il, soutient que les prix de production des différentes marchandises sont déterminés « indirectement » par certains rapports entre les quantités agrégées de travail incorporé au niveau de l'économie tout entière.

Les écarts des prix relatifs par rapport aux rapports en travail incorporé dépendent, lorsque les proportions dans lesquelles le travail et les moyens de production sont combinés dans chaque branche sont données, du niveau du taux moyen des profits ; et le niveau du taux moyen des profits dépend à son tour, dit-on, de ces rapports cruciaux entre quantités de travail incorporé dont il vient d'être question. Donc, si on peut montrer que le taux moyen des profits est déterminé par ces rapports en travail incorporé, on peut conclure raisonnablement que les écarts réels enregistrés entre les prix d'équilibre et les rapports en travail incorporé sont eux-mêmes déterminés par les 'quantités de travail incorporé'.

La loi de la valeur se trouverait donc confirmée et son action « indirecte »

précisée. (Meek 1961 : 174).

Précisément, remarque Meek, la relation 33 est analogue à la formule de Sraffa :

$$r = R(1 - w).$$

Pour que cette analogie soit complète, il faudrait que le taux R puisse être défini comme le rapport de la quantité de travail incorporé dans le produit net du système-étalon à la quantité de travail incorporé dans les moyens de production de ce système-étalon. Or, c'est justement le cas : le rapport-étalon R étant défini comme le rapport des deux vecteurs homothétiques $q(I - A)$ et qA , il reste identique à lui-même quel que soit le mode d'évaluation des marchandises. Il est par conséquent égal au rapport entre quantités de travail incorporé si cette évaluation se fait à l'aide du système des valeurs⁸³.

La boucle est alors bouclée :

Sraffa admet précisément la même relation entre le taux moyen des profits et les *conditions de production de son système 'étalon'* que celle que Marx admettait entre le taux moyen des profits *et les conditions de production de sa branche à 'composition organique du capital moyenne'*. Les deux économistes tentent de montrer en fait que (lorsque les salaires sont donnés) le taux moyen des profits, et donc les écarts entre les rapports de prix et les rapports en travail incorporé, sont régis par le rapport entre le travail direct et le travail indirect qui prévaut dans la branche dont les conditions de production représentent une sorte de 'moyenne' des conditions qui prévalent dans l'économie prise comme un tout.

Mais si la méthode de Marx était approximative, celle de Sraffa, au contraire, est générale. « De ce point de vue, le 'système-étalon' de Sraffa représente une tentative pour définir 'les conditions moyennes de production' de manière à obtenir le résultat même que Marx recherchait » (Meek 1961 : 176).

⁸³ Le raisonnement de Meek (1961, note 36) est un peu différent : « Le rapport des valeurs et le rapport des quantités de travail incorporé sont équivalents pour la raison suivante : lorsque les profits sont nuls, les prix de toutes les marchandises sont proportionnels aux quantités de travail requises pour les produire [...] Et, lorsque les profits dépassent zéro, le rapport R ne change pas par hypothèse. Ainsi, quel que soit le niveau des profits, le rapport des valeurs reste égal au rapport des quantités de travail incorporé ».

L'analyse précédente peut prêter le flanc à la critique dans la mesure où elle suppose les salaires payés sur le surplus. A. Medio (1972, 1974), G. Abraham-Frois et E. Berrebi (1976) ont cependant montré que l'on pouvait aboutir à un résultat similaire dans le cas marxien des salaires avancés. Le taux de profit peut toujours être calculé par une formule du type 32 dans laquelle on remplace $\frac{c_m}{v_m}$ (composition organique de la branche « moyenne ») par (composition organique du système-étalon) :

$$R^* = r^* = \frac{e}{1 + k_q^*}.$$

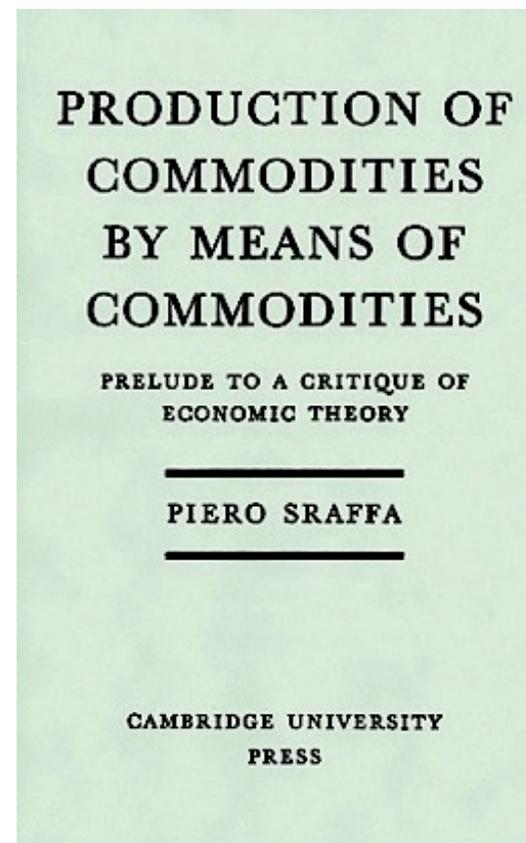
Il y a bien une relation entre taux de profit et taux d'exploitation ; mais alors que Marx pensait que cette relation passait par la composition organique [...] du capital caractérisant une marchandise produite dans des conditions « moyennes », c'est la composition organique [...] du capital permettant de produire la marchandise étalon qu'il convient de prendre en considération. (Abraham-Frois et Berrebi 1976 : 319)

Les développements de Marx « restent donc valables dans le cas général à la seule condition de remplacer marchandise moyenne ou composition organique moyenne par marchandise étalon ou composition étalon » (ibid.,)

4. L'optique qui prévaut chez Meek, Medio, Abraham-Frois et Berrebi consiste donc à retrouver la formule du taux de profit établie par Marx en identifiant « marchandise étalon » et « marchandise moyenne ». La simple substitution des termes ne serait qu'une correction de détail qui permettrait de rétablir la détermination correcte du taux de profit du système sans en modifier la signification marxienne : en vertu des égalités globales d'un nouveau type, l'origine du profit comme plus-value se trouverait confirmée.

Cette optique soulève cependant un certain nombre de difficultés qui nous font penser que cette solution au problème de l'exploitation n'est pas plus satisfaisante que la précédente (Faccarello 1977).

La principale cause de cette insatisfaction réside dans le procédé lui-même qui est utilisé pour établir cette relation : le passage par le système-étalon,



Production of Commodities by Means of Commodities, Cambridge, 1960.

qui ne peut en aucun cas, à notre avis, sauf logique défectueuse, soutenir les conclusions tirées précédemment. En d'autres termes, l'analogie entre la formule de Marx et la relation obtenue est purement formelle et leurs significations respectives radicalement différentes. La formule de Marx donne la valeur du taux de profit en fonction du taux de plus-value et de la composition organique sociale, et cette valeur ne peut être obtenue que par l'intermédiaire de cette formule qui présuppose l'exploitation et exprime la redistribution de la plus-value globale entre les branches au prorata du montant en valeur des

capitaux engagés. Il s'agit là d'un passage nécessaire de la théorie des prix de production, passage qui, précisément, définit le profit comme plus-value modifiée. Ici, au contraire, le taux de profit est déterminé indépendamment des valeurs et une relation du type de celle établie par Marx ne peut être retrouvée qu'en passant par le système-étalon : ce qui implique que cette relation ne peut être ni représentative de l'économie tout entière (le système-étalon ne représente même pas une « moyenne » du système fondamental), ni significative puisque le système-étalon est précisément élaboré, par remodelage du système réel, pour que cette relation soit vérifiée⁸⁴.

Il semble donc évident qu'une construction spécialement bâtie pour vérifier une relation ne peut être présentée comme preuve de la validité de celle-ci⁸⁵. Le système étalon constitue, certes, un « auxiliaire analytique ». Mais son rôle est ici différent de celui qu'il jouait en tant que numéraire permettant la linéarité de la courbe w, r . Un numéraire peut bien consister en une construction imaginaire, un panier de biens arbitrairement choisis en fonction de telle ou telle convenance. Les propriétés que l'on veut faire apparaître surgissent par un retour au système réel, la fonction du système-étalon n'étant que de déterminer la composition de ce panier. Dans le cas examiné ici, au contraire, les choses sont différentes : car ou bien le système réel est son propre système-étalon et la relation est effectivement vérifiée, ou bien système réel et système-étalon ne coïncident pas et la relation n'est pas significative⁸⁶. Est-ce, inversement, parce que le problème de la transformation n'existe pas dans le système-étalon que l'on niera sa pertinence pour le système réel ? Le procédé mis en œuvre ici fait donc penser au type habituel de provocation

⁸⁴ Il n'est qu'à voir la manière dont l'étalon est recherché et construit (Sraffa 1960, chapitres 3 et 4).

⁸⁵ Une remarque analogue est formulée, à propos de l'analyse de Meek, par Napoleoni (1974 : 230-231).

⁸⁶ Cf. Roncaglia (1975 : 86) : « La marchandise-étalon de Sraffa n'est une 'moyenne' que relativement au système-étalon, mais non au système réel ; alors que Marx recherchait une 'moyenne' qui fût représentative de ce dernier [...]. Ce qui pouvait bien survenir dans un système imaginaire, différant en proportions du système réel, était sans intérêt aux yeux de Marx ». Cf. également Maurisson (1977 : 226).

politique : après avoir inventé un complot imaginaire, on en accuse ses adversaires et on les met hors d'état d'agir ; et le fait que rien ne se produise est alors présenté comme la « preuve » de la culpabilité des prétendus conjurés. La logique de la chose, on le voit, ne paraît pas irréprochable.

Un autre motif de perplexité, si l'on écarte pour l'instant le cas de la production multiple, est dû à cette indépendance des systèmes des valeurs et des prix, que nous avons maintes fois soulignée. L'expression qui lie la valeur du taux de profit à celle du taux de plus-value par l'intermédiaire de la composition organique du système étalon ne peut pas en elle-même indiquer une imputation de cause à effet, un sens de causalité d'une grandeur vers l'autre. Aucun, parmi les deux termes, n'est premier par rapport à l'autre. Dès lors, un sens de causalité est inévitablement recherché en faisant varier les valeurs des éléments en jeu, c'est-à-dire celles du taux de profit et du taux de plus-value, afin de constater que, l'un changeant, l'autre varie dans le même sens (Medio, 1972). Mais de sérieuses difficultés surgissent alors.

Effectuer ces variations afin de comparer l'évolution des taux signifie tout d'abord faire varier la répartition, c'est-à-dire, dans notre cas, le salaire réel. Or, on ne peut établir avec précision un sens univoque de variation des taux que si les éléments de ce salaire réel ne varient que dans le même sens (les amplitudes de ces variations peuvent être différentes). On ne peut même parler de hausse ou de baisse du salaire réel qu'en ce sens. Si donc les composantes du salaire réel « se comportent bien », une augmentation (une baisse) de celui-ci signifie une baisse (une hausse) du taux de plus-value. D'autre part, la nouvelle matrice socio-technique voit certains de ses éléments augmenter sans que d'autres diminuent (ou l'inverse dans le cas contraire), ce qui provoque une diminution (une augmentation) du taux de profit. Une variation du taux de plus-value s'accompagne donc d'une variation dans le même sens du taux de profit. Mais ce n'est malheureusement pas là le cas général, et tout autre type de changement dans la composition du salaire réel induit des variations d'ampleur et de signe indéterminés pour chacun des taux e et r^* . La possibilité d'une évolution inverse des deux taux n'est donc pas à

exclure, et elle possède théoriquement autant de probabilité de se produire que l'évolution parallèle. Et encore, dans le cas favorable, faudrait-il établir qu'il est légitime de dégager un lien de causalité d'une simple comparaison d'états d'équilibre. Enfin, nous n'avons traité là, certes, que du cas où les salaires sont avancés. Des difficultés analogues surgissent de même dans le cas symétrique : nous les avons évoquées lors de l'examen des essais de Vianello et Eatwell.

Pour toutes ces raisons, le premier type de lien entre le système des valeurs et celui des prix fait défaut. À bien y regarder, cela n'est pas surprenant : le raisonnement en termes de valeur est factice. Il est plaqué sur une construction (le système homothétique) dont les propriétés s'expriment en termes physiques, indépendamment de toute évaluation.

5. Un second axe de recherche pour l'établissement d'un lien entre les schémas des valeurs et des prix a abouti au « Théorème Marxien Fondamental », selon l'appellation et les majuscules que lui a conférées Michio Morishima, à qui l'on doit sa vogue actuelle. Nous pouvons nous demander, écrit cet auteur (1973 : 53),

quelles sont les conditions nécessaires et suffisantes à l'existence d'un ensemble de prix non négatifs et d'un taux de salaire comportant des profits positifs pour chaque branche. Ce problème a tout d'abord été discuté par N. Okishio, d'une manière satisfaisante qui ne crée aucune confusion entre valeurs et prix. La réponse est qu'il existe un ensemble de prix et un taux de salaire [remplissant les conditions données] [...] si et seulement si le 'taux de salaire réel' est donné de telle sorte que le taux d'exploitation e soit positif. Ce résultat, dont la preuve de la nécessité est due à Okishlo [...] peut être appelé le Théorème Marxien Fondamental.

Si la démonstration est valide, son intérêt est évident.

Plusieurs démonstrations ont été apportées à l'appui de cette proposition. Nous en comptons trois, chronologiquement établies par Nobuo Okishio (1963), Elmar Wolfstetter (1973) et G. Abraham-Frois et E. Berrebi (1976). Le raisonnement d'Okishio, s'il a le mérite d'ouvrir la voie, est aujourd'hui inutilement compliqué. Les deux autres analyses correspondent respectivement

aux hypothèses des salaires payés post-factum et avancés.

Deux observations s'imposent d'emblée. En premier lieu, sauf pour ce qui concerne E. Wolfstetter⁸⁷, on ne présente en général que la démonstration de la condition « nécessaire » du théorème. Celle de la condition « suffisante » n'est pas abordée. Ou plutôt, elle est interprétée de manière très particulière. Comme Okishlo l'avait déjà exprimé dans son article de 1963, la condition établie par le théorème n'est, pour Abraham-Frois et Berrebi,

qu'une condition nécessaire et nullement suffisante. Pour que le profit apparaisse effectivement entre les mains du capitaliste, il faut que les marchandises soient vendues ; faute de quoi, le travailleur aurait bien été exploité, la plus-value extorquée, mais sans que pour autant la plus-value puisse être réalisée. (Abraham-Frois et Berrebi 1976 : 41)

La condition suffisante est donc assimilée aux conditions de « réalisation de la plus-value ». Il est pour le moins surprenant de retrouver ce problème, qui se pose traditionnellement à un autre niveau d'analyse, dans une démonstration de ce type où la « réalisation » en tant que telle n'a rien à faire. Il ne s'agit là, selon nous, que de l'indice d'un certain malaise engendré par l'indépendance, supposée au départ, des deux systèmes. Car si l'on a pu démontrer qu'un taux de plus-value positif était nécessaire à l'existence d'un taux de profit positif, la démonstration de la condition suffisante se serait transformée dans la proposition selon laquelle un taux de profit positif est nécessaire à l'obtention d'un taux d'exploitation positif. La démonstration de Wolfstetter est, là-dessus, sans ambiguïté bien que l'auteur n'en tire aucune conséquence. Ce point constitue cependant une absurdité aux yeux des adeptes du théorème marxien fondamental, pour qui le système des valeurs est le système « caché », et celui des prix le système « apparent ». Mais il n'en reste pas moins que, puisque les systèmes sont indépendants, la relation

⁸⁷ Pour Okishio, la condition suffisante se confond avec celle de la réalisation de la plus-value créée. « Un taux positif d'exploitation est simplement une condition nécessaire de l'existence d'un profit positif. Car un taux d'exploitation positif assure la production d'un surplus ; il n'implique pas sa conversion sous la forme monétaire. Pour cela, l'existence d'une demande suffisante est requise. Un taux d'exploitation positif est la condition nécessaire du côté de la production. Des conditions supplémentaires sont exigées du côté du marché » (Okishio 1963 : 293).

découverte entre le taux d'exploitation et le taux de profit peut tout aussi légitimement être lue dans un sens comme dans l'autre pour la simple raison que la démonstration n'établit en définitive aucun lien de causalité. Un système n'est pas logiquement antérieur à l'autre et P. A. Samuelson peut légitimement ironiser sur le profit qui apparaît alors comme la « face cachée » de la plus-value (Samuelson 1974).

Si tel est le cas, la démonstration n'établit alors, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, qu'une relation d'équivalence. Celle-ci suppose un élément commun aux deux systèmes, une propriété commune d'où l'on pourrait déduire à la fois la positivité du taux d'exploitation et du taux de profit sans qu'il y ait un quelconque lien de causalité entre ces derniers. Sur la base, par exemple, de la démonstration fournie par Abraham-Frois et Berrebi (1976 : 40), il est aisé de voir que cet élément commun existe : la matrice socio-technique A^* . Si l'on remarque ensuite (cf. *ibid.*) que cette démonstration repose tout entière sur une propriété spectrale de A^* , i.e. la condition $\alpha_M^*(A^*) < 1$, la question est éclaircie. Comme on l'a déjà noté, la condition selon laquelle la valeur-propre dominante d'une matrice A^* est inférieure à l'unité signifie que le système est en état d'autoreproduction⁸⁸, ce que l'on suppose au départ. Le « théorème marxien fondamental » ne fait donc qu'exprimer, pour deux systèmes différents d'évaluation correspondant à deux « normes » de répartition différentes, cette propriété physique, ou socio-technique, placée en hypothèse : qu'il existe, en d'autres termes, un surplus non nul de marchandises allant aux détenteurs des moyens de production, propriété que la positivité du taux d'exploitation et du taux de profit traduit respectivement dans les deux systèmes. Il n'est donc pas surprenant

⁸⁸ Une remarque analogue peut être formulée en ce qui concerne la démonstration de Okishio (1963). Cette démonstration se fonde en effet sur la « condition d'Hawkins et Simon » (Hawkins et Simon 1949) qui signifie, en termes économiques (*ibid.* : 248) que le groupe de branches qu'elle prend en compte « doit être capable de fournir plus que ses propres besoins pour le groupe de marchandises produites par ce groupe de branches ». A ce sujet, P.A. Samuelson déclare encore (1974 : 64) que la proposition : « le profit est la source de la plus-value » est aussi « valide » que la proposition inverse, mais que « la condition stricte de Hawkins et Simon est préférable aux deux ». Cet accent sur la condition de Hawkins et Simon est repris par Benetti et Cartelier (1975b : 135-136).

de retrouver à l'arrivée ce que l'on a placé au départ. Le problème reste posé, cependant, de la nature de cette répartition des revenus.

6. Indépendamment des critiques que nous avons pu apporter aux constructions prises en compte dans le chapitre et les paragraphes précédents, il est un point qui devrait faire l'unanimité des auteurs : les démonstrations proposées, qu'elles se fondent sur la relation inverse entre w et r , sur la mise au jour d'un « surtravail » ou sur les propriétés du système étalon, doivent également être maintenues dans le cadre général de la production conjointe. Faute de quoi, les conclusions auxquelles elles sont censées mener perdraient leur caractère universel et seraient à reconsidérer. Or, si nous nous plaçons dans le cadre général de branches à produits multiples, de sérieuses complications surgissent qui viennent remettre en question les fondements des démonstrations précédentes. Les relations sur lesquelles elles sont fondées ne sont plus valides dans tous les cas. Les résultats qui ont été atteints par leur intermédiaire ne peuvent donc en aucun cas prétendre à la généralité, et encore moins caractériser la nature du système de production étudié. Ce n'est pas parce que certains cas importants du capital fixe ou de la rente foncière peuvent ne pas faire partie de ces « exceptions » que l'universalité des résultats n'en est pas invalidée : ces résultats, pour être significatifs, doivent demeurer valables pour toute situation possible à l'intérieur de la définition proposée du système examiné. Cet *excursus* vient donc confirmer et compléter les résultats précédents⁸⁹.

Dans le chapitre 9 de son ouvrage, Sraffa souligne lui-même les principales

⁸⁹ En production multiple, chaque branche est susceptible de produire plusieurs biens. On note par $Y = [y_{ij}]$ la matrice des extrants où y_{ij} représente la quantité de bien j produite dans la branche i . Avec nos notations (cf. chapitre 10), les coefficients de production correspondants seront $a_{ij} = \frac{x_{ij}}{\sigma Y_j^i}$ et $b_{ij} = \frac{y_{ij}}{\sigma Y_j^i}$. On représente alors l'économie par le triplet $[(A, L) \rightarrow B]$. Le système des prix de production s'écrit :

$$(1+r)Ap + wL = Bp \quad \text{ou bien} \quad (1+r^*)A^*p^* = Bp^*$$

suivant le traitement des salaires. Soit encore :

$$p = [B - (1+r)A]^{-1}wL \quad \text{ou bien} \quad [B(1+r^*)A^*]p^* = 0$$

distorsions amenées par l'introduction de la production conjointe (1960 : § 66-72). La décomposition du prix d'une marchandise en quantités datées de travail n'est plus possible. La définition des biens fondamentaux et non fondamentaux est moins évidente, devient purement formelle et perd toute signification économique : la liaison avec les « biens de subsistance » est à présent tout à fait impossible à établir. Un point important, enfin, que Sraffa n'avait pas vu, est souligné par C. F. Manara (1968 : 100-101 et 104) : l'existence du système-étalon n'est plus assurée dans tous les cas, et, même dans le cas où ce système existe, il n'est pas nécessairement unique et « la relation linéaire décroissante entre taux de profit et taux de salaire exprimé en termes de marchandise-étalon ne peut pas toujours être établie » (Abraham-Frois et Berrebi 1976 : 118). Ce dernier cas ne peut manquer de remettre en question, à lui seul, les liens travail/prix et exploitation/profit établis à l'aide de la « transparence » du système-étalon et de la relation linéaire inverse qui lui est associée.

Il y a cependant plus grave : trois phénomènes vont remettre en cause le fondement même des démarches analysées jusqu'ici. Des prix négatifs peuvent apparaître pour les produits fondamentaux, la relation entre w et r peut ne plus être décroissante quelle que soit l'unité de mesure adoptée, et, enfin, des quantités négatives de travail incorporé (« valeurs négatives ») viennent perturber l'analyse (cf. Sraffa 1960, chapitre 9 : 69-77). Pour des raisons de brièveté et à titre d'exemple, nous nous bornerons ici au dernier phénomène cité : c'est aussi lui qui possède en apparence le caractère le plus destructeur.

Le théorème marxien « fondamental » se trouve naturellement contesté par l'apparition de « valeurs négatives » dans la mesure où celles-ci peuvent induire un taux d'exploitation négatif, toutes les grandeurs du système des prix demeurant positives. Un simple exemple fourni par I. Steedman (1975)

pour lesquels nous ne pouvons plus faire intervenir les théorèmes de Perron-Frobenius. Sur les problèmes liés à l'analyse de la production multiple, on peut se reporter à Manara (1968), Schefold (1971 ; 1978), Montani (1972 et 1975), Pasinetti *et alii* (1977).

suffit à le montrer⁹⁰. Soit le système $(1+r)Ap + wL = Bp$ avec :

$$A = \begin{pmatrix} 5 & 0 \\ 0 & 10 \end{pmatrix}, \quad L = \begin{pmatrix} 1 \\ 1 \end{pmatrix}, \quad B = \begin{pmatrix} 6 & 1 \\ 3 & 12 \end{pmatrix}, \quad w = \begin{pmatrix} 1 \\ 2 \end{pmatrix} p_1 + \begin{pmatrix} 5 \\ 6 \end{pmatrix} p_2$$

Pour le numéraire $w = 1$, la résolution de ce système donne $r = 20\%$, $p_1 = 1/3$ et $p_2 = 1$. Quant au système des valeurs, $AA + L = BA$, il donne $\lambda_1 = -1$ et $\lambda_2 = 2$. Soit, par conséquent, un taux d'exploitation négatif égal à $-\frac{1}{7}$.

Steedman examine ensuite le cas inverse, où les valeurs et le taux d'exploitation sont positifs. Ce cas est bien entendu, comme le remarque l'auteur, purement hypothétique dans la mesure où les capitalistes peuvent toujours préférer à un taux de profit négatif un taux de profit nul, tout simplement en « cessant d'être capitalistes ».

On peut enfin montrer que l'hypothèse formulée des salaires payés *post factum* n'est pas essentielle au propos. Avec les mêmes données, on obtient, dans le cas des salaires avancés :

$$A^* = A + Ld = \begin{pmatrix} \frac{11}{2} & 1 \\ 1 & \frac{65}{6} \end{pmatrix}.$$

La résolution du système donne approximativement $r = 14,3\%$ et $\frac{p_1}{p_2} = 0,161$. Quant au système des valeurs, il demeure bien entendu identique.

Les problèmes soulevés par l'introduction de la production conjointe ont été remarqués par Morishima dans le dernier chapitre de son ouvrage *Marx's Economics* (1973 : 179-196) et dans un article complémentaire publié peu après (1974). Cet auteur est cependant d'avis que tout ceci n'invalide pas le théorème marxien fondamental, à condition de reformuler la théorie de la valeur et de la replacer dans le cadre plus vaste de la production multiple

⁹⁰ M. Morishima (1973 : 181-183) fournit également quelques exemples numériques.

avec choix des techniques, s'inspirant en cela du modèle de J. von Neumann⁹¹. « Dès que la production jointe et le choix des techniques sont admis, nous devons écarter la théorie de la valeur-travail, *du moins telle que Marx l'a formulée*. Ainsi, si le concept de la valeur est indispensable à la définition de l'exploitation, le théorème marxien fondamental n'est pas applicable dans le cas où les biens capitaux durables sont traités à la manière de von Neumann » (1974 : 615, n.s.). Malheureusement, la théorie proposée par Morishima, en termes de « valeurs optimales », est tout à fait particulière et ne permet de maintenir le « théorème marxien fondamental » qu'au prix d'incessants glissements dans la signification des termes utilisés. Le terrain de l'analyse marxienne est abandonné pour une problématique qui pourrait se rapprocher de celle de C. C. von Weizsäcker. Pour le reste, le théorème « fondamental » repose sur les mêmes hypothèses que celles qui ont été dégagées dans le cadre de la production simple⁹². Un exemple de cette manière de procéder est donné par la définition du taux d'exploitation.

Soit N le nombre de travailleurs occupés dans le système, T la durée de la journée de travail et d le vecteur quotidien de salaire réel. Le vecteur Y désigne le vecteur des niveaux d'activités (nous raisonnons en termes de coefficients techniques). Le vecteur des biens de consommation ouvrière à produire est Nd . Le « travail nécessaire » est alors défini comme « le temps de travail minimum nécessaire à la production » de cette quantité de marchandises Nd et le *surtravail* comme « l'excédent du temps de travail dépensé *réellement* par rapport au temps de travail nécessaire » (1974 : 615, n.s.). Soit Y^0 un vecteur de niveaux d'activité tel que $\min YL = Y^0L$, sous la contrainte $YB \geq YA + Nd$ avec $Y \geq 0$. Si Y^0 n'est pas nécessairement unique, la gran-

⁹¹ Les matrices A et B ne sont plus nécessairement carrées.

⁹² Sur les « valeurs optimales », on peut se reporter à Hodgson (1974 : 68-69 et 71-72 en particulier) ainsi qu'au débat qui a opposé Morishima (1976) à Steedman (1976a et b) et à Wolfstetter (1976). Un certain nombre d'auteurs japonais a tenté de développer l'optique de Morishima : cf. Fujimoto (1978), Fujimori (1978) et Takeda (1978). On pourra aussi se reporter à la controverse entre Petri et Morishima (1980).

deur $Y^0L = \min YL$ l'est⁹³. Le taux d'exploitation s'exprime alors par

$$e = \frac{NT - Y^0L}{Y^0L}$$

Enfin, si Y^a est le niveau d'activité réel, Y^aL est égal à NT et $e = \frac{Y^aL - Y^0L}{Y^0L}$; $e = 0$ dans le cas où $Y^a = Y^0$ (1974 : 617). Le taux d'exploitation est donc nul si la production est entièrement consacrée à la fabrication « optimale » des biens de consommation ouvrière : ce qui constitue une évidence. Il n'en reste pas moins que ce taux e revêt une signification tout à fait différente de celle qu'il possède chez Marx et pose problème au sein même de la présentation de Morishima. Quel sens précis doit-on en effet conférer au numérateur, une différence entre la quantité optimale hypothétique) de travail nécessaire à la production des biens-salaires et la quantité globale (effective) de travail dépensé pendant la période ? La signification de e n'est claire que lorsque Y^0 est réel, c'est-à-dire égal à Y^a , soit encore lorsqu'il n'existe pas d'exploitation.

Pour conclure sur les « valeurs négatives », ce que nous avons dit jusqu'à présent nous permet de juger sans difficulté de la signification de leur apparition. De l'interprétation des grandeurs L_i comme quantités de travail commandé et de la signification généralement accordée aux prix négatifs (inefficience d'une méthode de production à un niveau donné de la répartition)⁹⁴, il s'ensuit que les « valeurs » négatives peuvent ici être assimilées à des prix négatifs correspondant à la répartition $w = 1$ et $r = 0$. Ce résultat n'est surprenant que pour les auteurs qui plaquent artificiellement un système des valeurs, qu'ils pensent tirer de Marx, aux côtés d'un système de prix pour rechercher ensuite une relation explicite entre les deux. Ils ne s'aperçoivent

⁹³ Nous n'abordons pas ici le problème « dual », dont la signification est donnée par Hodgson (1974 : 69). Remarquons que la détermination du « travail nécessaire », et donc du choix correspondant des techniques, s'effectue dans un système hypothétique où Nd forme le surplus.

⁹⁴ Pour une discussion sur les valeurs et les prix négatifs, on pourra se reporter à Schefold (1971, 1978), Rampa (1976), Filippini (1977), Lippi (1979), Duménil et Lévy (1980).

pas que, ce faisant, ils sont contraints d'identifier les « valeurs » aux prix correspondant à un taux de profit nul et par voie de conséquence d'adopter l'optique du « travail commandé ».



L'édition italienne de *Production of Commodities* par Raffaele MATTIOLI, Turin, Einaudi, 1960 (ici une réédition de 1973).

7. La gageure de faire coexister pacifiquement la « sphère » des valeurs et celle des prix sans spécifier les liens qui les réunissent est, pour les auteurs contemporains, la dernière issue en date. Elle n'est sans doute pas étrangère à l'insatisfaction théorique qu'ont pu provoquer les autres positions, et apparaît donc comme une rationalisation *a posteriori* d'un échec. C'est ce qui fera tout l'intérêt de cette position au demeurant fort hétérogène. Trois types d'interventions peuvent être distingués dans ce débat.

Les premières positions tentent de théoriser la rupture entre les deux sphères, qu'elles reconnaissent comme radicale, en consacrant cependant par là même leur existence simultanée. Dans ce but, l'accent est placé sur la

différence des points de vue que l'observateur peut jeter sur une même réalité, chaque type de regard impliquant sa problématique propre, irréductible, en même temps que sa légitimité.

D'autres positions adoptent une optique opposée. L'accent n'est plus placé sur les différents « points de vue » possibles mais sur l'impossibilité de trouver une méthode globale d'investigation de la réalité, méthode que l'on appliquerait à chaque question examinée. D'où, face à chaque problème particulier, la nécessité dans laquelle le théoricien se trouve de construire un « modèle » nouveau et approprié qui puisse en rendre compte, à l'intérieur toutefois d'une certaine « vision générale » que l'on est bien contraint d'évoquer si l'on veut éviter de tomber dans l'empirisme le plus grossier.

Ainsi se définissent les deux voies principales d'issue. La première, relativiste, met l'accent sur différents regards possibles sur une même réalité. La seconde, éclectique, souligne en somme l'existence de différentes « réalités » (différents problèmes) dictant chaque fois une méthode d'approche appropriée à un même regard. Si la première position se veut plus « orthodoxe », plus « marxiste » que la seconde, toutes deux sont cependant susceptibles de se rejoindre sur des points importants, tel le problème du « fétichisme », car toutes deux aboutissent en définitive à une scission de l'analyse en deux niveaux irréductibles dont l'un refléterait l'aspect qualitatif, par opposition à l'autre, purement quantitatif. Elles rejoignent ainsi d'autres positions moins nettement définies, mettant l'accent sur les problèmes de la « méthode » de Marx en général.

8. Le relativisme des « points de vue » prétend théoriser une rupture radicale. Là encore, les opinions des différents auteurs sont loin d'être identiques : on peut le voir en se reportant aux écrits récents de Mario Rossi (1974) et de Carlo Benetti (1974), ou bien à leur origine commune que l'on peut déceler dans certains passages des articles de L. von Bortkiewicz et surtout chez un disciple de Rickert et de Simmel : Franz Petry (1915). Néanmoins, pour ces auteurs, la problématique des prix et celle des valeurs sont différentes et recouvrent deux champs théoriques bien distincts : le champ de l'économie

politique et le champ de la critique de l'économie politique⁹⁵.

Le champ des prix de production est celui de l'économie politique. Domaine commun aux différents courants de pensée non marxiste (il a permis le débat avec les néoclassiques), il se caractérise par un certain nombre de données, ou présupposés. « Ce qui est admis comme base de discussion est, entre autre, un système dans lequel on postule l'*uniformité du taux de profit* [...] et l'existence d'une valeur globale résultant de la multiplication de quantités physiques par des *prix* ; en d'autres termes sont présupposés la *marchandise* et le *capital* ». Ce qui différencie alors sraffaïens et néoclassiques, c'est uniquement « la façon dont est donné le capital » (Benetti, Berthomieu et Cartelier 1975 : 3). « L'économie politique présuppose une série de catégories, telle que la valeur, les prix, la concurrence, le profit, le salaire etc. . . , qui sont tirées directement de la réalité de la société capitaliste. *L'objet de l'analyse est, par là même, inévitablement limité à l'explication de leur fonctionnement et agencement réciproque* » (Benetti 1974 : 131-132, n.s.).

Le champ des valeurs, par contre, est celui de l'explication des données de la théorie des prix, et par là-même le champ de la critique de l'économie politique. « Alors que la critique ricardienne tire sa pertinence et son efficacité de l'existence d'un terrain commun avec l'économie vulgaire, la critique marxiste tire sa spécificité et son efficacité de ce qu'elle est critique de ce fond commun ; plus précisément elle est critique des présupposés communs (la marchandise, et le capital) comme fondements d'une science autonome, l'économie politique » (Benetti, Berthomieu et Cartelier 1975 : 5). « La critique

⁹⁵ La formulation de la question est directement issue des interrogations de L. Colletti, à la fin des années soixante. « L'œuvre entière de Marx apparaît à la fois comme un projet révolutionnaire et une analyse scientifique. Elle est la reconstruction de la manière dont le système fonctionne et, en même temps, elle est la conscience suivant laquelle, dans ce mode de production, tout apparaît 'à l'envers'. Dans le premier cas, c'est le Marx *économiste*, continuateur de Smith et de Ricardo, qui apparaît sur le devant de la scène. Dans le second, Marx est *critique de l'économie politique* : précisément en ce sens que l'économie politique bourgeoise est l'économie politique *tout court* » (Colletti 1970 : XXIX). Mais là où Colletti, avec sa rigueur habituelle, voyait un très sérieux problème posé à l'analyse marxiste, les auteurs successifs se sont emparés de cette distinction comme d'une solution fort pratique aux questions auxquelles ils se trouvaient confrontés.

marxiste de l'économie politique devient critique de l'économie elle-même, c'est-à-dire de l'activité économique dans le mode de production capitaliste. En faisant apparaître la détermination historique des catégories économiques du capitalisme, il devient possible de dégager les conditions de formation et les lois de développement de ce mode de production. Parce que critique, le marxisme est donc science » (Benetti 1974 : 132).

Ainsi est esquissée une scission irréductible. On comprend alors qu'il est vain de vouloir relier les deux champs, tant leurs problématiques sont différentes (cf. Rossi 1974 : 319 et 362) : l'un est critique de ce que l'autre présuppose. Mais c'est précisément ce point qui peut fonder leur coexistence et, en quelque sorte, leur articulation. Car la réalité que décrit la théorie des prix de production est une réalité quand même, et si la théorie des prix renvoie à la valeur pour l'explication et la mise en perspective de ses présupposés, la théorie de la valeur ne peut que renvoyer à la théorie des prix pour la détermination des rapports d'échange dans la réalité capitaliste. Deux points de vue coexistent ici, et chacun correspond à une certaine vision de la réalité :

le renversement n'est pas entre science et non-science ; c'est le renversement de la position de classe. (Benetti 1973 : 16)

La scission radicale que veulent instaurer les auteurs aboutit donc à une conservation des deux instances dont on verra que l'une correspond au domaine du « qualitatif » et l'autre à celui du « quantitatif ».

A ce sujet, penchons-nous sur ce talon d'Achille que constitue la théorie du profit. Ce profit, nous dit-on à juste titre, est incompréhensible à l'intérieur de la théorie des prix. Mais sa grandeur peut y être déterminée. Par contre, son explication justifie le recours à la théorie de la valeur. « Nous pensons que le profit est l'expression d'un rapport d'exploitation et que la mise en évidence de l'origine du profit passe nécessairement par la critique marxiste de l'économie politique, à savoir le rejet, par leur compréhension critique, des présupposés de l'économie politique » (Benetti et Cartelier 1975a : 72). Mais comment dévoiler la nature du profit grâce à la loi de la valeur au moment même où l'on exclut tout lien entre les deux champs théoriques ? La réponse

est assez embarrassée. « La plus-value est la forme capitaliste du sur-travail », rappelle Benetti après avoir rapporté les analyses de Marx. « Le profit (ainsi que les autres formes du surproduit capitaliste) est donc une expression de la plus-value et ne peut avoir pour origine que l'exploitation des travailleurs » (Benetti 1974 : 151, n.s.). La démonstration se résume à cette affirmation. Cependant, ajoute l'auteur,

la relation entre profit et plus-value ne peut être démontrée sur la base du schéma de la transformation des valeurs en prix. Il s'agit-là en quelque sorte d'une thèse juste démontrée avec des arguments discutables. La raison en est que les catégories marxistes de valeur et de plus-value n'ont pas seulement un statut positif (comme les catégories de l'économie politique), mais aussi un statut critique [...]. De par leur statut propre, ces catégories ne peuvent pas être incluses, à côté des catégories économiques, dans un modèle positiviste comme le modèle économique. (ibid.)

La seule solution au problème ainsi posé serait de développer les « catégories critiques » et d'en faire une théorie englobante qui aboutirait, logiquement, à une autre (?) conception des prix de production⁹⁶. En l'absence d'une telle élaboration, cependant, nous nous trouvons ici en présence d'un succédané de « théorème marxien fondamental », la cohérence en moins. Le caractère implicite du lien entre valeurs et prix ressemble fort à l'aveu d'un échec théorique. Car même si l'on admettait, en raisonnant par l'absurde, que la simple démonstration de l'exploitation dans le domaine des valeurs suffisait à prouver l'origine du profit dans le système des prix, comment et sur quelles bases cette démonstration s'effectuerait-elle ? Nous retombons là sur un problème commun aux différentes approches. Il nous suffira de constater ici que, faute de précisions essentielles, le concept de « valeur » devient purement « éthique », se mue précisément en un jugement... de valeur qui apparaît arbitraire et infondé. La « sphère » des valeurs se transforme en un domaine « critique » purement qualitatif, « dévoilant » on ne sait trop comment la

⁹⁶ Cf. Benetti (1974 : 151) « L'orientation de recherche qui se dégage est l'approfondissement de la notion de prix de production (que Marx a amorcée) sur la base des catégories fondamentales de valeur et de plus-value. » (n.s.)

« nature intime des choses ». Celle des prix se transforme simultanément en domaine du « quantitatif », de la détermination des grandeurs économiques. C'est au même résultat qu'aboutit la seconde position mentionnée ci-dessus.

9. La conception des valeurs et des prix reproduisant une scission entre l'analyse qualitative et l'analyse quantitative est également celle du second courant de pensée (l'éclectisme méthodologique) qui essaie de conserver un lien théorique, même fort ténu, avec la pensée de Marx. C'est pourquoi cette seconde position est finalement assez proche de la première et ne s'en différencie que par sa conception de la méthode en économie politique (domaine dans lequel elle entend rester et dont Marx fait partie : la « critique de l'économie politique » est pour elle la critique de l'« économie vulgaire »). Elle ne théorise pas la scission valeurs/prix au moyen d'une conception des différents points de vue de classe par lesquels la réalité est susceptible d'être appréhendée, mais la renonciation à toute méthode générale permettant de rendre compte de tous les aspects de cette réalité lui est dictée par la variété même des problèmes abordés.

Dans ce contexte, les analyses de Marx et de Sraffa ne s'excluent pas, loin de là. Elles sont complémentaires. Plus précisément, Sraffa est perçu comme venant corriger Marx sur un point précis.

Sraffa corrige Marx. Cette proposition implique que les corpus théoriques de *Capital* et de *Production de marchandises* sont semblables. Pour les auteurs qui adoptent cette optique, Sraffa écrit après Marx et peut donc présupposer son analyse de la société (cf. Roncaglia 1975 : 148). « Pour différentes que soient les recherches de Marx et de Sraffa, il ne fait aucun doute qu'il existe un lien entre elles. D'un côté, le problème des prix relatifs affronté par Sraffa est pour ainsi dire 'interne' à l'étude du système capitaliste, et présuppose par définition le cadre institutionnel étudié par Marx ; ainsi, beaucoup des concepts utilisés par Sraffa ne trouvent une explication complète que dans l'analyse, plus générale, de Marx. De l'autre côté, les résultats de Sraffa sont d'une aide certaine pour le développement de la théorie marxienne » (ibid. : XIII ; cf. aussi Schefold 1976b : 201-202 en particulier). Cette opinion paraît

confirmée par le fait que dans *Le Capital*, comme plus tard chez Sraffa, le problème de la demande, par exemple, est scindé en deux : la détermination des niveaux de production est dissociée du problème de la réalisation. L'analyse de Sraffa se situerait donc en aval du premier problème et en amont du second. Certains, enfin, peuvent voir dans l'ouvrage de Sraffa une réponse aux critiques de Marx qui, depuis Böhm-Bawerk, prétendaient qu'il était impossible d'obtenir une théorie des prix relatifs sans faire intervenir explicitement la demande et lui conférer un rôle de premier plan.

En un sens, son œuvre doit être perçue d'abord comme une *Antikritik* constructive et non comme un nouveau système théorique remplaçant ses prédécesseurs ou venant s'interposer entre eux. (Dobb 1975 : 468)

Sraffa est ensuite censé corriger un point précis de la construction de Marx : la détermination des prix de production. Il construit donc un modèle spécifique au problème en question, en isolant le phénomène étudié. Il photographie, en quelque sorte, l'économie à un instant donné. « De cette manière, toutes les variables économiques qui ne sont pas objet de l'analyse peuvent être considérées comme données, et le théoricien peut concentrer son attention sur les mouvements virtuels de quelques variables et sur les relations qui existent entre elles, et qui apparaissent ainsi comme 'isolées *in vacuo*'. Dans le cas de *Production de marchandises au moyen de marchandises*, le choix s'est porté sur les relations entre les prix de production et les variables de la répartition, taux de salaire et taux de profit : tout le reste (technologie, niveaux de production, distribution des entreprises dans les différentes branches) est considéré comme une donnée du problème. Soulignons cependant que ce choix ne comporte pas le refus *a priori* de la possibilité d'analyser les problèmes du développement technologique, de la détermination des niveaux de production, de la politique des entreprises : plus simplement, il répond à l'exigence d'affronter les différents problèmes à tour de rôle, en les isolant les uns des autres ». Et, ce qui est très important dans cette optique, « les hypothèses et les méthodes d'analyse ne devront pas nécessairement être les mêmes pour chaque problème : on ne pourra tenir compte, chaque fois, que de ce qui est important et négliger les facteurs qui, comme l'a dit Ricardo, ne font que

'modifier' l'analyse en cours sans en changer la substance. C'est en ce sens que doivent être considérées et l'abstraction des mouvements des niveaux de production chez Sraffa, et celle des mouvements des prix relatifs dans la théorie keynésienne de la demande effective » (Roncaglia 1975 : 27-28).

En somme, à chaque problème ses hypothèses et ses méthodes, c'est-à-dire son modèle spécifique. Une base formelle, unificatrice, au traitement de tous les problèmes économiques n'existe pas. Que cette optique soit celle de Sraffa, cela peut être confirmé par le rôle que cet auteur a joué dans l'évolution de la pensée de Ludwig Wittgenstein, du *Tractatus Logico-Philosophicus* aux *Recherches Philosophiques* : dans ce dernier ouvrage, il n'existe plus pour Wittgenstein « une analyse unique des propositions dans leurs éléments intrinsèquement non analysables. Il dépend des circonstances, du problème spécifique qui se rapporte aux propositions en question, de savoir quel type d'analyse sera utile et apportera un éclaircissement effectif »⁹⁷. Ce point de méthode est également souligné avec force par Bertram Schefold qui cite également Wittgenstein. Après avoir tenté de « jeter des ponts » entre Sraffa, Marx et Keynes, il reconnaît, à propos de la théorie de la concurrence et de la répartition du revenu, avoir quitté le domaine de l'analyse très rigoureuse qui était celle de la théorie des prix et changé de niveau d'abstraction. Selon lui, il « n'existe pas de meilleure méthode »⁹⁸.

Ainsi, et bien que A. Roncaglia s'en défende, nous nous trouvons devant un réel éclectisme de méthode et de contenu, une juxtaposition de modèles et de théories différents, fonds d'éléments isolés les uns des autres dans lequel le théoricien n'aurait qu'à puiser selon les exigences de l'heure, sans aucun souci de cohérence générale. Il semble que Marx, dont on entendait par là

⁹⁷ A. Quinton, *The later philosophy of Wittgenstein* : cf. Roncaglia 1975 : chapitre 6.

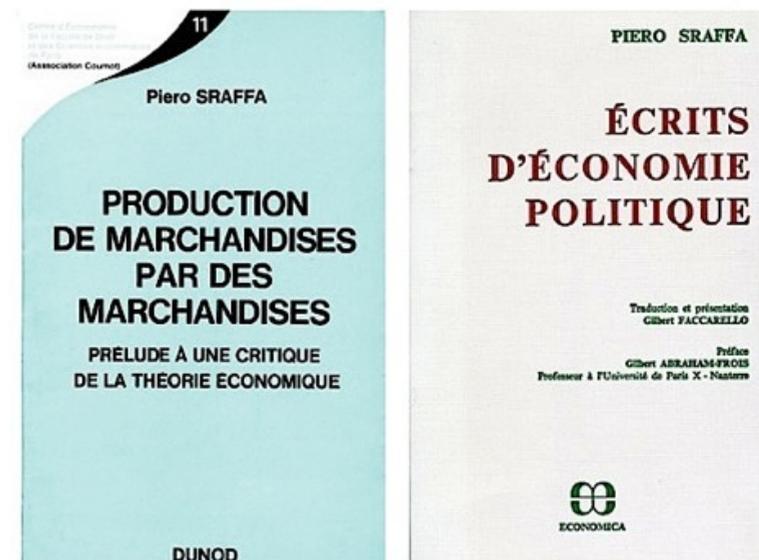
⁹⁸ Une théorie « globale » est une utopie (Schefold 1976b : 214). « L'opinion selon laquelle on pourrait réunir les événements économiques capitalistes en un système unitaire de lois est fautive et a-historique. Sraffa la combat en nous présentant un modèle ouvert sur le plan du contenu, c'est-à-dire non entièrement déterminé, mais en même temps clos sur le plan logique, c'est-à-dire qu'il s'oppose à toute extension du contenu. C'est pourquoi les liens esquissés vers Marx, Keynes, etc., exigent des passerelles conceptuelles » (ibid. : note 45).

réaffirmer la présence, soit à présent bien loin. Des analyses du *Capital*, on ne retient en définitive que l'idée d'une « conception fondamentale de la réalité », une « interprétation générale de la société capitaliste ». Mais les liens prétendus entre Sraffa et Marx ne sont jamais approfondis et leur investigation est laissée à des jours meilleurs. Les brumes du « champ de la critique de l'économie politique » de la première optique ne se dissipent que pour laisser la place à un vague cadre institutionnel et sociologique. Les théoriciens se réfugient donc également dans une conception purement « qualitative » de Marx (dont l'importance ne tiendrait qu'aux questions qu'il a posées ?) par opposition à l'optique quantitative des modèles économiques⁹⁹.

10. Cette « conception générale de la réalité » que nous venons de rencontrer, certains auteurs ont essayé de la préciser. Le point commun qui les rapproche est le déplacement d'accent qu'ils opèrent de la valeur vers ce qui est censé constituer la méthode d'analyse des phénomènes économiques particulière à Marx. Aussi cette conception peut-elle être partagée par les auteurs qui n'entendent conserver aucun lien avec les « valeurs » proprement dites.

Pour beaucoup de sraffaïens, la théorie de Marx semble se réduire à la théorie du fétichisme des relations économiques, dont un aspect spécifique et important est le « fétichisme de la marchandise » analysé au début du *Capital*. Cette théorie, une fois abandonnée la conception des rapports d'échange des

⁹⁹ C'est cet éclectisme qui permet la « récupération » de Keynes, le Keynes du « court terme » pour l'optique néo-marxiste, et celui du « long terme » pour l'optique néo-keynésienne (Faccarello et de Lavergne 1977). « Nous sommes convaincus [...] que la pensée marxiste doit s'approprier du noyau critique de la théorie keynésienne, épurée des contaminations marginalistes ; que le présupposé de cette opération est représenté par les résultats théoriques de Sraffa ; et que ces résultats, enfin, doivent être entièrement revendiqués par la tradition marxiste », écrivent Ginzburg et Vianello (1973 : 19). Cf. également Roncaglia (1975 : 35-36) : « L'hypothèse des niveaux de production donnés est suffisante à assurer la compatibilité du schéma sraffaïen et des situations d'équilibre keynésien (sous-utilisation de la capacité productive et de la force de travail). Rien n'assure, en effet, que la force de travail utilisée pour des niveaux donnés de production est égale à la force de travail disponible dans le système économique considéré. Nous avons ici un point sur lequel l'analyse sraffaïenne se différencie de celle des économistes classiques ». Contra : cf. Bianchi, D'Antonio et Napoleoni (1973), Carandini (1974) et Blaug (pour qui le fait de se réclamer de Keynes constitue, de la part des sraffaïens, un bel exemple de publicité mensongère – Blaug 1975 : 3).



Les éditions françaises des écrits de SRAFFA.

marchandises selon les quantités de travail incorporé, demeurerait valide et constituerait même l'essence de la théorie de la valeur. « Trop souvent [...] ceux qui se réclament du marxisme ont tendance à laisser dans l'ombre la contribution critique de Sraffa, et, en général, l'importance de la reprise, après Marx, de la critique de l'économie politique. On s'attarde à une diatribe stérile sur la théorie de la valeur-travail qu'on accuse le 'révisionniste' Sraffa et sa descendance intellectuelle, les 'Sraffaïens' (habituellement 'jeunes' et à récupérer) d'abandonner. Quels que soient les motifs qui arment la main des 'orthodoxes', il faut souligner clairement que la fidélité à une mauvaise théorie de la répartition ne peut profiter à aucune bonne cause », écrivent Ginzburg et Vianello (1973 : 19). Mais pour ces auteurs, bien que les corrections à apporter au système de Marx s'avèrent innombrables, une certitude demeure cependant :

sans vouloir sous-estimer l'importance de ces corrections, il nous paraît clair [...] qu'elles laissent intact le noyau central de la pensée de Marx,

représenté par la théorie du fétichisme. (ibid. : 20)

A. Roncaglia semble également de cet avis : la théorie de la valeur, écrit-il, « est précisément l'instrument que Marx utilise pour montrer le caractère historique et non absolu du mode de production capitaliste : c'est dans ce mode de production que les marchandises (les biens reproductibles) ont une valeur en tant que produits du travail. Pour Marx, l'hypothèse selon laquelle les marchandises s'échangent selon leurs valeurs [...] n'est pas une simple hypothèse mais une façon de représenter la réalité capitaliste, déductible de l'examen même de cette réalité » (1975 : 165) ; avec cette précision importante :

en ce sens, la théorie de la valeur-travail est nécessaire pour mettre au jour les rapports sociaux entre les hommes, qui se cachent derrière les rapports entre choses et donc, en même temps, pour mettre au jour le fétichisme des marchandises. (ibid. : n. 45)

Quoi qu'il en soit, la théorie du fétichisme serait récupérable et liée à deux éléments : la critique de l'économie politique et la mise au jour des rapports sociaux qui existent entre les producteurs, masqués par les rapports entre choses.

Chez Marx, en effet, la catégorie de « fétichisme » comporte bien ces aspects ; mais elle signifie plus que cela. Comme l'a souligné G. Bedeschi (1972 : 205-224 notamment), le fétichisme de la marchandise exprime deux idées indissolublement liées : « la domination de la chose sur l'homme [...] et l'illusion ou l'apparence que le fétichisme engendre » (ibid. : 208). Le point essentiel est de bien comprendre que ces deux aspects ne sont en aucun cas séparables, dans la mesure où cette « apparence », cette « illusion » issue de la réalité fétichisée est une apparence nécessaire qui s'impose et s'imposera toujours tant que durera le mode de production qui l'engendre. Elle ne peut donc être levée ou supprimée par une simple prise de conscience théorique, par sa « dénonciation ». Si cette illusion est inévitable, la cause réside dans la domination réelle de la « chose » sur l'homme dans cette société : « l'homme crée les produits, mais ils échappent à son contrôle, deviennent des entités et des forces autonomes qui dominent l'homme au lieu d'être dominées par lui.

En somme, les individus deviennent les esclaves de leurs propres créatures, de leurs propres forces objectivées » (Bedeschi 1972 : 208). Il n'y a pas chez Marx de distinction entre une « réalité » et une « apparence ». Si l'« apparence » est la domination des choses, et si la « réalité » est le type particulier d'organisation d'un mode donné de production reposant sur l'échange généralisé, alors cette apparence est elle-même « réelle », dans la mesure où elle est nécessairement engendrée par ce mode de production, d'une manière qui doit être établie.

Comme nous le verrons par la suite, cette théorie est indissolublement liée, chez Marx, à sa conception de la nature des rapports d'échange. La théorie de l'apparence nécessaire et de la domination des choses sur l'homme inclut celle de la valeur et de la monnaie. Cette caractéristique apparaît clairement dans la *Contribution* de 1859 ainsi que dans l'annexe à la première édition allemande du *Capital* : « La forme-valeur » (1867b), où le fétichisme est déduit comme quatrième propriété de la « forme équivalent ». Il suffit ici de souligner ce fait et d'en tirer les conséquences :

1. le simple concept de « valeur absolue » ne peut en aucun cas faire l'affaire. Ramener les marchandises à leur contenu en travail, sans être en mesure de faire le lien avec l'échange et sans pouvoir en déduire le caractère nécessaire de l'apparence issue de cet échange n'est pas en mesure de « mettre au jour les rapports sociaux » comme le prétendent les auteurs ;
2. ramener le fétichisme à une critique de l'économie politique sans établir la théorie de l'apparence nécessaire comme fondement de cette critique revient immanquablement à opposer une théorie que l'on estime vraie des rapports d'échange (les prix de production sraffaïens) à une autre théorie que l'on déclare fausse, mystificatrice et dont on souligne le caractère apologétique (la théorie néoclassique). On se borne alors à affirmer qu'il n'existe aucune « chose » appelée « capital » qui produise un profit. C'est cette dernière voie qui est la plus empruntée, et encore tout récemment par P. Garegnani (cf. Boitani : 1978) ;

3. on peut enfin réduire le fétichisme, comme le fait M. Lippi (1976), à deux traits que l'on prétend indépendants de la loi de la valeur : le caractère historique des lois économiques et leur indépendance par rapport aux producteurs. Le premier point se borne à affirmer que les prix de production reposent sur l'uniformité du taux de profit et reflètent mieux par là le caractère historique du concept de rapport d'échange qu'une simple quantité de travail (Lippi 1976 : 148). Le second point n'en découle pas nécessairement et apparaît dès lors comme un jugement extérieur à la théorie elle-même, demandant à être prouvé. L'auteur le reconnaît par ailleurs lorsqu'il affirme que, pour lui, la nécessité du passage à une société socialiste ne réside plus dans la théorie du mode de production capitaliste, comme chez Marx, mais en définitive dans une constatation empirique. Le fétichisme correspond à un « renversement », « mais par rapport à une idée que nous avons de la possibilité d'ôter aux produits du travail leur forme de marchandises, au sein d'une production consciemment organisée ». Cette idée, n'étant plus supportée par un contexte théorique qui rend compte de cette forme marchandise, est nécessairement empirique. Elle « possède naturellement son fondement réel dans l'histoire du capitalisme et dans le mouvement réel vers le communisme ; mais il n'existe pas de science qui puisse en démontrer la nécessité » (1976 : 154). Il résulte de tout ceci que le dernier lien que l'on veut maintenir avec l'analyse de Marx ne repose que sur des analogies de langage. C'est ce que reconnaissent M. Lippi et B. Ingrao : « les résultats analytiques qui découlent du livre de Sraffa contraignent à l'abandon de la théorie marxienne de la valeur. Cet abandon [...] implique à son tour que l'on se détache des concepts marxistes fondamentaux (argent, marchandise, capital, fétichisme, échange équivalent) dans la signification qu'ils revêtent dans l'œuvre de Marx » (1973 : 19-20).

C'est bien ce que confirme le dernier recours utilisé pour définir la « vision générale » de la société. Malgré l'abandon de toute la théorie économique et

philosophique du *Capital*, un pan essentiel de l'édifice paraîtrait confirmé : le matérialisme historique. Face aux néoclassiques, Sraffa affirme de nouveau la prédominance de la production sur les autres instances. « Je ne suis pas d'accord avec l'ouvrage de l'ami Sraffa, dans lequel il me semble qu'une partie essentielle de la critique marxienne est abandonnée : celle qui est issue, précisément, de la théorie et de la dialectique de la marchandise et de la valeur », déclare E. Sereni.

Il faut toutefois reconnaître [...] que Sraffa conserve, de la méthode marxienne, le principe fondamental de la prééminence (et du caractère décisif) de la production par rapport à la répartition et à la consommation. Et c'est dans le respect de ce principe fondamental qu'il définit les termes du problème qu'il nous propose. (Sereni 1972 : 279)¹⁰⁰

Mais, là encore, une telle optique nous paraît erronée, et l'examen du système des prix de production suffit pour s'en convaincre. Car la prééminence de la production sur les autres moments de l'analyse s'y trouve en fait niée et la coupure entre production et répartition affirmée.

C'est précisément dans ce système que la production apparaît comme une simple donnée, avec cette conséquence que l'unique question qui constitue l'objet de l'analyse est justement la répartition. Nous sommes en cela très éloignés de l'analyse marxienne dont le problème originel est précisément celui de *l'explication* du processus productif capitaliste, processus qui est donc pris par elle non comme une donnée, mais comme un problème. (Napoleoni 1972b : 433)

Ajoutons que la conception du « matérialisme historique » qui est avancée ici nous semble bien étriquée. Le caractère imprécis de la définition qui en est proposée pourrait sans aucun doute convenir à tous les économistes : la

¹⁰⁰ L'opinion de Dobb n'est pas différente. « La théorie marxiste de la valeur (comme, en vérité, toute théorie de la valeur) *doit son importance* [...] *aux indications méthodologiques* pour l'étude des problèmes de l'échange et de la répartition du revenu, ainsi qu'à la problématique générale de détermination causale. En d'autres termes, ce qui compte est toute la *méthodologie* de l'analyse qui y est implicite [...] ; et son importance actuelle consiste à utiliser et à appliquer cette méthode [...]. En bref, ce qui compte, c'est la notion qu'elle comporte et selon laquelle les conditions de la production déterminent (fondamentalement) les conditions de l'échange et de la répartition du revenu (et donc de la demande) » (Dobb 1972 : 121, n.s.). La théorie de Sraffa répond, selon l'auteur, à cette exigence fondamentale.

prise en compte des relations de production dans le modèle de l'équilibre économique général n'est en effet pas fondamentalement différente, sur le plan technique, de celle de Sraffa¹⁰¹.

Que reste-t-il alors de cette vision « qualitative » qui devait être l'apport de Marx, sa « leçon théorique » ? Trois fois rien semble-t-il. Dans le meilleur des cas, comme cela apparaît chez Arun Bose (1971 et 1975) et chez Bertram Schefold (1976), la théorie de la valeur du *Capital* n'apparaît qu'en tant que parabole¹⁰², c'est-à-dire comme une théorie simplifiée qui ne serait pas vraie (ou qui ne serait plus vraie pour la réalité du capitalisme développé actuel) mais qui, sous certaines hypothèses, peut mener à quelques conclusions justes que l'on peut (et que l'on doit) retrouver par le biais de la théorie des prix de production de Sraffa. Mais il est évident que, de ce fait, la théorie de la valeur est superflue et ses développements constituent au mieux un corps de doctrine reflétant quelques intuitions (même qualifiées au passage de « géniales ») dans la mesure où, précisément, il convient de tout redémontrer sur la base d'un système de prix. Elle constitue bien un « détour inutile », une sorte de « pastiche économique-philosophique pour cours du soir »¹⁰³.

¹⁰¹ La position de Meek (1973 et 1977) est à cet égard presque caricaturale. Pour cet auteur, la théorie de la valeur de Marx n'avait pour but que de fournir quelque « grandeur concrète antérieure » à toute répartition du revenu : ainsi, cette répartition découlait de cette grandeur et la somme des revenus ne pouvait l'excéder. C'est pourquoi, selon l'auteur, la théorie de Marx n'est pas essentielle et peut être abandonnée sans préjudice pour l'analyse : la « grandeur concrète antérieure » peut être constituée par les marchandises elles-mêmes et par les méthodes de production d'un modèle de type Sraffa ; le revenu global est alors limité par la masse des marchandises formant le produit net, et les prix et les revenus dépendent donc des rapports de production. . .

¹⁰² Cf. Bose (1975 : 141) pour une définition différente : « en théorie économique, une parabole est un modèle dans lequel des hypothèses artificielles initiales ont été délibérément introduites à propos d'objets non observables afin de prédire un résultat qui résiste au rejet de ces hypothèses. En d'autres termes, dans le Livre I du *Capital* [...] l'hypothèse artificielle selon laquelle le travail total incorporé dans les marchandises est observable de manière empirique est introduite délibérément pour produire un résultat (le capital est une relation d'exploitation) qui survit à la disparition de cette hypothèse » (n. s.).

¹⁰³ Toutes ces questions continuent bien entendu à soulever des débats au cours desquels elles sont reprises sans apport fondamentalement nouveau cependant. Cf. par exemple l'échange de vues entre Lagueux et Dostaler (1979), et surtout la résurgence de la controverse « italienne » dans les colonnes de l'hebdomadaire *Rinascita* : Colletti (1978), Napoleoni (1978), Garegnani (1978, 1979), Lippi (1978), Vianello (1978), etc.

TREIZE

L'argument de la répartition

FACE À L'ACCUMULATION des difficultés rencontrées au fil des chapitres précédents, deux voies d'issue sont possibles si l'on veut malgré tout maintenir un lien avec la loi de la valeur exposée dans *Le Capital*. Deux contre-arguments peuvent être présentés.

L'argument de la méthode, tout d'abord, n'a pas entièrement disparu. Reformulé, il revit de manière agressive sous la plume de ceux qui, refusant l'idée que Marx ait jamais pu affirmer quelque erreur, se réfugient derrière le paravent commode d'une démarche théorique mise en œuvre dans *Le Capital*, profondément novatrice, que personne n'aurait véritablement comprise¹⁰⁴. On invoque alors une logique d'un autre ordre, que l'on se garde bien de préciser, et l'on pourfend à bon compte l'hydre de l'économisme. Le mot « dialectique » vient toujours à point. Cet aspect de la question, cependant, ne saurait être négligé. La force de l'argument est réelle. Elle ne repose pas uniquement sur la faiblesse des répliques qui lui sont adressées, qui ne lui permet en fin de compte que d'éviter d'avoir à produire une argumentation étayée. Elle dénote un problème essentiel chez Marx, dont la prise en compte est susceptible de fournir quelques résultats nouveaux. Ceux-ci n'abondent pas dans le sens des analyses marxistes traditionnelles, et les contestent même fondamentalement (ci-dessous, chapitres 14 et 15).

¹⁰⁴ Un exemple parmi de nombreux autres : Yaffe 1974 : 46-7.

L'argument de la répartition, ensuite, n'est pas définitivement réglé. Il est toujours possible, notamment, d'objecter que seule la loi de la valeur permet d'asseoir solidement une théorie de la répartition, ce que ne fait aucune autre construction. C'est cette thèse que nous examinons dans ce chapitre, complétant ainsi nos propos antérieurs sur le sujet.

2. Un aspect réunit les analyses précédentes : leur caractère post-marxien non problématique. En d'autres termes, les différents auteurs n'écrivent pas seulement après Marx mais considèrent l'analyse du *Capital* comme achevée en soi, exception faite du problème de la « transformation ». L'analyse de la valeur (les deux premiers livres en général), reçue sur le mode traditionnel, ne demanderait au mieux que quelques précisions. Les concepts y seraient clairement définis et leur agencement ne poserait pas de problème. La théorie ne pourrait être acceptée ou rejetée qu'en bloc.

A partir de cette base commune, les analyses divergent, mais en apparence seulement. Afin de maintenir un lien avec la théorie de Marx, les différents courants sraffaïens ont tous tenté de rétablir un lien entre la théorie des prix et le travail par le biais de la théorie de l'exploitation.

Un premier groupe d'auteurs s'est fondé, on l'a vu, sur la relation inverse entre les variables de la répartition pour renouer avec la notion d'exploitation du travail. Un raisonnement commun en termes de quantités physiques se trouve à la base de ces positions en apparence très diverses. Autrement dit, l'exploitation n'est pas démontrée sur des bases théoriques mais elle est « constatée », elle est identifiée au fait que tout le surproduit d'un système, au-delà des biens nécessaires au remplacement des moyens de production utilisés (au sens strict), ne va pas aux salaires : une partie est destinée aux profits.

Bien que camouflée, cette idée qui nomme exploitation le partage d'un produit net physique entre les classes se retrouve comme substrat commun des positions théoriques prises par un second groupe d'auteurs qui entend conserver un rôle à la théorie de la valeur, à côté du système des prix. Nous avons déjà pu percevoir ce problème lors de l'examen du « théorème marxien

fondamental ». Il convient à présent d'asseoir ce résultat de manière plus complète.

3. Si l'on veut conserver côte à côte deux systèmes dont chacun serait nécessaire à l'analyse d'un aspect de la réalité mais dont aucun ne serait suffisant pour la prise en compte de la réalité toute entière, il faut que les deux constructions que l'on allie soient complémentaires. Or, cette complémentarité ne va pas de soi. Sa démonstration passe par le caractère non contradictoire des résultats que chaque système permet d'établir, et par l'aspect non conflictuel des propriétés des deux systèmes mises en œuvres pour établir ces résultats. Quels sont donc les résultats obtenus ? La sphère de la valeur démontre l'exploitation, c'est-à-dire la nature de la répartition des revenus ; celle des prix détermine les grandeurs des variables de la répartition et les prix de production. Pour obtenir ces résultats, un donné commun doit exister pour les deux systèmes : il est constitué de la matrice technique A , et des vecteurs d du salaire réel et L des quantités de travail.

Nous avons déjà vu qu'il n'y a aucune raison théorique pour que le vecteur L constitue une partie de ce donné commun et ceci pour deux raisons. La première est qu'il est aussi peu sensé de parler de « travail abstrait », spécifique aux valeurs, dans le domaine des prix que de mentionner les prix dans celui des valeurs. La seconde est que le processus d'homogénéisation des travaux concrets doivent être différents dans les deux espaces. Ce fait est déjà susceptible d'ôter une bonne partie de leur signification aux démonstrations qui reposent sur l'identité de ce vecteur L comme donné commun.

Au-delà de ce problème, cependant, en surgit un autre. Quelle que soit la manière dont les analyses relient les systèmes des valeurs et des prix, celles-ci partent toutes d'un même fait : la démonstration de l'exploitation s'effectue dans le premier système. Pour établir celle-ci, Marx utilise l'échange des marchandises à leurs valeurs. Or, ici, le système des valeurs est un système de valeurs absolues : les rapports d'échange sont déterminés dans la seconde sphère, celle des prix, et aucun lien n'existe entre ces prix et les quantités de travail « incorporé » dans les marchandises. Par conséquent, si l'échange selon

la valeur devait être réintroduit en sous-main afin de démontrer l'exploitation, les deux systèmes placés côte-à-côte se révéleraient conflictuels, et non plus complémentaires. Le premier système ferait intervenir une théorie spécifique des rapports d'échange, différente de celle qu'établit le second.

Tel est bien le cas semble-il. La manière dont est introduit le concept d'exploitation dans le premier système se fait, comme chez Marx, après la détermination des valeurs, et en correspondance avec la définition du salaire réel de l'ouvrier. Puisque d est le vecteur des quantités de marchandises composant ce taux de salaire réel, la valeur de celui-ci est $d\Lambda$ et le « surtravail » est défini par $(1 - d\Lambda)$. Bien que le taux de plus-value

$$e = \frac{1 - d\Lambda}{d\Lambda}$$

soit uniforme dans toutes les branches de l'économie, l'introduction de la notion d'exploitation s'effectue, on le voit, au niveau des branches.

L'opération semble aller de soi. Et pourtant, à y regarder de plus près, rien ne prouve, *a priori*, que la quantité de « travail incorporé » dans le salaire réel est inférieure à celle fournie par l'ouvrier pendant l'unité de temps à laquelle se rapporte ce salaire réel. Si, en effet, et comme il se doit, nous nous en tenons au seul système des valeurs dont le but est bien de faire apparaître un surtravail et d'identifier celui-ci comme exploitation, la définition de la valeur absolue comme la quantité globale de travail, directe et indirecte, incorporée dans la marchandise ne nous permet que de dire, de manière tautologique, que seul le travail est créateur de valeur et donc que les moyens de production utilisés ne font que transférer leur valeur au produit. Mais au-delà de cette conclusion, il ne semble pas que nous puissions aller. Nous ne pouvons pas exclure dès l'abord les cas où la valeur numérique de $(1 - d\Lambda)$ est négative ou nulle : car les choix réels des possesseurs de moyens de production s'effectuent dans le système des prix sur la base des prix de production et du taux de profit, d'une manière tout à fait indépendante des quantités de travail incorporé. Les critères de choix exigent un taux de profit et des prix

tous positifs, et non l'existence explicite d'un « surtravail ». Au niveau des branches, le système des valeurs est donc incapable de nous fournir la preuve de la positivité de l'expression $(1 - d\Lambda)$.

4. Par conséquent, la positivité de $(1 - d\Lambda)$ et du rapport d'exploitation ne peut-être démontrée à ce niveau de l'analyse dans un système de valeurs purement absolues. A moins, bien sûr de la poser comme un postulat. Mais cela n'aurait pas grande signification, et pourrait sans doute être évité en passant au niveau plus élevé d'analyse : celui du système dans son ensemble.

A ce niveau, les choses se présentent sous un aspect plus favorable, car des comparaisons en termes de quantités physiques sont possibles. Ce qui apparaît alors, c'est la quantité globale de travail direct effectué pendant la période, σL , qui est également la quantité de travail incorporé dans – et donc la « valeur » de – la masse de marchandise constituant le produit net au sens de Sraffa : masse formée par les biens de consommation ouvrière (de valeur globale $L_w = \sigma L d\Lambda$) et par les marchandises qui échoient aux possesseurs des moyens de production (de valeur égale, par conséquent, à $\sigma L - \sigma L d\Lambda$). Puisque, dans notre contexte de production simple, les valeurs sont toutes positives, il résulte immédiatement, au niveau du système tout entier :

$$\sigma L - \sigma L d\Lambda = \sigma L(1 - d\Lambda) > 0$$

avec

$$(1 - d\Lambda) > 0 \quad \text{et} \quad e = \frac{1 - d\Lambda}{d\Lambda} > 0$$

Si le caractère positif de $(1 - d\Lambda)$ est à présent établi, il ne saurait cependant constituer une démonstration de l'exploitation dans la mesure où il présuppose le partage du produit net physique entre capitalistes et ouvriers, partage qui reste à expliquer. Dès lors :

1. ou bien le système des valeurs que l'on adjoint au système des prix n'est qu'un système de valeurs absolues, et il est inutile. L'exploitation étant purement et simplement postulée, cette pétition de principe n'a

nullement besoin de l'appareil formel du premier système, qui ne fait que semer illusion et confusion ;

2. ou bien le système des valeurs a effectivement pour objet de démontrer l'exploitation. Mais cette démonstration ne peut se faire sur la base d'un simple partage, qui demeure inexpliqué, des marchandises entre les classes. Elle doit au moins faire intervenir les rapports d'échange pour établir, d'une manière non ambiguë, une correspondance entre le surplus monétaire et le surtravail : ce qui nécessite l'hypothèse de l'échange à la valeur.

5. On ne peut donc en aucun cas prétendre à la fois conserver les deux systèmes des valeurs et des prix et démontrer l'exploitation. De toute évidence, si les deux sphères coexistent pacifiquement, c'est que, pour les différents auteurs, l'exploitation se réduit au partage du produit net physique entre capitalistes et ouvriers¹⁰⁵.

Le point essentiel à nos yeux est que la faiblesse de toutes ces analyses est la faiblesse même de celle de Marx. Celui-ci prétendait avoir démontré scientifiquement l'exploitation sur la base de la loi de la valeur. Tous les auteurs lui font crédit de cette affirmation et, encore une fois, l'opinion générale est qu'une fois acceptée la prémisse « valeur-travail », tout le reste de l'édifice théorique en découle rigoureusement. C'est pourquoi la loi de la valeur seule (si l'on excepte le passage aux prix de production) eut à subir les attaques des adversaires au système. Nous avons cependant montré, sur l'exemple de la répartition (ci-dessus, chap. 5), que cette vue est erronée. Marx lui-même est contraint de supposer un partage du surproduit physique entre les classes, partage qu'il n'explique pas, ou du moins pas sur la base de la théorie de la valeur. C'est pourquoi nous pensons que la seule démarche rigoureuse pour

¹⁰⁵ Wolfstetter laisse supposer que son analyse, fondée sur le théorème marxien fondamental, s'appuie uniquement sur le concept de valeur absolue et se passe fort bien de l'échange des marchandises à leur valeur. Cet auteur présente tout d'abord l'analyse traditionnelle, puis ses propres vues sur le sujet. Mais c'est sur les premières bases qu'il définit les notions d'exploitation, de taux d'exploitation etc., pour s'en servir ensuite, sans les redéfinir, dans la démonstration du théorème marxien (Wolfstetter 1973 : 797-800 et 807-8).

introduire le système- Λ des valeurs est celle que nous avons présentée plus haut (chapitre 10).

La question qui se trouve posée est alors celle de l'originalité de Marx par rapport aux « socialistes ricardiens » dont on a pu deviner à plusieurs reprises qu'ils fonctionnent un peu, dans la littérature marxiste et sraffaïenne, comme repoussoir. En passant rapidement ces derniers en revue, nous en noterons toute l'importance pour notre sujet. Mais il convient auparavant de compléter l'examen de cet « argument de la répartition » en nous tournant vers un auteur dont certains se réclament actuellement : Franz Petry.

En d'autres termes, il s'agit de tester, avec Petry et les « socialistes ricardiens », deux types de cohérence censés éviter les problèmes soulevés :

1. le premier consiste à affirmer que certaines relations sociales, parce que sociales, n'ont pas besoin d'être démontrées au sens scientifique habituel du terme, et ne peuvent d'ailleurs pas l'être. Le fait que la valeur exprime le travail serait de celles-là. Il constituerait un *a priori* dont la justification réside uniquement dans une meilleure « compréhension » de la réalité et la notion d'exploitation, notamment, pourrait en être déduite sur un mode particulier ;
2. le second réside dans le fait d'établir rationnellement pourquoi, dans un système de production donné, tout le surproduit devrait revenir aux travailleurs et à eux seuls. Un tel discours pourrait s'appuyer sur une théorie du droit naturel.

6. L'analyse « compréhensive » fut surtout en vogue dans les milieux philosophiques, et le reste encore aujourd'hui par le biais de l'« École de Francfort » (Adorno, Horkheimer, Marcuse) en particulier¹⁰⁶. Au plan de l'analyse économique, le seul auteur qui, à notre connaissance, ait tenté de la mettre en œuvre est F. Petry (1915). L'intérêt de son ouvrage, *Le contenu social de la théorie de la valeur chez Marx*, est d'aborder sur ces bases et de front le

¹⁰⁶ Voir à ce sujet Colletti (1969a, 2e partie, chap. 10 : 317-56). Sur les discussions méthodologiques de cette période, voir Weber (1904-17) et Freund (1965).

problème de la valeur-travail.

Pour cet auteur, toutes les contradictions et les ambiguïtés que l'on peut déceler chez Marx résultent d'un conflit irréductible entre deux points de vue utilisés, à tort, simultanément : le point de vue des sciences historico-sociales, et le point de vue des sciences exactes et naturelle. A ce dualisme de points de vue correspond un dualisme de méthodes : la méthode « compréhensive » des sciences historiques et sociales (Simmel, Rickert) s'oppose à la méthode explicative et causale des sciences naturelles et exactes. Cette dernière, que Marx hérite de Ricardo, mais qui se trouve aussi en œuvre dans l'économie « vulgaire », consiste à rechercher des lois quantitatives (détermination des rapports d'échange, etc.) et des chaînes de causalité entre les phénomènes économiques. La première, que Marx tient de la philosophie idéaliste allemande, procède par l'établissement d'un principe *a priori* qui va permettre de dégager le contenu social, les « rapports de production » qui se cachent derrière les catégories apparemment naturelles du discours économique. L'application de cette méthode aux sciences sociales constitue, selon Petry, le véritable mérite de Marx.

Est ainsi esquissé un dualisme radical de méthode et de contenu, une opposition irréductible entre deux aspects de la pensée de Marx : l'aspect qualitatif et l'aspect quantitatif. Cette « grande contradiction qui domine le système marxien » et qui en rend « impossible, en dernière analyse, une compréhension *unitaire*, est une combinaison *contre nature* de thèmes idéalistes, provenant de l'influence de la philosophie hégélienne de l'esprit, et de thèses caractéristiques du matérialisme des sciences naturelles, par lesquelles Marx était attiré, non pas tant par une pure volonté de connaissance qu'à des fins d'agitation politique » (1915 : 6, n.s.). Ceci est particulièrement vrai pour la théorie de la valeur dans laquelle

un aspect qui se rattache à la pensée de Ricardo (en tant qu'il aspire uniquement à l'*explication causale* des lois naturelles qui règlent les phénomènes de la valeur et du prix) s'oppose à un aspect qui relève du domaine des sciences historico-sociales [...] dont le programme est de ramener l'analyse de la valeur et du prix à leur contenu social, de

fonder en quelque sorte un mode de considération social. (ibid.)

L'opposition radicale entre les deux points de vue, entre les deux méthodes scientifiques qui se rapportent à deux domaines différents, est masquée chez Marx tant l'aspect quantitatif se mêle aux considérations qualitatives. Il n'en reste pas moins que les deux types d'analyse doivent être séparés si l'on veut redonner à Marx toute son originalité et libérer sa théorie de toute contamination quantitative¹⁰⁷.

La position théorique de Franz Petry n'est pas surprenante si on la replace dans son contexte historique, dominé par ce que l'on a appelé la « réaction irrationaliste contre la science » et dont Bergson représente « le point le plus élevé ». Cette réaction, renouant avec les grands thèmes de la philosophie romantique, mettait l'accent sur la « vie », le « mouvement », le « devenir », la continuité et l'interpénétration des contraires. De ce point de vue, l'intelligence en œuvre dans les sciences exactes pour la mise au jour de lois scientifiques ne peut qu'isoler le particulier de son opposé. Le principe commun à toutes ces positions est donc la critique de l'entendement, thème cher à Hegel mais qui revêtait chez lui une tout autre dimension. En somme,

la science [exacte] n'a pas de valeur sur le plan de la connaissance, mais sur le plan *pratique* uniquement. Elle ne nous dévoile pas la vraie réalité. Elle n'est qu'une *fiction* qui nous est utile pour agir. À la véritable réalité, nous n'accédons que par l'intuition, ou bien – étant donné que Bergson, comme Jacobi, reconnaît que l'intuition et la raison spéculative sont une même chose – nous y accédons à l'aide de concepts d'ordre supérieur' à ceux que nous manipulons d'habitude. (Colletti 1969a : 321)

Tous ces thèmes sont repris par Simmel et surtout par Rickert, cités par Petry¹⁰⁸.

7. Avec Petry, nous avons un exemple rare de tentative de mise en œuvre

¹⁰⁷ Des auteurs récents se réclament de Petry : Sweezy (1942) notamment, et Wolfstetter (1973). Mais, chez eux, les deux aspects de la pensée de Marx coexistent de manière fort pacifique.

¹⁰⁸ Sur tous ces points, cf. Colletti 1969a.



Henri BERGSON.

de ces éléments qui restent la plupart du temps à l'état de généralités. Selon lui, le but de l'analyse qualitative de Marx est de faire apparaître le caractère historique des concepts de l'économie politique (point de vue qu'il soutient contre les Classiques) et un aspect social (contre l'économie « vulgaire »). L'aspect historique consiste, selon Petry, à distinguer les catégories technico-économiques de celles historico-juridiques ; le caractère social à les faire apparaître comme des rapports entre les hommes et non entre les choses. L'aspect social consiste donc à dévoiler les rapports sociaux de production qui se cachent derrière les relations entre choses. L'analyse dépend par conséquent de ce que recouvre le terme de « rapports sociaux ». Deux significations sont distinguées, formelle et matérielle :

1. Au sens formel, les rapports sociaux de production sont de pures relations intersubjectives. Ils sont « des relations entre hommes qui se rapportent aux autres hommes non comme à des objets mais à des su-

jets libres qui se fixent des fins. Dans un rapport social de production ne s'expriment pas des relations réelles de causalité entre choses, c'est-à-dire entre les hommes en tant qu'objets de la réalité extérieure, mais bien une relation idéale entre les hommes comme *subjects*, une certaine manière de se limiter et de rapporter réciproquement les sphères de leur libre activité » (Petry 1915 : 16). Petry ajoute cependant que ce rapport social « doit être pensé sur le modèle d'un rapport juridique et non d'un rapport réel d'indépendance » (ibid.). Au sens formel, donc, le rapport de production s'identifie aux relations réciproques des diverses individualités autonomes et égales en droit.

2. Le sens matériel des rapports de production ne recouvre pas l'aspect technique de la division du travail. Il prend en compte « l'articulation réelle, juridique, qui correspond ponctuellement à la différenciation technique » (ibid. : 17), c'est-à-dire à la répartition des droits de propriété des conditions objectives de la production. « Le travail, les moyens de production et le sol n'apparaissent pas dans cette perspective suivant le rôle qu'ils jouent dans le procès de travail au sens *technique*, mais selon leur signification sociale : distribués comme possession exclusive de classes sociales déterminées, en tant que travail salarié, capital et propriété foncière et donc comme représentants du fondement d'une articulation sociale déterminée de la production » (ibid.).

Il faut cependant prendre garde de distinguer deux significations du terme « juridique » : d'un côté, il renvoie aux règlements formels de la société, de l'autre il fait référence aux « droits de fait », aux relations sociales qui échappent aux déterminations abstraites du droit : les rapports juridiques (formels) et les rapports sociaux « ne sont pas identiques et [...] l'analyse sociale doit [...] retrouver, sous les relations juridiques purement formelles, le niveau des rapports sociaux qui gît en profondeur » (ibid. : 20). « Toute l'analyse des rapports économiques se fonde sur le principe selon lequel, derrière la conscience juridique de la société, des 'rapports juridiques de fait', c'est-à-dire des relations sociales concrètes inhérentes à l'activité d'échange,

s'affirment et se réalisent à travers le jeu des intérêts privés » (ibid. : 24). Il faut donc aller au-delà des rapports formels de production et approfondir le rapport « matériel ».

Mais Petry, pour ce faire, s'engage sur un terrain qui ressemble fort à celui qu'il se proposait d'abandonner. Pour expliquer les rapports réels qui se nouent à travers l'échange, il bifurque sur une analyse de l'homme en tant que tel, personne morale aux droits spécifiques, sujet par excellence des rapports juridiques formels.

Marx veut que les catégories de l'économie politique représentent des expressions théoriques des rapports sociaux de production. Les rapports sociaux de production sont cependant des rapports entre les hommes comme sujets, c'est-à-dire expriment la manière dans laquelle les hommes comme sujets juridiques se réfèrent les uns aux autres dans le procès de production fondé sur la division du travail, la manière par laquelle les sphères de leur libre activité se délimitent et se conditionnent réciproquement. (ibid. : 19)

Dans cette perspective qui se représente l'homme comme sujet « et l'isole de la sphère de tous les objets du monde extérieur, réside la racine du 'présupposé anthropocentrique' selon lequel l'homme et l'activité de travail de l'homme représentent, face à tous les autres moyens de production, quelque chose de tout à fait spécifique ; ce 'présupposé anthropocentrique', ultérieurement développé, mène à l'affirmation marxienne selon laquelle, par rapport à l'analyse sociale, seul le travail humain est source de valeur, alors que du point de vue des sciences naturelles prévaudrait la thèse de Petty : le travail est le père et la terre la mère de la richesse » (ibid. : 16). Ainsi, en voulant approfondir les rapports réels de production, Petry revient en fait aux rapports formels et fonde la notion de valeur sur le postulat idéaliste correspondant. Cette notion ne peut pas être « démontrée », mais permet de « comprendre » la réalité.

De ce point de vue, l'expression « valeur » ramène bien le produit à son procès de production, et le terme « travail égal » ou « abstrait » exprime que cette production est le fait « de l'homme comme *membre de la société* et donc comme *sujet de droit* » (ibid. : 35). L'égalité des travaux qui fonde la valeur

ne se réfère pas à un processus naturel quelconque, mais à « *l'égalité idéale, juridique* » (ibid. : 36) qu'ils revêtent en production capitaliste. Ce n'est que dans ce sens très précis que l'analyse sociale, qualitative, peut parler du travail comme substance de la valeur. Là réside l'élément *a priori* de la construction de Marx : le bien est d'abord une chose naturelle, mais devient « sensible et suprasensible » parce qu'il est le produit du travail humain, « suprasensible en ce sens que l'homme, sujet de volonté, s'oppose au monde objectif sensible » (ibid. : 28).

Nous aboutissons donc à un dualisme dans l'analyse qualitative même. D'un côté, le caractère égal des travaux, fondé sur la prise en compte des seuls liens des hommes entre eux, comme personnalités morales. De l'autre, le lien entre l'homme et la nature dans la production, qui confère à l'objet le caractère de valeur en tant qu'il incorpore une fraction de la personnalité humaine, transmise par le travail. Comment peut-on alors qualifier les catégories de l'économie politique comme exprimant les rapports sociaux de production ? Par la prise en compte de l'échange. Cet échange est spécifique au mode de production capitaliste et peut être caractérisé comme une appropriation de l'homme par d'autres hommes par l'intermédiaire des produits. L'expression de Marx selon laquelle l'échange des marchandises est échange d'activités est prise au pied de la lettre.

Dans la valeur d'usage en tant que produit du travail est incorporé un aspect de la personnalité humaine ; celui qui s'approprie cette valeur d'usage, quelle que soit la manière par laquelle il entre en possession de celle-ci, dispose par là directement d'un produit de l'activité humaine, et donc de l'homme lui-même. (ibid. : 28-29)¹⁰⁹

Par là, toute forme de revenu peut être conçue comme « un moyen de disposer du travail humain dans des conditions déterminées » (ibid. : 43). En pous-

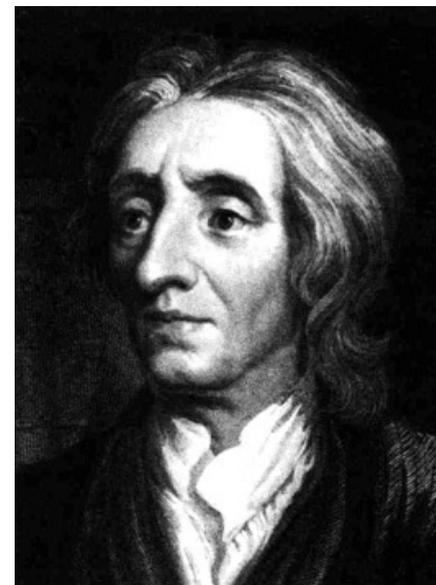
¹⁰⁹ « De la sphère de la circulation des marchandises en tant que produits finis, Marx nous ramène à la sphère de la production ; dans les fabriques et les usines, nous voyons *l'homme* lui-même transférer sa personnalité au produit ; et ce produit, lorsqu'il entre dans la circulation, n'est plus une chose naturelle, mais bien une œuvre entièrement humaine, existence cristallisée de force de travail vivante ; bien que morte et muette, elle reflète dans ses destinées de destin de l'homme qui, en tant que producteur immédiat, vit en elles. » (Petry 1915 : 31)

sant la logique à son terme, une forme de revenu sera déclarée prendre son origine dans l'exploitation des travailleurs si l'échange n'est pas réciproque, s'il n'existe pas de part et d'autre de transfert en sens inverse de ces fractions de personnalité humaine emprisonnées dans les marchandises.

8. En somme quatre résultats se dégagent de cette analyse :

1. Le concept de « valeur » ainsi défini n'est pas lié à celui de rapport d'échange : « pour Marx, une fois un bien défini comme 'valeur', rien n'a encore été dit sur la relation concrète d'échange, c'est-à-dire la valeur d'échange des biens ». Cette dernière relève du domaine de l'analyse quantitative (Petty 1915 : 40). Il est donc compatible avec la théorie des prix de production.
2. L'analyse « en compréhension » est bien obligée de formuler un ensemble d'hypothèses si elle ne veut pas en rester à de simples affirmations. Celles-ci sont analysables sur le même plan logique que le reste de la démonstration et la « compréhension » se réduit alors à la justification de leur choix.
3. L'idée de départ, suivant laquelle les sciences historico-sociales ne sont pas à placer sur le même plan que les sciences exactes, n'est pas développée. Elle se résout en un postulat qui contredit par ailleurs le reste de l'analyse dans la mesure où sa mise en œuvre se résume au choix des hypothèses de départ (point précédent) et aboutit à contredire son historicité (point suivant).
4. L'analyse s'effectue finalement par la mise au jour de « vérités éternelles », de principes fondamentaux a-historiques, et la réalité est jugée en fonction de l'écart qu'elle présente avec la situation « naturelle » dégagée. L'exploitation, là encore, ne peut être déduite sur la base de lois économiques. Elle résulte des postulats de départ (situation naturelle) et du fait que la réalité s'écarte sur un point de cette situation : l'appropriation du produit physique par ceux qui n'ont pas participé directement à la production, y mêlant leur travail, leur personnalité.

Nous voici ramenés à une forme de raisonnement en termes de « droit naturel ».



John LOCKE.

9. Une analyse en termes de « droit naturel » a été développée au tout début du dix-neuvième siècle par un certain nombre d'auteurs que l'on a regroupés, un peu hâtivement semble-t-il, sous l'appellation de « socialistes ricardiens »¹¹⁰. Thomas Hodgskin, Piercy Ravenstone, John Francis Bray et d'autres encore, anonymes ou non, ont précisément pour caractéristique commune, malgré leurs différences sensibles, de s'opposer à Ricardo et à l'économie politique classique sur des bases « socialistes ». Le titre d'un pamphlet anonyme résume bien leur problématique générale : *La source et le remède des difficultés nationales, déduits des principes de l'économie politique : lettre à Lord John Russel* (1821). Certes, ce n'est peut-être pas suffisant pour refuser

¹¹⁰ Pour une analyse de l'origine de ce terme, cf. Ginzburg (1976 : XI-XXVI).

le qualitatif de « ricardien », surtout si l'on souligne les analogies apparentes de méthode. Chez ces auteurs, en effet, les analyses sont surdéterminées par la situation socio-économique du Royaume-Uni, et en cela la démarche n'est pas différente de celle de Ricardo. Comme chez ce dernier, également, la source des difficultés est repérée dans une répartition « inadéquate » des revenus au détriment du secteur ou des travailleurs productifs¹¹¹. Leur jugement diffère seulement sur ce point de ceux qui prévalent à l'époque ; il tente de mettre au jour le caractère injuste de la répartition des revenus, et se fonde pour cela sur les principes mêmes de l'économie politique « classique » (Marx, 1862-63, III : 238 ; Ginzburg, 1976 : XXVI-XXVII) développés dans une direction « anti-capitaliste ». En somme, les auteurs reprennent pour la plupart le discours des économistes pour le placer en contradiction avec lui-même, montrer l'incohérence des justifications qu'il apporte à la réalité existante et en déduire des conclusions opposées. Mais le raisonnement est mené pour l'essentiel en termes physiques. La grande majorité des auteurs n'adhère pas à une théorie de la « valeur-travail », sous quelque forme que ce soit, et s'oppose à Ricardo sur ce point¹¹².

10. Les propositions avancées par les socialistes anti-ricardiens sont multiples et se contredisent quelquefois d'un auteur à l'autre. Dans ce qui suit, nous tenterons de dégager le canevas analytique commun, en nous référant principalement à l'auteur le plus clair et le plus original parmi eux : Thomas Hodgskin (1820, 1825, 1827). Quant aux principaux thèmes, ils peuvent être regroupés sous trois chefs : la question du rôle et de la rétribution du travail, le problème connexe de la nature du capital, et la détermination des rapports d'échange des marchandises.

11. D'entrée de jeu, le principe fondamental est en général énoncé : le tra-

¹¹¹ Les différents auteurs se distinguent évidemment sur la signification à accorder à ce terme.

¹¹² Il est donc erroné d'affirmer, comme le fait par exemple Roll (1973 : 245-246) que ces auteurs « partent de la formulation ricardienne de la théorie de la valeur-travail » et qu'ils « acceptent l'idée que la quantité de travail incorporée dans une marchandise est la substance et la mesure de sa valeur d'échange ».

vail est à l'origine de toute richesse et donc de tout revenu. « Je pense avant tout, ou mieux : je suppose que tout le monde pense que *le travail est la source de toute richesse et du revenu*. Ceci ne nous dit pas de quelle manière ce revenu nous parvient – comme intérêt de l'argent ou comme rente sur des maisons, des terres, mines ou carrières, ou comme pensions, profits commerciaux, salaires ou dîmes – ; de quelque manière qu'il nous parvienne, par quelque canal que ce soit, il doit être dérivé à l'origine du travail, le nôtre ou celui d'autrui », lit-on dans l'écrit anonyme mentionné plus haut (1821 : 6).

Ce principe étant posé, il en résulte que la répartition des revenus, conçue par conséquent comme partage de la richesse, est injuste : c'est une question de propriété naturelle qui, bafouée, doit être rétablie, et toutes les richesses produites par le travail doivent lui retourner, c'est-à-dire revenir aux travailleurs.

En vérité les économistes qui ont insisté avec beaucoup de force sur la nécessité de donner des assurances à la propriété, et qui ont fort bien démontré combien ces assurances favorisent le bonheur général, n'hésiteront pas à être de mon avis si je dis que tout le produit du travail devrait lui appartenir. Ils ont toujours adopté la maxime suivant laquelle 'ceux qui sèment peuvent récolter', et ils ont soutenu que le travail physique d'un homme et l'œuvre de ses mains doivent être considérés comme lui appartenant en propre. C'est pourquoi je considère comme établi qu'ils soutiendront dorénavant que le produit entier du travail devrait appartenir au travailleur. (Hodgskin, 1825 : 128)¹¹³

Les différents types de revenus autres que le salaire sont donc bien, suivant l'expression de Smith interprétée littéralement, des « prélèvements sur le produit du travail », illicites. Tel est le profit. Mais telle est également la rente foncière dont le montant dépasse de loin la justification que l'on en donne, c'est-à-dire les différences dans la fertilité des terres : « c'est le *travail humain* qui rend productif tout terrain [...] et, aujourd'hui, on paie une rente parce que les propriétaires fonciers ont monopolisé le travail de leurs [anciens]

¹¹³ Hodgskin (1825 : 129) prend bien garde cependant de ne pas limiter l'expression « œuvre de ses mains » à son sens premier.

esclaves » (Hodgskin, 1820 : 299).

12. Les propositions développées précédemment se heurtent de front aux « prétentions du capital », fondées en général sur l'idée de productivité. Il s'agit donc de démontrer que le capital n'est pas productif¹¹⁴, de mettre au jour sa véritable nature afin d'ôter toute justification au prélèvement qu'il opère.

Une fois procurée notre subsistance et payée la rente du propriétaire foncier, nous sommes obligés de donner cette énorme part de tout le produit du pays pour le privilège de manger une nourriture que nous avons nous-mêmes produite, et d'employer notre propre habileté à produire davantage. Le lecteur supposera, le *capital* doit avoir quelques propriétés merveilleuses si le travailleur le paye un prix aussi exorbitant. (Hodgskin 1825 : 106)

Or, point de « propriétés merveilleuses » dans la nature du capital. Celui-ci ne consiste qu'en moyens de production et en moyens de subsistance, produits par les travailleurs eux-mêmes. Il n'est que la collection de ces choses, réunies pour l'activité du « travail présent » et qui seraient parfaitement inutiles sans lui. Elles ne rapportent strictement rien à leurs possesseurs si elles sont simplement stockées, elles restent une « matière inerte, putréfiée, morte, dépourvue de toute utilité, de tout pouvoir productif », sauf lorsqu'elles sont conduites, dirigées et mises « en exercice par des mains habiles » (ibid. : 115). « On s'est demandé, écrit Hodgskin, ce que pourrait faire un charpentier sans hache ni scie. Je renverse la question et demande ce que pourraient faire sans le charpentier la hachette et la scie » (ibid. : 119). Il s'ensuit que ce que l'on appelle la dépendance du travail par rapport au capital n'est qu'une relation technique de production.

[Le] rapport de dépendance réciproque entre le capital et le travail n'a rien à voir avec le rapport entre le capitaliste et l'ouvrier ; il ne dé-

¹¹⁴ Le titre de l'œuvre la plus connue d'Hodgskin est éloquent : *Défense du travail contre les prétentions du capital, ou l'improductivité du capital prouvée en référence aux coalitions actuelles de journaliers* (1825). Cf ibid. : 103. « À en croire [ces] hommes politiques, c'est le capital qui a fait progresser l'Angleterre, c'est l'absence de capital qui est la cause de la pauvreté et des souffrances de l'Irlande. »

montre pas non plus que le premier doit être entretenu par le second. Le capital n'est que du produit non consommé et ce qu'il est en ce moment continue à être indépendamment de quelque individu particulier ou classe que ce soit, ni ne peut en aucune façon s'y identifier. Le Travail est le père du Capital, et la mère en est la Terre ; et même si chaque capitaliste et chaque homme riche du Royaume-Uni devait disparaître tout à coup, pas une seule parcelle du capital ne disparaîtrait avec eux et la nation n'en serait pas plus pauvre d'un sou. C'est le capital, et non le capitaliste, qui est essentiel à la production, et il existe entre ces deux choses la même différence qu'entre le chargement d'un navire et le permis de chargement. (Bray, 1839 : 207)

Mais si le capital est lui même le produit du travail et de l'habileté des travailleurs, s'il ne peut être considéré comme productif, le profit ne peut-il pas prétendre être la rémunération d'une avance faite par le capitaliste ? Th. Hodgskin examine en détail cet argument et le réfute. Son raisonnement peut être résumé de la manière suivante. Aucun capitaliste n'avance au début de la production tous les éléments physiques de celle-ci. Le flux de production est continu, et les éléments de la production, les subsistances par exemple, sont produits simultanément par d'autres travailleurs, dans d'autres branches de production : les ouvriers n'ont pas besoin des capitalistes pour survivre, ils savent par expérience que d'autres produisent simultanément ce dont ils ont besoin, à qui ils pourront s'adresser. Ce premier argument est donc fondé sur la division du travail, sur le « travail coexistant ».

Un second argument repose sur le système du crédit. Selon Hodgskin, les éléments du capital sont bien formellement avancés, soit en nature, soit en argent, pour une partie d'entre eux. Ces avances ne résultent cependant pas d'une accumulation préalable, d'une épargne, mais d'un emprunt : « le capitaliste ne s'enrichit pas d'une épargne réelle, matérielle, mais par une opération qui lui confère la possibilité, grâce à un usage conventionnel, de se procurer une plus grande quantité du produit du travail d'autrui » (Hodgskin 1827 : 145-146, note 7). Le profit ne résulte donc que du « commandement sur le travail d'autrui », d'un rapport de force favorable au capitaliste et que celui-ci tire de l'histoire (les ouvriers sont les descendants des « esclaves »).

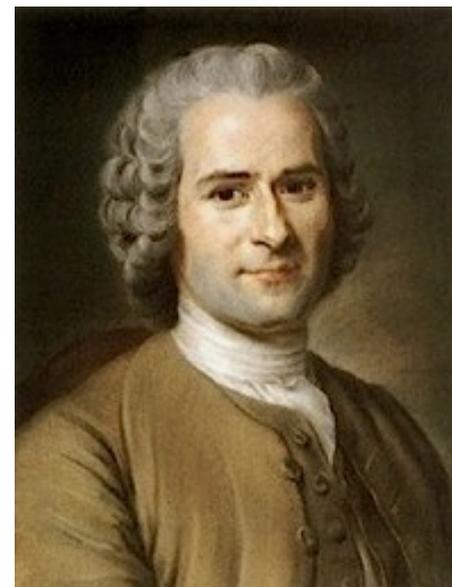
En résumé, si le « capital » est nécessaire, le « capitaliste » ne l'est pas. Le capital, collection d'objets indispensables à la production ou venant la rendre plus aisée, résulte d'un rapport général de l'homme à la nature. Le capitaliste, lui, résulte d'un développement historique qui le fait s'interposer entre la nature et les travailleurs.

Entre celui qui produit de la nourriture et celui qui produit des vêtements, entre celui qui fabrique des instruments et celui qui les utilise, s'interpose le capitaliste qui ne les fabrique ni ne les emploie et s'approprie le produit des uns et des autres. D'une main aussi rapace que possible, il transfère à chacun une grande partie du produit de l'autre tout en se gardant la part la plus grande. Peu à peu, il s'est insinué entre eux, et nourri de leurs travaux de plus en plus productifs, il a pris une place de plus en plus importante et il les a si bien séparés que ni l'un ni l'autre ne peut voir d'où provient cet approvisionnement que chacun reçoit par la médiation du capitaliste. Tandis qu'il les dépouille tous deux, il les cache si bien aux regards l'un de l'autre que tous deux croient lui devoir quelque chose pour leur subsistance. (Hodgskin 1825 : 103)

L'état actuel de la société n'est donc pas naturel, il correspond même à une *inversion*, à un état absurde où une simple créature de l'homme apparaît comme une véritable « cause efficiente » (ibid. : 145)¹¹⁵. Le travailleur « force tous les éléments à le servir, et il fait de la nature en personne la servante de sa volonté. On a appelé capital fixe les instruments employés par lui à cette fin,

¹¹⁵ Le mot même de « capital » paraît inventé pour masquer la réalité. Cf. ibid. : 118. « On est presque tenté de croire que le capital est une sorte de nom cabalistique, comme Église ou État, ou n'importe lequel de ces termes généraux inventés par ceux qui dépouillent le reste de l'humanité pour cacher la main qui les tond. C'est une sorte d'idole devant laquelle les hommes sont appelés à se prosterner, tandis que, derrière l'autel, profanant le dieu qu'il feint de servir [...], le prêtre rusé tend la main pour recevoir et faire siennes les offrandes qu'il exige au nom de la religion. » Cf. également Ravenstone (1821 : 43-4) : le capital « n'a qu'une existence métaphysique. Pour autant que ses effets puissent partout être touchés du doigt, sa présence ne peut être repérée en aucun lieu. Sa nature incorporelle est pour toujours hors de notre portée [...]. Le capital est comme l'éther des anciens philosophes : il est près de nous, autour de nous, il se mêle à toutes les choses que nous faisons [...]. Le capital n'est pas moins utile à nos économistes que ne l'était l'éther aux philosophes. Il sert à rendre compte de toute chose qui ne pourrait être expliquée autrement. Là où la raison échoue, là où l'argumentation est insuffisante, il opère comme un talisman pour faire taire les doutes. »

inventés par son intelligence pour soutenir ses faibles moyens, et utilisés par son talent et ses mains. En perdant de vue *l'homme* lui-même afin de justifier l'ordre social existant, fondé sur la propriété ou les possessions, ainsi que l'oppression actuelle du travailleur, qui malheureusement fait partie de ces possessions, on a attribué tous ces glorieux effets au capital fixe et circulant, avec une perversion dans la pensée plus extraordinaire peut-être que celle que l'on peut déceler dans tout autre domaine de la connaissance. On a négligé le talent et l'habileté du travailleur et on a diffamé ce dernier, alors qu'on honorait le travail de ses mains » (ibid. : 121).



Jean-Jacques ROUSSEAU, par Maurice-Quentin de la TOUR, 1753.

13. Les raisonnements de la plupart des socialistes anti-ricardiens ne font pas intervenir la notion de valeur, et encore moins de valeur-travail. Le problème de la détermination des rapports d'échange des marchandises est un problème annexe, et, en la matière, ce sont encore les vues de Smith qui sont le plus couramment acceptées (cf. également Ginzburg 1976, et Hunt

1977). Ceci apparaît clairement chez Hodgskin, dès la lettre à Francis Place (Hodgskin 1820 : 303 en particulier) où une distinction est opérée entre le « prix naturel réel » d'une marchandise, qui exprime son coût en travail, et sa valeur d'échange dans la société actuelle, qui comprend en outre les profits et les rentes. Le prix naturel réel fait référence à la relation « naturelle » entre l'homme et la nature, la valeur d'échange actuelle reflète la situation sociale non naturelle, artificielle, dans laquelle le capitaliste et le propriétaire foncier s'interposent entre les travailleurs.

Tout le prix [naturel] est payé avec le travail. Mais la rente est une partie du produit du travail prélevé par une personne qui ne travaille pas, et, naturellement, si le travailleur désire obtenir pour sa consommation propre une quantité de produit égale à celle qu'il a obtenue et qu'il a dû partager avec le patron, il doit doubler, tripler et aujourd'hui multiplier plusieurs fois son travail pour l'obtenir. La rente fait donc aujourd'hui augmenter le prix, d'un montant égal à celui de cette rente. De même, le profit, constituant une diminution pour le travailleur de la valeur de son produit, fait augmenter le prix, pour le travailleur, des marchandises dans lesquelles il entre. C'est dans ce sens qu'Adam Smith dit que la rente et le profit font augmenter le prix, et considère donc le produit entier comme réparti entre la rente, le profit et les salaires, c'est-à-dire entre les trois classes mentionnées ci-dessus. Il n'y a pas de vérité plus évidente de manière plus immédiate dans toute l'histoire de la pensée. Même s'il est clair que la rente et le profit ne peuvent faire augmenter la quantité de travail nécessaire pour obtenir une marchandise de la nature, ils en font cependant augmenter le prix pour le travailleur, d'un montant égal à leur somme. Donc, dans la mesure où les rentes et profits augmentent, la rémunération du travail diminue progressivement, et le prix que le travailleur doit payer en échange des marchandises augmente progressivement. (Hodgskin 1820 : 303)

Nous nous trouvons donc bien dans le cadre de la théorie additive de la valeur et, selon Hodgskin, la distinction peu précise entre le prix naturel et la valeur d'échange est la cause de la différence qui existe entre les théories de Smith et de Ricardo. « Le premier est mesuré exactement par la quantité de travail nécessaire pour obtenir de la nature une marchandise donnée ; la seconde est au contraire la quantité de travail augmentée du montant de la

rente et les profits » (ibid. : 305). Cette distinction est de nouveau évoquée dans la *Défense du travail* où le prix naturel est simplement appelé prix réel (Hodgskin 1825 : 125), et enfin dans l'*Économie politique populaire* (1827) où la valeur d'échange comme « prix social » est opposée au prix naturel comme « coût en travail » exigé de la nature.

On ne saurait cependant penser que le prix réel ou naturel représente la valeur d'échange correspondant à la société naturelle, sans capitaliste ni propriétaire foncier, soit un « juste prix ». Cette thèse, soutenue par Hunt (1977 : 336-337), nous paraît erronée. Le prix naturel qui s'exprime en travail est une sorte de valeur absolue indépendante de tout rapport d'échange, quel qu'il soit. Les propositions d'Hodgskin concernant les rapports d'échange, sont marginales dans ses écrits. Tout ce qui intéresse cet auteur, c'est de montrer que la société actuelle est artificielle et injuste et que, par conséquent, les valeurs d'échange correspondantes le sont également. Que tout le produit doive appartenir au travailleur suivant l'ordre des choses ne signifie que la disparition de la scène des intermédiaires inutiles et nocifs. Cette proposition essentielle est indépendante de la détermination d'un juste prix. Deux éléments, contenus dans le pamphlet de 1825, sont là pour le prouver :

1. Si Hodgskin avait attaché une quelconque importance à la détermination du prix naturel en tant que rapport d'échange, il aurait prêté quelque attention au mode de calcul de la quantité globale de travail dépensé dans chaque marchandise. Or, c'est le contraire qui se produit et la seule indication que l'on puisse trouver sur ce thème est la suivante : « tout ce que la nature exige de l'homme pour qu'il puisse obtenir l'un ou l'autre de ces articles est une certaine quantité de travail ; quelle quantité, voilà qui est presque impossible à dire, car la fabrication d'un manteau, d'une paire de chaussures ou d'une miche de pain est l'œuvre de nombreuses personnes » (Hodgskin 1825 : 125).
2. Le calcul des quantités de travail incorporé est non seulement impossible, mais sans objet. En effet, si l'on pousse à bout la logique de l'auteur, la société idéale, naturelle, possède deux traits caractéristiques.

En premier lieu, il n'existe pas de classe oisive, parasite ; selon la théorie additive, la seule composante des prix est donc formée des « salaires », ou de ce qui leur correspondra dans cette société, car les profits et les rentes disparaissent. En second lieu, l'ordre naturel ne s'identifie pas à l'état « primitif et rude » des sociétés, mais à un état développé de la division du travail social et des techniques : dès lors, la détermination des « salaires » (donc des rapport d'échange) pose problème. Bien que la proposition générale suivant laquelle tout le produit du travail doit appartenir au travailleur soit « tout à fait évidente et vraie, il y a dans son application une difficulté pratique que personne ne peut surmonter ». Du fait de la division du travail inter et intra-branches, un produit résulte de la coopération d'innombrables travailleurs et types différents de travaux. « Il n'y a, autant que je sache, aucun principe ou règle selon lesquels on répartira le produit du travail commun entre les différents individus qui produisent ensemble, si ce n'est le jugement des individus eux-mêmes ; ce jugement dépendant de la valeur que les hommes peuvent attribuer aux différentes espèces de travail ne peut jamais être connu et aucun individu ne peut donner de règle pour son application » (ibid. : 128).

De quelle manière s'effectue ce jugement ? Il est formulé sur le marché, et ne porte pas directement sur les types de travaux eux-mêmes mais sur les produits du travail. Ce jugement se fait donc de manière indirecte, sur le marché des produits. La valeur que les hommes attribuent aux différents types de travaux dépend de l'utilité des produits de ces travaux, et nous sommes ramenés à une détermination des prix en termes d'offre et de demande. Il n'existe pas de « rétribution naturelle du travail » dans une société « naturelle » développée. Il ne peut donc pas non plus exister de rapport d'échange naturel. Un exemple pris par Hodgskin est éloquent à cet égard. La fabrication d'une étoffe requiert l'intervention du fileur, du tisserand, du blanchisseur et du teinturier, chacun d'entre eux dépendant du précédent pour la fourniture de ses moyens de production.

[De] quelle utilité sera le fil si les autres ne le prenaient pas et si chacun n'accomplissait pas cette partie de la tâche qui est nécessaire pour achever le tissu ? Quel que soit l'endroit où le fileur achète le coton ou la laine, le prix qu'il peut obtenir pour son fil en plus de ce qu'il a donné pour la matière première constitue la rétribution de son travail. Mais il est tout à fait évident que la somme que le tisserand sera disposé à donner pour le fil dépendra de l'utilité qu'il lui accordera. C'est pourquoi, partout où la division du travail est introduite, le jugement des autres intervient avant que le travailleur puisse réaliser ses gains et il n'y a plus rien que nous puissions appeler rétribution naturelle du travail. Chaque travailleur produit seulement une partie du tout, et, chaque partie n'ayant ni valeur ni utilité par elle-même, il n'y a rien dont le travailleur ne puisse se saisir et dire : 'ceci est mon produit, ceci je veux le garder pour moi'. Entre le commencement d'une opération commune telle que la fabrication d'une étoffe et la répartition de son produit entre les différentes personnes dont les efforts combinés l'ont produit, le jugement des hommes doit intervenir plusieurs fois. (ibid. : 129)

Dès l'apparition de l'échange, qui repose au moins sur le fait qu'un travailleur dépend des autres sur le plan technique pour la fabrication de son produit ou sur le plan des marchandises nécessaires à la vie, c'est-à-dire dès que le travailleur cesse d'être en tout point autosuffisant, le « jugement des hommes » intervient et le prix fluctue au gré des appréciations. Le prix naturel ne peut donc jamais être identifié à un rapport d'échange.

Ceci est confirmé par un autre passage tiré de la même œuvre. On pourrait croire, en effet, que cet état de fait est induit par la diversité naturelle des travaux, qui empêche leur comparaison. Il est vrai, dit Hodgskin, que l'appréciation du marché n'est pas indépendante de l'idée que se font les individus de la qualité réelle ou supposée des différentes sortes de travail, donc de produits. Mais « si toutes les sortes de travail étaient parfaitement libres, si aucun préjugé dépourvu de fondement ne revêtait de beaucoup d'honneurs certaines tâches et peut-être les moins utiles, dans la grande œuvre sociale, tandis que d'autres travaux sont abusivement flétris et disgracieux [...], le salaire du travail serait justement établi par ce que le docteur Smith appelle le marchandage » (ibid.).

Il n'y a donc pas trace, chez Hodgskin comme chez la majorité des auteurs socialistes de l'époque, de théorie de la valeur-travail. Le prix naturel ne concerne que les rapports des hommes avec la nature. Le rapport d'échange, lui, se rapporte aux hommes en société. Les propositions concernant la répartition et le « travail » reposent donc sur un autre fondement.

14. Ce soubassement peut-être vu dans une reprise de la méthode élaborée par les juristes et les philosophes qui raisonnèrent, au XVIIe et au XVIIIe siècles, en termes de « droit naturel ». Cette méthode avait pour but de fonder un modèle politique à l'imitation des modèles élaborés en physique et de constituer par là une arme de combat contre la théorie monarchique fondée sur le modèle de l'autorité paternelle (Derathé 1950). Ces deux caractères se retrouvent au XIXe siècle chez les auteurs socialistes, à cette différence près que l'on ne combat plus, ou plus seulement, le pouvoir monarchique mais l'ordre capitaliste. Nous ne pouvons aborder que très succinctement cette théorie du droit naturel. Pour ce qui nous concerne, ici, et au-delà des différences qui séparent les auteurs, deux traits la caractérisent : la recherche des lois naturelles et le caractère a-historique de cette recherche.

Le raisonnement en termes de droit naturel consiste essentiellement en la mise au jour d'un ordre naturel, de lois naturelles, dont la connaissance doit guider la conduite des hommes. Le droit naturel se veut modèle, norme à réaliser. Le moyen par lequel on parvient à la connaissance de ces lois est la « droite raison ». Ces lois sont donc éternelles, intemporelles et l'obligation qui en découle est purement morale, à la différence des lois civiles qui, historiques et changeantes, ne s'imposent que par la volonté et la force du souverain ou du législateur. « Toute la théorie du droit naturel repose sur l'affirmation qu'il existe indépendamment des lois civiles et antérieurement à toutes les conventions humaines, un ordre moral universel, une règle de justice immuable, la « loi naturelle », à laquelle tout homme est tenu de se conformer dans ses rapport avec ses semblables. Cette loi, qui a son fondement dans la nature même de l'homme, est aussi immuable que les vérités éternelles et comme elle tient son autorité de la droite raison, elle s'impose

également à tous les hommes. C'est d'ailleurs ce qui la distingue des lois positives et fait sa supériorité sur elles » (Derathé 1950 : 151-152). L'idéal est précisément de modeler la législation positive sur le modèle fourni par l'ordre naturel. Tous les maux sociaux ne peuvent provenir que d'une non observance des premiers principes.

Il est évident qu'une telle recherche, menée par la « droite raison », est a-historique : elle tente de dégager les vérités d'une idée chaque fois supposée de la nature humaine. D'où l'apriorisme du droit naturel qui « ne requiert nullement l'histoire et même [...] la répudie au même titre que le droit positif » (Goldschmidt, 1974 : 133). Si, d'aventure, le théoricien s'intéresse à l'histoire, ce n'est que pour tirer « des fait historiques une *illustration* plutôt qu'une *confirmation* » (ibid. : 137) des propositions qu'il avance. Cette attitude est bien traduite par l'une des phrases qui débute le *Discours sur l'inégalité* de Rousseau : « Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet, pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnements hypothétiques et conditionnels ; plus propres à éclaircir la nature des choses qu'à montrer la véritable origine, et semblables à ceux que font tous les jours nos physiciens sur la formation du monde ».

La démarche suivie par les socialistes anti-ricardiens est similaire. Elle leur permet de critiquer l'état existant de la société au nom d'un ordre naturel normatif. En cela, remarquons-le, cette démarche est aussi analogue à celle qu'avait accomplie Quesnay plus d'un demi-siècle auparavant. L'ordre social actuel s'oppose à l'ordre naturel tout comme la législation positive peut s'opposer aux lois naturelles. Il doit donc être modifié afin d'éliminer les impuretés, les obstacles artificiels qui empêchent la législation naturelle de s'imposer. Nous retrouvons là tous les thèmes essentiels mentionnés précédemment :

1. il existe un système de lois naturelles qui s'impose à tous. « Nous sommes tous soumis à la nature, et nous ne pouvons devenir heureux et grands qu'en obéissant à ses lois. Si la rente telle qu'elle existe actuel-

lement est, comme le soutient Ricardo, le résultat naturel du progrès de la société, alors toute tentative de se libérer du contrôle d'une riche aristocratie est vouée à l'échec, outre le fait d'amener d'autres inconvénients » (Hodgskin 1820 : 297) ;

2. les difficultés sociales résultent d'un écart entre l'ordre existant et l'ordre naturel. Certaines classes oisives sont inutiles et stériles, et la réalité est même inversée par rapport à l'ordre naturel ; preuve en est, affirme Hodgskin, que tous les pouvoirs du travail sont attribués au capital. « Tous les maux qui s'abattent sur la société moderne », ajoute P. Ravenstone, « trouvent leur origine dans le fait d'avoir inversé l'ordre entier de la nature » (cité par Ginzburg 1976 : XLIII) ;
3. d'où la nécessité absolue d'accéder à la connaissance des premiers principes. Leur ignorance parmi les travailleurs est l'arme des capitalistes : « mais cessez de considérer le capitaliste, l'intermédiaire oppresseur qui dévore le produit du travail et empêche les travailleurs de connaître les lois *naturelles* dont dépendent son existence et son bonheur, laissez de côté ces règlements sociaux qui permettent à ceux qui produisent tout de posséder peu ou rien du tout » (Hodgskin 1825 : 139) ;
4. cette connaissance devant reposer sur la raison et non sur l'histoire. « Pour obtenir d'être mieux traités, les travailleurs ne doivent plus tenir compte des habitudes mais des principes. Nous ne devons pas considérer la manière dont on a autrefois rétribué le travail ou celle dont on doit le rétribuer aujourd'hui dans d'autres pays, mais nous devons montrer comment il devrait être rétribué » (ibid. : 103).

15. Il reste cependant à voir en quoi le principe selon lequel tout le produit du travail doit revenir au travailleur relève du droit naturel ou d'analyses qui existent au sein de ce courant de pensée à propos de l'origine du droit de propriété. La plupart des manuels affirme que ce thème provient de la philosophie de Locke et de l'accent qu'elle place sur le travail en liaison avec l'origine de la propriété. Nous ne pensons pas que cette opinion soit exacte, et



Page de titre du *Discours sur l'inégalité*, de Jean-Jacques ROUSSEAU, Amsterdam, 1755.

pour le prouver, nous nous appuyerons sur les analyses de Macpherson et de Goldschmidt. Notre *excursus* fera ressortir par ailleurs le fondement idéaliste du principe.

Dans l'école du droit naturel, le débat autour de la question du droit de propriété portait surtout sur le problème de savoir si celui-ci était un droit original ou bien résultat d'une convention. Cette question était indépendante de l'opinion des auteurs sur le fondement apparent de ce droit, c'est-à-dire la théorie de l'occupation (la propriété revient au premier occupant) ou la théorie du « travail » (la propriété repose sur le « travail »). Toutes les solutions « peuvent se réclamer du droit naturel (et ce n'est pas là-dessus que porte le débat) : mais la première fonde la propriété sur un droit original, la seconde la dérive d'une convention, encore que conforme au droit naturel. C'est donc l'idée de convention qui est au cœur du débat du droit naturel » (Goldschmidt 1974 : 498).

Deux thèses opposées étaient en présence, représentées par les théories de Pufendorf et de Locke (ibid. : 502-508). Toutes deux partent de l'état de communauté des biens afin de dégager la nature du droit de propriété et légitimer ce dernier.

La démarche de Pufendorf part de la chose afin de voir si, naturellement, elle est un bien, pour constater que « la substance physique des choses ne reçoit aucun changement, soit qu'elles appartiennent à quelqu'un, ou qu'elles cessent de lui appartenir ». Une chose n'est donc pas immédiatement un bien et le titre de propriété lui est extérieur ; il ne produit pas un effet physique sur la chose même, mais moral sur un tiers. Le droit d'attribuer telle chose à telle personne ne peut donc résulter que d'une convention, elle-même de droit naturel (elle reproduit au niveau particulier la donation que Dieu a faite au genre humain dans son ensemble).

Le raisonnement de Locke est inverse. Il part de la personne et démontre qu'elle est naturellement propriétaire. En effet même si l'homme n'avait aucun droit particulier sur telle ou telle chose de la donation divine indivise, il serait au moins propriétaire de sa propre personne. Locke en déduit par transitivité un droit de propriété naturel sur les choses où la marque du « travail », donc de la personne, aura été imprimée. « Ainsi, c'est la liberté individuelle, en tant que droit originaire et définissant l'idée même de personne qui inclut, renfermé encore dans l'homme même (et avant toute relation avec les choses extérieures), le droit de propriété en tant que rapport de soi à soi » (Goldschmidt 1974 : 505). Le droit sur les choses n'est qu'un corollaire de ce premier droit. « [De] par son statut originaire, l'homme est ouvert au monde. Cette ouverture n'est nullement un droit abstrait : 'faculté' (Grotius) ou pouvoir : quand il s'empare d'une chose, l'homme 'la retire de l'état commun où la nature l'avait placée, par son travail, il a ajouté quelque chose à l'objet qui exclut sur celui-ci le droit commun des autres hommes'. Par son travail, autrement dit, il a mis sa marque sur la chose ; et le droit de propriété n'est pas du tout, quant aux *biens*, une 'dénomination extérieure', comme le croyait Pufendorf. Bien au contraire, c'est un signe reconnaissable, irrécusable, im-

primé sur le corps des choses comme la marque sur l'épaule de l'esclave, et, par là, parfaitement opposable aux tiers » (ibid. : 506-507). Le travail a donc pour fonction de marquer les choses, de transmettre la personnalité, donc de l'étendre tout comme la propriété que l'individu possède naturellement sur elle. « On peut [...] conclure qu'"il résulte à l'évidence de tout cela que, si les choses de la nature sont bien dispensées en commun, il n'en est pas moins vrai que l'homme, étant le maître de lui-même et propriétaire de sa propre personne et des actes et du travail de celle-ci, tient en lui-même le fondement essentiel de la propriété' (Locke). C'est donc naturellement que l'homme est propriétaire » (ibid. : 507)¹¹⁶.

Par l'accent placé sur la personne, et ensuite sur le travail comme son prolongement, Locke finit en fait par valider, comme Pufendorf, le droit du premier occupant : en cela, les théories sont équivalentes. La différence réside en ce que cette validation ne résulte pas d'une convention préalable, mais est établie « parce que l'homme est un propriétaire-né de droit divin, et qu'il détient, peut-on dire, un droit réel sur les choses qui ne sont pas encore à lui » (ibid. : 508). Le travail n'est là que symboliquement, pour signifier la prise de possession, l'exclusion des autres ayants droit du fait de l'indivision initiale. Dès lors, Locke est en mesure de légitimer l'ordre fondé sur le rapport salarial. Le travail, étant une propriété, est aliénable. Mais n'étant pas en lui-même le fondement ultime de la propriété, « ainsi vendu il devient la propriété de l'acheteur qui est dès lors autorisé à s'en approprier le produit » (Macpherson, 1962 : 236). La notion de travail fourni n'est donc pas à prendre, chez Locke, au pied de la Lettre. « On ne saurait réduire cette notion de travail fourni à celui qu'accomplit personnellement l'individu ; bien au contraire, elle englobe le travail qu'il a pu acheter » (ibid. : 237).

Il est clair que ce n'est pas cette théorie dont s'inspirent les socialistes anti-ricardiens. Ils s'y opposent nettement sur deux points essentiels :

¹¹⁶ Pour Locke, le droit de propriété est limité par des causes naturelles dans « l'état de nature ». Ces causes sont cependant supprimées par l'introduction de la monnaie. Cf. Locke 1690 : chapitre 5.

1. Le droit de propriété résulte pour eux d'une convention. La propriété, écrit P. Ravenstone, « est fille de la convention : elle doit sa naissance [...] à la société ; elle ne peut avoir d'autres droits que ceux qui dérivent de la volonté de la société [...] [et qui] confèrent à celle-ci un bénéfice » (cité par Ginzburg 1976 : XLIII). L'accent sur le côté avantageux, pour la société, des droits qu'elle confère, est important. La convention doit être de droit naturel, sinon l'écart qui résulte entre la réalité et l'ordre naturel est source de maux sociaux. On comprend mieux alors l'affirmation suivante d'Hodgskin : « Je reconnais que le caractère sacré de ce droit [de propriété], même tel qu'il apparaît actuellement, ne peut jamais être assez défendu contre les inférences et les violations des gouvernements ; mais lorsque l'on prétend le considérer comme sacré face aux revendications du travailleur de posséder ce qu'il produit et de le posséder intégralement, j'écarte complètement les opinions courantes » (Hodgskin 1827 : 137)¹¹⁷.
2. La convention, pour être de droit naturel, ne doit légitimer que la propriété fondée sur le travail : « le travail [...] appartient [aux travailleurs], le produit doit leur appartenir », déclare encore Hodgskin. Le principe semble lockien. La suite montre que non : « et eux seuls doivent décider quelle portion du produit général *chacun d'entre eux mérite* » (Hodgskin 1827 : 144 ; 1825 : 131). La notion de mérite répond à celle de coopération et de contribution effective à la production, à l'acte même de travail. Une expression récurrente : « œuvre de ses propres mains », ainsi que toutes les démonstrations fondées sur la pro-

¹¹⁷ « Lorsque le capitaliste, possesseur de tout le produit, ne permet pas au travailleur de produire ou d'utiliser les outils, sinon à condition qu'il obtienne un profit au-delà du coût de subsistance des travailleurs, il est clair que les limites qui sont posées au travail productif sont plus étroites que celles que lui impose la nature. Dans la mesure où le capital s'accumule dans les mains d'un tiers, la masse de profit exigé par le capitaliste augmente et ainsi se développe un obstacle artificiel à la production et à la population. L'impossibilité dans laquelle se trouve le travailleur de produire tout ce que le capitaliste exige, est un obstacle à de nombreuses opérations qui pourraient être effectuées, comme le drainage des terrains paludeux ou le déboisement et la culture de vastes étendues de terres » (Hodgskin 1827 : 144).

ductivité physique du travail et l'improductivité du capital montrent bien que ce n'est pas le travail en tant que symbole d'occupation qui est considéré, mais le travail au sens d'activité productive réelle.

Si ce n'est pas Locke que ces auteurs utilisent, c'est donc... Rousseau. Comme le souligne Goldschmidt à propos de la déduction du droit de propriété, « Rousseau transforme, plutôt qu'il n'interprète la doctrine de Locke » (1974 : 526). Chez Locke, « le travail n'est, initialement, que le simple fait de la prise de possession : ramasser des glands, les faire bouillir, et, plus simplement : les 'manger' et les 'digérer' : à la limite, c'est au travailleur – acquéreur de propriété selon Locke, que pourrait s'appliquer cette phrase de l'Émile : 'Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même vole' ». Chez Rousseau, « le travail prend dès le départ son sens précis [le sens d'*industrie*], et son objet n'est pas tant la prise de possession que l'appropriation, non pas l'exclusion des tiers, mais la justification du lien entre l'homme et la chose. Par-delà cette différence initiale, *l'idée même de travail se transforme* [...] *pour prendre un sens social* : 'travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social'. *En refaisant, à l'échelle humaine, l'acte de la Création, le travailleur [cherche] [...] à en payer le prix à la société* » (ibid. : 526-527, n.s.).

16. La conclusion que nous pouvons tirer de ce chapitre est claire. Face à l'indétermination théorique du concept d'exploitation chez Marx et, en général, chez les théoriciens classiques de la valeur et/ou des prix de production, les analyses de Petry et des socialistes « ricardiens » nous indiquent le coût d'une cohérence du propos dans cette optique. Et ce coût est élevé. Il implique que soit enfin explicité le jugement de valeur qui jusqu'ici demeurait dissimulé derrière l'apparente rigueur des formules : un jugement relevant d'une éthique et qui, à ce titre, ne s'impose pas *a priori* de préférence à tout autre, point de départ de l'analyse et non son résultat.

Nous noterons d'ailleurs que les propositions dégagées, pour différentes, n'en sont pas moins proches. D'un jugement en termes de droit naturel reposant en dernier ressort sur une problématique chrétienne à la valorisation

d'une nature humaine spécifique, transmissible par le travail comme un message, il n'existe qu'une différence d'accent. Ce qui peut paraître paradoxal, en l'absence de toute autre tentative, c'est d'y voir le prix à payer pour le rétablissement d'une analyse qui se veut résolument athée et « matérialiste ». Mais ce n'est pas là le moindre paradoxe chez Marx dont toute la pensée est orientée par l'idée d'une rédemption finale.

Remarquons enfin que les schémas dégagés, bien que précis, sont cependant trop généraux pour investir véritablement de l'intérieur le corpus théorique : ils pourraient s'accommoder de plusieurs modèles alternatifs. Inversement, leurs fondements mêmes sont susceptibles d'engendrer des opinions opposées : l'exemple de Locke est là pour le prouver.

Il ressort aussi, à l'évidence, ce que Marx doit aux auteurs socialistes anglais du début du dix-neuvième siècle. Outre l'accent placé sur les problèmes de répartition du revenu et du travail, c'est l'idée même d'une société contre nature, d'une *réalité inversée*, qu'il reprend pour la placer au cœur de sa problématique. Cette réalité s'appellera valeur, monnaie, capital. Mais il en substitue cependant le fondement jurnaturaliste, a-historique et normatif. La réalité ne doit pas selon lui être jugée par rapport à un modèle de référence immuable, conçu selon des principes éternels connus par la « droite raison ». Elle doit être étudiée en tant que telle, et c'est la connaissance de sa logique spécifique qui fera ressortir la nécessité de ses différents aspects. Nous rencontrons là le premier legs hégélien¹¹⁸.

¹¹⁸ Dans la préface des *Principes de la philosophie du droit* (1821), Hegel se plaint de ce que, en ce qui concerne l'État, « la liberté de la pensée et de l'esprit en général ne peut se manifester qu'en s'écartant de ce qui est publiquement reconnu et même en s'y montrant hostile ». À cette façon de procéder, « on pourrait croire qu'il n'y a jamais eu d'État ni de constitution politique dans le monde et qu'il y en a encore moins de nos jours, comme si l'on devait maintenant – et ce maintenant se perpétue infiniment – tout recommencer depuis le début » (Hegel 1821 : 47-48). Si des États viables ont existé, c'est qu'ils contenaient un élément rationnel. Le monde de l'esprit n'est pas plus abandonné au hasard et à l'arbitraire que le monde de la nature. Aussi, dans le monde éthique comme dans celui de la nature, ne faut-il pas chercher à inventer l'avenir mais à dégager le rationnel qui y est contenu. « Il est tout aussi insensé de prétendre qu'une philosophie [...] puisse franchir le monde contemporain pour aller au-delà, que de supposer qu'un individu puisse sauter par-dessus le rocher de Rhodes. Si sa théorie va effectivement au-delà, si elle se construit un monde tel

qu'il doit être, ce monde existera sans doute, mais seulement dans sa pensée, c'est-à-dire dans une cire molle où n'importe quelle fantaisie peut s'imprimer. » (ibid. : 57)

Pour Marx également, il ne peut s'agir de fournir « des recettes pour les marmites de l'avenir », mais d'expliquer la logique du présent, l'articulation de la réalité qu'il a sous les yeux, en somme « la logique spécifique de l'objet spécifique » : et c'est par cet accent sur le mot « spécifique » que Marx se distingue de Hegel.

QUATORZE

L'argument de la méthode

PAR LES TRÈS NOMBREUX ÉCRITS qu'il a suscités, l'argument de la méthode pose un délicat problème d'approche. Il ne saurait être question d'entreprendre une analyse, même sommaire, des différentes opinions en la matière : nous ne ferions que reprendre ce que d'autres ont déjà dit, Lucio Colletti en particulier¹¹⁹. Il s'agit donc ici de tenter d'aller immédiatement à l'essentiel pour ce qui concerne notre sujet. Notre attitude est également dictée par le fait que le problème en question a trop souvent été traité de manière fort vague et extrêmement générale : si les considérations méthodologiques ont un sens et une incidence réelle, elles doivent être intimement liées à la matière à laquelle elles se rapportent et non pas apparaître comme surajoutées à un discours qui pourrait fort bien s'en passer. Mettre l'accent sur la méthode consiste donc pour nous à demeurer dans le droit fil des thèmes développés précédemment, et à voir si une nouvelle lecture des textes de Marx ne permettrait pas de résoudre le problème des liens entre le travail, la valeur et les prix. Nous pensons que la réalisation de ce programme doit

¹¹⁹ À ce sujet, cf. les différents écrits de cet auteur, cités en bibliographie, et notamment 1969a. En bref, nous sommes d'accord avec la manière dont Colletti, à la suite de Galvano Della Volpe, restitue la compréhension explicite que Marx avait de Hegel, à deux réserves près : a/ cette critique est intégralement reprise de Feuerbach (cf. Feuerbach 1839, 1843b) ; et b/ malgré les assertions de la postface à la deuxième édition allemande du *Capital*, Marx n'a jamais pu éclaircir les désaccords implicites qui le séparent de Feuerbach sur ce sujet, ni expliquer la fascination qu'exerçait sur lui le modèle hégélien (au point, comme nous le verrons, de l'appliquer en sous-main).

partir d'une délimitation claire du projet de Marx : c'est ce que nous tenterons en premier lieu en définissant ses trois composantes complémentaires. Nous serons alors amenés à constater que si les textes les plus divers pris en compte dans les innombrables débats peuvent parfaitement s'ordonner suivant les trois directions dégagées, celles-ci fondent en réalité *trois types différents* de liens entre les concepts examinés. Elles se révèlent en définitive éminemment *conflictuelles* et font de sorte exploser le projet initial¹²⁰.

¹²⁰ Dans la mesure où nous adoptons, dans les derniers chapitres de cette étude, une démarche purement analytique, nous pouvons fournir ici quelques indications sur des auteurs dont les préoccupations rejoignent en partie les nôtres.

Outre certains écrits de Della Volpe et de Colletti, mention doit être faite de H.-G. Backhaus qui, dans un court article (1967), soulignait les insuffisances des déductions de Marx et les ruptures qui existent dans son raisonnement (entre la valeur et la monnaie, d'une part, et entre ces concepts et celui de fétichisme, d'autre part) si l'on accepte à la lettre l'exposé du *Capital*. La monnaie, le fétichisme n'apparaissent alors au mieux que sous les traits de preuves supplémentaires à l'appui du raisonnement qui fonde la valeur dans le travail, ou comme de simples « ornements dialectiques ». Une rupture entre l'analyse du contenu et l'analyse des formes est ainsi implicitement opérée.

L'ouvrage de R. Rosdolsky (1968) est moins original et constitue pour l'essentiel une paraphrase des *Linéaments*. Mais il eut le mérite d'attirer l'attention sur des textes négligés. H. Reichelt (1970) se propose de poursuivre l'analyse de Backhaus et de Rosdolsky. Il remarque le lien fait par Marx entre la structure de la philosophie hégélienne (inversion du sujet et du prédicat) et certains traits de la réalité capitaliste (règne de la monnaie, du capital) mais n'approfondit pas la question. Il souligne également certaines déductions dialectiques de Marx et l'importance pour ce sujet de la version primitive de la *Contribution à la critique de l'économie politique*, sans toutefois en discuter le bien-fondé. Il y voit au contraire la preuve de la cohérence de la construction du *Capital* et se contente d'affirmer que la dialectique de Marx diffère de celle de Hegel sans voir en quoi ce type de présentation théorique remet en cause la conception traditionnelle de la valeur qu'il admet par ailleurs.

I. I. Roubine (1927, 1928) a été redécouvert et traduit récemment. Ses interrogations se situent dans le prolongement de celles de Rudolf Hilferding, et tentent de saisir le côté sociologique de la théorie de la valeur de Marx et le lien que celle-ci possède avec la théorie du fétichisme. Il est amené à critiquer les interprétations naturalistes ou « physiologiques » de la valeur et du travail abstrait, et à souligner les insuffisances qui existent chez Marx dans la déduction des catégories. Mais bien qu'il tente de mettre l'accent sur les aspects sociologique et historique des concepts marxistes, il reste néanmoins attaché à une conception traditionnelle du « travail incorporé », ce qui l'amène à dissocier l'aspect « quantitatif » et l'aspect « qualitatif » de l'analyse du *Capital*. Les écrits de Roubine constituent à notre avis la limite extrême d'une réflexion marxienne sur *Le Capital*, c'est-à-dire une analyse fouillée et, sur beaucoup de points, pertinente et critique, mais qui se refuse toutefois à remettre en cause de manière radicale le type de cohérence proposée par Marx et d'en fournir un autre. De ce point de vue, l'époque à laquelle Roubine écrit explique une partie des limites de son analyse : beaucoup de manuscrits importants de Marx n'avaient pas



Rudolf HILFERDING par Eluk ORLIK, 1925.

2. La construction marxienne s'articule selon nous autour de trois pôles qu'il convient de distinguer avec soin.

Une première exigence fondamentale que Marx retire de la critique de Feuerbach à Hegel consiste à ne pas considérer un objet d'étude comme illustration d'une logique universelle, mais à fournir la logique particulière de cet objet, sa connaissance, ou, selon ses propres termes, « la logique *spécifique* d'un objet *spécifique* ». Pour cela, il convient de faire ressortir la « différence spécifique » que présente cet objet :

une explication qui ne donne pas la *differentia specifica* n'est pas une explication. (1843 : 45)

encore été publiés.

On peut enfin citer les écrits de H.-J. Krahl (1971a et b), de A. Doz (1974), et, dans une certaine mesure, de C. Benetti et J. Cartelier (1980).

Pour l'étude que Marx se propose de mener à bien, celle d'un type particulier de société, le mode de production capitaliste, qui « ne peut s'aider du microscope ou des réactifs fournis par la chimie, l'abstraction est la seule force qui puisse [...] servir d'instrument » (Marx 1872-75, I : 18). Mais il ne s'agit pas des abstractions indéterminées manipulées par Hegel et Feuerbach, car « les abstractions, prises en soi, détachées de l'histoire réelle, n'ont absolument aucune valeur » (Marx 1845a : 52). Le type d'abstraction qui doit produire la connaissance de ce mode de production ne peut être indépendant du caractère historique et déterminé de l'objet auquel il se rapporte. Il sera lui aussi une « abstraction historiquement déterminée », c'est-à-dire qu'il tentera de relier les concepts afférents à ce mode de production à ceux de tous les autres par le pouvoir généralisant et unificateur de la raison (le capital, par exemple, est aussi un ensemble de moyens de production) mais pour mieux en faire ressortir la « différence spécifique » qui forme à proprement parler la connaissance de l'objet par l'approfondissement de ses caractéristiques propres qui font ce qu'il est et l'éloignent définitivement de tous les autres objets de sa classe (le capital en tant que rapport de production et non objet matériel). Les catégories les plus abstraites de l'analyse,

bien que valables – précisément à cause de leur nature abstraite – pour toutes les époques, n'en sont pas moins *sous la forme déterminée de cette abstraction même* le produit de conditions historiques et ne restent pleinement valables que pour ces conditions et dans le cadre de celles-ci. (Marx 1857 : 169, n.s.)

L'unité ne doit jamais faire oublier « *la différence essentielle* » (ibid. : 151). S'il est vrai, par exemple, « que les langues les plus évoluées ont en commun avec les moins évoluées certaines lois et déterminations, ce qui constitue leur évolution, c'est précisément ce qui les différencie de ces caractères généraux et communs » (ibid.). Ce n'est qu'en oubliant ce premier principe, commente Marx, que l'on peut démontrer que

l'existence du capital est une loi naturelle éternelle de la production humaine [...], que les Grecs et les Romains célébraient l'Eucharistie parce qu'ils buvaient du vin et mangeaient du pain, ou bien que les Turcs s'aspergeaient quotidiennement d'eau bénite catholique parce

qu'ils ne laissaient pas passer un jour sans se laver. (Marx 1863-66 : 30)

A cette première exigence s'en ajoute une autre, plus intimement liée aux vues politiques de l'auteur. La « mise au point historique » – la formule est de Della Volpe – ne porte pas seulement sur les concepts mais également sur les lois et sur le mode de production lui-même qui, de ce fait, ne peut plus être considéré comme éternel. Les lois dégagées pour le type particulier de société étudiée qu'est le mode de production capitaliste doivent démontrer son caractère transitoire et la nécessité de sa disparition¹²¹.

Troisième exigence, enfin, bien connue : la société communiste future qui doit s'édifier sur les ruines de l'état de choses actuel reposera sur l'abolition de l'échange marchand et des rapports d'argent. S'il est vrai que Marx n'a pas voulu donner de recettes pour les « marmites de l'avenir », ce point est cependant bien établi (cf. Marx 1875 par exemple).

3. Les trois exigences que nous venons de souligner s'intègrent donc dans un projet cohérent scientifique et politique. Chacune d'entre elles est indispensable à un titre particulier. La seconde est ce qui frappe d'emblée tout lecteur du *Capital* où elle est le mieux illustrée. La théorie de la valeur-travail est censée constituer le fondement sur lequel s'élève la démonstration de l'antagonisme des classes (exploitation), de leur lutte et des crises qui en résultent (baisse tendancielle du taux de profit, crises de surproduction ou de réalisation de la plus-value) jusqu'à l'effondrement final inéluctable du système.

La première exigence est souvent confondue avec la seconde. Elle s'en distingue cependant comme nous le verrons par la suite. Elle a pour but, par

¹²¹ Dans la postface à la deuxième édition allemande du *Capital*, Marx cite, en l'approuvant, un compte-rendu de l'ouvrage paru le 20 avril 1872 dans les *Nouvelles de Saint Pétersbourg*, dans lequel on peut lire : « Marx ne s'inquiète que d'une chose : démontrer par une recherche rigoureusement scientifique, la nécessité d'ordres déterminés de rapports sociaux, et, autant que possible, vérifier les faits qui lui ont servi de point de départ et de point d'appui. Pour cela, il suffit qu'il démontre, en même temps que la nécessité de l'organisation actuelle, la nécessité d'une autre organisation dans laquelle la première doit inévitablement passer, que l'humanité y croie ou non, qu'elle en ait ou non conscience. » (cité par Marx 1872-75, I : 27)



Rudolf HILFERDING.

la mise au jour de la différence spécifique que présente le mode de production capitaliste par rapport aux autres formes de société, de fonder celle-ci dans l'échange marchand généralisé et la nécessaire présence de la monnaie.

Ces deux premières exigences, cependant, seraient incapables à elles seules de fournir un fondement rationnel de la troisième. Si la monnaie doit nécessairement apparaître dans un mode de production fondé sur la propriété privée des moyens de production (base de l'échange généralisé), et si l'opposition entre le capital et le travail provoque l'instabilité chronique et explosive de la société capitaliste, il n'est pas prouvé que l'organisation sociale qui lui succédera doive obligatoirement se passer de monnaie et abolir l'échange marchand. Or, s'il est un point sur lequel Marx ne se lasse pas d'insister (dans les *Linéaments* notamment, mais aussi dans les œuvres ultérieures), c'est bien l'identité qui existe selon lui entre le mode de production capitaliste et l'économie monétaire tout court. Afin d'établir ce point, par conséquent, et de relier par là sa troisième exigence aux deux autres de manière organique, il doit démontrer que toute économie monétaire est un mode de production fondé sur le capital.

Voilà la grandeur du projet de Marx et les servitudes qu'il comporte. On connaît déjà quelques difficultés rencontrées dans sa mise en œuvre. Notre propos est ici de montrer en quoi la réalisation de chacune des trois exigences est exclusive de celle des deux autres car elle induit un mode de raisonnement chaque fois fondamentalement différent. Il est aussi de souligner, pour chacune d'entre elles, les liens qu'elle possède avec les développements théoriques de Hegel et, éventuellement, de Feuerbach.

Dans les pages qui suivent, afin d'aborder les problèmes par ordre croissant de complexité, nous débutons par la prise en compte de l'approche traditionnelle par le « travail incorporé », qui correspond à la seconde exigence formulée par Marx. Nous poursuivons l'analyse par une déduction ultérieure de la valeur et de la monnaie en termes d'abstractions déterminées (première exigence), pour enfin nous pencher sur une ultime déduction logique de la monnaie, du capital et du travail salarié (troisième exigence : chapitre 15).

4. Il convient de ne pas trop s'attarder sur l'approche traditionnelle, déjà amplement discutée. Elle correspond en effet à celle qui a été débattue jusqu'ici à l'occasion du problème de la « transformation » des valeurs en prix de production. Le point essentiel reste bien évidemment le problème soulevé par les difficultés du début de l'analyse, laissé en suspens : celui de l'identification de la valeur au travail direct et indirect incorporé dans une marchandise et la désignation de ce travail comme « travail abstrait ». Ce qu'il nous paraît intéressant de souligner ici, c'est que le mode même de déduction rencontré précédemment (cf. chap. 5) ne provient pas de l'économie politique classique dont Marx se réclame, mais bien de Hegel. Cette remarque est importante à un double titre : elle montre le caractère arbitraire de l'identification travail-valeur opérée par Marx, ainsi que la médiation constante, chez lui, de l'économie politique, du moins de ses concepts fondamentaux, par le legs hégélien. L'étude des deux autres approches illustrera ce point de manière plus suggestive encore.

La manière de poser le problème de la valeur-substance provient probablement des *Principes de la philosophie du droit* (Hegel 1821). Dans cet ouvrage, après avoir identifié le contrat réel et le contrat d'échange, Hegel considère un acte d'échange et déclare que, malgré la non-identité factuelle des choses qui changent de propriétaire, un élément demeure cependant constant : la valeur elle-même. Puisque, écrit-il

dans le contrat réel, chacun conserve la même propriété dans ce qu'il acquiert et dans ce qu'il cède, ce qui reste identique, c'est-à-dire la propriété en soi, objet du contrat, se distingue des choses extérieures qui changent de propriétaire au cours de l'échange. Ce qui reste identique, c'est la valeur qui rend tous les objets d'échange égaux, quelles que soient les différences qualitatives extérieures des choses ; c'est donc la valeur qui constitue ce qu'il y a d'universel en elles. (Hegel 1821, § 77 : 127)

Il s'agit là du raisonnement repris au début du *Capital*. Il peut paraître curieux que Marx ait fait sien ce type d'approche qui relève entièrement de la dialectique par abstractions indéterminées. C'est aussi dans le *Capital* qu'apparaît le concept de valeur absolue, ou valeur proprement dite des mar-

chandises, par distinction d'avec leur valeur relative, ou rapport d'échange. Les deux innovations vont évidemment de pair.

Il n'est pas non plus indifférent de remarquer que Hegel, loin de se tourner vers le travail, relie la valeur au besoin (ibid. : § 63) dans un raisonnement analogue où interviennent les termes de singularité, de particularité et d'universalité, références à la *Logique*.

Dans son usage, la chose est une chose singulière, qualitativement et quantitativement déterminée et en rapport avec un besoin spécifique. Mais, en tant qu'elle est déterminée quantitativement, cette utilité spécifique est comparable à d'autres choses de même utilité. De même, le besoin spécifique qu'elle sert est besoin en général et, en tant que tel, comparable à d'autres besoins, et, par suite, la chose est aussi comparable à d'autres, qu'on utilise pour la satisfaction d'autres besoins. Cette universalité, dont la détermination simple découle de la particularité de la chose de telle sorte que l'on fait abstraction de sa qualité spécifique, est ce qui constitue la valeur de la chose. (ibid. : 116)

Wicksteed et Böhm-Bawerk ne se sont pas mieux exprimés. On voit donc comment Marx, en recueillant l'héritage ricardien (l'accent placé sur le « travail dépensé ») et en le transformant par sa lecture de Hegel, peut parvenir à son idée de la valeur-substance. Mais si pour Hegel la valeur est bien l'élément d'universalité, une « substance », celle-ci revêt un sens différent de celui que lui confère Marx. Elle est définie comme la « totalité des particularités », la « totalité des accidents » (ibid. : 114, note 37, addendum au § 61 ; 120, § 67), sur le mode de l'essence et du phénomène. Marx, au contraire, identifie la substance à une entité mesurable, et établit un rapport de causalité entre cette entité et la valeur¹²².

Ayant opéré cette modification qui ne saurait tenir lieu de démonstration, Marx est dès lors amené à une analyse qui se déroule fondamentalement en termes réels. La valeur étant définie par une substance identifiable *a priori*, la monnaie ne peut jouer aucun rôle essentiel. Si celle-ci est une monnaie-marchandise, elle ne fait finalement office que de numéraire dans un système

¹²² Sur le problème de la substance et de la mesure, cf. Doz (1974), Colliot-Thélène (1982) et Mongin (1982).

de prix relatifs, un rôle *ad hoc* étant attribué à la thésaurisation dans la régulation de la quantité de monnaie nécessaire à la circulation (1872-75, 1, p. 139). Et lorsque Marx envisage le problème de la circulation des billets de banque (Marx 1859 : 86-87, analyse reprise dans Marx 1872-75 : 133-134), c'est finalement pour adopter, en sous-main, une forme assez stricte de théorie quantitative. En aucun cas l'analyse ne nécessite l'intervention de la monnaie et l'échange n'apparaît toujours qu'en tant que troc. Quant au passage au capital, il est également mené en termes réels et exclut aussi tout rôle spécifique de la monnaie : il ne s'agit que d'un échange particulier d'un ensemble de biens de consommation ouvrière contre la marchandise « force de travail » et de la production par celle-ci d'un surproduit qui, valorisé, est nommé plus-value.

Si nous passons sur toutes les autres difficultés liées à cette approche¹²³ et qui ne forment qu'autant de conséquences du caractère arbitraire du point de départ, nous pouvons conclure que cette conception de la valeur-travail, la plus connue, si elle paraît rendre compte de la seconde exigence posée par Marx, est en revanche incapable d'établir un lien avec les deux autres : ni la substance de la valeur ni la monnaie n'apparaissent comme les émanations spécifiques d'un mode de production déterminé. Le problème de la « transformation » vu sous l'angle historique illustre bien cette difficulté.

5. Pour dégager la « logique spécifique » de l'« objet spécifique », un autre point de départ s'impose donc. Nous le trouvons explicitement formulé chez Marx lorsqu'il tente de définir plus précisément la différence spécifique que présente la société capitaliste par rapport aux autres modes de production. La problématique qui est alors mise en œuvre se rattache à la conception sociologique de la valeur et fournit une définition rigoureuse du travail abstrait, du rôle et de la nature de la monnaie. Dans le but de la préciser, il convient de suivre Marx dans les exemples récurrents qu'il fournit d'autres types possibles d'organisation sociale.

¹²³ Cf. Masson et Rebeyrol (1979), Benetti et Cartelier (1980 : 3e partie), Cavaillès (1980).



Édition originale des *Essais* de ROUBINE, 1928.

1. Le premier exemple est celui de « Robinson dans son île ». Les besoins de Robinson sont variés et, afin de les satisfaire, ce dernier est obligé « d'exécuter des *travaux utiles de genre différent* ». Il partage son temps de travail entre les différentes occupations, en fonction de l'importance et de l'urgence des besoins et des difficultés propres à chaque tâche. « L'expérience lui apprend tout cela et notre homme qui a sauvé du naufrage montre, grand livre, plume et encre, ne tarde pas, en bon anglais qu'il est, à mettre en note tous ses actes quotidiens. Son inventaire contient le détail des objets utiles qu'il possède, des différents modes de travail exigés par leur production, et enfin du temps de travail que lui

coûtent en moyenne des quantités déterminées de ces divers produits » (Marx 1872-75, I : 88-89).

2. Vient ensuite le « sombre Moyen-âge européen ». Après l'homme indépendant apparaissent les rapports visibles de dépendance personnelle entre « serfs et seigneurs, vassaux et suzerains, laïques et clercs », qui ne règlent pas seulement la production matérielle proprement dite et la circulation des richesses, mais investissent « toutes les autres sphères de la vie ». Mais puisque les rapports sociaux apparaissent directement comme des rapports personnels, « les travaux divers et leurs produits n'ont en conséquence pas besoin de prendre une *figure fantastique distincte de leur réalité* » (ibid. : 89, n.s.). « C'est comme *services en nature ou prestations en nature* », précise Marx, « qu'ils s'insèrent dans les rouages sociaux » (Marx 1890 : 223, n.s.).
3. Le troisième exemple fourni par l'auteur est celui d'une société peu évoluée où le travail est « en commun », où l'association entre producteurs est « immédiate ». Il s'agit de « l'industrie rustique et patriarcale d'une famille de paysans qui produit pour ses propres besoins ». Les différents objets « se présentent à la famille comme les produits divers de son travail, et non comme des marchandises qui s'échangent réciproquement. Les différents travaux d'où dérivent ces produits [...] possèdent de prime abord la forme de fonctions sociales, parce qu'ils sont des fonctions de la famille *qui a sa division du travail tout aussi bien que la production marchande*. Les conditions matérielles variant avec le changement des saisons, ainsi que les différences d'âge et de sexe, règlent dans la famille la distribution du travail et sa durée pour chacun » (Marx 1872-75, I : 90, n.s.).
4. Vient enfin l'exemple le plus évolué du travail en commun : la « réunion d'hommes libres travaillant avec des moyens de production communs, et dépensant, d'après un plan concerté, leurs nombreuses forces individuelles comme une seule et même force de travail social ». Comme dans le cadre de Robinson, mais à l'échelle de la société toute entière, « le

produit total des travailleurs unis est un produit social » (ibid.). C'est l'organe central de planification qui règle consciemment la production et la répartition des richesses.

6. De ces différents exemples de production sociale, plusieurs conclusions peuvent être tirées. Elles concernent, pour notre objet, le mode d'apparition des rapports sociaux, la valeur, le travail abstrait et la monnaie.

Dans de tels modes de production, à la différence de la société capitaliste, règne une « transparence » des rapports sociaux. Ceux-ci n'ont pas à être recherchés derrière l'apparence des rapports entre les choses (les marchandises). Les relations entre les hommes dans et pour la production sont « limpides ». Si la question ne se pose évidemment pas pour le cas imaginaire de Robinson, en revanche, dans l'exemple du Moyen-âge, « de quelque manière [...] qu'on juge les masques que portent dans cette société » serfs, seigneurs, clercs, etc.,

les rapports sociaux des personnes dans leurs travaux respectifs s'affirment nettement comme leurs propres rapports personnels, au lieu de se déguiser en rapports sociaux des choses, des produits du travail. (ibid. : 89)

De même là où le travail est en commun. Dans la famille paysanne, par exemple, les différents travaux possèdent « de prime abord la forme de fonctions sociales, parce qu'ils sont des fonctions de la famille » et de sa division du travail. Dans une société socialiste, ensuite :

les rapports sociaux des hommes dans leurs travaux et avec les objets utiles qui en proviennent restent ici simples et transparents. (ibid. : 90)

La question qui se pose est alors celle-ci : pour quelle raison ces rapports sociaux revêtent-ils cette « transparence » ? Pourquoi, dans le mode de production capitaliste, sont-ils, au contraire, « cachés » ? La réponse de Marx est ici sans équivoque. Les rapports sociaux apparaissent au grand jour parce qu'ils ne se déguisent pas « en rapports sociaux des choses, des produits du travail », c'est-à-dire, en clair, parce que les produits du travail ne revêtent pas la forme-valeur, ne sont pas des marchandises. Et si ces produits

n'apparaissent pas sous le masque marchand, la cause en est que, dans les modes de production non fondés sur le capital, le travail concret, individuel des producteurs n'apparaît pas comme un travail « privé », mais au contraire de façon immédiate comme du travail « social ».

C'est la particularité et non la généralité du travail qui constitue ici le lien social. (Marx 1859 : 13)

ou encore :

La forme naturelle du travail [...] en est aussi la forme sociale. (Marx 1872-75, I : 89)

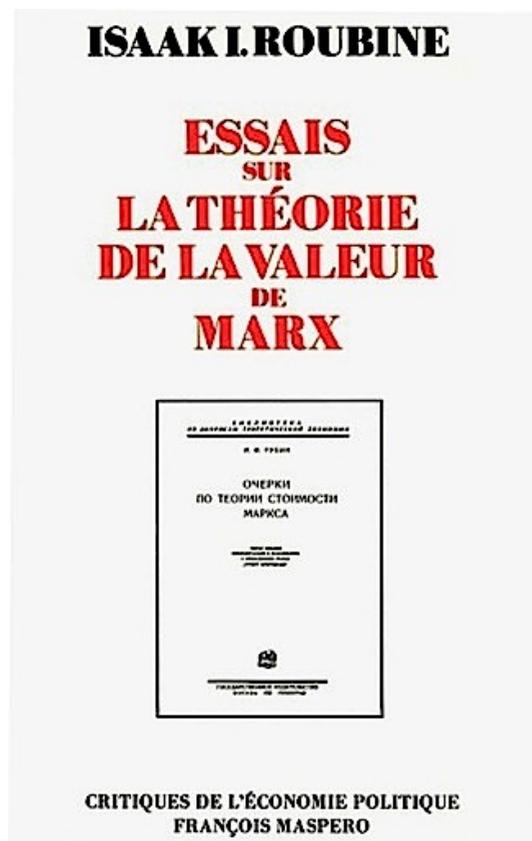
Mais la question n'est que reportée. Il s'agit à présent de dégager la raison pour laquelle le travail particulier, de l'individu ou d'un groupe restreint, est immédiatement du travail social. Dans toutes ces sociétés, affirme Marx :

les forces de travail individuelles ne fonctionnent que comme organes de la force commune. (ibid. : 90)

En d'autres termes, la communauté prime toujours sur l'individu, sur ce plan de la production matérielle tout au moins, et quelle que soit le mode d'expression de cette communauté : seigneur féodal, patriarche ou organe de planification. C'est ce type d'organisation de la production « qui empêche le travail de l'individu d'être du travail privé et son produit d'être un produit privé, et qui fait au contraire du travail individuel directement la fonction d'un membre de l'organisme social ». Ici réside la différence d'avec le mode de production capitaliste :

le travail qui se manifeste dans la valeur d'échange est, par hypothèse, le travail de l'individu isolé. *C'est en prenant la forme de son contraire immédiat, la forme de la généralité abstraite, qu'il devient travail social.* (Marx 1859 : 13, n.s.)

Ainsi, la différence fondamentale qui existe entre le mode de production capitaliste et les autres modes de production, différence qui fonde l'opacité ou la transparence des rapports sociaux, est que dans le premier le travail particulier de l'individu, son travail individuel sous sa forme concrète, n'est pas immédiatement reconnu comme travail social, mais doit le devenir. Cette



Traduction française des *Essais* de ROUBINE, 1928 (Paris, François Maspéro, 1978).

sanction sociale qui lui manque, il l'obtient précisément par la métamorphose de son produit en marchandise et par la vente de celle-ci. La valeur n'est pas autre chose « qu'une *manière sociale particulière* de compter le travail employé dans la production d'un objet » (Marx 1872-75, I : 93, n.s.). C'est là, à notre avis, le sens de la remarque formulée par Marx à la suite de son premier exemple heuristique : dans les rapports simples que Robinson entretient avec les objets qu'il a créés, sa richesse matérielle, « toutes les déterminations essentielles de la valeur [...] sont contenues » (ibid. : 91).

A l'ensemble des valeurs d'usage de toutes sortes correspond un ensemble de travaux utiles également variés, distincts de genre, d'espèce, de familles – une division sociale du travail. Sans elle, pas de production de marchandises, bien que la production des marchandises ne soit point réciproquement indispensable à la division sociale du travail. Dans la vieille communauté indienne, le travail est socialement divisé sans que les produits deviennent pour cela des marchandises. Ou, pour prendre un exemple plus familier, dans chaque fabrique le travail est soumis à une division systématique ; mais cette division ne provient pas de ce que les travailleurs échangent réciproquement leurs produits individuels. Il n'y a que les produits de travaux privés et indépendants les uns des autres qui se présentent comme marchandises réciproquement échangeables. (ibid. : 57)¹²⁴

Le produit du travail acquiert la forme de l'échangeabilité, devient marchandise ou, ce qui est la même chose, est « réputé valeur » dès qu'il n'existe pas de correspondance *a priori* entre les travaux privés et le travail social.

Parvenus à ce point, et afin qu'aucune ambiguïté ne subsiste, précisons la signification de quelques termes récurrents. La « division sociale du travail », tout d'abord. Nous venons de le voir : elle est l'*ensemble des travaux concrets*, la totalité articulée et interdépendante des activités dont l'aboutissement consiste en la production des valeurs d'usage requises dans la société en question. Des quatre exemples donnés par Marx, il ressort nettement que chaque division sociale du travail correspond à une structure donnée des besoins sociaux. Les travaux privés des individus, quant à eux, sont simplement les travaux concrets en tant qu'ils sont effectués par des membres déterminés de la société et sans concertation préalable. Le « travail social », enfin, peut revêtir deux significations, différentes en apparence seulement : la première se situe au niveau global, la seconde au niveau individuel, mais toutes deux se rapportent à la division sociale du travail. Au niveau global, le « travail so-

¹²⁴ Sur la différence qui existe entre la division du travail au sein de la manufacture et au sein de la société dans le mode de production capitaliste, différence qui recouvre ici celle qui existe entre la division du travail non capitaliste et celle fondée sur le capital, cf. Marx 1872-75, II : 44-6 ; il y a entre elles « une différence non pas de degré, mais d'essence ». Cf. également Marx 1858 : 218-9.

cial » désigne simplement le système de cette division social du travail¹²⁵. Au niveau individuel, l'expression « caractère social d'un travail privé », « travail social », désigne la validation sociale d'un travail privé, c'est-à-dire l'insertion et l'articulation du prestataire de ce travail dans la division sociale du travail¹²⁶.

Nous saisissons maintenant pourquoi, dans un mode de production reposant sur l'échange généralisé, le travail est privé, et non immédiatement social. Dans ce type d'organisation sociale, tous les producteurs sont indépendants les uns des autres, ils produisent pour vendre et cette production n'est réglée par aucun plan pré-établi : la régulation se fait alors *post-factum*, par le biais du marché qui vient rappeler aux producteurs leur interdépendance réelle, la structure des besoins sociaux à satisfaire. Dans les modes de production non capitalistes, tout comme dans l'exemple éloquent de la fabrique, la production est organisée suivant un plan et en vue de produire des valeurs d'usage, que ce soit pour le plus grand profit du « chef de clan », du seigneur, de l'abbé ou d'une communauté, socialiste ou non. Dans tous les cas, la production est médiatisée par des intérêts généraux, ou reconnus comme tels, qui placent d'emblée chaque membre de la société à son « poste » en vue de la réalisation de ce plan. Les produits, les travaux, revêtent donc

¹²⁵ Marx (1872-75, I : 85) désigne le travail social comme « l'ensemble [des] travaux privés », sans faire référence à la « norme » que constitueraient les « besoins sociaux ». Le contexte ne prête cependant pas à confusion.

¹²⁶ « *Des produits du travail* ne deviendraient pas *marchandises* s'ils n'étaient pas les produits de *travaux privés* autonomes exécutés indépendamment les uns des autres. *L'interconnexion sociale* de ces travaux privés existe *matériellement* dans la mesure où ils *sont les membres d'une division sociale du travail naturelle et spontanée* et satisfont donc par leurs produits les besoins *d'espèces différentes* dont *l'ensemble* constitue un système qui est également naturel et spontané, le *système des besoins sociaux*. Cette interconnexion sociale *matérielle* des *travaux privés* exécutés indépendamment les uns des autres n'est cependant *médiatisée* et, donc, ne se réalise que par *l'échange* des produits de ces travaux. Le produit du travail privé ne possède donc *une forme sociale* que dans la mesure où il possède une *forme valeur* et par conséquent *la forme de l'échangeabilité* contre les autres produits du travail. Il possède *une forme immédiatement sociale* dans la mesure où sa propre forme corporelle ou naturelle est *en même temps* la forme de son échangeabilité contre l'autre marchandise, c'est-à-dire *compte comme forme valeur pour cette autre marchandise* » (forme équivalent, monnaie) (Marx 1867b : 133).

dès le départ un caractère social en accord avec le système de la division du travail qui est chaque fois requis dans ces sociétés. *La communauté est présupposée à la production : ce que chacun produit est finalement moins un produit particulier qu'un élément du produit social*. Il va de soi qu'un tel lien entre les producteurs, précédant la production, fait défaut dans la société marchande généralisée qu'est le mode de production capitaliste. C'est la raison pour laquelle le travail privé n'est plus immédiatement social mais doit être validé comme tel : par le biais de l'échange.



Première traduction occidentale du débat autour des thèses de ROUBINE en URSS (1927-29), Berlin, 1975.

La validation des travaux privés passe donc par la transformation des produits du travail en marchandises, et le travail concret particulier doit se transformer, nous dit Marx, en son « contraire », en travail « général », « abstrait ». La signification de ce dernier terme commence à être mieux cernée : le travail général, abstrait, est le travail validé socialement dans un mode de production particulier reposant sur l'échange généralisé des produits

du travail. Il est le travail concret qui s'avère faire partie du système de la division sociale du travail. « Par quel moyen l'individu fait-il la preuve que son travail privé est du travail général et le produit de ce travail un produit social général? », demande Marx dans le texte primitif de la *Contribution* :

Par le *contenu particulier de son travail*, par sa *valeur d'usage particulière*, qui est l'objet d'un besoin d'un autre individu, ce qui amène celui-ci à céder, comme équivalent, son propre produit contre celui-ci [...]. Donc, *sa preuve, c'est que son travail représente une particularité dans la totalité du travail social, un rameau qui la complète de façon particulière. Dès que ce travail possède un contenu déterminé par le complexe social*, – c'est là la détermination matérielle et la condition préalable –, *il est considéré comme travail général*. Quant à la forme du travail général, elle est établie par sa réalité de partie d'une totalité de travaux, de mode d'existence particulier du travail social. (Marx 1858 : 217, n.s.)

Dans ce procès, le rôle de l'échange est essentiel. Il faut que les différents produits soient réputés valeurs, d'abord idéalement, avant l'échange, puis réellement, une fois l'échange effectué. La valeur, le travail abstrait, ne sont donc que des modes sociaux d'existences particulières des produits du travail et des travaux privés dans une société d'échange généralisé. Ils signifient que le produit du travail se réalise comme marchandise et que simultanément le travail privé, concret, qui est à son origine se réalise comme travail social, c'est-à-dire s'insère dans la division sociale du travail correspondant à une structure déterminée des besoins sociaux. L'expression : « travail général, abstrait, substance de la valeur », ne signifie rien de plus.

Cependant, nous sommes bien en peine de mesurer cette valeur, donc de la déterminer, puisqu'elle est une qualité purement sociale qui exprime une exigence issue d'une certaine organisation de la société, qui exprime des rapports sociaux déterminés. C'est pourquoi, pour Marx, cette détermination et cette mesure passent obligatoirement par la monnaie qui apparaît ainsi comme l'incarnation du « travail abstrait », du « temps de travail général » qui ne peut se manifester sous une autre forme.

Il résulte en effet de la définition du travail abstrait, général ou égal, four-

nie ci-dessus, que ce type de travail n'existe pas en tant que tel. Il ne saurait donc fonctionner, ni comme déterminant, ni comme mesure : « le temps de travail général lui-même est une abstraction qui, comme telle, n'existe pas pour les marchandises » (Marx 1859 : 23). Ce temps de travail général « ne peut exister que symboliquement », dans l'échange réel, sous la forme d'une « marchandise particulière qui joue le rôle de monnaie » (Marx 1857-58 : 168). Sous cette forme « toutes les propriétés de la marchandise en tant que [valeur] [...] apparaissent comme un objet distinct d'elle, comme une forme d'existence sociale séparée de l'existence naturelle de la marchandise » (ibid. : 145, n.s.). C'est comme si, précise Marx dans la première édition allemande du *Capital*,

à côté et en dehors des lions, des tigres, des lièvres et de tous les autres animaux réels [...] existait en outre *l'animal*, l'incarnation individuelle de tout le règne animal. Une telle réalité singulière [l'équivalent général], qui contient en soi-même toutes les espèces réellement existantes de la même chose, est une *réalité générale*, comme par exemple animal, Dieu, etc. (Marx 1867a : 73).

Il n'est donc que la monnaie et l'échange pour fournir la sanction sociale aux différents travaux privés et les transformer en « travail abstrait ». De cette manière, le lien entre le travail privé et la division sociale du travail, qui était établi de manière *ex-ante* sur les bases des autres modes de production, est remplacé dans le mode de production capitaliste par le rapport *ex-post* entre le travail privé, le produit de ce travail et la monnaie. En agissant après coup, la monnaie possède en définitive la même fonction que la communauté « planificatrice ». Dans une société de producteurs indépendants, elle *est* cette communauté qui lui fait défaut *a priori*. Les producteurs s'affrontent en qualité de propriétaires, et

n'existent l'un pour l'autre que comme choses de leur relation monétaire, qui fait, pour tous, de leur communauté elle-même quelque chose d'extérieur et partant d'accidentel [...]. N'étant pas subordonnés à une communauté [...], il faut, en face d'eux, sujets indépendants, que celle-ci existe comme quelque chose de matériel, également indépendant, extérieur, fortuit. C'est précisément la condition pour qu'en

tant que personnes privées indépendantes, ils soient impliqués en même temps dans un ensemble social. (Marx 1858 : 217-218)¹²⁷

7. Ainsi s'esquisse une analyse fondamentalement différente des liens qui existent entre le travail, la valeur et les prix (la monnaie). Il s'agit d'en bien évaluer l'incidence sur l'approche traditionnelle et d'en préciser l'inspiration, même si celle-ci n'est pas évidente.

Il apparaît de prime abord que cette approche ne saurait compléter harmonieusement la précédente : elle s'oppose bien plutôt à elle de manière radicale. En un mot, si, dans la première problématique la « monnaie » se perd dans la valeur, dans la seconde la « valeur » se perd dans la monnaie. Il semblerait que l'on doive choisir parmi ces deux concepts celui que l'on juge essentiel à l'analyse, l'autre n'en étant somme toute qu'une simple expression. Le rôle fondamental revient ici à la monnaie comme traduction de la différence spécifique recherchée, comme communauté *ex-post*, indirecte. La valeur n'est définie que par rapport à celle-ci, qu'elle soit anticipée, imaginée avant l'échange, ou bien concrétisée par cet échange.

Mais la déduction de la valeur d'une marchandise par le biais de la quantité de monnaie contre laquelle elle s'échange place du même coup le marché sur le devant de la scène ; le seul moyen de reconnaissance et d'intégration sociales que possède le travail privé est la vente de son produit et ce n'est qu'ainsi qu'il s'insère dans la division sociale du travail correspondant à un système donné des besoins sociaux. Les Classiques reconnaissaient bien que, dans l'analyse du prix effectif d'une marchandise, il était illicite d'écarter l'action de la demande (d'où le problème de la gravitation). Mais dans la mesure où c'est précisément ce prix effectif qui détermine et mesure la valeur, les différents niveaux de l'analyse en termes de prix naturels se trouvent

¹²⁷ « L'enchaînement social, qui naît de la rencontre des individus indépendants, apparaît vis-à-vis d'eux comme une nécessité objective et en même temps comme un lien qui leur est extérieur : c'est cela qui représente précisément leur indépendance ; l'existence en société est certes une nécessité, mais ce n'est qu'un moyen qui apparaît donc aux individus eux-mêmes comme quelque chose d'extérieur et même, dans l'argent, comme un objet tangible. » (Marx 1858 : 217).

à présent télescopés, c'est-à-dire niés.

Deux précisions s'imposent cependant.

1. Il est certain, tout d'abord, que la valeur d'usage et la demande ne sont pas analysées par Marx de manière très approfondie. Il se contente de tout ramener aux « besoins sociaux ». « Dire qu'une marchandise possède une valeur d'usage signifie seulement qu'elle pourvoit à un quelconque besoin social » (Marx 1864-75, I : 200). Les besoins, en eux-mêmes, importent peu : ils sont simplement constatés, et qu'ils « aient pour origine l'estomac ou la fantaisie, leur nature ne change rien à l'affaire » (Marx 1872-75, I : 51). Quant au qualificatif de « sociaux » qui les accompagne, il ne fait que traduire le niveau auquel se place l'analyse, celui de la société toute entière, et le fait que l'importance de ces besoins s'exprime dans la demande solvable qui, elle-même, dépend des revenus, donc de l'organisation sociale. L'analyse demeure, sur ce point, très elliptique.
2. Le raisonnement précédent, ensuite, a été mené au niveau individuel de l'échangiste isolé. Mais il ne s'agissait là que d'un expédient théorique lié au mode particulier de déduction mis en œuvre par Marx. Le problème est repris par la suite, au niveau des masses globales de marchandises produites. Ce qui importe, en définitive, c'est l'adéquation ou la non adéquation de la répartition des différents types de travail concret à la division sociale du travail. « Le besoin social, c'est-à-dire la valeur d'usage à l'échelle sociale, est ici *déterminante* pour fixer les quotas de la totalité du temps de travail social revenant aux diverses sphères de production particulières. Cependant, il s'agit toujours de la même loi, qui se vérifie déjà pour la marchandise isolée : sa valeur d'usage conditionne sa valeur d'échange, et, par conséquent, sa valeur » (Marx 1864-75 : 27).

Quoi qu'il en soit, il n'est à l'évidence plus licite d'écarter d'emblée la valeur d'usage, considérée sous l'angle de la demande, de l'ensemble des facteurs qui concourent à la détermination des rapports d'échange. Il ne saurait

exister de « prix naturel » indépendamment du marché ni, par voie de conséquence, de « prix de marché » qui viendrait graviter autour de ce prix naturel. Les problèmes traditionnels de l'analyse classique se trouvent donc supprimés au moyen de la réfutation implicite de celle-ci.

Une autre question voit également ses termes modifiés : celle du fondement de la valeur. Il ne s'agit plus de ramener la valeur à un facteur unique, une « substance » dont on aurait à identifier l'origine dans le « travail ». Le travail joue bien un rôle essentiel, mais sous l'aspect des liens qui s'établissent entre le « travail privé et le travail social », ce qui déplace le problème de l'identification d'une substance à la caractérisation de la différence spécifique que présente le mode de production capitaliste vis-à-vis des autres formes d'organisation sociale : l'échange généralisé, la régulation sociale indirecte par le marché, au moyen de la monnaie.

Même si, dans mon livre, il n'y avait pas le moindre chapitre sur la 'valeur', l'analyse des rapports réels, que je donne, contiendrait la preuve et la démonstration du rapport de valeur réel. Le bavardage sur la nécessité de démontrer la notion de valeur ne repose que sur une ignorance totale, non seulement de la question dont il s'agit, mais aussi de la méthode scientifique. (Marx, lettre à Kugelmann, 11 juillet 1868)

8. La problématique exposée dans les pages précédentes permet également de résoudre trois problèmes rencontrés au cours des chapitres précédents.

Il suffit tout d'abord de remarquer que le concept même de « travail incorporé » n'a plus de sens dans le schéma proposé, à supposer qu'il en ait jamais eu un. La valeur, le travail abstrait, ne traduisent qu'un mode particulier d'existence des produits du travail et ne désignent que le processus de validation et d'intégration sociales qui lui correspond. La grandeur de valeur d'une marchandise n'exprime que la quantité de monnaie contre laquelle elle s'échange, et il convient d'insister sur le fait que cette quantité de monnaie ne représente pas autre chose qu'elle-même. On aurait tort d'y voir une indication sur une « quantité de travail » qui serait contenue dans la marchandise et qui pourrait être connue de manière indirecte par celle qui se trouverait « incorporée » dans la masse d'équivalent contre laquelle elle s'échange. Un tel



Ludwig FEUERBACH.

raisonnement n'irait pas seulement à l'encontre des déductions précédentes. Il engendrerait un processus de progression à l'infini, car vouloir calculer le temps de travail « abstrait » contenu dans une unité de monnaie constitue une opération de même nature que pour une marchandise quelconque. Ce serait mettre en équation cet équivalent en tant que marchandise avec un autre équivalent qui le remplacerait dans cette fonction de « représentant » de la valeur, du travail abstrait. La solution du problème est donc renvoyée de Ponce à Pilate dans la mesure où le calcul du travail incorporé dans ce dernier équivalent requerrait sa mise en équation avec un autre équivalent, et ainsi de suite. On peut voir là une des origines de l'analyse des « formes de la valeur », de la forme développée notamment, et la cause de son échec. La disparition de la scène du « travail incorporé », et la détermination de la valeur par la monnaie entraînent par ailleurs la suppression du problème de la transformation des valeurs en prix de production : il n'y a en effet plus rien à « transformer ».

Le rôle spécifique joué par la monnaie, induit une autre conséquence notable : cette monnaie ne saurait posséder une valeur qui lui soit propre. Elle ne peut donc être une marchandise. La raison en est simple et découle de nos précédents propos. La monnaie détermine et mesure la valeur. Issue de l'impossibilité même d'une expression directe de cette dernière, elle ne peut en aucun cas être mesurée, ou bien il faudrait nécessairement admettre qu'il existe une exception au principe de l'expression monétaire de la grandeur de valeur. Il s'ensuit que la monnaie ne saurait non plus consister en une marchandise. Elle est une chose éminemment sociale et ne vaut que par sa présence physique, sous une forme que la circulation juge appropriée à ses besoins. Son origine importe peu. Il est possible que l'or et l'argent aient d'abord fonctionné comme monnaie parce qu'ils étaient des marchandises. Mais une fois que la marchandise-monnaie est exclue du monde des marchandises pour faire office d'équivalent général, celle-ci ne revêt pas pour autant le rôle de monnaie-marchandise. L'objet exclu perd son caractère de marchandise (sa valeur) et ne conserve plus que les propriétés liées à sa valeur d'usage (poids,

volume, malléabilité, etc.). L'analogie soulignée par Marx dans *Le Capital* entre la valeur et la pesanteur (Marx 1872-75, I : 70-1) est donc séduisante mais fallacieuse. Marx précise que la différence fondamentale entre la valeur et le poids réside dans le caractère purement social de la première. Il ajoute que l'analogie entre l'évaluation en termes de prix et la pesée réside en ce que l'on trouve, des deux côtés du compte, des marchandises pour la première et des objets pesants pour la seconde, c'est-à-dire des choses de même nature. Mais l'évaluation d'une marchandise à l'aide de la monnaie ressemble plutôt à une pesée que l'on effectuerait grâce à un corps qui n'aurait pas de poids. . .

Enfin, la définition du travail « égal », « en général », et du processus d'abstraction qui lui est associé permet de juger les différentes explications fournies par Marx (cf. ci-dessus, chapitre 5). C'est bien entendu l'interprétation sociologique qu'il faut, à notre avis, retenir. Si le travail abstrait est bien la mesure de la sanction sociale du travail privé et du produit qui lui est associé, les optiques idéaliste et/ou physiologique, indépendamment des difficultés qu'elles engendrent en propre, sont manifestement inadéquates et liées à la démarche naturaliste, physicienne, en termes de « travail incorporé » :

la mesure de la socialité doit être empruntée à la nature des rapports propres à chaque mode de production et non pas à des représentations qui lui sont étrangères. (Marx 1867a : 85)

On saisit également du même coup le « grain de vérité » que contient l'interprétation historico-pratique. L'opération d'insertion du travail privé dans la division sociale du travail aura d'autant plus de chances de se réaliser rapidement à mesure de l'évolution du système des besoins sociaux et de sa déformation dans le temps que la mobilité du travail se produit sans trop de délais : dans cette optique, la déqualification constitue une condition de cette mobilité et une garantie pour une adaptation rapide des branches au volume de main-d'œuvre chaque fois requis.

9. Il nous reste enfin à dégager les racines de cette nouvelle approche, très suggestive, des liens entre travail, valeur et prix (monnaie). La tâche n'est pas très ardue si l'on veut bien se reporter aux propos de Feuerbach (cf.

Feuerbach 1839-1843b) et si l'on se penche de nouveau sur la *Philosophie du droit* de Hegel. Car, finalement, l'optique qui est exprimée ici est tout autant inspirée de Hegel que celle prise en compte au paragraphe 4 ci-dessus, avec cette précision que ce qui était cohérent chez cet auteur (définition spécifique de la substance et problématique en termes de besoins) ne l'est plus chez Marx (contradiction entre les démarches issues des deux premières exigences de son projet). Elle s'inspire de la réélaboration hégélienne de thèmes smithiens liés à la division du travail, de la définition feuerbachienne de l'abstraction et de son modèle de la divinité comme objectivation d'une communauté extérieure et indirecte, comme hypostase, inversion du sujet et du prédicat.

Pour ce qui concerne Hegel, les pages à examiner sont celles qui sont consacrées à la « société civile » dont le premier moment comporte

la médiation du besoin et la satisfaction de l'individu par son travail, ainsi que par le travail et la satisfaction des besoins des autres : le système des besoins. (Hegel 1821 : § 188 : 219)

L'analyse part des besoins subjectifs des hommes. Leur objectivité est formée par leur satisfaction de deux manières différentes : soit « par le moyen des objets extérieurs qui sont également la propriété et le produit d'autres besoins et d'autres volontés », soit « par l'activité et le travail, qui forment la médiation entre les deux côtés » (ibid. : § 189 : 220). Sous cet aspect, l'homme se différencie de l'animal « par la multiplication des besoins et des moyens » de les satisfaire et par la division du travail qui résulte de la division du

besoin concret en des parties et des côtés isolés, qui forment différents besoins particularisés, et par conséquent, plus abstraits. (ibid. : § 190 : 221)

Les besoins abstraits sont donc opposés aux besoins concrets en tant qu'ils sont divisés, morcelés, et que l'activité de travail qui est mise en œuvre pour les satisfaire est également divisée et morcelée et, par là même, abstraite. Le caractère abstrait des besoins et du travail résulte par conséquent chez Hegel du développement de la division du travail et de la satisfaction de plus en plus indirecte des besoins. Chaque producteur ne travaille pas pour satisfaire

ses besoins propres, mais pour ceux de tous les autres producteurs, ce qui est le seul moyen de satisfaire, indirectement, les siens.

Mais l'isolement réciproque dans lequel se trouvent les besoins particuliers et les travaux spécifiques mis en œuvre pour les satisfaire, leur caractère « abstrait », n'est pas définitif. Le fait même que chacun dépend de tous dans l'interdépendance générale des activités implique un élément de réciprocité. Cet élément est tout d'abord potentiel (abstrait), mais il se concrétise lorsque, par le biais de l'échange réel, les produits des travaux particuliers retrouvent les besoins spécifiques, pour la satisfaction desquels ils ont été créés. C'est ainsi que, dans l'échange des marchandises, les activités initiales de travail et les besoins revêtent un « caractère social », et qu'est restitué aux éléments « abstraits » l'aspect « concret » qu'ils avaient perdu.

Les besoins et les moyens deviennent, en tant qu'existence réelle, un être pour autrui : par les besoins et le travail des autres, la satisfaction est soumise à la condition de la réciprocité. L'abstraction qui devient une qualité des besoins et des moyens [...] devient également une détermination du rapport réciproque qu'entretiennent les individus les uns avec les autres. Cette universalité qui prend la forme d'une reconnaissance par autrui, est le moment qui transforme ces besoins et ces moyens, pris dans leur individualité et dans leur abstraction, en besoins, moyens, modalités de la satisfaction qui deviennent concrets, parce qu'ils ont un caractère social. (§ 192 : 222)¹²⁸

Ces analyses une fois rappelées, il n'est pas difficile de voir ce que Marx doit à Hegel et de déterminer les modifications feuerbachiennes et marxiennes apportées à ces emprunts :

1. La problématique liée au travail « abstrait », tout d'abord, se retrouve chez Marx. L'idée de base demeure en effet : celle d'une mise en correspondance de la division du travail avec le « système des besoins »

¹²⁸ Cf. ibid. : 222, addendum au § 192, note 45. « C'est parce que je dois conformer mon comportement à celui des autres que la forme de l'universalité s'introduit. Comme j'obtiens des autres les moyens de satisfaire mes besoins, je me vois obligé d'accepter leur opinion. Inversement, je suis nécessairement amené à procurer aux autres les moyens de leur satisfaction. Une chose appelle l'autre et toutes deux sont liées. C'est ainsi que tout élément particulier devient un élément social. »

auquel n'est ajouté que le qualificatif de « social ».

2. Cette problématique induit, comme chez Hegel, un type bien particulier de sanction sociale : pour être socialement reconnu, un travail donné doit produire un objet utile à d'autres, et ce n'est que dans et par l'échange qu'il se révèle comme tel.
3. Marx inverse cependant la séquence qui, chez Hegel, va des besoins et du travail abstraits à leur caractère concret retrouvé. C'est le travail parcellaire, divisé, et en tant que tel privé, qui est déclaré concret. Son « abstraction » consiste précisément en la validation sociale, par le biais de l'échange, de ses produits qui revêtent pour l'occasion la forme marchande et sont « réputés valeurs ».
4. La problématique est aussi historisée. La question n'est plus liée, chez Marx, au développement de la division du travail social, mais d'une division bien précise : celle qui se produit dans le mode de production marchand.
5. En ce sens, le renversement des qualificatifs « concret » et « abstrait » correspond à la récupération de la définition de l'abstraction par Feuerbach. Si l'on se souvient que, pour cet auteur, « l'essence de l'homme n'est contenue que dans la communauté, dans *l'unité de l'homme avec l'homme* » (Feuerbach 1843 : 262), et qu'abstraire « c'est poser l'essence de [...] l'homme hors de l'homme », nous possédons les éléments pour comprendre ce renversement. Dans le mode de production fondé sur l'échange généralisé, où aucune régulation n'existe *a priori*, la monnaie est la communauté indirecte qui s'impose aux hommes, et qui leur fait face comme un objet séparé et tangible.

QUINZE

Valeur, monnaie, capital : un chemin de croix hégélien

Quand on entend les philosophes parler de la réalité, cela trompe souvent comme quand on lit à la devanture d'un marchand de bric-à-brac : « Ici, on calandre le linge ». Si on venait avec son linge pour faire calandrer, on repartirait bredouille. C'est une enseigne à vendre qui est accrochée là.

SØREN KIERKEGAARD

LA DÉDUCTION PRÉCÉDENTE de la monnaie à partir de l'individualisation de la différence spécifique présentée par le mode de production capitaliste au regard des autres types de société, si elle est nécessaire à la réalisation du projet de Marx, n'est cependant pas satisfaisante. Elle fait bien apparaître, certes, la monnaie comme intimement liée à la propriété privée des moyens de production. Mais elle induit une démarche qui conteste celle en termes de travail incorporé, sur laquelle est fondée l'idée de l'instabilité et du caractère explosif de ce type de société. En outre, la propriété privée des moyens de production ne débouche pas sur le rapport capital-travail et l'impression se dégage d'un ensemble harmonieux formé de producteurs indépendants collaborant au bien-être de tous par le biais de l'échange de leurs produits.

Il reste donc une étape à franchir : montrer en quoi le rapport monétaire



Lucio COLLETTI.

débouche inéluctablement sur le (ou plutôt est équivalent au) rapport capitaliste d'exploitation. C'est l'objet de la troisième démarche que Marx met en œuvre, y compris dans *Le Capital*, et dont nous nous proposons de reconstituer la cohérence. Notre tâche une fois accomplie, nous ne pourrions que constater le caractère insatisfaisant de cette problématique issue de la troisième exigence du projet initial. La tentative grandiose de Marx se révélera alors, globalement, un échec. Nous établirons enfin en quoi cette démarche est la plus ouvertement (et la plus contestablement) hégélienne. Il est en effet possible de repérer les principaux emprunts faits à la *Logique* (et non plus à la *Philosophie du droit*) à partir de 1857 : à l'évidence, des béquilles¹²⁹ sans lesquelles la construction s'effondre.

2. Les points de départ des deux premières approches étant manifestement inadéquats, il convient d'en changer. C'est ce que fait Marx implicitement.

¹²⁹ L'expression est de Colliot-Thélène (1982).

De la déduction précédente, il ne retient que la transformation des produits du travail en marchandises, en gommant son nécessaire aspect monétaire. Puis, par une série de considérations sur le double aspect de la marchandise, il déduit de nouveau la monnaie, puis le capital, et enfin le travail salarié et les différentes formes du capital.

La marchandise est qualifiée d'objet « double », à la fois valeur et valeur d'usage, ou plus précisément (Marx 1859) valeur d'échange et valeur d'usage. Le concept de valeur absolue (Marx 1872-75), en effet, n'est en toute rigueur compatible, comme nous le verrons, qu'avec la première approche. La marchandise est dite « unité immédiate » de ses deux déterminations, et « *contradiction immédiate* » dans la mesure où cette unité est celle de « deux réalités opposées ». Cette simple caractérisation, qui demande à être explicitée, nous met d'emblée en mesure d'établir en quoi ce point de départ contredit ceux des premières démarches. La non adéquation avec la seconde est évidente : on ne saurait sans illogisme rétablir l'antériorité de la valeur et déduire de nouveau la monnaie si le raisonnement présuppose le rôle premier de cette dernière. L'opposition avec la première, bien que plus camouflée, n'en existe pas moins : elle réside dans la reformulation implicite, effectuée par Marx, des termes de valeur et de valeur d'usage. Au sens de la première optique, ces concepts possèdent une signification positive bien déterminée : la valeur est la quantité de travail incorporé, et la valeur d'usage, telle que cette notion apparaît dans la problématique des prix naturels et dans la déduction marxienne de la valeur-substance, n'exprime que l'aspect physique, qualitativement spécifique, concret, du produit du travail : l'objet-marchandise. On ne voit pas en quoi, dès lors, ces aspects sont contradictoires. Afin d'être en mesure de les opposer, Marx leur confère implicitement un sens différent, ce qui lui permet de jouer ensuite sur les mots. Cette signification différente peut être dégagée de l'examen de la « contradiction » inhérente à la marchandise.

Pour affirmer cette contradiction, Marx déclare tout d'abord que les déterminations de la marchandise, sa valeur et sa valeur d'usage, sont incomplètes avant l'échange : elles ne sont que potentielles et demandent à être réalisées. Il

ajoute d'autre part que la contradiction réside précisément en ce que chacune d'entre elles requiert, pour devenir effective, que l'autre le soit auparavant : aucune des deux ne peut donc apparemment le devenir. Nous relevons ici les points essentiels :

1. La marchandise n'est pas immédiatement valeur, elle doit le devenir : « telle qu'elle est de façon immédiate, elle est seulement du temps de travail matérialisé, ayant un contenu particulier, et non du temps de travail *général*. Elle n'est donc *pas* immédiatement valeur d'échange, mais doit d'abord le *devenir*. En premier, elle ne peut être matérialisation du temps de travail général qu'autant qu'elle représente du temps de travail appliqué à un but utile déterminé, donc contenu dans une valeur d'usage. C'était seulement à cette condition matérielle que le temps de travail contenu dans les marchandises était supposé travail général, social ». Par conséquent, la marchandise « ne peut [...] se réaliser comme valeur d'échange qu'en s'affirmant valeur d'usage dans son aliénation » (Marx 1859 : 21).
2. La marchandise n'est pas immédiatement valeur d'usage, elle doit le devenir : elle est « valeur d'usage, froment, toile, diamant, machine, etc., mais en même temps, en tant que marchandise, elle n'est pas valeur d'usage. Si elle était valeur d'usage pour son possesseur, c'est-à-dire un moyen immédiat de satisfaire ses propres besoins, elle ne serait pas marchandise [...]. Pour son possesseur, elle n'est plus valeur d'usage qu'en tant que valeur d'échange. Il faut donc que la marchandise *devienne* valeur d'usage, en premier lieu pour d'autres [...]. Pour *devenir* valeur d'usage, la marchandise doit affronter le besoin particulier, pour lequel elle est objet de satisfaction. Les valeurs d'usage des marchandises *deviennent* donc valeurs d'usage en permutant de façon universelle, en passant des mains où elles sont moyens d'échange dans celles où elles sont objet d'usage. C'est seulement en vertu de cette aliénation universelle des marchandises que le travail qu'elles recèlent devient du travail utile [...]. Pour se réaliser comme valeurs d'usage, il faut donc qu'elles

se réalisent comme valeurs d'échange » (ibid. : 20-21).

3. Conclusion : « Ainsi s'établit [...] un ensemble d'exigences contradictoires, la réalisation de l'une des conditions étant directement liée à la réalisation de son contraire » (ibid. : 22).

3. Il est clair que Marx se prévaut ici d'artifices verbaux et joue sur les significations différentes qu'il accorde aux termes de valeur d'usage. Pour ce qui concerne la valeur, celle-ci peut être du travail incorporé qui, comme tel, n'a rien à voir avec l'échange, donc avec la réalisation préalable de la valeur d'usage. Elle peut être alternativement la sanction sociale du travail privé et n'existe donc pas en soi avant l'échange (elle n'est qu'anticipée) : nous retrouvons là l'opposition entre les deux premières approches. Puisque la valeur qui est mentionnée ici ne saurait logiquement consister en travail incorporé, au sens habituel du terme, car il n'y aurait alors aucune « opposition » avec la valeur d'usage, ni en monnaie anticipée (on ne peut supposer un résultat, la monnaie, pour le « déduire » par la suite), une troisième solution s'offre à nous : la valeur, malgré les ambiguïté de langage qui résultent de la confusion des différentes approches, est le rapport d'échange chaque fois différent que l'échangiste possédant la marchandise en question pense réaliser vis-à-vis de tout autre marchandise contre laquelle il peut la céder. Cette valeur peut alors traduire le concept hégélien de valeur-substance (au sens de la « totalité des particularités ») ou une simple opération potentielle de troc. En toute rigueur, seule l'hypothèse du troc est recevable, la valeur-substance hégélienne n'engendrant avec la valeur d'usage aucune « contradiction ». Il faut donc nous placer du point de vue subjectif de l'échangiste isolé.

Pour ce qui concerne la valeur d'usage, il est clair là aussi que la définition en est implicitement modifiée. Ce n'est qu'en passant de la définition « physique » ou « objective » classique – liée à la problématique des prix naturels et nécessaire à la « déduction » de la première approche – à celle d'un rapport de consommation ou d'utilité qu'une chose est susceptible de fournir à son possesseur immédiat que Marx peut dire, en jouant sur les deux tableaux, que la marchandise est et n'est pas en même temps valeur d'usage. Seule la



Lucio COLLETTI, *Il Marxismo e Hegel* (Bari, Laterza, 1969).

deuxième définition permet d'affirmer que celle-ci n'est véritablement valeur d'usage qu'une fois l'échange effectué. Dès lors, même en tenant compte de ces glissements de sens¹³⁰, la contradiction entre la valeur et la valeur d'usage est purement formelle. Les deux aspects se « réalisent » simultanément.

Marx, cependant, a besoin de cette opposition première et fondamentale. À la manière hégélienne, il en fait le principe d'un mouvement dialectique qui engendre les autres concepts de l'analyse tout en la reproduisant chaque fois (et en la « résolvant » chaque fois à un niveau plus élevé) sous une forme développée. La solution de toute contradiction, lit-on dans *Le Capital*, n'est que « la forme dans laquelle elle peut se mouvoir ». C'est ce qu'il faut préciser maintenant.

4. La prétendue contradiction entre la valeur et la valeur d'usage engendre un processus de renvoi à l'infini de deux qualités, la réalisation de l'une supposant celle de l'autre. Ce mouvement d'alternance sans fin entre deux déterminations qualitatives d'un concept, – que nous retrouverons aussi par la suite sous la forme d'une progression tout aussi infinie mais quantitative – est un emprunt manifeste à la *Logique* de Hegel. Plus précisément, il s'agit de ce que Hegel appelle la « fausse infinité », le « mauvais infini » ou encore le « devoir être ». Comme Marx en fait systématiquement usage dans sa déduction des catégories, il convient de s'y arrêter pour en saisir la signification.

L'enchaînement des concepts s'effectue, chez Hegel, par le moyen de la dialectique des abstractions indéterminées qui « se réclament » les unes et les autres. C'est ainsi qu'en partant de l'être pur indéterminé l'on passe au néant, puis au devenir, à l'être-là (présence), et ainsi de suite. Le mouvement est

¹³⁰ La reformulation de la signification des termes de valeur et de valeur d'usage est en accord avec ce que dit Hegel dans les *Principes de la philosophie du droit*. « L'usage est cette réalisation de mon besoin par la transformation, la destruction, la consommation de la chose dont la nature dépendante se manifeste par là et qui remplit ainsi sa destination. » (Hegel 1821 : § 59) « Puisque la substance de la chose pour soi, qui est ma propriété, est son extériorité, c'est-à-dire sa non-substantialité – car elle ne constitue, par rapport à moi, aucun but final en soi – puisque cette extériorité se réalise par l'usage ou par l'utilisation que j'en fais, c'est l'usage entier ou l'utilisation de la chose qui constitue la chose dans toute son étendue. » (ibid. : § 61)

engendré par les déterminations conceptuelles elles-même. Chaque concept apparaît comme la synthèse d'une opposition précédente et le point de départ d'une nouvelle contradiction, jusqu'à l'Idée absolue qui marque le terme de la progression.

La relation qui comprend un concept, une unité synthétique, n'est une relation *nécessaire* que pour autant qu'elle n'a pas été trouvée par anticipation, mais se dégage toute seule du mouvement des moments visant à rentrer dans cette unité. (Hegel 1831, I : 64)

Cependant un autre aspect de la dialectique conceptuelle chez Hegel doit être pris en compte. L'enchaînement des concepts ne se fait pas toujours sur ce mode automatique mais bute parfois sur une « limite » : le phénomène du « devoir être ». Apparaît alors un processus de renvoi à l'infini entre deux déterminations qualitatives, ou une progression à l'infini d'une même limite quantitative. Le va-et-vient incessant entre les deux termes d'une contradiction et la progression à l'infini du dépassement de la limite qui se retrouve posée de nouveau par ce dépassement même expriment chacun à leur manière la contradiction de départ sans en constituer la solution « véritable ».

La fausse infinité qualitative peut être illustrée comme il suit. Lorsque l'entendement essaie de concevoir l'infini, il ne l'imagine que comme l'au-delà du fini, et en fait donc un autre fini. Le fini

subsiste à côté de l'infini ; on se trouve ainsi en présence de deux précisions, de deux mondes, d'un monde infini et d'un monde fini, et les rapports qui existent entre eux sont tels que l'infini est seulement la limite du fini, autrement dit, qu'il n'est ainsi lui-même qu'un infini fini. (Hegel 1831, I : 141)

Mais fini et infini sont chacun la négation de l'autre. « Il en résulte que chacun d'eux posant l'autre, aussi bien par lui-même que par sa détermination, les deux sont *inséparables*. Mais cette unité pour ainsi dire cachée dans leur être-autre qualitatif, elle est *intérieure*, elle se trouve à la base de chacun » (ibid. : 143). Le fini ne peut être conçu que par rapport à l'infini. Mais l'infini tel que se le représente l'entendement est lui-même un fini. Apparaît ainsi le processus de passage incessant du fini à l'infini et de ce dernier au premier,

le va-et-vient entre les deux déterminations qualitatives, ou pour reprendre les termes de Hegel, cette « répétition monotone », cette « alternance fastidieuse ».

La fausse infinité quantitative peut-être prise en compte par l'analyse du concept de *quantum*, dans laquelle elle est mentionnée pour la première fois. Le contexte est le suivant : après la déduction du concept de quantité pure vient celle du quantum (quantité précisée). « Le quantum, qu'on peut définir, tout d'abord et d'une façon générale, comme étant quantité précisée et limitée, n'atteint la précision complète que dans le nombre. Le quantum peut être dit *extensif*, lorsque la limite est celle d'une multiplicité existante [le multiple d'une unité] [...] ; il peut également être *intensif* : c'est une quantité ayant une *limite indifférente* qui fait que la précision qu'elle possède lui est en partie immanente et lui vient en partie d'une source extérieure », le degré (Hegel 1831, II : 217).

Qu'il soit défini comme grandeur extensive ou intensive, le quantum « présente donc, en raison de sa qualité, une continuité absolue avec son extériorité, avec son être autre » (ibid. : 245). Le multiple n'est défini qu'en liaison avec les autres multiples différents de lui-même, tout comme le degré.

Aussi ne *peut-il* pas seulement dépasser n'importe quelle grandeur précise et celle-ci ne peut pas seulement être transformée, mais il est postulé qu'elle *doit* se transformer.

Le vingtième renvoie au vingt et unième, le vingt et unième au vingt-deuxième, etc. « La précision d'une grandeur se prolonge ainsi dans son être-autre de façon à n'avoir son être que dans sa continuité avec un autre ; elle n'est pas une limite qui *existe*, mais une limite qui *devient* » (ibid.).

Ainsi se dessine la progression infinie. Le quantum se dépasse lui-même par un mouvement conceptuel immanent, mais la limite qu'il supprime surgit de nouveau devant lui dans la mesure où il ne fait que passer d'un état de multiplicité à un autre, ou bien d'un degré à l'autre, mais sans cesser d'être quantum.

On peut donner le nom de mauvaise (ou fausse) infinité quantitative à cette infinité qui est définie comme l'au-delà du fini. Comme la fausse

infinité qualitative, elle consiste dans l'incessant va-et-vient de l'un des termes de la contradiction permanente à l'autre, de la limite à son non-être et de celui-ci de nouveau à la limite. Dans la progression du quantitatif, ce vers quoi s'effectue la progression n'est certes pas un *autre* abstrait en général, mais un quantum posé comme différent ; mais ce quantum reste, lui aussi, en opposition avec sa négation. Aussi la progression n'est-elle pas une marche en avant, mais une répétition d'une seule et même chose : postulation, suppression, nouvelle postulation, nouvelle suppression, il s'agit d'une impuissance du négatif à empêcher de retenir ce qu'il supprime en raison même de sa suppression, en tant que continu. Il existe entre les deux des rapports tels qu'ils se fuient l'un l'autre ; et tout en se fuyant, ils ne peuvent pas se séparer, mais restent attachés quand même l'un à l'autre. (ibid. : 249)

Comment rétablit-on alors la véritable infinité, c'est-à-dire comment se résout la contradiction dont le phénomène de fausse infinité est l'expression ? Dans le cas de fausse infinité qualitative comme dans celui de la fausse infinité quantitative, la solution est la même. Ces processus « contiennent déjà leur vérité, qu'il ne s'agit plus que d'extraire » (Hegel 1831, I : 145). Cette vérité est un nouveau concept exprimant l'unité des termes de la contradiction.

1. Dans le premier cas, « le va-et-vient constitue la réalisation extérieure du concept ; en lui se trouve posé, mais extérieurement, à l'état de séparation, ce que le concept contient ; il ne reste plus qu'à comparer ces différents moments, et cette comparaison sera de nature à faire ressortir l'unité qui constitue le concept lui-même » (ibid.).
2. Dans le second cas, en envisageant le concept de quantum « à travers ses déterminations abstraites, telles que nous les avons devant nous, nous trouvons qu'il implique la suppression du quantum, mais aussi bien celle de son au-delà, c'est-à-dire aussi bien la négation du quantum que la négation de cette négation. Sa vérité réside dans leur unité, dont ils (le quantum en tant que négation et l'au-delà en tant que négation de la négation) ne sont cependant que des moments. Cette vérité représente la solution de la contradiction dont il (le concept) est l'expression » (Hegel 1831, II : 262).

En somme, la progression à l'infini, qualitative comme quantitative, op-

pose alternativement les déterminations dont la réapparition récurrente démontre l'aspiration à l'unité. Elle est le fait de l'entendement. La raison seule rétablit l'unité véritable :

1. dans le premier cas, l'infini s'étend et englobe le fini qui apparaît comme manifestation éphémère, non valeur, dont la « vérité » réside en dehors de lui-même. La différence entre le fini et l'infini, précise Hegel, tient alors au double sens de chacun. « Le double sens du fini consiste en ce qu'il n'est le fini que *par rapport* à l'infini en présence duquel il se trouve ; et aussi dans ce qu'il est *à la fois* le fini et cet infini en présence duquel il se trouve. L'infini a également un double sens qui consiste en ce qu'il est *un* de ces deux moments (tel est le cas du faux infini) et qu'il est infini qui ne contient lui-même et son autre que comme des moments » (Hegel 1831, I : 151). Seul existe l'infini : « le processus par lequel il se dégrade est de n'être qu'une de ses déterminations par rapport au fini et par là-même, l'un des finis, mais il fait de cette différence d'avec lui-même son affirmation et devient, de ce fait, le *vrai infini* » (ibid.) ;
2. dans le second cas, il faut se souvenir que le concept de quantité pure, dont découle celui de quantum, résulte de la négation de celui de qualité. Le continuel dépassement et rétablissement de lui-même par lui-même opéré par le quantum dans la progression infinie signifie d'autre part sa négation. Cette progression peut alors être interprétée comme la négation de la négation, donc le rétablissement de la qualité au sein de la quantité : la déduction du « rapport quantitatif » (cf. Hegel 1831, II : 263), qui débouchera sur celle de la « mesure » (ibid. : 368-438).

5. Dans l'optique qui nous occupe ici, les principales déductions de Marx sont effectuées sur ce modèle. Pour celle de la monnaie comme pour celle du capital, interviendront chaque fois une alternance qualitative et une progression quantitative.

Reprenons, pour le voir, la contradiction de la marchandise entre la valeur

et la valeur d'usage. Sa solution est dictée par celle de la dialectique du fini et de l'infini. La « forme dans laquelle elle peut se mouvoir » est la scission de la marchandise, la dissociation et l'autonomisation des termes « contradictoires », une acquisition par chacun d'entre eux d'un « double sens » et une dominance de l'un sur l'autre faisant apparaître le nouveau concept dont la « fausse infinité » marque l'absence et réclame la venue. C'est le dédoublement de la marchandise en marchandise et monnaie. Dans la circulation, les marchandises apparaissent comme autant de valeurs d'usage particulières, à la valeur potentielle. Elles font face à la monnaie, « valeur » autonomisée, à la valeur d'usage potentielle. (Marx joue manifestement ici, de nouveau, sur les différents sens accordés aux termes utilisés). La « contradiction » interne à la marchandise s'est extériorisée en opposition entre marchandise et monnaie.

Dans la vente $M - A$ [Marchandise-Argent], de même que dans l'achat $A - M$, deux marchandises s'affrontent, toutes deux unités des deux valeurs d'échange et d'usage, mais, dans la marchandise, sa valeur d'échange n'existe qu'idéalement sous forme de prix, tandis que dans l'or, bien qu'il soit lui-même une valeur d'usage réelle, sa valeur d'usage existe seulement comme support de la valeur d'échange et, partant, seulement comme valeur d'usage formelle ne se rapportant à aucun besoin individuel réel. L'opposition entre valeurs d'usage et d'échange se répartit donc aux deux pôles extrêmes de $M - A$ de telle sorte que la marchandise est valeur d'usage vis-à-vis de l'or, une valeur d'usage qui ne doit réaliser sa valeur d'échange idéale, le prix, que dans l'or, alors que l'or est vis-à-vis de la marchandise valeur d'échange, qui ne matérialise que dans la marchandise sa valeur d'usage formelle. C'est seulement par ce dédoublement de la marchandise en marchandise et en or, par la relation, double encore et contradictoire, dans laquelle chaque terme extrême est idéalement ce que son contraire est réellement et *vice-versa*, c'est donc seulement par la représentation des marchandises comme des contraires polaires doublement opposés que se résolvent les contradictions contenues dans leur procès d'échange. (Marx 1859 : 60-61)

Mais il ne s'agit là que du principe général de la déduction de la monnaie. Marx cherche à le préciser. Nous avons vu que le concept de valeur impliqué dans la « contradiction » de départ suppose en fait un rapport de troc. Dès

lors, le premier échange se fait non pas sur le mode $M - A$ mais $M - M'$ (où M' représente une certaine quantité d'une autre marchandise). Il s'agit de la « forme simple ou accidentelle de la valeur »¹³¹, et c'est à partir d'elle que Marx tente de déduire le concept de monnaie-marchandise, c'est-à-dire de passer logiquement du troc au contraire du troc, à l'échange monétaire, la première forme étant

pour ainsi dire la forme cellulaire ou, comme aurait dit Hegel, *l'en soi de l'argent*. (Marx 1867a : 49n)

La déduction est nécessaire, faute de quoi il surgirait une opposition, bien réelle cette fois, entre une « contradiction » initiale qui impliquerait conceptuellement la présence de la monnaie mais ne se résoudrait qu'en une opération de troc. Nous connaissons la solution proposée par Marx dans l'analyse des « formes de la valeur ». Dans la forme simple, la marchandise cédée n'exprime sa valeur que par rapport à une seule autre marchandise. Elle est ensuite mise en équation avec des quantités diverses de toutes les autres marchandises qui en forment de la sorte autant d'« équivalents » particuliers. Mais toute tentative effectuée pour dépasser un équivalent particulier en égalisant successivement la marchandise à certaines quantités de toutes les autres, dans un mouvement de fausse infinité quantitative, s'avère vaine : la barrière est rétablie aussitôt levée¹³². Le passage à l'équivalent général est alors opéré par Marx au moyen du renversement de la série des équivalents particuliers. Par suite, la première marchandise forme l'équivalent unique de

¹³¹ « L'opposition interne entre valeur d'usage et valeur, opposition qui reste cachée dans la marchandise, est ainsi représentée par une opposition externe, c'est-à-dire par le rapport de deux marchandises, rapport dans lequel l'une des marchandises, celle *dont* la valeur doit être exprimée, ne compte immédiatement que comme valeur d'usage, tandis que l'autre, celle *dans laquelle* la valeur doit être exprimée, ne compte immédiatement que comme valeur d'échange. La forme valeur simple d'une marchandise est ainsi la forme phénoménale simple de l'opposition qui existe dans cette marchandise entre valeur d'usage et valeur. » (Marx 1890 : 204)

¹³² Dans la forme totale ou développée, « l'expression relative de valeur est inachevée parce que la série de ses termes n'est jamais close [...]. Comme la forme naturelle de chaque espèce de marchandise fournit ici une forme équivalent particulière à côté d'autres en nombre infini, il n'existe en général que des formes fragmentaires dont chacune exclut l'autre. » (Marx 1872-75, I : 77)

toutes les autres : elle est monnaie. La valeur, assure Marx, trouve enfin une expression unitaire et générale qui « répond à son concept » (Marx 1859 : 97 ; 1867a : 89).

Il est clair cependant que ce procédé ne tient son apparente cohérence que de nouveaux emprunts hégéliens. Si l'on est d'avis que, dans la monnaie, la valeur correspond enfin à son concept, cela ne peut signifier que la réalisation progressive de sa nature qui se trouve ainsi présupposée à l'analyse : la déduction n'est alors qu'une feinte¹³³. Il est clair également que le passage du troc généralisé à l'échange monétaire pose un problème que seul le recours à la solution dictée par le mauvais infini quantitatif vient résoudre de manière purement formelle. En effet, le troc ne saurait servir de point de départ pour une genèse théorique de la monnaie. La longue énumération de la liste des équivalents particuliers est faite du point de vue subjectif du possesseur de la première marchandise. Le renversement de la série n'exprime que le vœu de ce possesseur de voir sa marchandise universellement acceptée contre toutes les autres. Chaque échangiste exprimant le même désir, aucune marchandise en particulier ne peut devenir équivalent général si toutes doivent l'être simultanément. Si tous les échangistes tiennent le même raisonnement et inversent leurs séries développées d'équivalents, le processus ne peut alors mener qu'à une situation finale identique à la situation initiale. C'est d'ailleurs ce que Marx reconnaît lui-même.

Chaque possesseur de marchandise ne veut l'aliéner que contre une autre dont la valeur utile satisfait son besoin. En ce sens, l'échange n'est pour lui qu'une affaire individuelle. En outre, il veut réaliser sa marchandise comme valeur dans n'importe quelle marchandise de même valeur qui lui plaise, sans s'inquiéter si sa propre marchandise a pour le possesseur de l'autre une valeur utile ou non [...]. Considé-

¹³³ On peut noter ce passage de Hegel (1821 : § 63, addendum) qui a inspiré Marx dans sa démarche relative aux « formes de la valeur » : « Si l'on considère le concept de valeur », affirme Hegel, « on s'aperçoit que la chose elle-même n'est qu'un signe, qu'elle ne vaut pas pour elle-même, mais uniquement par la valeur qu'elle représente [...]. La valeur d'une chose peut être, en fonction du besoin, de nature très diverse ; mais si l'on ne veut pas exprimer le caractère spécifique, mais seulement le caractère abstrait de la valeur, c'est l'argent qui remplira ce rôle. » (ibid. : 117, note 47)

rons la chose de plus près : pour chaque possesseur de marchandises, toute marchandise étrangère est un équivalent particulier de la sienne ; sa marchandise est, par conséquent, l'équivalent général de toutes les autres. Mais comme tous les échangistes se trouvent dans le même cas, aucune marchandise n'est équivalent général, et la valeur relative des marchandises ne possède aucune forme générale sous laquelle elles puissent être comparées comme quantités de valeur. (Marx 1872-75, I : 96-97)

C'est pourquoi la solution de Marx, qui là encore calque celle de Hegel, n'est qu'un faux semblant. Ce qu'exprime la progression infinie quantitative, c'est que l'expression de la valeur, son caractère général, infini, consiste dans la faculté de s'incarner dans toutes les marchandises qui n'apparaissent alors que comme autant de ses manifestations. C'est la raison pour laquelle le premier terme de la série, qui exprime successivement sa valeur dans le corps de toutes les marchandises, symbolise le côté infini de la valeur qu'exprime la progression et reçoit par là même qualité nouvelle exigée par cette progression, « l'au-delà cherché, mais jamais atteint » (Hegel). Le premier terme niait en quelque sorte sa valeur qui apparaissait sous la forme d'un autre terme spécifique, et il ne valait plus que comme valeur d'usage. La fuite à l'infini signifie la négation de cette première négation, donc le rétablissement de la valeur en tant que telle dans cette première valeur d'usage et l'apparition des autres marchandises qui exprimaient alternativement la valeur, comme de simples valeurs d'usages dans lesquelles s'incarne la valeur de la première. Là réside la signification de l'inversion des termes de la série.

Il est enfin possible de mettre au jour l'une des raisons de l'insistance de Marx sur le concept de monnaie-marchandise. Cette qualité de la monnaie résulte entre autre de la déduction dialectique des concepts. La monnaie est issue de la contradiction qui existe entre les deux déterminations de la marchandise. Elle doit donc représenter l'une des deux déterminations en présence *et* l'unité de ces deux déterminations. Elle doit donc aussi être marchandise.

6. Nous voyons à présent en quoi Marx pense avoir produit la genèse théo-

rique de la monnaie et en quoi une relecture de la *Logique* de Hegel a pu lui être précieuse à cette fin. Le rapport capital-travail est alors déduit par lui à partir de la monnaie, sur le même mode logique. Le dédoublement de la marchandise en marchandise et monnaie crée une situation nouvelle dans laquelle les deux déterminations qualitatives autonomisées vont « rechercher » une nouvelle unité. A ce premier élément impulseur de « mouvement », il convient d'en ajouter un second qui n'en est d'ailleurs qu'une expression : la « contradiction » initiale réapparaît sous la forme d'une opposition entre les deux déterminations (quantitative et qualitative) du concept de monnaie.

Nous négligeons ici l'analyse, au demeurant traditionnelle, des fonctions de la monnaie et des quelques figures dialectiques qu'elle engendre¹³⁴. Pour suivre les lignes de force de la pensée de Marx, par contre, il nous incombe de préciser le concept de « circulation simple » afin de mieux saisir les liens « conflictuels » qui l'opposent à la monnaie.

7. Dans son sens le plus général, la circulation se réfère au marché, l'un des lieux où se forme la cohérence de la production sociale. Elle est le procès par lequel l'interdépendance sociale des producteurs s'impose à l'indépendance de leur production individuelle. Les entrelacs des innombrables actions individuelles d'échange qui s'y déroulent la font apparaître comme un lien objectif issu de manière spontanée de la nature, une entité qui domine et finalise les initiatives individuelles au lieu d'en résulter (cf. par exemple Marx 1857-58 : 196-197). La circulation simple est celle des marchandises dans le cycle $M - A - M$. Elle est le procès où se reforme une unité provisoire entre les deux déterminations de la marchandise¹³⁵.

La circulation simple est, d'une part, l'échange de marchandises qui

¹³⁴ La troisième fonction de la monnaie, notamment, apparaît comme l'« unité » des deux premières. On trouve également, à propos de l'usure des pièces de monnaie, une autre application de la « fausse infinité ».

¹³⁵ « La circulation ne représente que le procès formel au cours duquel sont conciliés les deux éléments qui coïncident immédiatement et sont immédiatement disjoints dans la marchandise et dont elle constitue l'unité – la valeur d'usage et la valeur d'échange. » (Marx 1858 : 227)

existent et simplement la médiation de ces extrêmes qui se situent au-delà d'elle, et lui sont antérieurs. Toute l'opération se limite aux actes d'échange et au fait de poser les *déterminations formelles*, que la marchandise parcourt en tant qu'unité de la valeur d'échange et de la valeur d'usage. La marchandise était posée au préalable comme unité-là ou encore n'importe quel produit précis n'était *marchandise* qu'en tant qu'unité immédiate de ces deux déterminations. Sous cette forme : unité de ces deux déterminations, marchandise, elle n'existe pas réellement quand elle est immobile (fixe), mais seulement dans le mouvement social de la circulation où les deux déterminations de la marchandise – valeur d'usage et valeur d'échange – se distribuent à des pôles différents [...]. Le dédoublement et l'alternance de la marchandise dans ces deux déterminations : marchandise et argent est le contenu principal de la circulation. (ibid. : 231)

L'unité retrouvée est unité du mouvement, dans le mouvement. Mais c'est précisément ce qui fait que cette unité n'est pas définitive. La difficulté peut être saisie si l'on examine la monnaie dans ce processus, et les liens qu'elle possède avec la circulation : négatifs et positifs.

8. La monnaie entretient tout d'abord des liens *négatifs* avec la circulation simple chaque fois qu'elle est mise en réserve et ne sert plus comme moyen d'échange. En d'autres termes : chaque fois qu'elle devient monnaie proprement dite, réserve des valeurs, car lorsqu'elle intervient sous ses deux premières fonctions de mesure des valeurs et de numéraire,

la formule $M - A - M$ [...] n'apparaît [...] que comme la forme médiatisée du troc, sans que rien ne soit modifié ni dans sa base ni dans son contenu. (Marx 1858 : 235)

Le point essentiel est de voir qu'outre ce que Marx appelle la formation de « numéraire latent » – dû à une interruption momentanée de la circulation de l'argent en raison des besoins techniques de la circulation elle-même (Marx 1859 : 91) – l'immobilisation de la monnaie en trésor et son accumulation est inscrite dans sa nature même : dans la « contradiction » qui existe entre son aspect qualitatif infini et son aspect quantitatif borné¹³⁶. D'un côté, en

¹³⁶ « Considéré au point de vue de la qualité ou de la forme, comme représentant uni-



Helmut REICHELT, *Zur logischen Struktur des Kapitalbegriff bei Karl Marx*, 1970.

effet, la monnaie est immédiatement échangeable contre chaque bien, potentiellement contre tous les biens, et possède par là un pouvoir illimité. Mais, de l'autre, elle est toujours une somme d'argent quantitativement spécifiée, et donc par là-même son pouvoir qualitatif illimité se trouve nécessairement limité. Cette opposition entre les deux déterminations de la monnaie induit son accumulation qui, dans le cadre de la circulation simple, ne peut être que

versel de la richesse matérielle, l'argent est sans limite parce qu'il est immédiatement transformable en toute sorte de marchandise. Mais chaque somme d'argent réelle a sa limite quantitative et n'a donc qu'une puissance d'achat restreinte. Cette contradiction entre la quantité toujours définie et la qualité de puissance infinie de l'argent ramène sans cesse le thésauriseur au travail de Sisyphe. » (Marx 1872-75, I : 138)

thésaurisation : sa quantité est sans cesse accrue dans une tentative désespérée de dépasser sa limite quantitative et de réaliser sa qualité.

Trois remarques s'imposent à cet égard :

1. Le trésor conserve des liens, même négatifs, avec la circulation. L'argent est retiré de celle-ci mais cette dernière « lui est garant qu'il continuera toujours à fonctionner efficacement comme valeur d'échange » (Marx 1859 : 93) dans la mesure où il peut à tout moment se convertir en une quantité de n'importe quelle marchandise.
2. L'accumulation de monnaie, que l'on peut symboliser par $A - A'$, où A' est une somme supérieure à A , transforme pour le thésauriseur le cycle formel de la circulation des marchandises. De $M - A - M$, le cycle devient une répétition continue de l'acte $M - A$, et finalement $A - M - A$, formule dans laquelle le premier symbole A désigne le but, anticipé, du processus de production et d'échange : « pour le vendeur, la marchandise n'est que prix, elle ne vaut que pour l'argent qu'elle doit lui rapporter et il ne jette dans la circulation cet argent sous cette forme périssable que pour l'en retirer sous sa forme éternelle. C'était la valeur d'échange, donc de l'argent, qui était en réalité la condition préalable de la circulation, et de même son existence adéquate et son accroissement apparaissent comme le résultat de la circulation ; pour autant que celle-ci a pour aboutissement l'accumulation d'argent » (Marx 1858 : 238).
3. Le mouvement de thésaurisation engendre enfin un mouvement de progression infinie quantitative, qui, comme tel, ne trouve pas de solution au sein de la circulation simple. « La limite quantitative de la valeur d'échange contredit sa généralité qualitative et le thésauriseur ressent cette limite comme une barrière qui, en fait, se convertit en même temps en une barrière qualitative, ou qui ne fait du trésor que le représentant borné de la richesse matérielle [...]. Le mouvement de la valeur d'échange, comme valeur d'échange ayant un caractère automatique, ne peut être en général que le mouvement d'outrepasser sa limite quantitative. Mais en même temps qu'est franchie une limite

quantitative du trésor se crée une autre barrière, qu'il faut supprimer à son tour. Ce n'est pas telle limite déterminée du trésor qui apparaît comme barrière, mais toute limite de celui-ci. La thésaurisation n'a donc pas de limite immanente, pas de mesure en soi, c'est un procès sans fin, qui trouve dans chacun de ses résultats un motif de recommencement. Si on n'augmente le trésor qu'en le conservant, on ne le conserve qu'en l'augmentant » (Marx 1859 : 96-97). Ainsi, l'accumulation d'argent sous forme de thésaurisation aboutit en fait au maintien de cet argent hors de la circulation et se révèle aussi absurde que l'accumulation de la première valeur d'usage venue. L'enrichissement est alors synonyme d'appauvrissement. Le contenu périssable est sacrifié à la forme impérissable. Le mouvement de la valeur et de la monnaie pousse à cette accumulation. Mais celle-ci, dans le cadre de la circulation simple, constitue la négation même de l'autonomie de la valeur et de la nature de la monnaie.

9. Pour résoudre la question soulevée par cette contradiction, il faut nous tourner vers les liens *positifs* que peut entretenir la monnaie vis-à-vis de la circulation. Il suffit pour cela de considérer les échanges $M - A$ ou $A - M$, et la « contradiction » dégagée entre les différents aspects de la monnaie nous apparaîtra sous un autre éclairage. Dans ces échanges, deux caractéristiques peuvent être notées :

1. Tout d'abord, le fait que la circulation simple, « considérée en elle-même », n'est que « *la médiation de deux extrêmes posés au préalable* » (Marx 1858 : 228). Autrement dit, le procès de production des marchandises est présupposé, non intégré, alors que finalement tout repose sur lui¹³⁷. « En tant que totalité de la médiation, procès total, il faut

¹³⁷ « La répétition du procès des deux éléments, argent et marchandise, ne résulte pas des conditions de la circulation même. L'opération ne peut pas se rallumer d'elle-même – aussi la circulation ne porte-t-elle pas en elle le principe de son propre renouvellement. Elle part d'éléments qu'on suppose au préalable et non posés par elle. Il faut que des marchandises y soient toujours jetées à nouveau du dehors, comme on alimente le feu en combustible. Sinon, elle s'éteint dans l'indifférence. » (Marx 1858 : 228)

donc qu'elle [la circulation] soit elle-même médiatisée. *Aussi son existence immédiate est-elle pure apparence. Elle est le phénomène d'un procès qui se déroule derrière son dos* » (ibid.). La circulation doit être ramenée à son fondement. Mais, comme totalité organique avec celui-ci, elle change alors de nature.

2. Ensuite, l'idée selon laquelle l'unité retrouvée entre A et M dans la circulation n'est que toute provisoire : les déterminations autonomisées de la marchandise se croisent plutôt qu'elles ne se rejoignent, et l'échange ne provoque que leur permutation. « Par l'acte simple de l'échange, chacun des deux équivalents ne peut que voir sa détermination se perdre par rapport à l'autre, dès qu'il se réalise en lui. Aucun des deux ne peut conserver une de ces déterminations en se muant en l'autre » (ibid.). L'unité exigerait que l'échange ne provoquât point la perte de l'une des déterminations mais leur union ; que les deux aspects se maintinssent dans le mouvement même de la circulation. Au lieu de cela, nous sommes en présence, non seulement de l'alternance fastidieuse des deux déterminations sur le plan formel (fausse infinité qualitative) ; mais sur le plan réel, d'une perte chaque fois définitive d'une détermination (la valeur) lors de l'échange $A - M$ (achat dont le but est la consommation de la valeur d'usage).

10. Les deux problèmes vont trouver une solution simultanée, toujours sur le mode de la dialectique hégélienne. Il faut que, d'une manière ou d'une autre, la valeur se conserve en tant que telle dans la circulation, sous quelque forme que ce soit : marchandise ou argent. Et non seulement se conserve, mais s'accroisse, dans la mesure où l'accroissement quantitatif est « le seul procès que la valeur puisse décrire en tant que telle » (Marx 1858 : 241).

Entrant dans la circulation dans une détermination, l'argent ne doit pas se perdre dans l'autre : donc, quand il existe comme marchandise, il doit rester argent et, quand il est argent, n'exister que comme forme transitoire de la marchandise ; quand il existe sous forme de marchandise, il ne doit pas cesser d'être valeur d'échange ; quand il existe sous

forme d'argent, il ne doit pas cesser d'avoir en perspective la valeur d'usage. (ibid. : 239)

La valeur, par conséquent, doit se conserver et s'accroître à travers les métamorphoses de la marchandise, ce qui implique, si l'on veut que celles-ci ne soient pas uniquement formelles, que l'on aille au-delà du procès de circulation simple. Ce dernier doit apparaître comme médiatisé, posé par un autre procès dont il ne constituerait qu'un des moments : le procès de production. Le changement de forme de la marchandise et de l'argent ne doit pas rester purement formel, précise Marx, car le problème se reposerait dans les mêmes termes, à l'infini. « [II] faut que la valeur d'échange soit échangée réellement contre de la valeur d'usage et que la marchandise soit consommée comme valeur d'usage, tout en demeurant valeur d'échange dans cette consommation ; ou encore, il faut que sa disparition disparaisse et ne soit que le moyen de faire naître une valeur d'échange plus grande – qu'elle serve à reproduire et à produire de la valeur d'échange ; bref, il faut que ce soit une *consommation productive*, c'est-à-dire une consommation par le travail pour matérialiser le travail, créer de la valeur d'échange. Produire de la valeur d'échange, ce ne peut signifier, d'une façon générale, que produire une plus grande valeur d'échange, la multiplier » (ibid. : 241). D'un mouvement qui ne faisait que médiatiser des valeurs sans les poser, dont on avait présupposé l'existence, on passe alors au propre mouvement de valeur, qui se produit et se reproduit :

à considérer la circulation dans son ensemble, on voit que la même valeur d'échange, la valeur d'échange en tant que sujet, se pose une fois comme marchandise, la fois suivante comme argent, et que le mouvement consiste précisément en ce qu'elle se pose dans cette double détermination et se maintient dans chacune d'elles comme dans son contraire : dans la marchandise comme argent, dans l'argent comme marchandise. (ibid. : 242)

Le processus de progression à l'infini entre les déterminations de la monnaie en tant que telle, qui nous est apparu sous sa forme quantitative dans le mouvement de thésaurisation, se montre à présent sous sa forme qualitative. Comme dans le dédoublement de la marchandise en marchandise et monnaie,

l'un des deux termes prend le dessus sur l'autre et l'englobe. La valeur, comme procès $A - M - A'$, est à la fois la monnaie et la marchandise. Elle conserve sa détermination essentielle sous l'une et l'autre forme, tout en apparaissant également comme l'un des deux termes : A .

Cette autonomie de la monnaie en tant que procès, c'est le capital (cf. ibid. : 245). Monnaie et marchandise, valeur et valeur d'usage, sont à présent médiatisés par le capital, dont ils forment à la fois la condition et le résultat perpétuels (ibid. : 246).

L'immortalité à laquelle tend l'argent en prenant une attitude négative vis-à-vis de la circulation (en s'en retirant), le capital y parvient, qui se conserve précisément en s'abandonnant à la circulation. Valeur d'échange supposant la circulation, en même temps qu'elle est sa condition préalable et qu'elle s'y conserve, le capital adopte alternativement la forme des deux éléments que recèle la circulation simple, mais, à la différence de ce qui se produit dans celle-ci, il ne se borne pas à passer d'une forme dans l'autre : au contraire, *dans chacune des deux déterminations il est en même temps la relation, le rapport avec la forme exposée*. (ibid.)

L'enrichissement n'est plus nécessairement synonyme d'appauvrissement, le contenu périssable n'est plus systématiquement sacrifié à la forme impérissable : dans le procès du capital, l'accumulation est également croissance de la richesse matérielle.

11. Le concept de capital a donc été déduit dialectiquement du concept de monnaie, et celui-ci de la marchandise. Il reste à en retirer le travail salarié et les différentes formes du capital. Le procédé de Marx diffère ici un peu de celui utilisé dans les déductions précédentes. Il s'agit surtout de la mise en œuvre d'une dialectique conceptuelle habituelle, d'un gigantesque jeu de mots pourrait-on dire, sans que le processus de la fausse infinité (qualitative comme quantitative) intervienne de nouveau. En cela, *Le Capital* se rapproche de la *Logique*¹³⁸.

¹³⁸ Au niveau le plus immédiat, les deux constructions nous apparaissent sous la forme d'une progression théorique en trois parties. La doctrine de l'Être, la doctrine de l'Essence

12. Si le capital, comme il vient d'être établi, est la valeur promue à l'autonomie, il est nécessaire de préciser la nature de l'entité par rapport à laquelle cette autonomie devient effective. Sur ce point, la réponse de Marx est formulée en deux temps. Le Capital est tout d'abord du « travail matérialisé » : il ne peut donc être autonome que par rapport à du travail *non* matérialisé. Il est en outre valeur d'échange par excellence et il doit faire face, comme sujet et à ce titre, à la valeur d'usage par excellence. Nous retrouvons là l'opposition conceptuelle que Marx avait cru déceler au début de son analyse. La valeur d'usage par excellence est le travail vivant que le capital se soumet : le travail salarié. Ce qui constitue un autre type de lien entre le travail et la valeur.

1. L'argent comme capital, écrit Marx, « est maintenant du *travail matérialisé*, qu'il possède la forme d'argent ou de marchandise particulière. Face au capital, il n'y a pas un mode d'existence objectif du travail, mais chacun d'eux apparaît comme son mode d'existence possible, qu'il pourrait adopter par simple changement de forme en passant de la forme monétaire à la forme marchandise. La seule chose qui s'oppose au *travail matérialisé*, c'est le travail *non objectif* ; au travail *objectivé* s'oppose

et celle du Concept pour la *Logique*. La théorie de la valeur, de la monnaie et celle du capital pour *Le Capital*. Chaque fois, le raisonnement se déploie en cercles (cf. ci-dessous).

À un niveau moins immédiat, l'analogie entre les deux constructions est encore plus nette. L'articulation entre les deux premières parties du *Capital* (valeur et monnaie) et les deux dernières (monnaie et capital) fait intervenir le phénomène de fausse infinité. Si chez Hegel ce procédé ne se trouve pas aussi localisé, un parallèle peut néanmoins être tracé : chez Marx comme chez Hegel, la troisième partie du système (respectivement : capital et Concept) ne fait plus intervenir ce procédé dialectique mis en œuvre dans les deux premières. Le capital marxien comme le Concept hégélien ne se transforme plus, ne se perd plus dans une autre notion englobante, mais se « déploie », s'« autodifférencie ». Le capital revêt alors ses différentes formes tout en restant « capital en général ». Quant au Concept, l'acte par lequel il progresse « ne consiste plus pour lui à passer ni à paraître dans un aliud, mais c'est un *développement*, étant donné que le différent est posé en même temps de façon immédiate comme l'identique avec les autres différents et avec le tout, et que la détermination est comme un être libre du concept total. » (Hegel, 1830, § 161)

Enfin, l'analogie vaut également pour les deux premières parties du système, mais sur un autre plan. « *L'avoir*, en tant que relation, prend la place de *l'être* » affirme Hegel à propos du passage de l'Être à l'Essence. Marx remarque de manière analogue le passage de la valeur à la monnaie : « La marchandise *est* valeur, elle *a* un prix. »

le travail *subjectif*. Ou encore, au travail passé (dans le temps), mais qui existe dans l'espace, s'oppose le travail vivant qui existe temporellement. Le travail *non objectif* (et qui n'est donc pas encore matérialisé) existant temporellement, ne peut exister que sous la forme de *capacité*, de possibilité, de faculté, de *capacité de travail* du sujet vivant. Au capital, travail matérialisé autonome conservant son caractère de capital, ne peut s'opposer que la puissance de travail vivante elle-même et ainsi le seul échange qui puisse transformer de l'argent en capital est celui qu'effectue le possesseur du capital avec le possesseur de la puissance de travail, c'est-à-dire l'ouvrier » (1858 : 250). Comme on le voit, il s'agit bien ici de la mise en œuvre d'une dialectique des déterminations du concept de travail (par ailleurs non défini) et ce n'est que par ce glissement de langage que Marx peut introduire la vente de la force de travail comme le seul élément permettant de transformer la monnaie en capital.

2. La « contradiction » entre la valeur et la valeur d'usage, qui est le principe de toute déduction, se retrouve de nouveau sous la forme développée de l'opposition entre le capital et le travail salarié. « Dans la relation entre le capital et le travail, la valeur d'échange et la valeur d'usage sont mises en rapport ; un côté (le capital) se tient face à l'autre comme *valeur d'échange*, et l'autre (le travail) se tient face au capital comme valeur d'usage » (Marx 1857-58 : 267-268). Bien sûr, le capital consiste aussi en valeurs d'usage, et la force de travail possède aussi une valeur. Mais l'achat de la marchandise « force de travail » par le capital est un moyen pour lui d'acquérir en réalité de la valeur, et la vente par l'ouvrier de sa force de travail est un moyen pour lui d'acquérir des valeurs d'usage. Aussi longtemps donc que subsistera le rapport capital/travail, chaque terme de ce rapport apparaîtra comme rivié à sa sphère propre, n'en sortant que pour mieux s'y maintenir : la valeur pour le capital, la valeur d'usage pour le travail. Le travail salarié est donc bien l'élément en regard duquel s'autonomise la valeur

comme capital. « La valeur d'échange en tant que telle ne peut, somme toute, devenir autonome qu'en s'opposant à la valeur d'usage, qui lui fait face en cette qualité » (Marx 1858 : 250).

13. L'exposé de la démarche dialectique, en conséquence, nous met mieux à même de comprendre ce que Marx doit à Hegel, ainsi que toute une série de remarques et d'annotations diversement interprétées jusqu'ici. Dans ses notes sur Wagner par exemple, Marx affirme que

ce ne sont ni la *valeur*, ni la *valeur d'échange* qui figurent chez moi comme sujets, mais la marchandise. (Marx 1881-82 : 241-242)

L'indication est répétée, sous une autre forme, à propos des *Principes* de Ricardo : il suffit de supposer au départ l'existence des marchandises car « il n'y a rien d'autre à supposer lorsqu'on considère la valeur en soi » (Marx 1862-63, II : 187). Les autres déterminations et catégories de l'analyse doivent être déduites. D'une manière générale, Ricardo « n'a jamais étudié la forme de la médiation » (Marx 1857-58 : 327), et ceci constitue sa principale limite¹³⁹.

Que cette démarche fût nécessaire, cela résulte du projet même tel que nous l'avons rapporté. Qu'elle ait paru strictement complémentaire des deux autres aux yeux de Marx, nous n'oserions l'affirmer. Dans les *Linéaments*, Marx note, comme ne passant, qu'il

sera nécessaire [...] de corriger la présentation idéaliste de la chose, qui la fait apparaître comme s'il ne s'agissait là que de simples déterminations conceptuelles et de la dialectique de ces concepts. (Marx 1857-58 : 151)

Dans la version primitive de la *Contribution*, il remarque que

la forme dialectique de l'exposé n'est juste que lorsqu'elle connaît ses limites (Marx 1858 : 253),

¹³⁹ Marx insiste souvent sur la nécessité d'une « présentation génétique » des concepts (1862-63, III : 500) et sur la déduction des formes. « La forme – la définition particulière du travail en tant que créant de la valeur d'échange [...], Ricardo ne l'analyse pas. Aussi ne comprend-il pas la corrélation entre ce *travail* et *l'argent* ou le fait qu'il doive se représenter sous forme d'argent ». (ibid., II : 183)

formule sibylline s'il en est. Enfin, il faut noter que si l'on retrouve dans les différentes versions du *Capital* des fragments plus ou moins combinés des trois approches, une chose a définitivement disparu : la déduction dialectique du capital et du travail salarié à partir du concept de monnaie. Comme raison de la non publication du manuscrit (1858) dans laquelle elle se trouve le plus clairement exprimé, et qui forme la suite de la *Contribution*, l'auteur avance des motifs de prudence politique¹⁴⁰. On peut cependant penser que le caractère idéaliste de l'affaire ressortait par trop à l'évidence, tombant sous le coup des critiques de 1843-45.

14. Quoi qu'il en soit, le parallèle avec la *Logique* de Hegel continue si l'on poursuit l'analyse dans ses grandes lignes. Celle-ci forme en effet deux cercles théoriques emboîtés. L'analyse du capital, d'une part, nous ramène à notre point de départ : la marchandise, mais celle-ci abandonne sa forme simple primitive et devient « produit du capital » (premier cercle).

La *marchandise*, comme forme élémentaire de la richesse bourgeoise, a été notre point de départ : le présupposé de la formation du capital. D'un autre côté, les marchandises apparaissent à présent comme le *produit du capital*. (Marx 1863-66 : 103)

Le concept de capital, d'autre part, résulte finalement du développement de la forme $A - A'$, de la nécessité de l'autonomisation et de l'accroissement de la valeur au sein de la circulation. La déduction des différentes formes de capital nous amène à ce que Marx appelle la forme la plus fétichisée du capital, le « capital porteur d'intérêt » dont la formule est précisément $A - A'$ (second cercle).

Dans la discussion sur le capital, nous sommes partis de $A - M - A'$, dont $A - A'$ constituait seulement la résultante (la forme $A - A'$ initiale n'étant que le devoir être du mouvement engendrant tout

¹⁴⁰ Cf. la lettre de Marx à Lassalle, 28 mars 1859 : « Tu verras que la première section ne contient pas encore le chapitre principal, le troisième, celui sur le capital. J'ai considéré que c'était mieux ainsi pour des raisons *politiques*, car c'est avec ce chapitre 3 que commence la bataille proprement dite, et il m'a paru opportun de ne pas faire peur de prime abord. » (Marx 1835-59, V : 291) Cf. également les lettres à Engels, 13-15 janvier 1859 et à Weydemeyer, 1er février 1859 (ibid. : 248-9 et 258).

d'abord la thésaurisation). Nous trouvons à présent $A - A'$ comme *sujet*. La forme superficielle et incompréhensible que nous rencontrons et qui a par conséquent constitué le point de départ de notre analyse, est retrouvée comme résultat du procès dans lequel la forme du capital est progressivement toujours plus aliénée et rendue indépendante de sa substance interne. Nous sommes partis de l'argent comme forme métamorphosée de la marchandise. Ce à quoi nous parvenons, c'est à *l'argent comme forme métamorphosée du capital*, tout comme nous nous sommes aperçus que la marchandise est la précondition et le résultat du procès de production du capital. (Marx 1862-63, III : 466-467)

Chaque fois, le point de départ de l'analyse est retrouvé à l'arrivée, mais enrichi de tout un développement qui disparaît en lui et forme ses déterminations nouvelles.

15. La question de la marchandise comme produit du capital, souvent abordée par Marx dans ses manuscrits, peut être brièvement illustrée. « Nous ne sommes plus en présence de la marchandise individuelle, du produit individuel. La marchandise individuelle, le produit individuel, ne se manifeste pas seulement comme produit réel mais comme marchandise, *fraction* à la fois réelle et conceptuelle de la production en tant que tout. Chaque marchandise individuelle représente une fraction déterminée du capital et de la plus-value créée par lui » (ibid. : 112-113). « La marchandise, en tant que *forme universellement nécessaire du produit*, en tant que particularité spécifique au mode de production capitaliste, s'exprime tangiblement dans la production sur grande échelle [...], dans l'unilatéralité et dans le *caractère de masse* du produit. Tout ceci imprime au produit même un caractère social et étroitement lié aux rapports sociaux alors qu'il confère un aspect hasardeux, inessentiel et indifférent à son rapport avec la satisfaction, en tant que valeur d'usage, des besoins des producteurs. Le produit de masse doit être réalisé comme valeur d'échange, et donc parcourir le cycle des métamorphoses de toute marchandise » (Marx 1863-66 : 107). Ce caractère de masse se retrouve dans le passage, au sein de la sphère de production, du travailleur individuel, ou indéterminé, notre point de départ, au « travailleur collectif »,

notre point d'arrivée.

16. Le problème soulevé par les formes du capital requiert par contre quelques précisions préalables concernant les concepts de « capital en général » et de concurrence, eux aussi bâtis sur le mode hégélien de l'abstraction (pour le premier) et de la « ruse de la raison » (pour le second). Car malgré quelques ambiguïtés de langage, les « nombreux capitaux » et la concurrence réelle ne sont pas analysés par Marx : nous demeurons sur le plan de la déduction des catégories¹⁴¹.

Le « capital en général » est tout simplement le concept auquel nous venons d'aboutir. Il ne s'oppose pas aux formes prises en compte à la fin du *Capital* et des *Théories sur la plus-value* mais résume tout d'abord leur « essence » commune dont celles-ci apparaissent comme les développements¹⁴². Mais il est aussi censé être une forme réelle de capital à côté des autres formes particulières, ce que Marx appelle le « capital social », dont on ne voit pas bien cependant la différence d'avec le caractère conceptuel commun présenté par tous les types de capitaux.

Bien que le général ne soit d'un côté qu'une différence spécifique pensée, il est en même temps une forme réelle *particulière* à côté de la forme du particulier et de l'individuel. (Marx 1857-58 : 450)

Ce point, précise Marx, s'il est plus d'ordre logique qu'économique, possède une certaine importance. « Par exemple, a , b , c sont des nombres en tant que tels ; en général ; mais ils sont, encore une fois, des nombres entiers en tant

¹⁴¹ C'est ce que Marx précise à plusieurs reprises dans le livre III du *Capital*. Cf. par exemple Marx 1864-75, III : 208.

¹⁴² « Dans la mesure où nous le considérons ici comme un rapport distinct du rapport de valeur et de monnaie, le capital est le *capital en général*, c'est-à-dire l'incarnation des qualités qui distinguent la valeur comme capital de la valeur comme simple valeur ou monnaie. La valeur, la monnaie, la circulation etc., les prix etc., sont présupposés, comme l'est le travail etc. Mais nous ne nous occupons pas encore d'une forme *particulière* de capital, ni d'un capital *individuel* distinct des autres capitaux individuels etc. Nous assistons au procès de son devenir. Ce procès dialectique de son devenir est seulement l'expression idéale du mouvement réel par lequel le capital parvient à l'existence. Les rapports ultérieurs doivent être considérés comme des développements issus de ce germe. Mais il est nécessaire d'établir la forme spécifique dans laquelle il est posé à un certain point. » (Marx 1857-58 : 310)

qu'ils s'opposent à $\frac{a}{b}$, $\frac{b}{c}$, $\frac{c}{a}$, $\frac{b}{a}$, etc., ces derniers présupposant les premiers comme leurs éléments généraux » (ibid.). La difficulté est la même pour la concurrence qui n'est pas définie par son mode d'action spécifique mais par les résultats auxquels elle *doit* mener. Elle ne peut que « réaliser » les lois du capital car elle *est* « la *nature* interne du *capital*, son caractère essentiel » (ibid. : 414 ; cf. aussi ibid. : 651). Ce concept fait dès lors double emploi avec celui de capital en général.

17. Nous pouvons donc reprendre l'analyse où nous l'avons laissée : au caractère interne d'auto-accroissement de la valeur comme monnaie ($A - A'$) d'où a été déduit le capital, $A - M - A'$. Mais dans la mesure où ce procès implique le travail salarié, la formule devient $A - M - M' - A'$. Le moment $M - M'$ représente le procès de travail et le capital se spécifie comme capital industriel.

Cette formule peut cependant s'écrire : $A - M - M - A'$. Elle exprime alors l'action du capital marchand, c'est-à-dire l'autonomisation, dans la circulation, d'une fraction du capital. Sa finalité consiste à accomplir certaines opérations techniques liées au procès de circulation du capital industriel proprement dit : vente des marchandises (capital commercial) ou encaissements, paiements et comptabilisation effectués pour le compte des capitaux industriels et commerciaux (capital financier).

Dans le cas du capital marchand, le moment $M - M$ représente les marchandises achetées et vendues. Dans celui du capital financier, le cycle se réduit à $A - A'$ dans la mesure où les opérations portent directement sur des sommes d'argent (il ne s'agit pas ici des opérations de crédit). Si dans la formule du capital commercial le procès de production a déjà disparu et l'accroissement de valeur semble dû à l'action du seul capital en tant que tel, l'illusion n'est pas encore parfaite : le commerce des marchandises vient en quelque sorte la relativiser. La formule $A - A'$ du capital financier est déjà plus apte à exprimer la « fétichisation » des catégories, mais là encore entrent en ligne de compte les opérations techniques effectuées par ce type de capital, au sein de

la circulation.

Quel que soit le type de capital considéré, le montant (A) avancé peut par contre être emprunté, en totalité ou pour partie. Ce capital initial est emprunté moyennant le paiement d'un intérêt à un taux donné. La formule du « capital porteur d'intérêt » est alors également $A - A'$, mais là aucune opération d'aucune sorte n'intervient de la part des propriétaires de ce capital-argent entre le moment où celui-ci est avancé et où il lui revient accru. C'est ici, avec cette formule $A - A'$, que se réalise vraiment la « nature interne du capital » : accroissement automatique de la valeur. Le capital porteur d'intérêt n'est plus directement lié ni au procès de production, ni à celui de la circulation.

Le capital semble être la source mystérieuse et créant d'elle-même l'intérêt, son propre accroissement. *L'objet* (argent, marchandise, valeur) simplement comme tel est maintenant déjà du capital et le capital apparaît comme simple objet. Le résultat de tout le procès de reproduction est donc une propriété revenant naturellement à un objet ; c'est l'affaire du propriétaire de l'argent, c'est-à-dire de la marchandise sous sa forme toujours échangeable, de savoir s'il veut le dépenser comme argent ou le louer comme capital. C'est donc dans le capital porteur d'intérêt que ce fétiche automate est clairement dégagé [...]. Le rapport social est achevé sous la forme du rapport d'un objet, l'argent, à lui-même. Au lieu de la véritable conversion d'argent en capital, c'est seulement sa forme vide de contenu que nous voyons ici. (Marx 1864-75, II : 56)

La seconde boucle est bouclée.

SEIZE

Ce baroque chant de sirènes

Partant de l'idéalisme [...], j'en suis arrivé à chercher l'idée dans le réel lui-même. Si les dieux avaient jadis habité au-dessus de la terre, ils en étaient maintenant devenus le centre. J'avais lu des fragments de la philosophie de Hegel, mais je ne trouvais point de charme à ce baroque chant de sirènes. Je voulais une fois encore plonger dans la mer, mais avec le dessein bien arrêté de trouver la nature spirituelle aussi nécessaire, aussi concrète et aussi ferme de contours que la nature physique; de ne plus me livrer à des feintes de joueur, mais de remonter à la lumière du jour la perle des perles.

KARL MARX, 10 novembre 1837

LES REMARQUES que nous avons formulées au cours des développements précédents nous mènent logiquement à conclure à un échec de Marx dans sa tentative de coordonner de manière harmonieuse les trois directions de sa pensée. Chaque démarche est en effet exclusive des deux autres. Il convient cependant, pour achever cette étude, de revenir sur les deux nouveaux liens établis entre le travail et la valeur, respectivement issus des problématiques sociologique et dialectique. Un jugement s'impose à leur sujet.

Nous avons vu comment l'approche dialectique mise en œuvre par Marx repose :

1. sur de constants glissements de sens des concepts utilisés, afin notamment de dégager des oppositions entre les différentes déterminations conceptuelles ;

2. sur l'utilisation du procédé hégélien de « fausse infinité » chaque fois que l'analyse le requiert ;
3. et enfin sur la dialectique conceptuelle habituelle des abstractions indéterminées.

D'où les analogies supplémentaires qui se dégagent entre la construction de Marx et celle de Hegel, les cercles formés par le raisonnement notamment.

Ce sont ces cercles théoriques dont il s'agit à présent de préciser la nature. Ils nous donneront une clé supplémentaire et souligneront bien le fait que, même en l'absence des difficultés rencontrées au cours de l'analyse, le mode de déduction dialectique appliqué à l'économie politique ne saurait produire que le « faux-semblant d'un connaître réel ». Celui-ci ne constitue qu'une mise en forme artificielle de concepts préexistants qu'elle ne peut expliquer. Marx retombe ainsi dans l'empirisme spéculatif qu'à la suite de Feuerbach il avait dénoncé chez Hegel. Malgré ses propos sur la mystification de la *Logique*, il a donc lui-même adhéré par la suite à la logique de la mystification. Aux dires de nombreux commentateurs, les déclarations faites par Marx à partir de 1857 dénoteraient un combat sévère contre Hegel et l'idéalisme en général, fondant une nouvelle méthode scientifique. Si notre analyse est exacte, cette bataille ressemble fort à une guerre picrocholine.

2. Quel est donc le statut de ce cercle théorique ? Puisque le point d'arrivée correspond au point de départ, mais chargé de toutes les déterminations dues à la marche de la démonstration, ce déroulement laisse supposer que chaque catégorie, même la plus simple, présuppose en fait toutes les autres (donc la production capitaliste développée) et que, par conséquent, les dés sont pipés.

Sans doute le dernier moment du développement est toujours la *totalité*, qui interprète en soi les autres moments ; mais comme il constitue lui-même une existence temporelle *déterminée*, et comporte de ce fait le caractère de la particularité, il ne peut intégrer en soi les autres existences indépendantes, et sans les dépouiller aussi de la signification qu'elles ont seulement dans leur liberté absolue. (Feuerbach 1839 : 21)

La *Logique* commence par l'être indéterminé, pur, et aboutit de médiation dialectique en médiation dialectique à l'Idée absolue : « seule l'Idée absolue



Karl MARX en 1836.

est l'Être, seule est la Vie impérissable, la Vérité qui se sait telle, toute Vérité » (Hegel 1831, IV : 549). Nous retrouvons l'être, le point de départ, mais chargé des déterminations du développement qu'il englobe à présent. La médiation, par ce retour, se supprime elle-même, l'être apparaît comme prouvé, fondé, la « science du concept divin ». « C'est ainsi que, dans l'Idée absolue, la Logique a fait retour, elle aussi, à cette unité simple qui est en son commencement ; l'immédiateté pure de l'Être, dans laquelle toute détermination semblait éteinte ou éliminée par l'abstraction, est devenue l'Idée parvenue à l'égalité à elle-même, grâce à la médiatisation, et notamment grâce à la suppression de la médiation » (ibid. : 571-72). De l'être indéterminé nous

sommes parvenus à « l'Être en tant que totalité *concrète*, uniquement intensive ». C'est bien la figure du cercle qui s'impose.

En raison de la méthode que nous venons de décrire, la science se présente comme un *cercle* fermé sur lui-même, la médiation ramenant la fin au commencement, qui constitue la base simple de ce processus. (ibid. : 571)

Ce processus est, de son côté, résumé en ces termes : « C'est ainsi que chaque pas de la *progression* sur le chemin de la détermination, chaque pas par lequel le contenu s'éloigne du commencement indéterminé, marque en même temps un retour à ce commencement, de sorte que ce qui a pu paraître tout d'abord comme deux choses distinctes, la *justification rétroactive du commencement* et la *progression vers de nouvelles déterminations* de celui-ci, n'en font au fond qu'une » (ibid. : 570). En résumé, le raisonnement en cercle induit par la déduction dialectique est tel que le point d'arrivée se révèle être identique au point de départ, mais chargé de toutes les déterminations que lui a conférées un raisonnement qui s'évanouit en lui. Le point de départ, l'immédiat indéterminé, apparaît donc comme posé, donc « justifié », par le point d'arrivée. Dans la marche dialectique, la progression est en même temps un approfondissement, un retour au fondement. Le résultat se mue ainsi en véritable point de départ implicite et s'avère sous-tendre silencieusement toute la déduction.

Qu'est donc ce fameux point de départ, si, comme on peut le lire, « la méthode, qui tourne ainsi dans un cercle, ne peut pas dans son développement dans le temps savoir par anticipation que le commencement comme tel est déjà un dérivé ; étant donné son immédiateté, il suffit de savoir qu'il est généralité simple » (ibid. : 570) ? Hegel répond longuement, indirectement, dans l'Introduction de la *Logique*.

3. Le problème est le suivant : si la progression est une régression, peut-on affirmer que le point de départ n'est qu'un point de départ hypothétique qui ne serait confirmé et validé que par le résultat ?

L'opinion d'après laquelle l'absolument vrai doit être un résultat et,

inversement, un résultat avoir, de son côté, pour prémisses une vérité première et antécédente, mais qui, en tant que première, n'est pas vérité nécessaire objectivement et ne fait pas partie de la connaissance subjective, cette opinion a donné lieu de nos jours à la manière de voir d'après laquelle la philosophie ne pourrait commencer que par une vérité *hypothétique* ou *problématique* [...]. Cette manière de voir implique [...] des considérations d'après lesquelles la progression en philosophie serait plutôt une régression, un voyage ayant pour but de nous prouver que ce par quoi nous avons commencé n'a pas été admis et accepté arbitrairement, mais constitue vraiment en partie la *vérité*, en partie la *vérité première*. (Hegel 1831, I : 59)

La réponse apportée par Hegel est double : il est exact d'affirmer que la progression est plutôt une régression, mais il est inexact de dire que le point de départ est une vérité hypothétique ou problématique.

Dans un premier temps, Hegel accepte l'image d'une régression, mais il la complète de manière décisive en précisant que s'il s'agit d'une régression, c'est d'un retour au fondement véritable dont il est question. « On doit reconnaître que c'est une considération essentielle, et dont le caractère essentiel ressortira davantage à l'intérieur de la Logique, que celle d'après laquelle la progression serait une régression vers ce dont dépend ce qui a servi de commencement et dont celui-ci découle. C'est ainsi que la conscience, partant de l'immédiateté par laquelle elle commence, se trouve ramenée au savoir absolu comme à sa *vérité* la plus intime. C'est du « fondement » que surgit le commencement qui se présente comme l'immédiat. Et ainsi l'esprit absolu, qui se révèle comme la vérité concrète, comme la dernière et la plus haute vérité de tout être, se présente dans toute sa liberté au terme du développement, sous la forme d'un être immédiat, et procède à la création d'un monde qui contient tout ce qui était impliqué dans le développement qui a précédé ce résultat et qui, du fait de ce renversement des rapports avec son commencement, subit une transformation qui le fait apparaître comme dépendant du résultat, comme si celui-ci était son principe. Ce qui importe à la science, ce n'est pas tant que le commencement soit une immédiateté pure, mais le fait que son ensemble représente un circuit fermé où ce qui est premier devient dernier, et *vice-*

versa » (ibid. : 59-60). Nous partons donc du Premier pour aboutir au Dernier comme à son fondement. Dans ce développement, pourtant, rien ne se crée qu'on ne l'y ait mis au départ, donc qui ne soit impliqué par le fondement.

La progression à partir de ce qui constitue le commencement ne doit être considérée que comme une détermination de plus en plus précise de celui-ci, si bien que tout ce qui précède reste au fond de ce qui suit, au lieu de disparaître. La progression ne comporte pas la déduction de quelque chose d'*autre* ou la transformation dans *autre chose* ; et lorsque cette transformation s'opère, elle s'annihile elle-même. (ibid. : 60)

La conséquence de cette marche comme retour au fondement implique donc que le raisonnement fasse figure de cercle et que la connaissance réelle du Premier, comme de toute catégorie intermédiaire par ailleurs, ne soit effective qu'à la fin, une fois le Dernier déterminé. Cette connaissance est donc celle du Dernier puisqu'il est le véritable fondement et elle s'identifie à tout le procès dialectique de la déduction.

Hegel peut alors répondre, dans un second temps, à ceux qui affirment que le Premier n'est qu'un commencement hypothétique, problématique. Puisque le procès dialectique est un retour au fondement véritable, le point de départ se trouve nécessairement posé par ce fondement et n'a donc rien d'arbitraire.

Mais étant donné que le *résultat se présente* comme le fondement absolu, la progression de cette connaissance n'a rien de provisoire, ni de problématique ou d'hypothétique : elle doit être déterminée par la nature même de la chose et du contenu. Ce commencement n'est pas accepté d'une façon arbitraire, ou à titre provisoire ou de simple concession, mais dont c'est seulement la suite qui montrerait qu'on a eu raison de l'accepter comme commencement. (ibid. : 61)

Hegel nous révèle alors incidemment la signification de la méthode. Le fondement ne peut être hypothétique que si l'on ne sait pas où l'on va. S'il ne l'est pas, c'est que nous savons où nous allons. La connaissance du véritable fondement, nous l'avons par avance. Le point de départ est donc posé en connaissance de cause et dans le raisonnement rien ne se crée qu'on ne l'y ait mis car toute sa marche est prédéterminée par le fondement que l'on doit nécessairement obtenir pour résultat. Par conséquent, ou bien nous tombons

dans la métaphysique, ou bien la méthode dialectique ne peut être qu'une méthode d'exposition. Le raisonnement ne crée rien en soi : il retrouve, c'est-à-dire expose. Et cette forme d'exposé est des plus « rigoureuses », en effet, car le raisonnement qui y est exprimé forme en quelque sorte un tout hermétiquement clos que l'on ne peut que nier en bloc, ou, si l'on accepte le point de départ, admettre dans son intégralité. Le raisonnement dialectique n'est donc ni déductif, ni inductif, au sens courant des termes, mais plutôt et simultanément une analyse *et* une synthèse théoriques : analyse, car l'on se meut du point de départ vers son véritable fondement, synthèse, puisque l'on passe successivement par médiation d'une catégorie simple à une autre plus complexe qui la contient (cf. Hegel 1831, IV : 557).

4. Ce caractère de la méthode hégélienne a été mis en évidence par Feuerbach, dans un pamphlet publié en 1839, la *Contribution à la critique de la philosophie de Hegel*. Il n'est pas indifférent de constater que, ici comme précédemment, Marx s'en est fortement inspiré. « Je ne commence tout de même pas à penser », écrit Feuerbach, « à l'instant où je mets par écrit mes pensées. Je connais d'avance le dénouement de mon affaire. Je ne présuppose quelque chose que parce que je sais que ma présupposition se justifiera par elle-même. Le commencement par lequel débute la philosophie de Hegel est-il donc un commencement universel, absolument nécessaire ? *N'est-il pas plutôt un commencement déterminé par le point de vue de la philosophie de Hegel ?* » Si donc le commencement est posé par le point de vue de la philosophie de Hegel, le raisonnement dialectique ne se présente plus que pour ce qu'il est : une exposition et une preuve formelle.

Dans la mesure où le Premier est présupposé par le Dernier, la dialectique est une simple méthode d'exposition. « Tout doit s'exposer (prouver), c'est-à-dire passer exhaustivement dans l'exposition. L'exposition fait abstraction du savoir antérieur à l'exposition : elle doit débiter par un commencement absolu. Mais c'est ici justement qu'apparaît aussitôt la *limite* de l'exposition. La pensée existe *antérieurement* à l'exposition de la pensée. Le commencement dans la présentation n'est premier que pour elle, *mais non pour la*



Georg Wilhelm Friedrich HEGEL.

pensée. L'exposition a besoin des pensées qui n'apparaîtront que plus tard, mais qui sont toujours antérieurement présentes dans la pensée. L'exposition est donc le médiat en et pour soi ; c'est pourquoi, chez elle aussi, le terme premier n'est jamais, au grand jamais immédiat, mais un terme posé, dépendant, médiatisé, car le terme premier est déterminé par des déterminations de la pensée, qui sont certaines par elles-mêmes, antérieures à, et indépendantes de la philosophie qui s'expose et s'explique temporellement. L'exposition en appelle donc constamment à une instance supérieure, et, relativement à elle, *a priori* » (Feuerbach 1839 : 41-42).

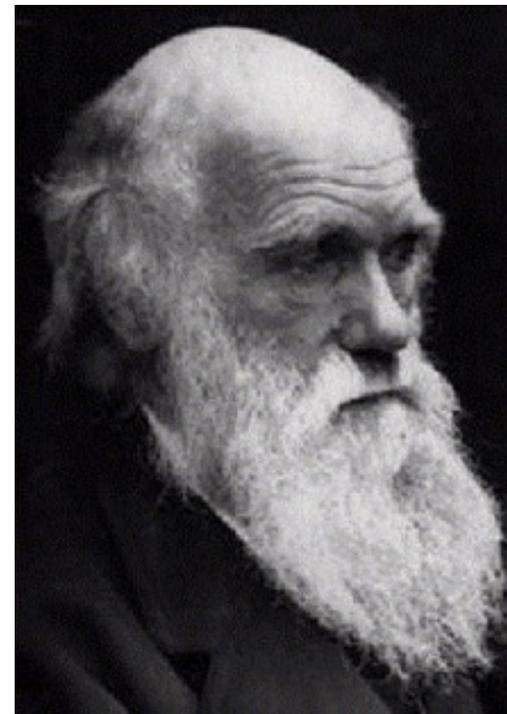
Le point précédent étant acquis, et étant donné le caractère logiquement clos du raisonnement, celui-ci ne constitue qu'une preuve formelle. « Le vrai », affirme Hegel, « ne peut être que le *résultat* ; le vrai doit se démontrer tel, c'est-à-dire se présenter comme tel ». Mais, s'écrie alors Feuerbach, « comment peut-il donc se démontrer, si l'être lui-même présuppose déjà l'idée, et si donc l'idée est déjà présupposée comme étant de soi le terme premier ? » (Feuerbach 1839 : 43). Cette preuve ne peut être que formelle. « La philosophie hégélienne nous présente, dès son commencement et son point de départ, une contradiction, contradiction entre la *pensée et l'écriture* » (ibid. : 47). L'idée absolue n'est sans doute pas présupposée formellement, mais elle l'est de fait, et tous les moments de sa déduction sont déterminés par elle.

Elle est déjà prouvée *en fait*, avant d'être prouvée formellement : c'est pourquoi elle est toujours indémontrable, toujours subjective pour *autrui*, qui reconnaît déjà dans le contraire de l'idée une *prémisse* dont elle s'est *elle-même* fait précéder. L'aliénation de l'idée n'est pour ainsi dire qu'une *feinte* ; elle fait semblant, mais elle ne se prend pas au sérieux ; *elle joue*. (ibid. : 47-48)¹⁴³

5. L'analyse développée dans le chapitre précédent nous indique qu'à l'évidence il en est de même chez Marx, malgré quelques dénégations¹⁴⁴. Plus sub-

¹⁴³ D'un point de vue gnoséologique, la preuve est donc formelle. Feuerbach revient sur cette idée dans un autre passage et insiste sur la nécessité devant laquelle Hegel se trouve de « démontrer » sa certitude immédiate. Cf. Feuerbach 1839 : 48-49.

¹⁴⁴ Marx s'insurge contre les « applications » pures et simples de la *Logique* de Hegel



Ludwig FEUERBACH.

tile que chez d'autres auteurs (Proudhon, Lassalle), l'application que celui-ci fait de la *Logique* n'en modifie pas le statut théorique, comme le prouvent

aux connaissances économiques tirées des Classiques. Il fustige Proudhon pour avoir ainsi exprimé dans un langage peu connu les idées qui sont dans la tête de tout le monde. Le même reproche est adressé à F. Lassalle. Cet auteur « nous sert quelques passages de la *Logique* de Hegel, dont on ne saurait dire qu'elle gagne à être traitée ainsi, sans jamais omettre un mot, comme un écolier qui doit écrire un pensum pour prouver qu'il possède son 'être', son 'phénomène' et le 'processus dialectique'. L'écolier qui s'est fourré dans la tête ces trucs-là, on peut être sûr qu'il n'est capable d'enseigner le processus de la pensée que selon la recette prescrite et dans les *formes sacramentales*. » (Lettre à Engels, 1er février 1858, dans Marx 1838-59, V : 127) « Notre bonhomme se propose d'exposer dans son deuxième grand opus, l'économie politique selon la méthode hégélienne. Il s'apercevra à ses dépens que c'est une tout autre affaire que *d'amener d'abord, par la critique, une science jusqu'au point où on peut l'exposer dialectiquement*, ou appliquer un système de logique abstrait, clos, à des prémonitions d'un tel système précisément. » (ibid. : 129)

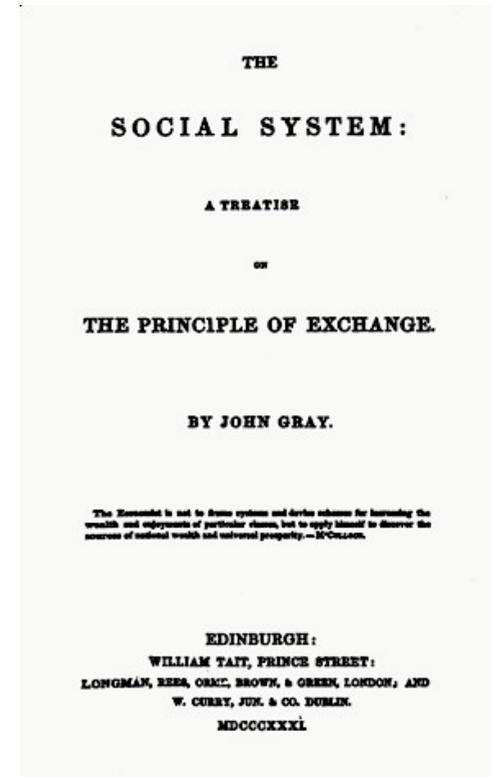
plusieurs allégations de Marx lui-même. Dans les *Linéaments*, il déclare que l'argent semble engendrer le capital, mais qu'en réalité c'est la caractéristique d'être, dans toutes ses déterminations, produit du capital, qui lui confère cette apparente propriété latente en lui.

Tout comme l'argent apparut tout d'abord comme la présupposition, la cause du capital, il apparaît à présent comme son effet. Dans le premier mouvement, l'argent était issu de la circulation simple ; dans le second, il surgit du procès de production du capital. Dans le premier, il fait *une transition* au capital ; dans le second, il apparaît comme une présupposition du capital posée par le capital lui-même ; et est par conséquent déjà posé comme capital *en soi*, contient déjà le rapport idéal au capital. Il ne fait pas simplement une transition au capital, mais plutôt, comme *argent*, sa potentialité à être transformé en capital est déjà posée en lui. (Marx 1857-58 : 358)

En d'autres termes, la monnaie dans toutes ses déterminations est le produit du capital : il n'est donc pas étonnant que le développement de ces déterminations conduise à la déduction du capital. De manière analogue, dans *Le Capital*, Marx remarque que les différentes formes de la valeur ne peuvent être comprises que si l'on garde à l'esprit le terme de la déduction que présupposent tous les autres moments. « La difficulté dans le concept de la forme-argent, c'est tout simplement de bien saisir la forme d'équivalent général, c'est-à-dire la forme valeur générale, la forme III. Celle-ci se résout dans la forme valeur développée, la forme II, et l'élément constituant de cette dernière est la forme I » (Marx 1872-75, I : 83).

Les dés semblent donc bien pipés. Quelque chose se passe dans les coulisses, dont nous n'apercevons que ce qui transparaît sur scène et que l'on veut bien nous montrer. Si Marx peut affirmer que les simples formes de la valeur d'échange et de la monnaie contiennent de façon latente l'opposition entre le travail et le capital » (Marx 1857-58 : 248), c'est qu'il pense avoir déjà analysé cette opposition et qu'il fait en sorte qu'elle résulte des « formes simples » qu'il place au départ.

L'existence du capital est le résultat d'un long procès historique qui a donné à la société sa structure économique. On voit, à ce point,



John GRAY, *The Social System*, Édimbourg, 1831.

de façon précise, combien la forme dialectique de l'exposé n'est juste que lorsqu'elle connaît ses limites. De l'étude de la circulation simple résulte *pour nous* la notion générale de capital, parce que, dans le cadre du mode de production bourgeois, la circulation simple elle-même n'existe que comme condition préalable du capital et qu'elle le suppose. Ce qui ne conduit pas à faire du capital une idée éternelle, mais le montre tel qu'il est en réalité, simplement forme *nécessaire*, à laquelle doit nécessairement aboutir le travail créateur de valeur d'échange, la production fondée sur la valeur d'échange. (Marx 1858 : 253)

Dès lors, simple méthode d'exposition, la déduction dialectique renvoie à une dissociation entre l'exposé et la méthode d'investigation. Elle doit, pour

être valide, ne contredire en rien les résultats établis par celle-ci. Mais tel n'est pas le cas. La dissociation est factice et la déduction induit un contenu propre qui exclut toute caractérisation autre qu'indéterminée : l'empirisme spéculatif. Dans une de ses premières lettres qui aient été conservées, Marx a par avance critiqué une telle tentative de manière fort suggestive. Ne déclare-t-il pas avoir renié un écrit étudiantin sur le droit car « l'erreur constituait à croire que fond et forme pouvaient et devaient se développer séparément, en sorte que j'obtenais non pas une forme réelle, mais un secrétaire pourvu de tiroirs où je répandais ensuite du sable » (Marx 1835-59, I : 31) ?

6. Avec l'approche sociologique par l'abstraction déterminée, nous nous aventurons sur un terrain beaucoup plus solide. Cette problématique permet d'expliquer d'importants passages plus ou moins énigmatiques des écrits de Marx et constitue sans doute l'un des apports essentiels de ce dernier. Il n'est donc pas indifférent de la voir confirmer ici par un moment central du développement de la pensée de Marx : sa polémique avec J. Gray, P.-J. Proudhon et A. Darimon, dont les notes sont contenues dans les *Linéaments*.

Le point de départ de Proudhon, de Darimon et de Gray, l'opinion qui va engendrer tout leur système, est la sainte horreur qu'ils éprouvent face aux phénomènes monétaires et à la toute puissance de la monnaie.

Ce qu'il y a de spécifiquement catholique dans le fait que l'or et l'argent affrontent les autres marchandises profanes en tant qu'incarnations immédiates du travail social et, par suite, en tant que modes d'existence de la richesse abstraite, blesse naturellement le *point d'honneur* protestant de l'économie politique bourgeoise, et la peur des préjugés du système monétaire a fait perdre pour longtemps toute faculté de juger sainement des phénomènes de la circulation de la monnaie. (Marx 1859 : 120)

Ce que veulent Proudhon, Darimon et Gray, c'est leur Réforme : l'abolition des « privilèges » de l'équivalent général, la « réforme » de la monnaie, la rétrogradation de l'or et de l'argent au rang de simples marchandises. Mais ils entendent cependant conserver les bases de la production marchande généralisée. C'est contre le non-sens de ce projet utopique que John Gray, en

particulier, élabore en système, que s'insurge Marx : on ne peut « abolir » les « privilèges » de la monnaie sans abolir la production marchande elle-même. Cette nuit du 4 août ne peut avoir lieu. L'analyse de la conception de Gray qui imagine un système de « bons » de travail et une banque adaptée à la circulation de ces bons, se situe en quelque sorte sur le même plan que les exemples heuristiques de Robinson, de la famille patriarcale rurale, etc., examinés précédemment : par un contre-exemple est démontrée la nécessité, dans un type de production fondé sur l'échange, de l'apparition des produits du travail sous la forme de marchandises et de la présence essentielle de la monnaie. Sont ainsi établies la nature spécifiquement sociale de celle-ci et l'impossibilité d'exprimer un quelconque temps de travail socialement nécessaire. Marx pense en effet que la suppression des « privilèges » de la monnaie ne peut se faire que dans un type de société dans laquelle, d'une façon ou d'une autre, la production est réglée *ex ante*, c'est-à-dire dans laquelle il existe une communauté réelle, quelle qu'elle soit, qui assigne à chacun sa place dans la division sociale du travail en fonction des « besoins sociaux » à satisfaire. Une marchandise particulière n'aura plus alors à jouer ce rôle de communauté, *ex post*, de façon abstraite. Le problème que J. Gray avait à résoudre, affirme Marx, était d'expliquer pourquoi une mesure extérieure aux marchandises est nécessaire.

Au lieu de le résoudre, il s'imagine que les marchandises pourraient se rapporter directement les unes aux autres en tant que produits du travail social. Mais elles ne peuvent se rapporter les unes aux autres que pour ce qu'elles sont. Les marchandises sont de façon immédiate les produits de travaux privés indépendants isolés qui, par leur aliénation dans le processus de l'échange privé, doivent se confirmer comme du travail social général, autrement dit, le travail, sur la base de la production marchande, ne devient travail social que par l'aliénation universelle des travaux individuels. (Marx 1859 : 56)

Gray, en imaginant son système des bons de travail, passe à côté de la question dans la mesure où le travail privé est ainsi immédiatement social, où il est considéré « comme temps de travail collectif ou comme temps de travail d'individus directement associés. Alors effectivement une marchandise spécifique,

comme l'or et l'argent, ne pourrait affronter les autres marchandises comme incarnation du travail général, la valeur d'échange ne deviendrait pas prix mais la valeur d'usage ne se transformerait pas non plus en valeur d'échange, le produit ne deviendrait pas marchandise et ainsi serait transformée la base même de la production bourgeoise. Mais telle n'est nullement la pensée de Gray. Les *produits doivent être fabriqués comme marchandises*, mais non *être échangés* comme marchandises. Gray confie à une banque nationale la réalisation de ce pieux désir » (ibid. : 56-57). Voyons ceci de manière plus détaillée.

Le point de vue de l'école de Proudhon face au problème posé par la « toute puissance » de la monnaie est, nous l'avons dit, de réclamer leur Réforme. Mais cette Réforme elle-même se distingue en ceci du point de vue « strictement protestant » de l'économie politique qu'au lieu d'abolir la papauté, elle propose à chacun d'être Pape :

élevez toutes les marchandises à la position de monopole présentement tenue par l'or et l'argent. Maintenez le Pape, mais faites de chacun un Pape. Abolissez la monnaie en faisant de chaque marchandise une monnaie et en lui conférant tous les attributs de la monnaie. (Marx 1857-58 : 126)

En d'autres termes, au lieu de ramener l'échange monétaire, d'une façon ou d'une autre, au simple troc, comme le fait l'économie politique, les proudhoniens font de chaque marchandise un équivalent général. Chacune d'entre elles doit posséder « tous les attributs de la monnaie », c'est-à-dire la faculté de s'échanger contre toute marchandise, de représenter du travail immédiatement « social ». Chaque marchandise est donc susceptible d'être symbolisée par un « bon horaire » qui spécifierait directement la « quantité de travail général » qui forme sa valeur.

7. La question qui se pose à ce point est celle de déterminer la manière par laquelle s'effectue cette redistribution de la monnaie par des « bons horaires » exprimés en travail. Dans une société fondée sur l'échange généralisé, dans laquelle une multitude de producteurs opèrent indépendamment les uns des autres, d'où proviennent ces bons, qui les émet ? Une banque, affirme Gray :



Pierre-Joseph PROUDHON.

chaque producteur recevra de la banque l'équivalent, en bons, du travail dépensé dans la production.

Il tombe cependant sous le sens que la banque en question ne peut émettre ces « bons horaires » qu'en contrepartie de la cession des marchandises par les producteurs. Mais alors :

1. Cette banque doit être banque unique (« nationale »). Autrement, les bons qu'elle délivre entreraient en concurrence avec les bons émis par

d'autres banques, et il faudrait alors qu'une banque à un niveau supérieur assure la convertibilité des différentes sortes de bons en ses bons propres, ce qui ne ferait que déplacer le problème.

2. Cette banque doit aussi se porter offreur de marchandises sur le marché. Les marchandises qu'elle achète doivent nécessairement être revendues.
3. Cette banque doit enfin être l'acheteur unique au niveau de la production, et donc l'unique revendeur. S'il en était autrement, en effet, les bons émis ne pourraient pas circuler d'une manière générale, mais uniquement entre la banque et ses clients. De deux choses l'une en effet : ou bien tous les producteurs acceptent de céder leurs produits à la banque en contrepartie de ses bons horaires ; ou bien seul un certain nombre de producteurs acceptent d'effectuer cette opération. Dans le premier cas, la banque étant l'acheteur et le vendeur uniques, il est évident que ses bons font autorité et circulent sans heurts. Dans le second cas, au contraire, les bons horaires ne seraient pas monnaie et ne circuleraient qu'entre la banque et ses clients dans la mesure où une partie des producteurs ne les reconnaissent pas comme symbole de la « valeur » des produits ; le bon émis par la banque serait alors semblable « à un bon donnant droit à une douzaine de repas, que j'obtiens d'un restaurant, ou à une carte de théâtre valable pour une douzaine de soirées : chacun d'entre eux représente de la monnaie, mais uniquement dans ce restaurant ou dans ce théâtre déterminés » (Marx 1857-58 : 155).

Pour que les « bons horaires » puissent faire office de monnaie et circuler comme tels, la banque doit par conséquent être l'acheteur général et le vendeur général. Mais alors, précise Marx, au lieu des bons, la banque peut émettre des chèques, et, au lieu des chèques, tenir un système général de comptabilité. « Selon la quantité de marchandises que X dépose à la banque, X verra son compte crédité d'un montant égal en termes d'autres marchandises » (ibid.). La banque doit aussi être en mesure d'établir la valeur exacte de chaque marchandise afin de pouvoir émettre les quantités de bons correspondantes. En d'autres termes, la banque doit être à même de déterminer les

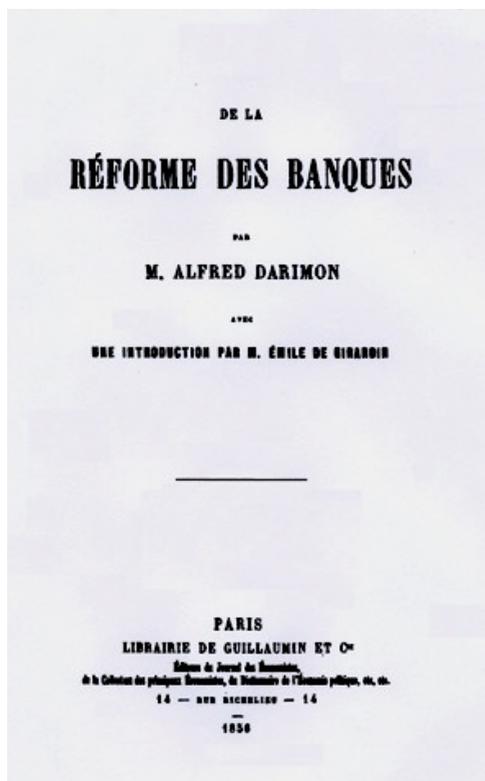
différents « temps de production » nécessaires à la fabrication des marchandises. Mais ceci, poursuit Marx, serait encore insuffisant : cette détermination du temps nécessaire à la reproduction, et donc la répartition adéquate des moyens de travail entre les producteurs d'une même branche afin qu'ils soient dans des conditions semblables de productivité, doit être doublée, en outre, de la détermination de la répartition du travail global entre les différentes branches de la production :

ce serait nécessaire, car, afin de réaliser la valeur d'échange et de conférer au moyen de circulation de la banque une convertibilité réelle, la production sociale en général doit être établie et arrangée de telle manière que les besoins des échangistes soient toujours satisfaits. (ibid.)

Ainsi évoluent nécessairement les fonctions que devrait remplir la banque afin d'assurer la circulation des bons horaires. Ainsi sont niées, d'une manière progressive mais sûre, toutes les déterminations de la production marchande. « D'une part, la société sous forme de banque rend les individus indépendants des conditions de l'échange privé et, d'autre part, elle laisse ces mêmes individus continuer de produire sur la base de l'échange privé. La logique interne cependant pousse Gray à nier les unes après les autres les conditions de la production bourgeoise, bien qu'il veuille seulement 'réformer' la monnaie engendrée par l'échange des marchandises. C'est ainsi qu'il transforme le capital en capital national, la propriété foncière en propriété nationale, et, si l'on regarde de près, on s'aperçoit que non seulement sa banque reçoit des marchandises d'une main et délivre de l'autre des certificats de livraison de travail, mais qu'elle règle la production elle-même » (Marx 1859 : 57, n.s.).

La banque ne serait pas l'acheteur-vendeur général, mais aussi le producteur général. En fait, elle serait ou bien un *régulateur despotique de la production* et le *commissaire de la répartition*, ou bien pas autre chose qu'un organisme tenant les Livres et les comptes d'une société produisant en commun. (Marx 1857-58 : 155-156, n.s.)

8. Nous avons donc obtenu la preuve *a contrario* des analyses précédentes : l'impossibilité de connaître les « quantités de travail abstrait », la nécessité de l'évaluation monétaire.



Alfred DARIMON, *De la réforme des banques*, Paris, 1856.

Poser la question de savoir pourquoi la monnaie ne représente pas immédiatement le temps de travail lui-même, de telle sorte, par exemple, qu'un billet représente un travail de x heures, revient tout simplement à ceci : pourquoi, étant donné la production marchande, les produits du travail doivent-ils revêtir la forme de marchandises?, ou à cette autre : pourquoi le travail privé ne peut-il pas être traité immédiatement comme travail social, c'est-à-dire comme son contraire? (Marx 1872-75, I : 104, note)

Preuve probante que la monnaie représente bien un rapport de production.

L'argent est bien

le lien social sous sa forme solide – pour le possesseur de marchandises ce lien est constitué par la marchandise, et la forme adéquate de la

marchandise est l'argent. (Marx 1859 : 96, n.s.)

9. Pour être complet, il nous reste à revenir sur un sujet laissé en suspens au chapitre 12 : celui du fétichisme comme théorie de la domination des choses (marchandise, monnaie) sur l'homme et de l'apparence nécessaire que revêt cette réalité inversée. L'approche traditionnelle, on le sait, peut difficilement rendre compte de ces phénomènes, et la théorie du fétichisme (ou de l'aliénation) y apparaît comme une fioriture inutile ou énigmatique. En effet, on ne voit pas comment l'optique naturaliste du « travail incorporé » pourrait conférer à la marchandise le caractère de « hiéroglyphe social » (Marx 1890 : 219) ni surtout engendrer « la fantasmagorie qui fait apparaître le caractère social du travail comme un caractère des choses » puisque, dans un premier sens, la valeur est une substance contenue dans ces choses. Par contre, la seconde problématique dégagée précédemment est à même d'expliquer ces phénomènes. La théorie de la monnaie comme communauté indirecte, abstraite, se présentant sous forme d'objet tangible séparé des hommes et qui leur fait face de manière autonome et les domine, voilà le « fétichisme » inhérent à la société marchande, et ne pouvant être aboli qu'avec celle-ci. Le processus d'inversion par rapport aux autres formes historiques ou possibles de société se fait ici particulièrement sentir. Les relations des individus avec la société ne revêtent plus la forme des liens de dépendance personnelle vis-à-vis d'un homme ou d'un groupe, mais se présentent comme des rapports individuels entre les hommes et une chose (la monnaie) par l'intermédiaire d'autres choses (les marchandises).

Ces liens *objectifs* de dépendance apparaissent aussi, par contraste avec ceux de dépendance personnelle (le lien objectif de dépendance n'est rien de plus que les liens sociaux qui sont devenus indépendants et entrent à présent en opposition avec les individus apparemment indépendants ; c'est-à-dire que les relations réciproques de production se séparent des individus et s'autonomisent face à eux), de telle manière que les individus sont à présent régis par des abstractions, bien qu'ils dépendaient auparavant les uns des autres. (Marx 1857-58 : 164)

C'est pourquoi la marchandise est qualifiée d'objet sensible et suprasensible :

sensible par son aspect concret de valeur d'usage, suprasensible par sa relation à la monnaie (anticipée ou effective) qui lui confère par contre-coup une apparente propriété d'être en soi échangeable, de posséder quelque chose en propre qui s'appellerait valeur et qui la ferait s'échanger dans un rapport bien déterminé (cf. Marx 1890 : 216-217).

Cependant, la question ne saurait se trouver réglée à ce point. La problématique dialectique pourrait bien prétendre rendre compte du fétichisme, et affirmer qu'à défaut de tout autre objet ce serait là le véritable but des mouvements « inéluctables » (accumulation, rapport capital-travail) qu'elle met au jour. Dans la première version du *Capital*, Marx introduit le fétichisme comme quatrième propriété et la forme équivalent dans la forme valeur simple (Marx 1867b : 139). Mais ceci n'est réalisé que dans l'annexe sur la « forme valeur », et non dans le corps du texte (Marx 1867b : 91 et sq.) où le sujet est traité, comme dans les éditions suivantes, après la déduction de la monnaie. La remarque est d'importance : c'est bien la monnaie qui est la figure centrale de la déduction, implicitement ou non¹⁴⁵, et le fait que l'analyse du fétichisme soit toujours associée à celle du processus de socialisation du travail privé par l'échange et à l'étude de la différence spécifique présentée par le mode de production capitaliste par rapport aux autres formes d'organisation sociale (points de départ de la seconde optique) confirme notre opinion. « Comme l'analyse précédente l'a [...] montré », lit-on dans la quatrième édition allemande du *Capital*, « ce caractère fétiche du monde marchand provient du caractère social particulier du travail qui produit les marchandises » (Marx 1890 : 217). Enfin, dans l'annexe même de la première édition, Marx précise bien que le fétichisme doit être ramené à l'analyse de la différence spécifique

¹⁴⁵ « L'argent n'est pas un symbole [au sens de convention], pas plus que l'existence d'une valeur d'usage comme marchandise n'est un symbole. Le fait qu'un rapport social de production se présente sous la forme d'un objet existant en dehors des individus et que les relations déterminées, dans lesquelles ceux-ci entrent dans le procès de production de leur vie sociale, se présentent comme des propriétés spécifiques d'un objet, c'est ce renversement, cette mystification non pas imaginaire, mais d'une prosaïque réalité, qui caractérise toutes les formes sociales du travail créateur de valeur d'échange. » (Marx 1859 : 27)

historiquement déterminée (Marx 1867b : 141).

Par conséquent, les phénomènes de la domination des choses sur les hommes et de l'apparence nécessaire que revêt cette réalité inversée résultent de l'analyse de la transformation des produits en marchandises et de la nature de la monnaie comme objectivisation d'une communauté indirecte. La déduction dialectique, on s'en souvient, ne fait que supposer cette analyse tout en gommant la présence simultanée et inévitable de la monnaie, en hypostasiant le concept de valeur. Quant au côté actif et « dominateur » des concepts dans la déduction, il résulte uniquement du procédé utilisé (la dialectique de leurs déterminations formelles) qui reproduit, quel que soit son emploi, le « résultat mystique » dénoncé par Feuerbach.

10. Il n'est pas interdit de penser que c'est précisément cet aspect de la dialectique qui a pu séduire Marx dans sa volonté de faire apparaître le phénomène d'inversion réelle. Le modèle hégélien lui a peut-être paru le seul recours existant pour penser l'objectivité du fait social (ou tout au moins pour l'exposer) et les analogies frappantes qu'il décelait entre le règne de la religion, celui de la *Logique* et la réalité marchande. Les métaphores abondent sur ce sujet, dans chacun de ses écrits.

La monnaie et la « valeur », par exemple, sont analysées sur le mode de l'incarnation. Le pouvoir général de la monnaie en fait « Dieu parmi les marchandises » (Marx 1857-58 : 221). « De son rôle servile dans lequel elle apparaissait comme moyen de circulation, elle se mue soudain en Dieu et maître du monde des marchandises. Elle représente l'essence divine des marchandises alors que celles-ci ne représentent que leur forme terrestre » (ibid.). Comme dans la religion ou dans la *Logique*,

à l'intérieur du rapport de valeur et de l'expression de valeur qui y est incluse, ce qui est abstrait et général ne compte pas comme propriété de ce qui est concret, sensible et réel, mais, à l'inverse, ce qui est sensible et concret ne compte que comme forme phénoménale ou forme de réalisation déterminée de ce qui est abstrait et général. (Marx 1867b : 131)

Il en est de même pour le capital. « Remplaçons par exemple, de la laine

par du coton, du blé par du riz ou des chemins de fer par des bateaux à vapeur, le capital demeure inchangé, pourvu seulement que le coton, le riz et les bateaux à vapeur – *la chair du capital* – aient la même valeur d'échange, le même prix que la laine, le blé et les chemins de fer dans lesquels *il s'incarnait* auparavant. *Le corps du capital peut varier à l'infini sans que le capital lui-même en soit affecté le moins du monde* » (Marx 1849 : 213, n.s.). Lorsque l'on développe les différentes formes du capital, le profit d'entreprise, irrégulier et non exactement uniforme, dans la réalité, par rapport au capital avancé, apparaît, face à l'intérêt versé à un taux commun et identique, comme une sorte de rémunération et de prime de risque. C'est l'intérêt qui, par contre, apparaît comme tout à fait général au lieu de se manifester pour ce qu'il est, selon Marx : une fraction de la plus-value, donc du profit. C'est ainsi que, superficiellement, le capital porteur d'intérêt revêt aux yeux des individus la forme pure du capital : $A - A'$, chose qui possède en propre une faculté d'auto-accroissement. Dans les formes de l'intérêt et du profit d'entreprise, la nature de la plus-value et l'essence du capital ne sont pas simplement effacées, mais inversées, changées en leur contraire.

Mais même dans la mesure où le caractère et la forme du capital sont achevés, [il est] absurde de les présenter sans la moindre connexion intermédiaire, et de les exprimer comme la *subjectivation d'objets, l'objectivation des sujets*, comme *l'inversion de la cause et de l'effet*, le quiproquo religieux, la pure forme de capital exprimée dans la formule $A - A'$. L'ossification des rapports, leur présentation comme le rapport des hommes aux choses possédant un caractère social déterminé, est ici, de plus, établi *d'une manière très différente* de celle de la simple mystification des marchandises et de la mystification plus complexe de la monnaie. *La transsubstantiation, le fétichisme est complet*. (Marx 1862-63, III : 494, n.s.)

On pourrait aisément multiplier les exemples. Il s'agit plutôt d'interpréter ces références religieuses et logique, souvent passées sous silence par les commentateurs (à quelques exceptions près, dont celle, importante, de Colletti). Ces allusions précises, toujours les mêmes, sont trop nombreuses et systématiques pour être fortuites ou ne recouvrir que des effets de style. L.

Colletti en a récemment tiré parti pour tenter de concilier les deux attitudes contradictoires de Marx envers Hegel. Il est vrai, affirme cet auteur, que la dialectique est une mystification logique et que le réel est fondamentalement non contradictoire ; à l'exception toutefois, ajoute-t-il, de la réalité capitaliste (cf. Colletti 1974a et b)¹⁴⁶ dans la mesure où elle est une réalité inversée. De même que la *Logique* est la pensée hypostasiée, reposant sur l'inversion du sujet et du prédicat, de même la valeur, la monnaie et le capital constitueraient des hypostases réelles, exprimant une réalité dialectique.

Nous avouons ne pas très bien saisir ce que pourrait être une réalité dialectique. Pour soutenir une telle thèse, quoi qu'il en soit, il nous faudrait oublier l'étude précédemment effectuée de la déduction dialectique des concepts et de sa signification (qui s'élève contre cette conception), et surtout négliger la seconde problématique dégagée, sociologique, qui peut fort bien rendre compte de toutes les citations qui se rapportent à ce thème : le modèle feuerbachien de Dieu comme communauté indirecte et inconsciente n'est-il pas repris par Marx pour fonder son concept de monnaie et ce modèle ne forme-t-il pas, toujours chez Feuerbach et chez Marx, l'une des clés de la critique de la philosophie spéculative ? Si nous poursuivons l'analyse, on peut enfin remarquer que si l'économie fait référence à la *Logique* et à la religion, d'autres passages de Marx inversent le sens des métaphores et définissent la *Logique* par rapport aux concepts économiques.

La *Logique* c'est l'argent de l'esprit, la *valeur pensée*, spéculative, de l'homme et de la nature. (Marx 1844 : 130)

Dans ces jeux de miroir, toute explication s'évapore. Aucun rapport de causalité, donc, mais de simples analogies, des équivalences.

La solution du problème exige, une fois de plus, que l'on mette en correspondance ces jugements de Marx avec ses autres affirmations qui soulignent la nature sociale de la monnaie. Nous ne sommes pas, en effet, en présence de caractérisations indépendantes qui viendraient prêter leur concours à la défi-

¹⁴⁶ Il nous paraît que cette opinion peut être partagée par Krahl (1971a et b) et par Reichelt (1970).

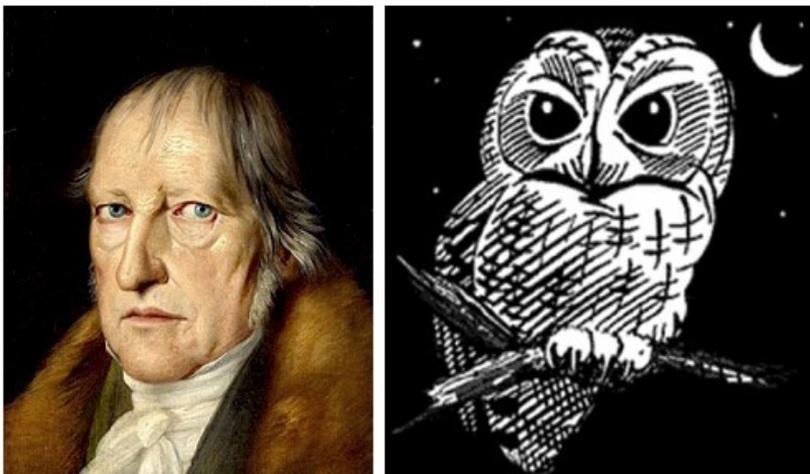
nition de la réalité marchande, mais d'un seul et même objet. C'est parce que la monnaie s'analyse au niveau de l'objectivité sociale que la « réalité » paraît inversée, fétichisée. Ce que Marx (ou Colletti) dit de l'hypostase réelle est vrai de tout phénomène social qui se situe, par définition, à un niveau autre qu'individuel et dont la nature apparaît pour cette raison comme éminemment coercitive. Ce caractère autonome et coercitif du lien social ne saurait donc être revendiqué comme l'apanage de la seule réalité marchande, ni le fait, d'ailleurs, qu'un phénomène social se présente ici sous la forme d'un objet matériel : la monnaie. L'origine du mot « fétichisme » peut l'attester. Le parallèle établi par Marx avec le modèle hégélien est donc condamné à rester, précisément, un parallèle.

Du gris sur du gris

AU TERME DE NOTRE ENQUÊTE sur les fondements du lien que différents auteurs ont cru pouvoir établir entre les concepts de travail, de valeur et de prix, peu de choses restent à ajouter si l'on veut éviter, en guise de conclusion, le résumé habituel et un peu scolaire des principales thèses, maintes fois rappelées au fil des développements. De la problématique ricardienne à la réfutation de l'interprétation de Sraffa ; de la reprise du problème par Marx aux deux conceptions de la « transformation » et aux débats, récents ou plus anciens, autour de ce thème ; des conclusions contemporaines au rappel de quelques analyses bien oubliées (mais pourtant essentielles) des questions fondamentales concernant la répartition des revenus et son caractère premier par rapport aux conceptions de la valeur et des prix : l'itinéraire fut sinueux, mais nullement gratuit, et chaque méandre fut dicté par les nécessités logiques, incontournables, de l'analyse.

Au-delà, pourtant, des résultats particuliers obtenus çà et là, deux enseignements majeurs se dégagent des pages qui précèdent. Le premier peut paraître familier : tous les liens proposés entre le travail, la valeur et les prix sont surdéterminés par une théorie spécifique de la répartition qu'ils sont censés tour à tour affermir. Ce jugement ressemble, certes, à une évidence ; mais les développements qui précèdent montrent qu'il n'en est rien et que les multiples implications de cette proposition font surgir de nouveau de délicats problèmes que l'économie politique a souvent cru éliminer sous un voile de scientificité : telle est, par exemple, la question du jugement moral et politique qui fonde inévitablement toute théorie de la répartition et

qu'aucune construction théorique ne saurait venir « démontrer » ou légitimer après-coup.

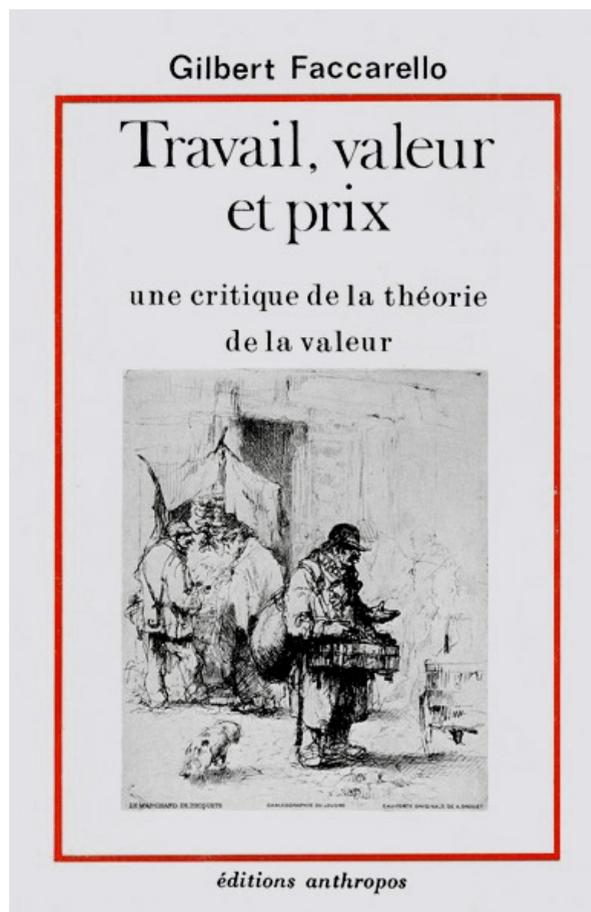


« Ce baroque chant de sirènes. . . ».

Autre résultat notable : la mise au jour, dans les écrits de Marx, de l'existence simultanée de *trois* liens entre le travail, la valeur et les prix. Tout comme la restitution de la cohérence ricardienne nous permet de réfuter l'interprétation de Sraffa, la reconstruction du projet de Marx nous met à même, entre autres choses, de dégager une problématique fondée sur l'énoncé de trois propositions complémentaires : chacune d'entre elles possède cependant son exigence méthodologique propre et les développements théoriques qu'elle induit se révèlent incompatibles avec ceux des deux autres, formant de la sorte trois liens distincts et conflictuels entre les concepts en question. Si l'optique traditionnelle en termes de travail incorporé nous paraît condamnée au même titre que la tentative de dialectisation des déductions théoriques, la problématique socio-économique en termes de coordination des activités au sein d'une société de marché généralisé rejoint, semble-t-il, les recherches actuelles et, à ce titre, mérite provisoirement d'être retenue.

N'y aurait-il que ces deux résultats, notre itinéraire n'aura pas été inutile et le chemin emprunté, même s'il a pu paraître sinueux, ne se sera pas révélé un de ceux qui ne mènent nulle part. Clôt-il définitivement quelques portes ? Peut-être. En ouvre-t-il d'autres ? Seules les recherches ultérieures pourront dire si Sisyphe n'a fait que changer l'objet de son activité.

Nous permettra-t-on, pour terminer, de succomber à notre tour à « ce baroque chant de sirène » dont il fut question à la fin de cette étude ? Sans doute exprime-t-il ici, mieux que nous ne saurions le faire et même au prix d'un léger déplacement de sens, l'esprit de notre enquête. « Lorsque la philosophie peint son gris sur du gris, une forme de la vie a vieilli et elle ne se laisse pas rajeunir par du gris sur du gris, elle se fait seulement reconnaître. La chouette de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit. » (Hegel 1821 : 58-59)



Travail, valeur et prix. Première édition : Paris, Anthropos, 1983.

Références bibliographiques

ANONYME (1821). *The source and remedy of the national difficulties, deduced from Principles of Political Economy, in a letter to Lord John Russel*. Trad. ital. dans Ginzburg 1976b, 3-40.

ABRAHAM-FROIS, Gilbert et Edmond BERREBI (1976). *Théorie de la valeur, des prix et de l'accumulation*. Paris : Economica.

— (1977). “Transformation” et proportions entre travail et moyens de production. Dans Abraham-Frois, Gibert et de Lavergne 1974, 210-225.

— (1978). Pluralité des marchandises étalons : existence et construction. *Revue d'économie politique*, n°5, 688-712.

— (1979). Étalons et “Transformations” : pour clore un débat. *Econometrica*, XLVII(5), 1307-1309.

ABRAHAM-FROIS, Gilbert, Patrick GIBERT et Philippe de LAVERGNE (sous la direction de) (1974). *Problématiques de la croissance*, vol. II, 2e éd., Paris : Economica

ARENA, Richard (1981). A propos de la convergence des prix courants vers les prix naturels : un commentaire de trois interprétations récentes. *Cahiers d'économie politique*, n°6, 53-75.

d'AUTUME, Antoine (1985). Prix, taux de profit et étalons. *Revue d'économie politique*, 95(1), 27-50.

BACKHAUS, Hans-Georg (1967). Dialektik der Wertform. Dans A. Schmidt (sous la direction de) *Beiträge zur marxistischen Erkenntnistheorie*, Franc-

fort sur le Main : Suhrkamp. Trad. fr. dans *Critiques de l'économie politique*, n°18, octobre-décembre 1974, 5-33.

BALESTRA, Pietro (1972). *Calcol matriciel*. Albeuve : Castella.

BARCELLA, Fausto (1967). Economia e sociologia nello Hegel jenese. *Rivista Storica del Socialismo*, n°30, repris dans F. Barcella, *L'antike in Hegel e altri scritti marxisti*, Urbino : Argalia, 101-185.

BEDESCHI, Giuseppe (1972). *Alienazione e feticismo nel pensiero di Marx*. Bari : Laterza, 2ème éd.

BENETTI, Carlo (1973). La transformation des valeurs en prix de production et la critique marxiste de l'économie politique. *Cahiers du CEREL*, n°4 : 1-16.
— (1974). *Valeur et Répartition*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble et F. Maspéro.

— (1975). Travail commandé, surproduit et plus-value. *Cahiers d'économie politique*, n°2, 213-225.

— (1979). *Smith, la teoria economica della società mercantile*. Milan : Etas Libri.

BENETTI, Carlo et Jean CARTELIER (1975a). Profit et exploitation : le problème de la transformation des valeurs en prix de production. Dans ouvrage collectif, *Économie classique, économie vulgaire*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble et François Maspéro, 71-92.

— (1975b). Notes sur la littérature sur la transformation des valeurs en prix de production. Annexe à 1975a, 93-136.

— (1977). Mesure invariable des valeurs et théorie ricardienne de la marchandise. Dans ouvrage collectif, *Marx et l'économie politique*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble et François Maspéro, 137-167.

— (1980). *Marchands, salariat et capitalistes*. Paris : François Maspéro.

BENETTI, Carlo, Claude BERTHOMIEU et Jean CARTELIER (1975). Introduction à l'ouvrage collectif *Économie classique, économie vulgaire*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble et François Maspéro, 1-7.

BENETTI, Carlo, Suzanne de BRUNHOFF et Jean CARTELIER (1976). Éléments pour une critique marxiste de Piero Sraffa. *Cahiers d'économie politique*, n°3, 29-35.

BESNIER, Bernard (1976). Conrad Schmidt et les débuts de la littérature économique "marxiste". Dans *Histoire du marxisme contemporain*, Paris : U.G.E. 10/18, vol. I, 383-445.

BIANCHI, Marina, Mariano d'ANTONIO, et Claudio NAPOLEONI (1973). Per la ripresa di una critica dell'economia politica. *Rinascita*, n°43, 2 novembre, 19-20.

BIASCO, Salvatore (1963-64). La struttura dei rapporti di scambio nella scuola Classica, in Bortkiewicz e Sraffa. Ricerca dei requisiti formali di un processo circolare di produzione. Rome, Università degli Studi : Seminari di Economia Politica, VI.1-VI.50.

— (1973). Sfruttamento e profitto nell' opera di Piero Sraffa : alcuni riflessioni. Dans Sylos-Labini 1973, 118-128.

BLAUG, Mark (1975). *The Cambridge revolution : success or failure ?* Édition revue, Londres : The Institute of Economic Affairs.

BOFFITO, Carlo (1973). *Teoria della Moneta*. Turin : Einaudi.

von BÖHM-BAWERK, Eugen (1884-89). *Kapital und Kapitalzins*. Vol. I : *Geschichte und Kritik der Kapitalzinstheorien*. Trad. it. partielle dans Napoleoni, 1970, 295-335.

— (1896). Zum Abschluss des Marxschen Systems. Trad. dans P. M. Sweezy 1949, 3-110.

BOITANI, Andrea (1978). Ripresa del dibattito sulla teoria del valore. *Quaderni della Rivista Trimestrale*, n°54, mars-juin, 82-103.

von BORTKIEWICZ, Ladislaus (1906a). Der Kardinalfehler der Böhm-Bawerkschen Zinstheorie. *Schmollers Jahrbuch*, XXX, 943-972. Trad. it. dans Bortkiewicz 1971, 191-216.

- (1906b). Wertrechnung und Preisrechnung im Marxschen System. (Première partie.) *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, XXIII, fasc. 1, juillet, 1-50. Trad. it. dans Bortkiewicz 1971, 5-40.
- (1907a). Wertrechnung und Preisrechnung im Marxschen System. (Deuxième partie.) *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, XXV, fasc. I, juillet, 10-51. Trad. it. dans Bortkiewicz 1971, 41-73.
- (1907b). Wertrechnung und Preisrechnung im Marxschen System. (Troisième partie.) *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, XXV, septembre, 445-488. Trad. it. dans Bortkiewicz 1971, 74-104.
- (1907c). Zur Berichtigung der grundlegenden theoretischen Konstruktion von Marx im dritten Band des "Kapital". *Conrads Jahrbücher*, XXXIV, 319-335. Trad. it. dans Bortkiewicz 1971, 105-125.
- (1971). *La teoria economica di Marx e altri saggi su Böhm-Bawerk, Walras e Pareto*. Turin : Einaudi.
- BOSE, Arun (1964a). The "labour approach" and the "commodity approach" in Mr. Sraffa's price theory. *The Economic Journal*, LXXIV, septembre, 722-726. Trad. fr. dans Faccarello et de Lavergne, 1977a, 17-21.
- (1964b). Production of commodities : a further note. *The Economic Journal*, LXXIV, septembre, 728. Trad. fr. dans Faccarello et de Lavergne, 1977a, 24.
- (1971). Marx on Value, Capital and Exploitation. *History of Political Economy*, III, n°2, 298-334.
- (1975). *Marxian and post-marxian political economy : an introduction*. Harmondsworth : Penguin Books.
- (1977). Sous-systèmes et production conjointe. Dans Faccarello et de Lavergne 1977a, 76-90.
- BRAY, John Francis (1839). *Labour's Wrongs and Labour's Remedy*. Trad. it. partielle dans A. Ginsburg 1976b, 187-212.

CAILLÉ, Alain (1975). Le travail improductif comme écart du capital à soi-même. *Cahiers d'Economie Politique*, n°2, 65-76.

- CALICCIA, Sandra (1973). *Valore, lavoro e prezzo nella teoria di Marx*. Bari : Laterza.
- CANGUILHEM, Georges (1975). *Études d'histoire de la philosophie des sciences*, Paris : Vrin.
- CARANDINI, Guido (1974). I neoricardiani e la scienza storica di Marx. *Rinascita*, n°4, 25 janvier, 20-21.
- CARTELIER, Jean (1976). *Surproduit et Reproduction*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble et François Maspéro.
- CASAROSA, Carlo (1974). La teoria ricardiana della distribuzione e dello sviluppo economico. *Rivista di Politica Economica*, LXIV(8-9), 959-1015.
- (1978). A new formulation of the Ricardian system. *Oxford Economic Papers*, XXX(1), 38-63.
- CAVAILLÈS, Jacques (1980). *Échange, production et répartition dans Le Capital de Marx*, Thèse, Nanterre : Université de Paris-X Nanterre.
- CENCINI, Alvaro, SCHMIDT Bernard (1976). *La pensée de Karl Marx : critique et synthèse*. Vol. I : *La valeur*. Albeuve : Castella.
- (1977). *La pensée de Karl Marx : critique et synthèse*. Vol. II : *La plus-value*. Albeuve : Castella.
- COLLARD, David (1963). The production of commodities. *The Economic Journal*, mars : 144-146. Trad. fr. dans Faccarello et de Lavergne 1977a, 14-16.
- (1964). The production of commodities : A rejoinder. *The Economic Journal*, septembre : 726-727. Trad. fr. dans Faccarello et de Lavergne 1977a, 22-23.
- COLLETTI, Lucio (1958). Introduzione aux *Quaderni Filosofici* de Lénine. Milan : Feltrinelli. Repris comme 1ère partie de Colletti 1969a.

- (1959). II marxismo come sociologia. *Società*. Repris dans Colletti 1969b, 3-59.
- (1961). Dialettica scientifica e teoria del valore. Préface à E. V. Illenkov, *La dialettica dell'astratto e del concreto nel Capitale di Marx*, Milan : Feltrinelli, réédition 1975, VII - LIX.
- (1968a). Bernstein e il marxismo della Seconda Internazionale. Introduction à E. Bernstein, *Socialismo e Socialdemocrazia*, Bari : Laterza. Repris dans Colletti 1969b, 61-147.
- (1968b). Da Hegel a Marcuse. *De Homine*. Repris dans Colletti 1969b, 151-188.
- (1969a). *Il marxismo e Hegel*, Bari : Laterza.
- (1969b). *Ideologia e Società*, Bari : Laterza.
- (1970). Introduction à L. Colletti et C. Napoleoni (sous la direction de), *Il futuro del capitalismo : crollo o sviluppo?* Bari : Laterza. Réédition en introduction à Colletti (sous la direction de), *Il marxismo e il "crollo" del capitalismo*, Bari : Laterza, 1977, VII-XLVIII.
- (1974a). A political and philosophical interview. *New left Review*, n°86. Trad. it., *Intervista politico-filosofica*. Bari : Laterza, 1974.
- (1974b). Marxismo e Dialettica. Essai publié en annexe à 1974a, Bari : Laterza, 61-113.
- (1975). Introduction aux *Early Writings* de K. Marx. Londres : Penguin Books et *New Left Review*, 7-56.
- (1978). Valore e dialettica in Marx. *Rinascita*, n°18, 23-24.

- COLLIOT-THÉLÈNE, Catherine (1975a). Contribution à une analyse des classes sociales. (Première partie.) *Critiques de l'économie politique*, n°19, 27-47.
- (1975b). Contribution à une analyse des classes sociales. (Deuxième partie.) *Critiques de l'économie politique*, n°21, 93-126.
- (1979a). Afterword. Dans Rubin [Roubine] 1929, 385-431.
- (1979b). La logique du concret : idéalisme et matérialisme. Contribution aux journées organisées par la Internationale Hegel-Vereinigung.

- (1982). Dialectique et théorie économique. *Cahiers d'économie politique*, n°8 : 97-105.
- CROUZET, François (1958). *L'économie britannique et le Blocus Continental*. Paris : Presses Universitaires de France.
- (1965). Bilan de l'économie britannique pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. *Revue Historique*, CCXXXIV, juillet-septembre, 71-110.
- DELLA VOLPE, Galvano (1956). *Logica come scienza positiva*. Florence et Messine : D'Anna. Réédité en 1969 sous le titre *Logica come scienza storica*, Rome : Editori Riuniti.
- DENIS, Henri (1968). Postface à Dmitriev 1904, 261-269.
- (1980). *L'"économie" de Marx : histoire d'un échec*. Paris : Presses Universitaires de France.
- DERATHÉ, Robert (1950). *Jean-Jacques Rousseau et la science politique de son temps*. Paris : Presses Universitaires de France. Réédition Paris : Vrin, 1974.
- DE VECCHI, Nicolò (1976). *Valore e profitto nell'economia politica classica*. Milan : Feltrinelli.
- DMITRIEV, V. K. (1904). *Essais économiques. Esquisse de synthèse organique de la théorie de la valeur-travail et de la théorie de l'utilité marginale*. Moscou. Trad. fr., Paris : Éditions du CNRS, 1968.
- DOBB, Maurice Herbert (1937). *Political Economy and Capitalism. Essays in Economic Tradition*. Londres : Routledge, 2e éd. revue : 1940. Trad. it., Turin : Boringhieri, 1972.
- (1955). A note on the Transformation Problem. Trad. it. dans Napoleoni 1970, 466-476.
- (1961). An Epoch-Making Book. *Labour Monthly*, octobre : 487-491. Trad. it. en annexe à Dobb 1937, 333-339.

— (1970). The Sraffa system and critique of the Neo-Classical theory of distribution. *De Economist*, CXVIII, 347-362. Trad. fr. dans Faccarello et de Lavergne 1977a, 184-196.

— (1972). Importanza della teoria marxista del valore e della distribuzione. Dans *Il capitalismo negli anni 70*, ouvrage collectif, Milan : Mazzotta.

— (1973). *Theories of value and distribution since Adam Smith. Ideology and economic theory*. Cambridge : Cambridge University Press.

DOSTALER, Gilles (1978). *Valeur et prix : histoire d'un débat*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble et François Maspéro.

— (1979). Marxisme et “science économique” : réponse à Maurice Lagueux. *Cahiers d'économie politique*, n°5, 208-217.

DOZ, André (1974) Analyse de la marchandise chez Marx et théorie de la mesure chez Hegel. Dans J. d'Hondt (sous la direction de), *La logique de Marx*, Paris : Presses Universitaires de France, 91-103.

DUMÉNIL, Gérard (1980). *De la valeur aux prix de production*. Paris : Economica.

DUMÉNIL, Gérard, et Dominique LÉVY (1982). Valeurs et prix de production : le cas des productions jointes. *Revue économique*, 33(1), 30-70.

DURKHEIM, Émile (1930). *De la division du travail social*. 2e édition. Paris : Presses Universitaires de France. Réédition, 1973.

— (1937). *Les règles de la méthode sociologique*. 2e édition. Paris : Presses Universitaires de France. Réédition, 1977.

EATWELL, John (1974). Controversies in the theory of surplus-value : old and new. *Science and Society*, XXXVIII, 281-303.

— (1975a). Mr Sraffa's standard commodity and the rate of exploitation. *Quarterly Journal of Economics*, novembre, 543-555.

— (1975b). The interpretation of Ricardo's *Essay on profits*. *Economica*, XLII, mai, n°166, 182-187.

ENGELS, Friedrich (1894a). Préface au Livre III du *Capital*, dans Marx 1864-75, vol. I, 7-25.

— (1894b). Complément et Supplément au Livre III du *Capital*, dans Marx 1864-75, vol. I, 26-44.

FACCARELLO, Gilbert (1974). Piero Sraffa, critique de l'économie politique. *Cahiers d'économie politique*, n°1, 175-187.

— (1977). Théorie de la valeur, des prix et de l'accumulation : quelques points de désaccord. *Cahiers d'économie politique*, n°4, 280-297.

— (1981). Karl Marx et la problématique des prix naturels. *Revue d'économie politique*, n°4, 373-397.

— (1982a). Sraffa versus Ricardo : the historical irrelevance of the “corn-profit” model. *Economy and Society*, n°2, 122-137.

— (1982b). L'échec de Marx pour rouvrir un débat. *Cahiers d'économie politique*, n°8, 65-85.

— (1982c). Controverses autour de Sraffa : les enjeux politiques et économiques (en grec). *Oikonomikos Taxidromos*, 22 avril.

FACCARELLO, Gilbert, et Philippe de LAVERGNE (1977a) (sous la direction de). *Une nouvelle approche en économie politique ? Essais sur Sraffa*. Paris : Economica.

— (1977b) Une nouvelle approche en économie politique ? Un essai de clarification. Dans Faccarello et de Lavergne 1977a, 272-323.

FEUERBACH, Ludwig (1839). Contribution à la critique de la philosophie de Hegel. Dans Feurbach 1960, 19-77.

— (1842). Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie. Dans Feurbach 1960, 139-169.

— (1843a). *Principes de la philosophie de l'avenir*. Dans Feurbach 1960, 171-265.

— (1843b). *L'essence du christianisme*. 2e éd., Trad. fr. Paris : F. Maspéro, 1968.

— (1960). *Manifestes philosophiques*. Trad. fr., Paris : Presses Universitaires de France. Réédition, Paris : U.G.E. 10/18, 1973.

FILIPPINI, Carlo (1977). Positività dei prezzi e produzione congiunta. *Giornale degli Economisti e Annali di Economia*, XXXVI(1-2), janvier-février, 91-99.

FISHER, Franklin (1969). The existence of aggregate production functions. *Econometrica*, XXXVII(4), 553-577.

FREUND, Julien (1965). Introduction à Weber 1904-17, 9-116.

FUJIMORI, Y. (1978). The Fundamental Marxian Theorem with heterogeneous Labour. *The Economic Studies Quarterly*, XXIX(3), 282-286.

FUJIMOTO, T. (1976). Some remarks on the Eatwell's concept of exploitation. *Fudai Keizai Ronshu*, n°2, novembre, 25-31.

— (1978). Exploitation, profits and growth : a disequilibrium analysis. *The Economic Studies Quarterly*, XXIX, n°3, 268-275.

GAREGNANI, Pierangelo (1960). *II capitale nelle teorie della distribuzione*. Milan : Giuffrè.

— (1978). La realtà dello sfruttamento. *Rinascita*, n°9, 31-32 ; n°12, 25-27 ; n°13, 25-26.

— (1979). Formule magiche e polvere d'arsenico. *Rinascita*, n°18, 23-25.

GINZBURG, Andrea (1976). Introduzione à Ginsburg 1976b, Milan : ISEDI, XI-LXXX.

— (1976b) (sous la direction de). *I socialisti ricardiani*. Milan : ISEDI.

GINZBURG, Andrea et Fernando VIANELLO (1973). Il fascino discreto della teoria economica. *Rinascita*, n°31, 3 août, 19-20.

GOLDSCHMIDT, Victor (1974). *Anthropologie et politique. Les principes du système de Rousseau*. Paris : Vrin.

GROSSMANN, Henryk (1929). Die Änderung des ursprünglichen Aufbauplans des Marxschen *Kapital* und ihre Ursachen. Repris dans *Aufsätze zur Krisentheorie*, Francfort sur le Main : Verlag Neue Kritik, 1971, 9-42.

HAHN, Frank H. (1975). Revival of political economy : the wrong issues and the wrong argument. *Economic Record*, LI, n°135, septembre, 360-364.

HAWKINS, D. et H. A. SIMON (1949). Note : some conditions of macroeconomic stability. *Econometrica*, XVII, 245-248. Repris dans P. Newman (sous la direction de), *Readings in Mathematical Economics*, vol. I, Baltimore : The Johns Hopkins Press, 1968, 53-56.

HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich (1821). *Principes de la philosophie du droit, ou droit naturel et science de l'État en abrégé*. Trad. fr. Paris : Vrin, 1975.

— (1830). *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*. 2e édition. Trad. fr., Paris : Gallimard, 1970.

— (1831). *Science de la Logique*. 2e édition. Trad. fr. en 4 vol., Paris : Aubier, 1971.

HILFERDING, Rudolf (1904). Böhm-Bawerks Marx-Kritik. Trad. it. dans Sweezy 1949, 113-175.

HODGSKIN, Thomas (1820). *Lettre à Francis Place*. Trad. it. dans Ginzburg 1976b, 295-308.

— (1825). Labour defended against the claims of capital or the Unproductiveness of capital proved. *Mechanic's Magazine*. Trad. fr. dans J. P. Osier : *Th. Hodgskin, une critique prolétarienne de l'économie politique*. Paris : Maspéro, 1976, 97- 140.

— (1827). *Popular Political Economy*. Trad. it. partielle dans Ginzburg 1976b, 135-152.

HODGSON, Geoffrey (1974). *The effects of joint production and fixed capital in linear economic analysis*. M.A. Thesis, Manchester : Manchester Polytechnic.

HOLLANDER, Jacob (1910). *David Ricardo. A Centenary Estimate*. Baltimore : The Johns Hopkins Press.

HOLLANDER, Samuel (1973). Ricardo's Analysis of the Profit Rate : 1813-15. *Economica*, XL, août, 260-282.

— (1975). Ricardo and the Corn Profit Model : Reply to Eatwell. *Economica*, XXXXII, mai, n°166, 188-202.

— (1977a). Ricardo and the Corn Laws : a Revision. *History of Political Economy*, IX(1), 1-47.

— (1977b). The Reception of Ricardian Economics. *Oxford Economic Papers*, XXIX(2), juillet, 221-257.

— (1979). *The Economics of David Ricardo*. Londres : Heinemann.

HOLLANDER, Samuel et John R. HICKS (1977). Mr. Ricardo and the Moderns. *The Quarterly Journal of Economics*, XCI(3), 351-369.

HUNT, E. K. (1977). Value theory in the writings of the Classical economists, Thomas Hodgskin and Karl Marx. *History of Political Economy*, IX(3), 322-345.

HUNT, E. K. et Jesse G. SCHWARTZ (1972) (sous la direction de). *A Critique of Economic Theory*. Harmondsworth : Penguin Books.

KRAHL, Hans-Jürgen (1971a). Logique de l'essence et analyse marxienne de la marchandise. Dans *Konstitution und Klassenkampf*, Francfort sur le Main : Verlag Neue Kritik. Trad. it. dans Krahl 1973, 29-67.

— (1971b). Matériaux pour la contribution précédente. Trad. it. dans Krahl 1973, 69-96.

— (1973). *Costituzione e lotta di classe*, Milan : Jaca Book.

LAGUEUX, Maurice (1979). A propos de deux ouvrages de Gilles Dostaler sur la théorie de la valeur. *Cahiers d'économie politique*, n°5, 197-207 et 218.

LANGE, Oskar (1935). Marxian economics and modern economic theory. *Review of Economic Studies*, juin. Trad. it. dans Napoleoni 1970, 522-544.

LÉVI-STRAUSS, Claude (1950). Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss. Dans Mauss 1950, IX - LII.

— (1962). *Le totémisme aujourd'hui*. Paris : Presses Universitaires de France.

LIPIETZ, Alain (1979). Nouvelle solution au problème de la transformation : le cas du capital fixe et de la rente. *Recherches économiques de Louvain*, XLV(4), 371-389.

LIPPI, Marco (1973). Questioni relative alla teoria marxiana del capitale. Dans B. de Finetti (sous la direction de), *Requisiti per un sistema economico accettabile in relazione alle esigenze della collettività*, Milan : Franco Angeli, 245-263.

— (1976). *Marx : il valore come costo sociale reale*. Milan : Etas Libri.

— (1977). Lavoro produttivo, costo sociale reale e sostanza del valore nel Capitale. *Problemi del Socialismo*, 3e série, n°21-22, et 4e série, n°1. Repris dans R. Finzi (sous la direction de) *Neo-Ricardiana : Sraffa e Graziadei*, Bologne : Il Mulino, 69-159.

— (1978). Il principio del valore-lavoro. *Rinascita*, n°17, 24-25.

— (1979). *I prezzi di produzione*. Bologne : Il Mulino.

LOCKE, John (1690). *Second Treatise of Civil Government*. Trad. fr., *Deuxième traité du gouvernement civil*. Paris : Vrin, 1977.

LÖWITH, Karl (1941). *De Hegel à Nietzsche*. Trad. fr., Paris : Gallimard, 1969.

— (1962). Hegels Aufhebung der christlichen Religion. Trad. it. dans 1976, 3-69.

— (s.d.). Nachwort zu Hegels Einleitung in die Phänomenologie des Geistes. Trad. it. dans Löwith 1976, 71-82.

— (1976). *Hegel e il cristianesimo*. Bari : Laterza.

MACPHERSON, Crawford Brough (1962). *La théorie politique de l'individualisme possessif de Hobbes à Locke*. Oxford : Oxford University Press. Trad. fr., Paris : Gallimard, 1971.

MANARA, Carlo Felice (1968). Il modello di Piero Sraffa per la produzione congiunta di merci a mezzo di merci. *L'Industria*, n°1, 3-18. Trad. fr., Le modèle de production jointe de marchandises au moyen de marchandises de Piero Sraffa, dans Faccarello et de Lavergne 1977a, 91-104.

MARX, Karl Heinrich (1835-59). *Correspondance*. Trad. fr. des vols I à V, Paris : Éditions sociales, 1971-75.

— (1841). *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Épicure*. Trad. fr., Bordeaux : Ducros, 1970.

— (1843). *Kritik des Hegelschen Staatsrechts*. Trad. fr., *Critique du droit politique hégélien*, Paris : Éditions sociales, 1975.

— (1844). *Ökonomisch-philosophische Manuskripte*. Trad. fr., *Manuscrits : Économie Politique et Philosophie*, Paris : Éditions sociales, 1972.

— (1845a). *Die deutsche Ideologie*. Trad. fr., *L'Idéologie allemande*, Paris : Éditions sociales,

— (1845b). *Die heilige Familie oder Kritik der kritischen Kritik*. Trad. fr., *La Sainte Famille*, Paris : Éditions sociales, 1972.

— (1845c). *Critique de l'économie nationale*. Trad. fr. E.D.I., Paris, 1975.

— (1847). *Misère de la philosophie*. Dans Marx, *Œuvres*, I. Paris : Gallimard, 1965, 1-136.

— (1849). *Lohnarbeit und Kapital*. Trad. fr., *Travail salarié et capital*, dans Marx, *Œuvres*, I. Paris : Gallimard, 1965, 197-229.

— (1849-95). *Lettres sur le Capital*. Paris : Éditions sociales, 1964.

— (1852). *Der achtzehnte Brumaire des Louis Bonaparte*. Trad. fr., *Le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte*, Paris : Éditions sociales, 1969.

— (1857). Einleitung [zur Kritik der Politischen Ökonomie]. Trad. fr., Introduction générale à la critique de l'économie politique, dans Marx 1859, 148-175.

— (1857-58). *Grundrisse der Kritik der Politischen Ökonomie*. Trad. angl., New York : Vintage Books, 1973.

— (1858). Fragments de la version primitive de la *Contribution à la critique de l'économie politique*. Dans Marx 1859, 177-255.

— (1859). *Zur Kritik der Politischen Ökonomie*. Trad. fr., *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris : Éditions sociales, 1972.

— (1862-63). *Theorien über den Mehrwert*. Trad.fr., *Théories sur la plus-value*, vols I et II, Paris : Éditions sociales, 1974 et 1975. Vol. III : trad. angl., Londres : Lawrence and Wishart, 1972.

— (1863-66) [1863-65 ?]. Resultate des unmittelbaren Produktionsprozesses. [Le Capital : chapitre VI « inédit »]. Trad. it., Florence : La Nuova Italia, 1969.

— (1864-75). *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie*, Band III. Trad. fr., *Le Capital*, Livre III, Paris : Éditions sociales, 1960 (3 vols).

— (1865). *Lohn, Preis und Profit*. Trad. fr., *Salaires, prix et plus-value*, dans Marx, *Œuvres*, I. Paris : Gallimard, 1965, 473-533.

— (1867a). *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie*, Band I. *Le Capital, critique de l'économie politique*, première édition allemande. Trad. fr. partielle dans *Les sentiers escarpés de Karl Marx*, vol. I, Paris : Le Cerf, 1977, 19-109.

— (1867b). Die Wertform. Annexe à la première édition allemande du *Capital*. Trad. fr. dans *Les sentiers escarpés de Karl Marx*, vol. I, Paris : Le Cerf, 1977, 111-169.

— (1869-79). *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie*, Band II. Trad. fr., *Le Capital*, Livre II, Paris : Éditions sociales, 1960 (2 vols).

— (1872-75). *Le Capital*, Livre I. Édition française revue par Marx. Réédition, Paris : Éditions sociales, 1971 (3 vols).

— (1875). Kritik des Gothaer Programms. Trad.fr., Critique du programme du parti ouvrier allemand (Programme de Gotha), dans Marx, *Œuvres*, I. Paris : Gallimard, 1965, 1407-1434.

— (1881-82). Randglossen zu Adolph Wagners *Lehrbuch der politischen Ökonomie*. Trad. fr., Notes marginales pour le *Traité d'économie politique* d'Adolphe Wagner. Dans Marx 1872-75, tome 3, 240-253.

— (1890). *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie*, Band I. *Le Capital*, Livre I, quatrième édition allemande, trad. fr. partielle dans *Les sentiers escarpés de Karl Marx*, Paris : Le Cerf, 1977, 171-230.

MASSON, Bernard et Antoine REBEYROL (1979). Force de travail et salaire dans quelques textes de Marx. *Cahiers d'économie politique*, n°5, 187-195.

MAURISSON, Patrick (1974). *La théorie des prix de production*. Thèse, Université de Paris I.

— (1977). Les schémas de la transformation et la théorie sraffaïenne des prix de production. Dans Faccarello et de Lavergne 1977a, 222-231.

MAUSS, Marcel (1923-24). Essai sur le don. *L'Année Sociologique*, tome 1. Dans Mauss 1950, 143-279.

— (1924). Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie. *Journal de psychologie normale et pathologique*. Dans Mauss 1950, 281-310.

— (1938). Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de "moi". *Journal of the Royal Anthropological Institute*, LXVIII. Dans Mauss 1950, 331-362.

— (1950). *Sociologie et Anthropologie*. Paris : Presses Universitaires de France.

MAY, Kenneth (1948). Value and Price of Production. A Note on Winternitz' solution. *The Economic Journal*, décembre, 596-599.

MEDIO, Alfredo (1972). Profits and surplus-value : appearance and reality in capitalist production. Dans Hunt et Schwartz 1972. Trad. fr. dans Abraham-Frois, Gibert et de Lavergne, 1974, 248-289.

— (1974). Neoclassici, neoricardiani e Marx. Dans S. Veca (sous la direction de), *Marxismo e critica delle teorie economiche*, Milan : Mazzotta : 107-167. Trad. fr. dans Faccarello et de Lavergne 1977a, 232-271.

MEEK, Ronald L. (1956a). *Studies in the Theory of Value*. Londres : Lawrence and Wishart.

— (1956b). Notes on the "Transformation Problem". *The Economic Journal*, mars. Trad. it. dans Napoleoni 1970, 445-465.

— (1961). Mr. Sraffa's Rehabilitation of Classical Economics. *Scottish Journal of Political Economy*, VIII : 119-136. Trad. fr. dans Faccarello et de Lavergne 1977a, 162-176.

— (1973). Introduction à la 2e édition de Meek 1956, I-XLIX.

— (1976). Is there an "Historical transformation problem"? A comment. *The Economic Journal*, LXXXVI, juin, 342-347.

— (1977). *Smith, Marx and after*. Londres : Chapman and Hall.

MELDOLESI, Luca (1966). La derivazione ricardiana di *Produzione di merci a mezzo di merci* di Piero Sraffa. *Economia Internazionale*, XIX(4), 612-638. Trad. fr. dans Faccarello et de Lavergne 1977a : 143-161.

— (1971). Il contributo di Bortkiewicz alla teoria del valore, della distribuzione e dell'origine del profitto. Introduction à Bortkiewicz 1971, IX-LXXXVII.

MIYAO, T. (1977). A generalization of Sraffa's standard commodity and its complete characterization. *International Economic Review*, XVIII(1), février, 151-162.

MONGIN, Philippe (1977). *La critique de l'économie politique dans les Grundrisse de Marx*. Thèse, Paris.

— (1979). Sur le problème ricardien d'un "étalon invariable des valeurs". *Revue d'économie politique*, n°4, 494-508.

— (1982). L'eau et le feu. *Cahiers d'économie politique*, n°8, 87-95.

MONTANI, Guido (1972). La teoria ricardiana della rendita, *L'Industria*, n°3-4, 221-243. Trad. fr. dans Faccarello et de Lavergne, 1977a, 118-139.

— (1975). Scarce Natural Resources and Income Distribution. *Metroeconomica*, XVII(1).

MORISHIMA, Michio (1973). *Marx's economics : a dual theory of value and growth*. Cambridge : Cambridge University Press.

— (1974). Marx in the light of modern economic theory. *Econometrica*, 611-632.

— (1976). Positive profits with negative surplus value : a comment. *The Economic Journal*, LXXXVI, septembre, 599-603.

— (1980). Positive profits without exploitation : a comment on F. Petri's note. *Econometrica*, XLVIII(2), 535.

MORISHIMA, Michio, et George CATEPHORES (1975). Is there an "Historical transformation problem"? *The Economic Journal*, LXXXV, juin, 309-328.

— (1976). The "Historical transformation problem" : a reply. *The Economic Journal*, LXXXVI, juin, 348-352.

MORISHIMA, Michio, et Francis SETON (1961). Aggregation in Leontief matrices and the labour theory of value. *Econometrica*, 203-220.

NAPOLEONI, Claudio (1961). Sulla teoria della produzione come processo circolare. *Giornale degli Economisti e Annali di Economia*, janvier-février, 101-117. Trad. fr. dans Faccarello et de Lavergne 1977a, 197-209.

— (1963). Sfruttamento, alienazione e capitalismo. *La Rivista Trimestrale*, n°7-8, septembre-décembre, 400-429.

— (1966). Sul significato del problema marxiano della "trasformazione". *La Rivista Trimestrale*, n°17-18, mars-juin, 110-119.

— (1970) (sous la direction de). *La teoria dello sviluppo capitalistico*. Turin : Boringhieri.

— (1972a). *Lezioni sul capitale sesto inedito di Marx*, Turin : Boringhieri.

— (1972b). Interventions au colloque de l'Institut Gramsci, *Il marxismo italiano degli anni sessanta*. Rome : Editori Riuniti, 184-193 et 433-435.

— (1972c). Quale funzione ha avuto la Rivista Trimestrale? *Rinascita*, n°39, 6 octobre, 32-33.

— (1973). *Smith, Ricardo, Marx*. 2e édition. Turin : Boringhieri.

— (1974). Profitrate und Arbeitsquantum. Dans Napoleoni, *Ricardo und Marx*, Francfort sur le Main : Suhrkamp, 228-231.

— (1976). *Il Valore*. Milan : ISEDI.

— (1978). L'enigma del valore. *Rinascita*, n°8, 23-25.

NEWMAN, Peter (1962). Production of commodities by means of commodities. *Revue Suisse d'économie politique et de statistique*, mars : 58-75. Trad. fr. dans Faccarello et de Lavergne 1977a, 25-43.

NEWMAN, Peter et Piero SRAFFA (1962). Échange de lettres. *Revue Suisse*

d'économie politique et de statistique, décembre 1970. Trad. fr. dans Faccarello et de Lavergne 1977a, 44-47.

NUTI, Domenico Mario (1970). "Vulgar Economy" in the Theory of Income Distribution. *De Economist*, CXVIII : 363-369. Repris dans Hunt et Schwartz 1972, 222-232.

— (1972). The transformation of labour values into production prices and the marxian theory of exploitation. Dactylographié, Cambridge.

— (1974). Introduction à V. K. Dmitriev, *Economic Essays on Value, Competition and Utility*. Cambridge : Cambridge University Press, 7-28.

OKISHIO, Nobuo (1963). A mathematical note on marxian theorems. *Weltwirtschaftliches Archiv*, XCI, 287-299.

PARETO, Vilfredo (1902-1903). *Les systèmes Socialistes*. Genève : Droz, 1965.

PASINETTI, Luigi Lodovico (1975). *Lezioni di teoria della produzione*. Bologne : Il Mulino.

— (1977) (sous la direction de). *Contributi alla teoria della produzione congiunta*. Bologne : Il Mulino.

PERROT, Jean-Claude (1980). La statistique dans le premier dictionnaire d'économie politique en langue française. *Statistik und Staatsbeschreibung in der Neuzeit*, Paderborn : Ferdinand Schöningh, 371-392.

PETRI, Fabio (1980). Positive profits without exploitation : A note on the generalized fundamental marxian theorem. *Econometrica*, XLVIII, n°2, 531-533.

PETRY, Franz (1915). *Der soziale Gehalt der Marxschen Werttheorie*. Iena : Fischer. Trad. it., Bari : Laterza, 1973.

RAMPA, Luigi (1976). Valori lavoro e spreco di lavoro nei modelli di produzione congiunta. *Giornale degli Economisti e Annali di Economia*, XXXV(9-10), septembre-octobre, 601-621.

RAVENSTONE, Piercy (Puller R.) (1821). *A few doubts as to the correctness of some opinions generally entertained on the subjects of population and political economy*. Trad. it. partielle dans A. Ginzburg 1976b, 41-89.

REICHELDT, Helmut (1970). *Zur logischen Struktur des Kapitalbegriffs bei Karl Marx*, Francfort sur le Main : Europäische Verlagsanstalt.

RICARDO, David (1810). *The High Price of Bullion*. Repris dans Ricardo 1951-55, vol. III, 47-127.

RICARDO, David (1810-11). *Notes on Bentham's 'Sur les prix'*. Repris dans Ricardo 1951-55, vol. III, 259-341.

— (1815). *An essay on the influence of a low price of corn on the profits of stock*. Repris dans Ricardo 1951-55, vol. IV, 9-41.

— (1816). *Proposals for an economical and secure currency*. Repris dans Ricardo 1951-55, vol. IV, 49-141.

— (1818). Fragments on Torrens concerning value. Fragment Al. Dans Ricardo 1951-55, vol. IV, 309-313.

— (1821). *On the principles of political economy and taxation*. 3e édition. Dans Ricardo 1951-55, vol. I. Trad. fr. Paris : Calmann-Levy, 1970.

— (1823a). Absolute Value and Exchangeable Value. I. A Rough Draft. Dans Ricardo 1951-55, vol. IV, 361-397. Trad. fr., *Cahiers d'économie politique*, n°2, 1975, 231-254.

— (1823b). Absolute Value and Exchangeable Value. II. Later version. Unfinished. Dans Ricardo 1951-55, vol. IV, 398-412. Trad. fr., *Cahiers d'économie politique*, n°2, 1975, 255-264.

— (1951-55). *The Works and Correspondence of David Ricardo*. Edited by Piero Sraffa, with the collaboration of M. H. Dobb. 10 volumes [index : vol. 11, 1973]. Cambridge : Cambridge University Press.

RICARDO, David *et alii* (1810-23). Correspondance. Reprise dans D. Ricardo, 1951-55, vol. VI (1810-1815), vol. VII (1816-1818), vol. VIII (1819-1821) et vol. IX (1821-1823).

ROBINSON, Joan Violet (1953). An open letter from a Keynesian to a Marxist. Repris dans J. Robinson, *Collected Economic Papers*, vol. IV, Oxford : Blackwell, 1973, 264-268.

RODANO, Giorgio (1972). Considerazioni sul sistema dei prezzi di produzione. I. Una ripresa critica della soluzione di Piero Sraffa. *Quaderni della Rivista Trimestrale*, n°33-34, mai, 70-105.

— (1973). Considerazioni sul sistema dei prezzi di produzione. II. Natura e conseguenze dell'impossibilità della "trasformazione". *Quaderni della Rivista Trimestrale*, n°37-38, juin, 50-98.

ROLL, Erich (1973). *A History of economic thought*. Nouvelle édition, Londres : Faber.

RONCAGLIA, Alessandro (1973). La riduzione di lavoro complesso a lavoro semplice. *Note economiche*, n°3, 97-112.

— (1975). *Sraffa e la teoria dei prezzi*. Bari : Laterza.

ROSDOLSKY, Roman (1968). *Zur Entstehungsgeschichte des marxischen "Kapital"*. Francfort sur le Main : Europäische Verlagsanstalt. Trad. it., Bari : Laterza, 1971.

ROSSI, Mario (1974). *Cultura e Rivoluzione*. Rome : Editori Riuniti.

ROUBINE, [RUBIN] Isaac Ilitch (1927). Abstrakte Arbeit und Wert im Marxschen System. Trad. all. dans *Dialektik der Kategorien*, Berlin : Verlag für das Studium der Arbeiterbewegung, 1975, 7-53.

— (1928). *Essais sur la théorie de la valeur de Marx*. 3e éd., Moscou. Trad. fr., Paris : François Maspéro, 1978.

— (1929). *A History of Economic Thought*, 1929. Trad. angl., Londres : Ink links, 1979.

ROWTHORN, Robert (1974). Skilled labour in the Marxist system. *Bulletin of the Conference of Socialist Economists*, printemps, 25-45.

SALAMA, Pierre (1976a). À nouveau sur la transformation des valeurs en prix de production. *Cahiers d'économie politique*, n°3, 77-88.

— (1976b). *Sur la valeur*. Paris : François Maspéro.

SAMUELSON, Paul Anthony (1971). Understanding the Marxian notion of exploitation. *Journal of Economic Literature*, juin, 399-431. Trad. fr. dans

Abraham-Frois, Gibert et de Lavergne, 1974, 188-247.

— (1974). Intervention dans le débat autour de l'ouvrage de Morishima 1973, *Journal of Economic Literature*,

SAMUELSON, Paul Anthony, et Carl Christian von WEIZSÄCKER (1971). A new labour theory of value for rational planning through use of the bourgeois profit rate. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, juin, 1192-1194.

SCHEFOLD, Bertram (1971). *Piero Sraffa Theorie der Kuppelproduktion, des Kapitals und der Rente*. Thèse, Bâle.

— (1976a). Relative prices as a function of the rate of profit : A mathematical note. *Zeitschrift für Nationalökonomie*, XXXVI, 21-48.

— (1976b). Nachworte. Dans P. Sraffa, *Warenproduktion mittels Waren*, Francfort sur le Main : Suhrkamp, 129-226.

— (1978). Multiple product techniques with properties of single product systems. *Zeitschrift für Nationalökonomie*, XXXVIII(1-2), 29-53.

— (1980). Von Neumann and Sraffa : mathematical equivalence and conceptual difference. *The Economic Journal*, XC, mars, 140-156.

SERENI, Emilio (1972). Intervention au colloque de l'Institut Gramsci. *Il marxismo italiano degli anni sessanta*. Rome : Editori Riuniti, 273-279.

SETON, Francis (1957). The "Transformation Problem". *Review of Economic Studies*, juin. Trad. it. dans Napoleoni 1970, 477-496.

SMITH, Adam (1776). *An Inquiry into the Nature and Cause of the Wealth of Nations*. 5e édition : 1789. Trad. fr. partielle, Paris : Gallimard, 1976.

SPAVENTA, Luigi (1973). *Appunti di Economia Politica*. 2e édition, Rome : Bulzoni.

SRAFFA, Piero (1951). Introduction générale à *The Works and Correspondence of David Ricardo*. Dans Ricardo 1951-55, vol. I. Trad. fr. dans Sraffa 1975, 69-119.

— (1960). *Production of commodities by means of commodities. Prelude to a critique of economic theory*. Cambridge : Cambridge University Press. Trad. fr., Paris : Dunod.

— (1975). *Écrits d'Économie Politique*. Paris : Economica.

STEEDMAN, Ian (1975). Positive profits with negative surplus value. *The Economic Journal*, LXXXV, mars, 114-123.

— (1976a). Positive profits with negative surplus value : a reply. *The Economic Journal*, LXXXVI, septembre, 604-608.

— (1976b). Positive profits with negative surplus value : a reply to Wolfstetter. *The Economic Journal*, LXXXVI, décembre, 873-876.

— (1977). *Marx after Staffa*. Londres : New Left Books.

STIGLER, George J. (1958). Ricardo and the 93 per cent labour theory of value. *The American Economic Review*, XLVIII, juin. Repris dans *Essays in the History of Economics*, Chicago : The University of Chicago Press, 1965, 326-342.

SWEEZY, Paul M. (1947). *The Theory of Capitalist Development*. Trad. it. partielle dans Napoleoni 1970.

— (1949). Introduction à *Karl Marx and the close of his system*. New York : Kelley. Trad. it., La Nuova Italia, Florence, 1971.

SYLOS-LABINI, Paolo (1973)(sous la direction de). *Prezzi relativi e distribuzione del reddito*, Turin : Boringhieri.

TAKEDA, S. (1978). A note on the Fundamental Marxian Theorem. *The Economic Studies Quarterly*, XXIX(1), 67-76.

TALAMO, Olivero (1976). Piero Sraffa : su alcuni problemi di interpretazione. Dans M. C. Marcuzzo (sous la direction de) *Problemi e storia delle teorie economiche*, Milan : Mazzotta, 45-93.

TORRENS, Robert (1818). Strictures on Mr. Ricardo's Doctrine Respecting Exchangeable Value. *Edinburg Magazine*, octobre : 335-338. Trad. it. en annexe à Torrens 1821, 203-208.

— (1821). *An essay on the Production of Wealth*. Trad. it. Milan : ISEDI, 1972.

VIANELLO, Fernando (1963-64). Il "problema della trasformazione" in Marx ed in Bortkiewicz. Rome : Università degli Studi, Seminari di economia politica, V.1-V.38.

— (1973). Plusvalore e profitto nell' analisi di Marx. Dans Sylos-Labini 1973, 75-117.

— (1978). L'anello spezzato. *Rinascita*, n°15, 23-24.

VYGODSKY, Vitaly (1967). *Geschichte einer grossen Entdeckung*. Berlin : Die Wirtschaft. Trad. it. Florence : La Nuova Italia, 1974.

WEBER, Max (1904-17). *Essais sur la théorie de la science*. Tübingen : Mohr, 1951. Trad. fr. Paris : Plon, 1965.

WEIZSÄCKER, Carl Christian von (1971). *Steady state capital theory. Lecture notes in operations research and mathematical systems*, n° 54, Berlin : Springer.

WICKSTEED, Philip Henry (1884). *Das Kapital : A Criticism. To Day*, vol. II, octobre, 388-409. Repris dans *The Common Sense of Political Economy*, vol. II, Londres : Routledge and Kegan Paul, 705-724.

WINTERNITZ, J. (1948). Values and Prices : a Solution of the So-called Transformation Problem. *The Economic Journal*, juin, 276-280. Trad. it. dans Napoleoni 1970, 438-444.

WOLFSTETTER, Elmar (1973). Surplus labour, synchronised labour costs and Marx's theory of value. *The Economic Journal*, LXXXIII, septembre, 787-809.

— (1976). Positive profits with negative surplus value : a comment. *The Economic Journal*, LXXXVI, décembre, 864-872.

— (1977). *Wert, Profitrate und Beschäftigung. Aspekte der Marxschen und der klassischen Wirtschaftstheorie*. Francfort sur le Main : Campus.

YAFFE, David (1974). Valeur et prix dans *Le Capital* de Marx. *Revolutionary Communist*, n°1, Trad. fr. dans *Critiques de l'économie politique*, n°20, avril-juin 1975, 45-103.